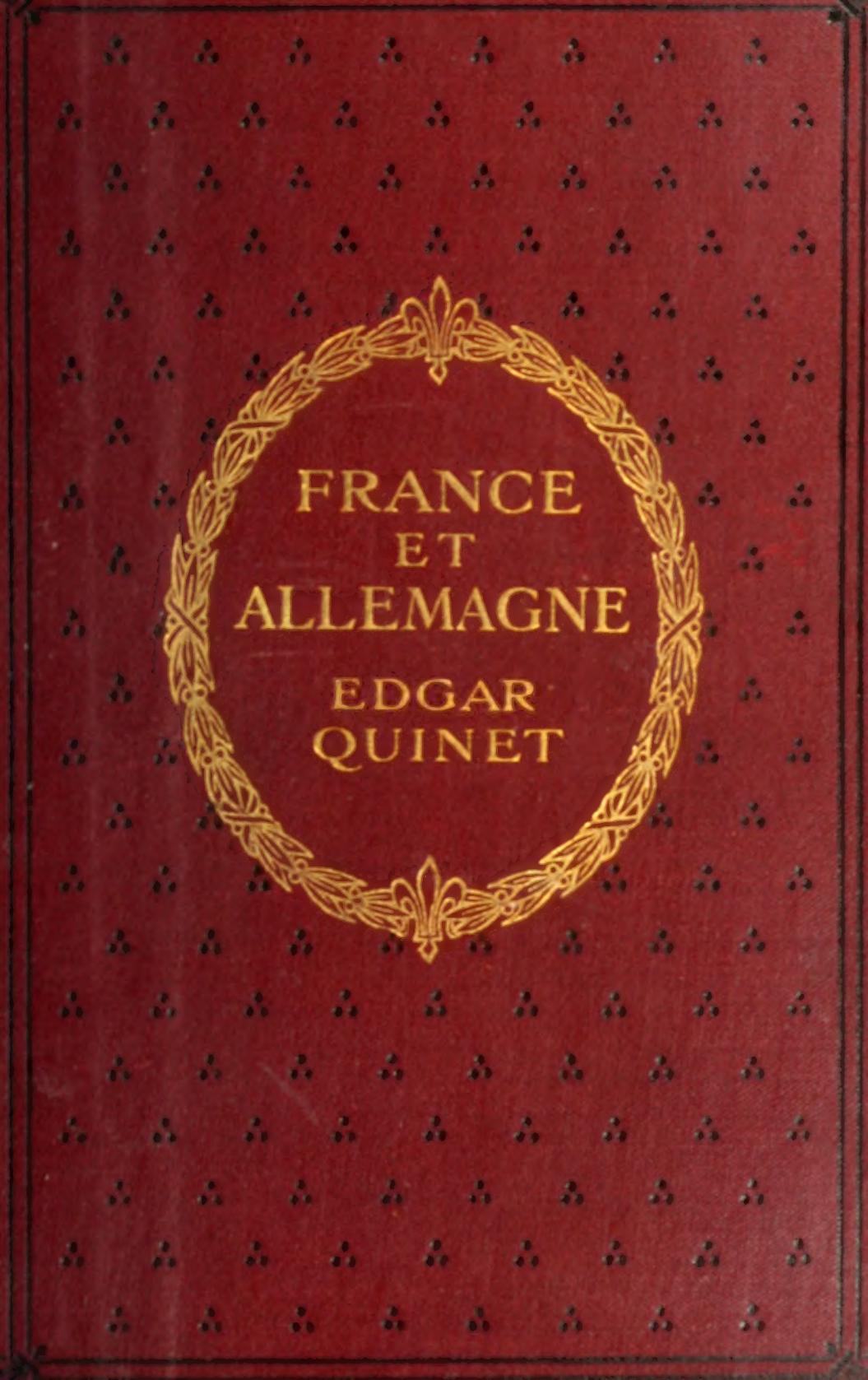
FRANCE
ET
ALLEMAGNE
EDGAR
QUINET

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

OXFORD HIGHER FRENCH SERIES

EDITED BY LEON DELBOS, M.A.

QUINET'S

FRANCE ET ALLEMAGNE

HENRY FROWDE, M.A.
PUBLISHER TO THE UNIVERSITY OF OXFORD
LONDON, EDINBURGH
NEW YORK AND TORONTO

cf. Paul Gautier: Vues prophétiques d'Edgar Quinet sur l'Allemagne dans la "Revue des Deux Mondes" – 15 Sept. 1916

FRANCE ET ALLEMAGNE

BY

EDGAR QUINET

EDITED BY

C. CESTRE

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE LYON

cf. Fernand Crémieux: "Edgar Quinet annonciateur de l'Allemagne moderne" dans "La Grande Revue" de Novembre 1916.

OXFORD
AT THE CLARENDON PRESS
1908

DD
5
Q5

OXFORD
PRINTED AT THE CLARENDON PRESS
BY HORACE HART, M.A.
PRINTER TO THE UNIVERSITY

LIBRARY
JUN 27 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
799718

(607·11)

EDGAR QUINET

(1803-1875)

SA VIE ET SON ŒUVRE

I

La France de la troisième République n'a pas encore rendu entière justice à Edgar Quinet. Des deux grands écrivains longtemps unis par une étroite amitié, Michelet et Quinet, qui, aux heures ternes ou sombres de notre histoire, de l'avènement de Louis-Philippe à la chute de Napoléon III, ont maintenu vivante la tradition de la Révolution française, Michelet seul est resté après sa mort en possession de la gloire et de l'admiration du public ; seul il a eu l'honneur d'éditions répétées et de louanges officielles. Le centenaire de Michelet, en juillet 1898, fut une fête nationale, célébrée dans toutes les écoles de France. Le centenaire de Quinet, en février 1903, a été l'occasion pour quelques admirateurs de rappeler ses titres à la reconnaissance ; mais le grand public l'a ignoré.[1]

L'œuvre de Michelet, admirée des savants pour sa richesse documentaire, est, par certains côtés, éminemment populaire. Des matériaux rassemblés par un

[1] La grande *Littérature française* de Petit de Julleville consacre à Michelet un développement étendu ; Quinet n'y a pas de place.

labeur passionné, l'artiste de génie, qui complétait en Michelet l'érudit, avait fait surgir l'épopée de la France et composé avec éclat le poème de la Révolution, tout vibrant d'héroïsme, tout animé de l'ancien enthousiasme des fédérés et des volontaires. Son style enflammé, haletant, semblait de nouveau donner une voix aux aspirations, étouffées ou assourdies, de justice et de liberté. Quinet aussi était historien ; mais historien philosophe. Il ne se proposait pas de faire revivre les époques passées, par le mouvement, la couleur et la sympathie. Dans les évènements vus de haut, dans le rythme large des siècles, il cherchait à découvrir les lois de l'histoire, le progrès général de la civilisation. Quinet aussi était poète ; mais poète séduit par la beauté mystérieuse des idées, plus que par le relief pittoresque des faits ou le conflit dramatique des passions. L'imagination et la sensibilité chez lui s'enveloppaient de symbole. Quinet aussi était dévoué à la cause de la justice et de la liberté. Mais il ne lui suffisait pas de partager les aspirations populaires dans ce qu'elles ont de plus noble et de plus généreux ; il voulait éclairer la démocratie et donner à la France la conscience claire de son propre idéal, pour lui épargner à l'avenir les erreurs, les défaillances et les excès dont elle n'avait pas su se garder dans le passé.

Parce que la philosophie de Quinet était trop profonde pour les masses, parce que l'élévation de sa doctrine politique lui dicta parfois des jugements sévères sur les égarements du peuple, il n'a pas gagné l'affection du plus grand nombre. Aux yeux de l'élite cultivée, il a eu le tort de ne se rattacher à aucune école, dans

un pays où domine le goût des classifications, et de ne se rallier nettement à aucun parti, à une époque où la lutte des partis était ardente. De son temps, les historiens le tenaient à l'écart, parce qu'il ne faisait pas de l'histoire exclusivement une science de faits. Les poètes, tout en reconnaissant la grandeur épique de ses conceptions, lui reprochaient de dédaigner le vers ou de s'en servir maladroitement. Les philosophes ne reconnaissaient pas l'allure de la raison discursive dans sa pensée impétueuse. Les libéraux opportunistes s'effrayaient de son audace dans l'application de la doctrine révolutionnaire. Les libéraux intransigeants s'irritaient de le voir faire, au nom de l'Esprit et de la Conscience, des réserves aux 'grands principes' et des objections à l'usage qu'ils en faisaient. De nos jours, la forme religieuse qu'il a donnée à sa pensée dans la plus grande partie de ses ouvrages lui a nui auprès du peuple comme auprès des lecteurs instruits. Sa religion, il est vrai, était indépendante de tout dogme et se réduisait à une sorte de spiritualisme pieux ou d'idéalisme théiste, qui même, vers la fin de sa vie, sous l'influence du Darwinisme, se changea en pur panthéisme. Mais il a porté la peine d'avoir tenté de gagner les esprits à une manière de nouvelle foi dans un pays où, au cours de l'histoire, les luttes religieuses et politiques ont divisé les hommes en deux partis : ceux qui sont restés fidèles à une religion immuable et ceux qui se sont affranchis de toute religion. Les catholiques ralliés aux institutions républicaines ne peuvent lui pardonner d'avoir proclamé que la religion de Rome est essentiellement antipathique à la liberté ; tandis

que les libres-penseurs ne se défendent pas de quelque défiance à l'égard d'une doctrine de liberté qui se présente sous les auspices du christianisme.

En Angleterre au contraire la religiosité de Quinet a rencontré des sympathies. Ceux de ses ouvrages qui traitent de la part des religions et des Églises dans l'œuvre de la civilisation ont trouvé des éditeurs et des traducteurs à Londres au lendemain de leur publication à Paris. Les lecteurs anglais des années 'quarante' se sont intéressés dès l'abord à une doctrine qui attribuait à la foi et à la conscience un rôle capital dans les évènements humains, et qui, s'appuyant sur les grands faits de l'histoire moderne, représentait la réforme protestante comme la source première des institutions libres, le papisme comme l'obstacle irréductible à la liberté. Ils prêtèrent l'oreille à cette voix éloquente qui, de la chaire du Collège de France, faisait entendre la vérité spirituelle aux compatriotes de Voltaire, à la nation que, récemment, Coleridge et Carlyle [1] leur avaient représentée comme un foyer de scepticisme et de matérialisme. Curiosité ou sympathie, les œuvres semi-religieuses d'E. Quinet se sont fait un public en Angleterre aux alentours de 1845.[2]

Mais les Anglais, qui se sont intéressés à Quinet

[1] Coleridge : 'A mine of lead could sooner take wing and mount aloft at the call of the sun, with the dews and with the lark, than the witty, discontinuous, intellect and sensuous sum-total of a Frenchman should soar up to religion.'—A letter to Daniel Stuart, April, 1808. Carlyle : 'An unbelieving people, which has suppositions, hypotheses, and froth-systems of victorious Analysis, and for belief, this mainly, that Pleasure is pleasant.'—*Fr. Rev.*, Vol. I, B. I, ch. 3.

[2] v. notre liste des traductions de Quinet en anglais.

idéaliste mystique, ont négligé Quinet moraliste politique. Cette partialité fait ressortir les dissemblances d'esprit qui séparent les deux peuples. Parce qu'en France la morale ose le plus souvent s'affranchir de l'autorité d'en haut et ne revêt pas la rigidité inflexible de la vérité révélée, parce que, œuvre humaine, elle a parfois des indulgences humaines, les Anglais ont été tentés de ne prêter attention qu'à l'écume d'hédonisme qui flotte à la surface de notre civilisation, sans pénétrer jusqu'au fond de révérence familiale et de vertu sociale qui fait la dignité des mœurs françaises. Ils nous ont, un peu légèrement, taxés d'immoralité. Parce que, chez nous, le mouvement politique, au lieu de s'accomplir lentement et par degrés, a souvent bondi aux principes absolus et aux réformes radicales, les Anglais n'ont volontiers remarqué dans notre histoire que la vague furieuse des révolutions sans voir les alluvions de progrès social que le flot, en se retirant, laissait derrière lui. Ils nous ont accusés, un peu sévèrement, d'inconstance et d'utopie. Pour cette raison, il ne sera sans doute pas inutile de présenter au public anglais un de nos philosophes politiques qui a pénétré avec le plus de profondeur l'esprit de nos institutions, et qui a professé un idéalisme très noble, foncièrement laïque sous sa couleur mystique, et distinctement français. Quinet, honoré par les Français comme disciple de la Révolution, respectable aux yeux des Anglais comme représentant du sentiment religieux, et, idéaliste ou piétiste, demeurant l'homme d'une seule doctrine et des mêmes aspirations, peut enseigner à l'un et à l'autre peuple que les dis-

sentiments, opposés parfois sur des apparences, que des malentendus tendaces peuvent se traiter sur des versions d'une même conversation, et que la pensée étrangère, sous des détours troubles, peut s'accorder avec ce qui, dans la vérité, est éternellement humain.

En outre, proposant d'expliquer brièvement ici la doctrine [illegible] Quinet, nous ne perdons pas de vue notre tâche, qui est d'introduire et d'éclairer les pages choisies dans ce volume sous le titre *France et Allemagne*. Les feuilles détachées sont le mouvement initial à l'œuvre tout entière qu'elles renferment, incompréhensibles dans leur sens et dans leur portée, si elles n'étaient remises à leur place dans la doctrine et dans l'œuvre. Quinet, en effet, expose dans ces pages l'état moral et politique de la France et de l'Allemagne, de 1830 à 1870, avec le dessein nettement marqué d'éveiller la France à la conscience de son propre génie et à la défense de sa nationalité, pour elle-même et pour la force civilisatrice qu'elle représente en Europe. Tantôt, à la France de la monarchie de juillet, dénonciatrice de l'envahissement et leur des vieux préjugés, ou à la France du Second Empire, aveuglée par l'étrange soumission aux volontés d'un maître, il montre le danger d'ignorer l'Allemagne et la formation de l'unité germanique, et il rappelle l'éternel devoir de vivre en elle-même et de faire rayonner au dehors la liberté et la humanité. Tantôt il trace le tableau du mouvement philosophique et littéraire, politique et moral, en Allemagne, avec ses ombres et ses lumières, en faisant servir les uns et les autres à fétrir les

la liberté du temps présent ou à exalter les hautes pensées et les nobles idéals qui sont le trésor commun de la conscience humaine. Jamais il n'oublie les principes généraux qui constituent à ses yeux la vérité, et les applications morales et politiques de un principe qu'il considère comme indépendantes de propre de la civilisation.

Parmi les œuvres d'E. Quinet, les pages consacrées à l'Allemagne sont digne d'être choisies pour mieux en relief sa doctrine et sa méthode, parce que, mieux que d'autres, elles nous révèlent chez lui ce mélange rare de la critique et à pas prêté une excellente influence. On a souvent loué en Edgar Quinet d'avoir embrassé d'un coup d'œil le vaste horizon du passé et du présent, et pénétré l'avenir d'une intuition hardie. Les uns, émerveillés de la puissance de ses vues et de la vérité de ses prévisions, lui ont reconnu un don merveilleux de prescientisme ; d'autres, relevant l'exactitude de certaines données et surpris de trouver que malgré tout, plus sur l'avenir, lui ont reproché le caractère de sa méthode. On n'a pas généralement remarqué sur quelle ample érudition et sur quelle connaissance approfondie des sujets particuliers s'appuyaient ces généralisations. On verra dans ce livre comment cet large *Weltanschauung* et son philosophie de l'histoire d'une part, comment la connaissance de la langue allemande, l'appréciation sévère de la littérature allemande et la familiarité avec le caractère allemand d'autre part, se sont unies pour lui faire prévoir, dès 1831, au moment où aucun voile n'était encore levé, l'Europe et sa question, la prépondérance

prochaine de la Prusse, la transformation profonde de l'esprit de l'Allemagne, l'essor de son commerce et de son industrie, le changement de sa politique extérieure, et enfin la menace qu'elle suspendait au-dessus de la France et peut-être de toute l'Europe.

II

La personnalité intellectuelle d'E. Quinet, formée de la rare union de l'imagination poétique, de l'esprit généralisateur et de la puissance d'action, a subi profondément l'influence du temps et du milieu. La direction de sa pensée et le caractère de son œuvre ont été en grande partie déterminés par le mouvement romantique, par les tendances philosophiques contemporaines et par la situation politique léguée à la Restauration par la Révolution et l'Empire.

Vers 1820, à l'âge de dix-sept ans, dans le trouble du cœur qui s'éveille et de l'intelligence qui cherche sa voie, il connut l'angoisse de toute une génération de jeunes hommes, l'inquiétude qu'on a appelée 'le mal du siècle.' Ceux dont l'enfance avait été bercée des visions de gloire de l'Empire et caressée de l'écho des rêves de la Révolution se retrouvaient à leur majorité dans une France diminuée et humiliée, dégoûtée d'efforts et d'espérances. L'ancien régime avait reparu, à peine tempéré par la Charte[1] et portant la honte du pacte avec l'étranger ; la raison semblait avoir trahi ses adeptes ; à l'éclat des batailles et à la

[1] C'est-à-dire par la *Charte constitutionnelle* octroyée au peuple français le 4 juin 1814 par Louis XVIII.

fanfare des victoires avait succédé une politique timide au dehors, tracassière au dedans. On avait désappris la foi des ancêtres et aucune doctrine nouvelle n'était assez haute pour exalter les âmes, assez ferme pour offrir un refuge contre le doute. 'De quelque côté que je voulusse tourner mes yeux, écrit Quinet, je trouvais à l'horizon un grand vide...' C'était un soulagement, dans ces heures assombries, de s'appesantir sur sa douleur. Comme beaucoup de ses contemporains, Quinet fit ses lectures favorites de *Werther*, de *Manfred*, de *René*, et trompa sa solitude morale dans la société des héros du *Weltschmerz*, de la désespérance et de la mélancolie.

Pourtant sa nature était trop noble, les qualités implantées en lui par l'éducation trop généreuses, pour qu'il pût se contenter longtemps de cette attitude de passivité ou de révolte impuissante. Il ne goûtait pas seulement dans Chateaubriand les langueurs de *René*. Il y admirait aussi les beautés si nouvelles et si hardies de la forme: la richesse des descriptions, l'éclat des images, l'accent pénétrant de la passion ou de l'enthousiasme, tout ce qui, dans l'œuvre du prosateur poète, relevait, non plus du romantisme alangui et morbide, mais du romantisme puissant et intense, coloré et splendide. Le style de l'auteur des *Natchez* répondait au goût de grandeur épique qui s'était développé chez Quinet à écouter l'épopée napoléonienne de la bouche des soldats de la Grande Armée. 'C'était une phrase conquérante et altière, dont le premier mot touchait aux Pyramides et le dernier au Kremlin...' Le jeune homme allait-il, entraîné par le prestige de Chateau-

briand, suivre ce dernier dans son retour vers le passé monarchique et se laisser gagner par son plaidoyer éloquent en faveur du catholicisme?

Quinet avait l'âme mystique. Par ses aspirations vers l'au-delà, il était préparé à entrer dans le mouvement de renaissance religieuse où le romantisme à ses débuts était entraîné par besoin d'émotion et de symbole, et par réaction contre le *saeculum rationalisticum*. Mais d'autre part, l'éducation avait déposé dans l'esprit du jeune homme des germes de croyance et de pensée qui ne pouvaient manquer de donner à ses tendances religieuses une direction particulière. Par les leçons de sa mère, qui était calviniste, il avait subi l'influence du protestantisme ; par la lecture précoce et souvent renouvelée de Mme de Staël, il était resté en communication et en sympathie avec la philosophie française du XVIIIe siècle. Mme Jérôme Quinet, femme admirable, au cœur noble, au jugement droit, tout en laissant son fils suivre les offices catholiques, lui avait enseigné dans de graves entretiens journaliers l'existence d'un Dieu supérieur aux dogmes, visible dans la nature par la beauté, dans l'humanité par le bien, et qu'on prie le mieux par des pensées pures et des actes justes. Dans la conduite de la vie, elle avait pénétré l'esprit de l'enfant de deux grandes idées complémentaires, l'indépendance individuelle et le respect d'autrui. Sans l'empêcher, par esprit de tolérance, de se mêler aux soldats, comme tous les enfants de ce temps-là, sans essayer de l'arracher de force à la contagion inévitable de l'adoration de l'Empereur, elle lui donnait, par une fière réserve

à l'endroit du despote, un exemple dont Quinet devait se souvenir plus tard. Quinet apprit à chérir l'idéal de la liberté et de la fraternité, à se passionner pour de vastes vues d'ensemble sur le progrès, à mettre au premier rang des objets de la pensée les questions morales et sociales. Chateaubriand séduisit son imagination et lui fournit un modèle de style : c'est Mme de Staël qui fut le premier guide de ses convictions.

Le souvenir des leçons reçues au foyer de famille et la lecture des *Considérations sur les principaux évènements de la Révolution française* [1] avaient retenu Quinet, au lendemain de l'Empire, de donner son adhésion à la renaissance catholique et à la monarchie restaurée. Mais ces influences n'eurent pas d'abord la même efficacité contre le prestige de l'Aigle. Le culte de l'Empereur resta pendant longtemps une des forces dominantes de pensée et d'action chez le futur auteur du poème de *Napoléon*. Ce sentiment avait eu son origine dans l'entraînement irrésistible de tout un peuple, dans l'admiration pour l'héroïsme du vainqueur d'Arcole et pour le génie du vainqueur d'Austerlitz, dans l'exaltation du patriotisme et l'enivrement de la gloire nationale. Plus tard, à l'âge de la maturité et quand il eut pris conscience de son attachement à la liberté, Quinet analysa ce sentiment, qu'il devait concilier avec ses convictions raisonnées. Il se rendit compte alors — et il fut un des premiers à le dire — que la France révolutionnaire n'avait pas été aveuglément enthousiaste quand, après avoir confié à Bonaparte la tâche de la défendre contre l'aggression de

[1] Par Madame de Staël.

l'Europe, elle avait ensuite suivi Napoléon dans sa chevauchée de conquêtes. 'La démocratie se figurait que cet homme était son soldat... Quand le peuple, après le Consulat, ne vit plus distinctement l'image de la Révolution, il sentit confusément qu'il devenait un agent formidable de civilisation, et les proclamations, comme les chapitres du Coran, l'instruisaient à demi de la mission de son prophète.' Dans son aversion pour le gouvernement qui avait succédé à l'Empire, Quinet oubliait volontairement Napoléon despote et condottiere, pour songer à la grandeur de la France et au rayonnement de la pensée révolutionnaire au dehors, de 1798 à 1812. Par là, il porte la responsabilité d'avoir contribué pour une part à la formation de la légende napoléonienne, qui allait entretenir pendant quarante ans chez des hommes d'opinions libérales et généreuses, et chez Quinet lui-même, une fièvre de patriotisme militant et un respect imprudent de la force, tandis qu'il préparait les masses, dans l'éblouissement de la gloire militaire, à accueillir un despotisme caché sous les apparences d'une démocratie sophistique.

En 1824, au moment où les sympathies de Quinet étaient déjà arrêtées, mais où, dans la stagnation des affaires publiques, il était moins attiré vers les problèmes particuliers de la politique que vers la solution de l'énigme du monde et de la vie, la pensée allemande, s'ajoutant aux influences qu'il avait déjà subies, acheva de déterminer la direction de son esprit.

Avec le même enthousiasme qui avait soulevé les Français pendant un quart de siècle à des pensées et à des actes héroïques et qui continuait à brûler dans

plus d'un cœur d'une flamme contenue, Quinet aspirait au nouvel idéal terrestre, qui, chez les ' philosophes ' et les révolutionnaires, avait supplanté l'espoir de la béatitude du ciel. Ses tendances religieuses l'avaient conduit, après Jean-Jacques, après Robespierre, après Mme de Staël, à concilier le culte du progrès politique et social avec l'élévation de l'âme vers l'au-delà. Quinet se trouvait donc un dévot de la nouvelle religion de l'humanité, de cette nouvelle foi qui se proposait un objet pratique sous la direction d'une inspiration mystique et qui apportait à la recherche de cet objet la ferveur de sentiments, l'ardeur d'apostolat, l'élan de sacrifice, qui avaient été mis autrefois au service de toutes les grandes causes religieuses. Mais s'il avait l'intuition claire du but à atteindre, il éprouvait, depuis les déceptions et les épreuves, une douloureuse incertitude quant au choix des moyens. Le terme était loin ; comment l'humanité se dirigerait-elle vers le nouvel infini qu'elle entrevoyait confusément? Les convulsions et les ruines avaient semblé prononcer la condamnation de ' l'intelligence souveraine ' en laquelle le XVIIIe siècle avait mis sa confiance. Les souffrances privées et les désastres publics avaient formé le triste cortège d'une doctrine et d'une politique qui avaient prétendu séparer violemment le présent du passé et construire *de novo* un édifice social d'après des principes *a priori*. Quinet sentait la nécessité d'appuyer l'idéalisme humain et l'ardeur de progrès sur une philosophie nouvelle. Comme, en Angleterre, Coleridge, quelque vingt ans auparavant, avait trouvé contre le ' mécanisme ' à la française un

refuge dans le ' dynamisme ' de l'école allemande, Quinet allait découvrir chez des penseurs allemands la réponse aux questions qu'il se posait anxieusement.

Après le vide intellectuel de l'Empire et avant que l'ère des reconstructions fécondes fût ouverte, la France se tourna vers l'Allemagne qui, par Lessing et Herder, Kant et son école, Goethe et Schiller, avait pris le premier rang de la pensée européenne. On s'intéressa aux traductions ou aux adaptations des interprètes français de l'Allemagne : de Gérando, Villers, A. Stapfer. On apprit à lire les grandes œuvres dans le texte allemand ; on alla dans les universités allemandes écouter les voix autorisées qui les commentaient. V. Cousin fit deux voyages en Allemagne et se lia avec Hégel et Schelling avant d'entreprendre ses cours en Sorbonne sur le transcendantalisme allemand. Nous ne nous étonnerons donc pas de voir Quinet â la même époque apprendre l'allemand et se nourrir lui aussi des systèmes d'Outre-Rhin. C'est d'ailleurs avec une grande indépendance d'esprit qu'il s'engagea dans ce vaste et riche domaine, restant fidèle à ses propres principes et n'empruntant à ses maîtres étrangers que ce qui était nécessaire pour construire un système où ses aspirations et ses sympathies révolutionnaires demeureraient intactes, mais où, aux prémisses *rationnelles* des philosophes de la Révolution, se substituerait une substructure de forces *morales*. Aussi bien sa sensibilité de poète répugnait au formalisme aride et à l'abstraction systématique de la doctrine Kantienne ; son imagination se sentait mal à l'aise dans la métaphysique subtile de Fichte et de Schelling.

Il trouva au contraire en Herder un guide d'une sensibilité aussi ardente, d'une imagination aussi riche que sa pensée était suggestive et hardie. Les *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* lui fournirent une matière qui, vivifiée par son idéalisme révolutionnaire, devint le point de départ de son activité politique, historique et philosophique.

Herder avait exposé, dans ses *Ideen*, au milieu de descriptions amples et colorées, parmi une grande richesse de faits, d'émotions et d'images, une conception de l'univers qui venait à son heure, préparée par les récents progrès des sciences historiques et naturelles, rendue possible par la transformation de l'idée religieuse sous l'influence de l'empirisme et du scepticisme, et appelée ardemment par les esprits las de deux siècles d'abstraction. On aspirait à élargir l'horizon intellectuel au delà de l'analyse psychologique, qui depuis si longtemps faisait l'unique objet des spéculations philosophiques et des productions littéraires : et voici que Herder replaçait l'homme dans l'immense cadre de la nature, montrait ses relations avec le règne animal et avec la matière inanimée et rattachait la loi de son développement aux lois universelles du cosmos. La raison ne s'accommodait plus qu'avec peine de la religion anthropomorphique, des mystères et des miracles : et voici que Herder ouvrait au sentiment religieux un nouveau domaine en diffusant l'essence divine dans l'univers et en représentant toutes les formes de l'être comme des manifestations de Dieu. On avait soif de vérité concrète, de couleur, de beauté particulière et locale : et voici que Herder traçait

d'incomparables tableaux de la nature dans la diversité des lieux et des climats, et déroulait le panorama de l'histoire universelle dans la diversité des temps et des civilisations. Avec la profondeur d'un grand esprit, il donnait une expression puissante à deux vérités nouvelles : la notion de l'unité de l'être et la notion du développement graduel et continu. Avec les dons rares d'un poète, il chantait l'hymne de l'âme qui entre en communion avec tout ce qui est et tout ce qui vit, et disait l'émotion de l'homme individuel prenant conscience de sa solidarité avec les générations innombrables du passé. Quelle révélation ce fut pour E. Quinet, lorsque, instruit par Herder, il comprit qu'un homme de son temps, que lui-même, était redevable de la moindre de ses pensées à des milliers d'hommes qui l'avaient précédé. ' Je m'arrêtais, dit-il, pour écouter au fond de mon âme le sourd retentissement des siècles passés.' Il entreprit la tâche pieuse de traduire les *Ideen* (1826) ; il les fit précéder d'une *Introduction* et suivre bientôt d'un *Essai sur les Œuvres de Herder* (1827).

L'*Introduction* n'est pas un simple péristyle destiné à conduire au monument central : c'est une œuvre originale, marquée de caractères accentués, qui distinguent la doctrine du disciple de celle du maître. Quinet se montre fermement, ardemment fidèle au principe d'évolution impliqué dans l'œuvre de Herder. Mais il ne confond pas, comme le fait l'auteur des *Ideen*, la loi du progrès graduel et continu avec la volonté divine toujours présente, toujours active, toujours prête à intervenir dans la marche des évènements.

Le ressort interne du progrès, selon lui, c'est la Liberté. Il n'est pas seulement disciple de Herder, mais, comme son contemporain Carlyle (avec lequel il a de grandes ressemblances), il fait aussi des emprunts au dynamisme de Kant. Il professe que toutes les conquêtes de la pensée sur l'instinct, de la civilisation sur la barbarie, sont dues à cette force spirituelle individualisée, émanée sans doute de Dieu, mais devenue indépendante et capable d'énergie propre : la volonté libre. Et voici du même coup son œuvre tout entière qui s'arrache au fatalisme Herderien, à la contemplation mystique et vague de ' l'humanisation ' de l'humanité, et qui, sans perdre l'appui solide de la réalité et de l'histoire, fait appel, chez la personne morale, à l'élan vers l'idéal, à l'énergie d'action, à l'ancienne ardeur révolutionnaire purifiée et moralisée. ' L'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme... Captif dans les bornes du monde, l'infini s'agite pour en sortir ; et l'humanité qui l'a recueilli, saisie comme d'un vertige, s'en va, en présence de l'univers muet, cheminant de ruines en ruines, sans trouver où s'arrêter.'

L'orientation de sa vie était trouvée. C'est sa sensibilité qui s'était d'abord émue du spectacle grandiose de l'humanité marchant sans relâche vers le mieux, du concours mystérieux de tous les peuples travaillant à l'édification lente du progrès moral et social. Aussi est-ce sous la forme poétique qu'il donna d'abord

expression à sa pensée et à son émotion. Son admiration pour les grandes œuvres de la littérature allemande lui suggéra d'imiter *Faust*, dont il avait été un des premiers en France à pénétrer la signification profonde, dans un poème symbolique qui met en scène l'humanité en quête de l'idéal moral, à travers les religions et les civilisations. La légende du Juif errant lui fournit la fable, et son poème, écrit en prose poétique, s'appelle *Ahasvérus* (1833). La renaissance hellénique, à qui Goethe aussi avait imprimé la première impulsion, lui inspira un *Prométhée* (1838), qu'il écrivit en vers, et qui, sous le couvert du mythe antique, lui fut l'occasion d'affirmer sa foi spiritualiste, de célébrer le triomphe de la liberté sur la fatalité.[1] Ni l'une ni l'autre de ces œuvres n'est de premier ordre, parce que dans l'une le symbole, puissant dans sa donnée, n'est pas traduit en scènes vivantes, et que dans l'autre le vers (que Quinet ne mania jamais avec maîtrise) languit, monotone et sans couleur.

Ces poèmes, qui valent surtout comme témoignages de l'enthousiasme de l'auteur, n'étaient que le prélude d'une œuvre ample, nourrie, ardente aussi, d'historien philosophe, par laquelle Quinet allait apporter sa propre contribution à l'intelligence du passé, si importante à ses yeux pour diriger la conduite des hommes dans le présent et dans l'avenir. Aborder ce genre d'études, c'était pour lui accomplir un devoir pieux autant qu'une œuvre scientifique, car, n'ayant

[1] Ce *Prométhée* ne doit rien à celui de Shelley. Quinet ne connaissait pas assez l'anglais (bien qu'il eût fait en Angleterre un séjour de plusieurs mois en 1825) pour lire la poésie anglaise. Il était d'ailleurs à cette époque entièrement absorbé par ses études allemandes.

plus foi à un Dieu personnel, il cherchait l'Esprit dans les progrès de la justice et le triomphe du droit.

Il y avait, dans la philosophie de l'histoire, un champ que Herder avait laissé à peu près inexploré : c'était l'époque moderne. Ne pouvait-on pas, ne devait-on pas entreprendre pour les nations et les civilisations qui constituent le temps présent le même travail de recherche et d'interprétation que Herder avait accompli pour les peuples de l'antiquité? Ici sans doute le terrain était glissant ; l'historien courait le risque de se laisser entraîner à son insu par les passions politiques ou religieuses, par les amitiés ou les haines. Mais Quinet avait le courage des âmes probes ; il se fiait à la générosité de ses intentions. Il n'hésita pas à scruter les opinions et les actes des générations d'hier et d'aujourd'hui pour en tirer par approbation ou désapprobation la notion positive du devoir présent. Il publia, de 1830 à 1840, sous forme de brochures ou d'articles pour la *Revue des Deux Mondes* (qui venait de se fonder), les études sur l'Allemagne réunies dans le présent volume.

Ces études, nous nous proposons de les commenter en détail dans la troisième partie de cette Introduction. Nous indiquerons seulement ici comment elles se rattachent à sa philosophie de l'histoire. Elles sont dominées par deux idées, qu'on retrouve dans toutes ses œuvres politiques. La première, qu'il doit aux souvenirs de la Révolution, c'est que la devise : Liberté, égalité, fraternité, renferme la vérité de l'avenir. Les principes révolutionnaires, hâtons-nous de le dire, ne se présentent plus à son esprit avec la simplicité spécieuse et

dangereuse d'autrefois. La liberté sera le résultat d'un patient effort qui devra se prolonger au delà de la génération présente. L'égalité et la justice devront leur triomphe à une transformation profonde du cœur humain. Une révolution morale est la condition préalable de la révolution politique. La notion même de révolution se transforme : elle ne signifie plus destruction, mais édification d'un ordre nouveau à force de persévérance dans la volonté et de sagesse dans l'enthousiasme ; elle n'est plus crise tumultueuse, mais marche ordonnée vers le mieux. L'idéal qui sert de base à cette œuvre de construction sociale n'est pas toujours conçu clairement par les masses : elles ont besoin d'être éclairées, soutenues, enflammées par les hommes de génie, à qui il est donné de comprendre le rythme du progrès et à qui il est enjoint de répandre autour d'eux le courage moral. La seconde idée dominante, c'est que chaque peuple apporte sa contribution propre à l'œuvre totale de la civilisation et joue un rôle nécessaire dans l'évolution de la race. Car les nationalités d'aujourd'hui formeront l'humanité de demain, quand les ambitions et les haines seront oubliées et que tous les groupements ethniques et nationaux coopéreront au progrès dans la paix. D'où l'utilité de tracer les traits distinctifs du caractère allemand et du caractère français, de noter leurs variations, d'observer leurs phases d'ascension ou de déchéance, de dégager leurs ressemblances et leurs différences, leurs antagonismes et leurs sympathies. D'où le devoir de veiller à ce qu'une nationalité n'écrase pas l'autre, à ce que l'une ne développe pas à l'excès ses

forces combatives, tandis que l'autre s'amollit et s'abandonne. Et comme il semble à Quinet que la France de la monarchie de Juillet déchoit de son rôle de nation civilisatrice, par dédain de l'idéal et par grossier attachement à la prospérité et à la tranquillité, son patriotisme et ses convictions philosophiques s'unissent pour lui dicter un langage cinglant, impitoyable, à son pays.

Malgré les motifs de défiance qu'il avait donnés à Louis-Philippe et à ses ministres, Quinet dut à sa réputation littéraire, devenue incontestable, la nomination à une chaire d'université, en 1839. Il avait le choix entre Strasbourg et Lyon. Il choisit Lyon, parce qu'il pensait pouvoir plus sûrement exercer dans cette grande ville l'influence morale et politique qui lui semblait le véritable objet de l'enseignement, et parce qu'il espérait de Lyon passer plus vite à Paris, au grand foyer de la pensée et de l'action françaises en ces jours d'agitation spéculative et politique. De la chaire de Lyon, il fut en effet nommé, en 1841, au Collège de France, comme professeur des 'Littératures et Institutions comparées du Midi de l'Europe,' et à ce titre devint le collègue de son ami Michelet, avec lequel il allait unir ses efforts, en pleine période de réaction absolutiste et cléricale, pour maintenir vivant l'idéal moral et politique de la Révolution.

Ses cours furent des harangues passionnées qui, à propos du passé ou du présent, combattaient les doctrines d'autorité et d'obéissance, et exaltaient les principes de liberté et de démocratie. Il attira autour de sa chaire une jeunesse ardente, lasse de la médiocrité

et de l'arbitraire du gouvernement, impatiente de réaliser les promesses de la République, que la France n'avait possédée qu'un instant. Chaque année, des livres nés de son enseignement propageaient au loin sa pensée et demeuraient comme la condamnation permanente d'un régime qui portait en soi la contradiction d'être né d'une révolution et de tendre à l'absolutisme. Ces livres furent : *Les Révolutions d'Italie*[1], *Les Jésuites* (en collaboration avec Michelet, 1843), *L'Ultramontanisme* ou *L'Église romaine et la Société moderne* (1844), *Le Christianisme et la Révolution française* (1845).

L'orage que Quinet amoncelait sur sa tête par l'audace de sa pensée et le retentissement de son éloquence éclata en 1846. Son cours fut suspendu, comme celui de Michelet devait l'être en 1847. La Révolution de 1848 ramena les deux professeurs dans leurs chaires. Mais avant de reprendre sa place parmi les combattants de la pensée Quinet s'était mêlé aux combattants de la rue et avait fait le coup de feu aux barricades. Il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée Constituante et appelé ainsi à collaborer directement à l'organisation de cette République qu'il avait si ardemment souhaitée. Pourtant l'élévation même de son idéal le préparait mal à jouer un rôle utile dans la pratique des affaires publiques, où même un républicain ne peut échapper à la nécessité des compromis. Il eut la douleur de voir la deuxième République entreprendre, malgré son éloquente opposition, l'expédition de Rome, contre le gouvernement révolutionnaire de

[1] Cours professé en 1842, qui ne fut publié qu'en 1848–51.

Mazzini et en faveur du Pape, qui représentait à ses yeux la négation même de la liberté. Aussi bien, le parti qui, en 1849, avait décidé la campagne de Rome, était celui qui venait d'étouffer dans le sang les revendications populaires aux journées de juin et de porter à la Présidence Louis Bonaparte, dont le nom sonnait le glas de la liberté. Quinet lutta courageusement, obstinément, dans les rangs de l'opposition contre le courant aveugle qui entraînait la nation vers une restauration de l'Empire. Peut-être avait-il conscience qu'il n'était pas sans une part de responsabilité dans la formation de la légende impériale, qui maintenant portait ses fruits. Aux heures sombres du Coup d'État du 2 décembre, son attitude fut admirable. Comme V. Hugo, il prit le chemin de l'exil. Il n'accepta jamais dans la suite, quelle que fût sa douleur de rester éloigné de la patrie, de bénéficier de l'amnistie qui lui fut offerte. Il ne rentra en France qu'après la proclamation de la troisième République pour s'enfermer dans Paris investi.

Il composa pendant l'exil, outre un grand nombre d'articles et de brochures d'actualité, *La Philosophie de l'Histoire de France* (1855) et *La Révolution* (1865). Ces deux ouvrages sont le couronnement de son œuvre comme historien philosophe. En les ajoutant aux volumes où il a consigné la substance de son enseignement au Collège de France, on possède l'expression complète des principes qu'il a dégagés de l'histoire pour les faire servir à la direction morale et politique du temps présent. Nous pouvons maintenant exposer brièvement sa doctrine dans son ensemble.

On ne saurait peut-être mieux caractériser le rôle de Quinet parmi les penseurs du siècle dernier qu'en le désignant comme un de ceux qui ont travaillé avec le plus de foi vaillante à faire descendre dans la réalité de la vie civile et dans les problèmes du gouvernement l'idéal éternel, que les hommes avaient si longtemps considéré comme le propre de la cité de Dieu et comme inapplicable ici-bas. La notion la plus hardie et la plus suggestive que Quinet ait dégagée de la doctrine générale de l'évolution est peut-être celle-ci : que les institutions civiles tendent à réaliser de nos jours dans la pratique les principes élevés que l'esprit humain, aux premières phases de son élan vers le mieux, avait incorporés aux mythes religieux et conçus à travers les dogmes. Le champ de la conscience humaine était allé s'élargissant sans cesse, et voici qu'un sens moral plus robuste et plus exigeant réclamait aujourd'hui la correspondance des conditions extérieures et des aspirations intérieures. Des maximes anciennes recevaient une application inattendue. A plusieurs siècles de distance, les efforts des hommes se répétaient sur un nouveau théâtre d'action. La Révolution française, par exemple, considérée dans sa signification profonde, était la tentative de modeler l'ordre social sur des notions que le christianisme à son origine avait fait triompher dans l'ordre spirituel. A la lumière de cette interprétation, les évènements anciens ou récents et les idées directrices de la politique pouvaient être envisagés de deux points de vue : le point de vue moral et le point de vue historique. Ou bien on pouvait juger les faits et les principes d'après les normes uni-

verselles qui, maîtresses incontestées de la conscience, ont reçu selon les époques et les degrés de civilisation des applications plus ou moins complètes. Ou bien on pouvait étudier ces applications aux divers moments de l'histoire, les apprécier relativement aux conséquences heureuses ou malheureuses qu'elles ont eues et peuvent encore avoir, et en tirer des règles de jugement pour le présent et pour l'avenir. Ainsi Quinet faisait servir l'idéal à la critique de l'histoire, et l'histoire aux applications de l'idéal.

L'histoire nous montre que le progrès moral précède le progrès matériel. Une idée qui tend à plus de justice, à plus de moralité, à plus d'humanité, naît dans une secte, se revêt d'un symbole, se développe sous forme de religion, par ce chemin détourné s'empare peu à peu des esprits, et enfin entre dans les faits, se réalise dans les institutions et dans les mœurs. C'est par ce moyen seul que le mieux peut prendre pied d'une façon ferme et durable dans la réalité. Ainsi les idées de dignité individuelle, de liberté, d'égalité, de fraternité, nées avec le christianisme et revêtues à l'origine d'un caractère purement spirituel, se sont transformées au cours de l'histoire de l'Europe, ont pris une importance croissante dans les rapports d'homme à homme, puis dans la constitution des sociétés, et, de degré en degré, ont abouti à la doctrine du droit moderne, dont les applications sont grosses encore d'erreurs et de conflits, mais dont les principes sont incontestablement acceptés. La dette du monde moderne envers le christianisme est plus grande encore, si on considère, non plus les notions précises qu'il a enseignées, mais les forces

morales qu'il a mises en mouvement, le souffle d'espérance et d'action qu'il a fait passer sur les nations. L'idéal, pour le philosophe antique, n'était guère qu'un concept de la raison, absolu logique ou exemplaire moral, tout au plus objet de contemplation ou de spéculations théoriques. Il inspire au chrétien un amour ardent et le désir sacré de s'élever par la vertu agissante jusqu'à la perfection et au bonheur. Longtemps le terme ineffable aperçu par le chrétien était resté dans l'au-delà ; mais à mesure que la pensée humaine devenait plus sûre d'elle-même, elle l'avait rapproché de la terre ; la Révolution française, s'enhardissant enfin jusqu'à la dernière audace, l'avait placé dans la réalité même d'ici-bas. ' L'Église a cessé de faire des miracles ; mais l'humanité, et la France en particulier, en ont fait à sa place ; c'est-à-dire qu'elles ont cru qu'un sentiment, une volonté de l'âme, pouvaient commander à la matière déchaînée... Pendant combien d'années de la Révolution, la France et ses armées n'ont-elles pas été rassasiées par cinq pains, que multipliaient l'enthousiasme et la religion d'une bonne cause ? '

Dès que l'idéal ne reste plus dans les régions supérieures, guide lointain de nos efforts, dès qu'il descend dans les faits et inspire les actes, les difficultés surgissent ; car il n'est pas de la nature de l'homme de voir clairement les applications de l'absolu ou de dominer les entraînements de ses préjugés et de ses passions, et il n'est pas de la nature des choses de se prêter à la réalisation facile et rapide du bien. Mais en présence même de l'erreur, au milieu même des ruines, le philosophe ne perd pas courage pour les tâches nécessaires, parce

qu'il s'est élevé à la contemplation du vrai, en soi et dans ses manifestations à travers l'histoire. Ainsi Quinet se relève de l'abattement où la faillite de la Révolution et la débâcle de l'Empire l'avaient jeté avec toute sa génération, en recherchant par où la Révolution s'était écartée de la vérité, et en préparant ses contemporains à un nouvel effort, soutenus par ce qu'il y avait de fécond dans la foi révolutionnaire, mais mis en garde contre ses égarements.

La Révolution portait en soi un vice, qui condamnait d'avance à l'impuissance partielle la générosité de sa doctrine et la grandeur de ses sacrifices : elle tentait d'accomplir la réforme *extérieure* des institutions avant d'avoir accompli la réforme *intérieure* des consciences. La masse des Français en 1789 était encore sous la domination de la pensée catholique : or le catholicisme, par certains traits acquis au cours des temps, était la négation même des sentiments chrétiens primitifs, de cette élévation de l'âme vers plus de liberté et d'amour, dont la Révolution française sous une forme moderne était un puissant renouvellement. L'Église triomphante, aux premiers siècles, avait fait peser sur la chrétienté une domination spirituelle et temporelle, dont les caractères fondamentaux, l'absolutisme et la centralisation, lui avaient été fournis par l'empire des Césars. Sans doute, à l'origine, cette souveraineté avait été nécessaire et féconde, mais elle ne s'était pas modifiée avec les progrès de la civilisation et elle écrasait le monde moderne d'un fardeau intolérable. Contre les tentatives d'émancipation, l'Église s'était faite intolérante et impitoyable : elle avait versé le

sang. La Réforme avait été étouffée en France par les efforts combinés de l'Église et du pouvoir civil formé à son image. C'est à cet échec du protestantisme en France que Quinet fait remonter la cause originelle de la faillite de la Révolution. Car partout où il a triomphé le protestantisme a préparé les âmes à la liberté. Quinet avait une haute idée des institutions anglaises et de l'esprit public d'un pays, où royauté ne signifie pas absolutisme, où aristocratie ne signifie pas domination égoïste, où démocratie signifie efforts coordonnés et patients pour réaliser dans les faits des principes qui ont déjà pris possession des âmes.

Il pesait donc sur la Révolution française cette fatalité, qu'elle n'avait pas pu — pas su peut-être — effacer le stigmate catholique de son front. Elle s'était continuellement débattue dans une contradiction : les pratiques de l'intolérance s'étaient heurtées en elle aux principes de liberté et avaient rendu ses réformes éphémères. La Terreur s'était montrée plus incohérente qu'odieuse : car elle avait appelé à son service les moyens de l'Inquisition pour faire triompher une doctrine qui était l'opposé de celle de l'Inquisition, et elle avait eu l'opprobre de souiller de sang la liberté sans recueillir le fruit de ses attentats. Quoi qu'on pense de la valeur intrinsèque de cette thèse de Quinet, il faut reconnaître qu'elle l'a conduit à une appréciation de la Révolution française si nouvelle, qu'elle lui valut, à l'heure où il l'exprima, les reproches violents des amis de la liberté ; si féconde, qu'elle a triomphé depuis de toutes les autres opinions. Les partis d'opposition à la monarchie de Juillet, et plus

tard à l'Empire, avaient pris en effet l'habitude d'invoquer l'exemple de 89 comme un précédent sacré. La doctrine du *bloc*, comme on l'appelait, qui ne voulait pas faire de distinction entre la Constituante et la Convention, entre Mirabeau et Robespierre, entre la première Fédération et la Terreur, était une doctrine de combat, qui pouvait tout au plus servir à continuer l'œuvre destructrice du renversement de la tyrannie. Quinet sut comprendre et proclamer, en pleine période de lutte, que la Révolution n'était pas un tout intangible, et que, pour s'inspirer d'elle sans courir à la même chute, il fallait faire le départ entre l'élan généreux, l'effort admirable de reconstruction politique et sociale, et les violences et les crimes. Sans doute, Quinet ne faisait pas la part assez grande à la pression des circonstances, au danger intérieur et extérieur qui avait déchaîné la Terreur ; mais il voyait clairement que dans la folie sanglante de 93 on pouvait reconnaître la persistance dangereuse de traditions monarchiques et catholiques, incompatibles avec le progrès de la civilisation. La Révolution avait accompli la réforme du gouvernement : elle n'avait pas changé les âmes.

De l'interprétation de l'évènement qui domine toute l'histoire contemporaine de la France, et de la conception de la politique comme une forme de la morale, Quinet fait découler les opinions et les jugements pratiques, qu'il n'a cessé de répéter, en termes pleins de généreuse passion, aux hommes de son temps. Au mauvais vouloir des gouvernements personnels, aux timidités ou aux erreurs des gouvernements populaires,

il opposa obstinément son programme : séparation de l'Église et de l'État, instruction laïque et obligatoire, réalisation complète de la liberté, de l'égalité et de la fraternité par la république démocratique. Il fallait renverser une fois pour toutes l'obstacle que la mentalité catholique mettait sans cesse aux mœurs de la liberté, en enlevant les institutions à l'influence et au contrôle officiels du clergé, mais sans porter atteinte au principe intangible de la tolérance religieuse. Il fallait préparer les générations futures à l'intelligence éclairée et à l'application judicieuse des institutions de liberté, en fondant l'école laïque, sous l'égide de la morale rationnelle et du devoir civique. Car le peuple a le droit de prendre une part de plus en plus large au gouvernement. Non pas que Quinet se leurrât du principe douteux : *vox populi, vox Dei.* Il croyait le peuple capable à la fois de bons et de mauvais entraînements. Le peuple a besoin d'être guidé. Il faut que, de période en période, s'élèvent des voix hautes et éloquentes, qui expriment la forme contemporaine de la vérité. Mais le contrepoids de la droiture et de la générosité populaires est indispensable d'autre part pour retenir les classes dirigeantes sur la pente de la corruption. Quinet adjure la bourgeoisie française de ne pas compromettre l'avenir du pays en s'enfermant dans un égoïsme de *popolani grassi.* La proclamation de la république doit être le couronnement de l'œuvre de progrès politique. Sans doute, Quinet le sait, les lois ne font pas les mœurs ; mais il ne faut pas non plus dédaigner l'influence des formes extérieures de gouvernement sur la complexion des esprits. Que la France

recueille au moins ce fruit de ses efforts, souvent incomplets et déjoués, toujours ardents et sincères, qu'elle puisse préparer l'avenir à l'abri de la seule forme logique de l'État moderne, à la faveur du seul régime qui, appliqué dans son véritable esprit, défende le présent contre un retour offensif du passé. Tel est le programme à la fois hardi et sage, révolutionnaire mais non destructif, que Quinet développait, en plein régime monarchique ou césarien, dans une France censitaire et oligarchique, catholique et bourgeoise ; tel est le programme que les hommes de progrès ont adopté sous la troisième République et dont ils assurent la réalisation partielle par une lutte constante contre les ennemis mêmes que Quinet dénonçait.

Quinet ne voulait pas seulement voir triompher la démocratie ; il voulait la voir régner au nom des principes moraux qu'il considérait comme la source et la justification de toute réforme politique. En idéaliste, il projetait la pure lumière de sa vertu et de sa charité sur les remous obscurs des aspirations populaires. Démocratie, pour lui, signifiait élévation morale de tout un peuple. 'Ne pensez pas qu'à aucun prix l'homme, le genre humain, consente à déchoir du beau moral qu'il a une fois entrevu. Il ne suffirait pas que du fond de l'abîme un grand peuple criât : j'ai faim et soif. Dieu lui jetterait la pâture du corps, mais il lui retirerait la magistrature du monde. L'avènement de la démocratie ne peut être qu'un nouveau progrès de l'esprit, de la civilisation, de l'ordre universel.' République signifiait paix et fraternité. Après les journées de février 1848, il s'écriait : 'La France

ressuscitée apportera la vertu au monde !... Plus de guerres des peuples contre les peuples ; la longue nuit qui rendait possibles les méprises lamentables s'est dissipée. Voici le jour. Si quelques rois aveuglés par la haine s'obstinent à vouloir du sang sur un champ de bataille, qu'ils y restent seuls ; il sera beau de voir comment ils feront la guerre à tout le genre humain.' Révolution signifiait triomphe de la conscience. ' Que faut-il pour hâter l'avenir? Qu'une contradiction manifeste éclate entre la dignité intérieure d'un peuple et sa condition réelle, que cette opposition aille toujours en s'accroissant, jusqu'à ce que par la force des choses elle ne puisse plus subsister ; de telle sorte que l'esprit émancipe forcément le corps...'

Est-ce un poète qui parle? Oui, c'est Quinet poète, c'est l'enthousiaste, l'idéaliste, le romantique, l'homme de sensibilité et d'imagination ardentes. C'est le Quinet des Cours publics au Collège de France, des Discours à l'Assemblée Constituante ou au Congrès de la Paix, des Avertissements à la Monarchie et au Pays. Mais il ne faut pas oublier qu'on rencontre ailleurs un Quinet réfléchi et profond, qui a su comprendre la leçon de l'expérience collective de l'humanité, et qui a posé quelques-uns des plus sages préceptes de la morale politique. Quand l'historien l'emportait en lui sur le polémiste, l'homme de raison sur l'homme de sentiment, il savait apporter des tempéraments à ses espérances idéalistes, et balancer, comme il convient dans ce monde de contingences, les forces et les principes opposés. Nous avons vu comment, sans rien abandonner de la foi au progrès, il

avait établi, par la doctrine de l'évolution, les droits de la stabilité et enseigné la solidarité des générations. De la même manière, il chercha à conserver les forces vives du sentiment religieux en préparant le triomphe du rationalisme : il demandait pour le peuple une religion épurée, progressive, qui eût la générosité d'élan et d'espérance du christianisme, en même temps que la logique et le pragmatisme de la raison.[1] Il entreprit aussi la tâche de concilier l'amour de la patrie et l'amour du genre humain. C'est lui qui exposa le premier la doctrine, admirable à la fois par son respect des grandes traditions du passé et par sa foi dans les grandes promesses de l'avenir, que la nationalité, terme d'une première évolution historique dans l'intérieur des frontières, est en même temps le point de départ d'une nouvelle évolution plus vaste, déjà perceptible, au delà des frontières des États particuliers. La patrie nous devient ainsi doublement chère, parce qu'elle est la conquête sacrée des ancêtres, empreinte de leur génie et marquée de leur sang, et parce qu'elle deviendra l'élément nécessaire de la fédération future des peuples. L'internationalisme n'a plus de quoi nous effrayer, puisque, loin d'effacer les distinctions nationales, il les perpétuera dans une union féconde, et favorisera le développement d'une humanité plus haute. C'est une des thèses qui forment la substructure philosophique des articles sur la France et l'Allemagne.

Vers la fin de sa vie, pendant l'exil qui l'éloigna brutalement de la participation aux affaires de son

[1] v. *Lettre sur la situation morale et religieuse de l'Europe* (1856) *et la Révolution religieuse au XIXe siècle* (1857).

pays, et au moment où il lui sembla avoir tiré de l'histoire l'essentiel de sa leçon, Quinet tourna sa pensée vers l'étude de la nature et s'initia aux récentes et merveilleuses découvertes de la géologie et de la biologie. Il suivit avec enthousiasme, dans ce nouveau domaine, les développements de la doctrine de l'évolution, qu'il avait été un des premiers à établir dans l'histoire. Cédant alors à son penchant pour la généralisation et désireux d'achever la démonstration du principe fondamental de sa doctrine, qu'une seule force, l'Esprit, régit tout l'univers, il écrivit deux ouvrages, *La Création* (1870) et *L'Esprit Nouveau* (1874), dans lesquels il fit ressortir les rapports qui unissent les lois de la pensée, de la morale et de la politique aux lois de la formation du globe et de la transformation des espèces. Malgré des analogies ingénieuses, des descriptions brillantes et une fougue d'idéalisme que la vieillesse n'avait pas diminuée, ces productions se ressentent d'une certaine insuffisance de documentation et de l'application d'une méthode hasardeuse. Du moins ces ouvrages achèvent-ils d'exprimer, parfois avec une force frappante, le système philosophique que Quinet avait développé d'après Herder et Goethe, et sur lequel il avait imprimé sa marque personnelle ; ils présentent une conception de l'univers qui a fait depuis un chemin rapide dans les esprits sous la forme du monisme spiritualiste.

Si nous cherchons à embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de l'œuvre de Quinet, nous apercevons successivement ou simultanément l'auteur sous trois aspects principaux, comme orateur poète, comme

historien philosophe et comme théoricien de la politique. Quinet s'est rarement élevé à la poésie pure (sauf peut-être dans *Le Rhin* de 1840, que nous publions plus loin), parce qu'il manquait du sens plastique, du goût de la beauté particulière et de la faculté de concentration verbale. Il sentait son insuffisance et s'est peu servi du vers. En revanche, son éloquence se distingue presque toujours par des qualités poétiques de sensibilité et d'imagination. Il ne lui suffisait pas, comme aux orateurs de notre époque pratique, réaliste et scientifique, d'exposer des faits, d'user sobrement des généralisations, et de ne laisser transparaître l'émotion que dans quelques épithètes ou quelques expressions imagées. En romantique et en disciple des grands tribuns de la Révolution, il se hâtait de dépasser les faits pour atteindre les principes, il ne touchait la réalité médiocre que pour prendre son élan vers les régions de l'idéal. Discours ou articles, leçons magistrales ou chapitres de livres, se déroulaient en périodes vibrantes, colorées d'images, rehaussées de comparaisons ou d'antithèses, entrecoupées d'appels passionnés, parcourues d'un frémissement d'enthousiasme ou d'un frisson d'infini. Autant il réussissait peu, en poésie, à resserrer une pensée dans un trait ou à exprimer un sentiment d'un mot, autant il excellait, en prose, à construire une allégorie, à figurer une situation ou un évènement historique par un symbole, à entraîner le lecteur au galop de ses sentiments ardents. Son style — qui n'est plus de notre temps et que nous avons peine à ne pas trouver excessif — est celui d'un homéliste ou d'un rhapsode. Il se laisse entraîner par la

fascination du verbe ; on éprouve parfois, en le lisant, le sentiment que tel mot a été choisi pour sa valeur sonore, pour sa chaleur d'émotion, pour sa couleur oratoire ; on rencontre telle image qui correspond mal à l'idée, tel trait construit de toutes pièces pour l'effet. Mais il faut dire d'autre part que, dans les dernières années, surtout lorsque le triomphe de Napoléon III lui eut appris les dangers de l'enthousiasme, son style s'apaisa et gagna en force et en pureté ce qu'il perdait en éclat et en passion. Le chapitre *Après Sadowa*, de 1867, dans le présent volume, donnera un exemple de cette seconde manière où l'expression émue et pourtant sobre, instante et pourtant contenue, est à la hauteur de la gravité de la situation et de l'imminence du danger qui menaçait la France.

La pensée de Quinet porte la marque de son temps, comme son style. Il est de l'école des libéraux de 1830 et de 1840, disciples des révolutionnaires de 89 qui mettaient dans l'intellect humain la foi que les générations d'autrefois avaient mise dans la révélation divine. De 1789 à 1830, l'appareil des formules s'était transformé, le caractère et la portée des doctrines n'avaient guère changé ; les bases d'argumentation avaient oscillé, l'axe de la pensée était resté le même. A la rigueur juridique de la philosophie des ' droits de l'homme,' s'était substitué le point de vue historique, riche, ample, curieux des faits, sympathique au passé, largement humain. Mais l'idéalisme politique avait pénétré les nouveaux principes, comme les anciens : on voulait faire servir les généralisations encore incertaines de l'évolution historique à la réforme des institutions, à la

direction des mouvements populaires et à la refonte du système européen. L'esprit humain, incontestablement mieux instruit du passé, nourrissait encore des illusions dangereuses sur l'avenir. Il n'avait pas encore gagné le sens de la relativité des prévisions humaines et de la complexité des faits sociaux ; il n'avait pas encore appris à ne se servir des formules compréhensives que comme conseillères, dont les avis doivent être sans cesse contrôlés par l'expérience et soumis à la revision de l'enquête scientifique. Il construisait une philosophie de l'histoire avant que tous les matériaux n'en fussent réunis et soumis à l'élaboration de la recherche, et il érigeait cette doctrine fragile en norme de l'État et de la société. Il abusait des nouvelles méthodes d'activité intellectuelle, comme on avait fait des anciennes : aux excès de la logique et du mécanisme succédaient une confiance exagérée dans l'intuition et dans la divination, une tendance à substituer à la rigueur du raisonnement l'imprécision du symbole, un recours trop fréquent et souvent décevant à l'analogie.

Si la méthode de Quinet a vieilli, si ses assertions ne doivent pas être acceptées sans examen, il faut dire par contre — et soutenir contre ses détracteurs — que son génie l'a maintes fois admirablement guidé, et qu'il y a peu de réformateurs ou de théoriciens politiques dont les prévisions aient été en aussi grand nombre et si exactement réalisées. S'il s'est laissé parfois emporter par l'enthousiasme, il a pour excuse d'avoir vécu à une époque où, dans la vie privée et dans la vie publique, dominaient un égoïsme étroit, une prudence mesquine et le culte exclusif de l'argent. Il a osé proclamer de

grandes, de nobles idées dans le silence lourd de la politique du ' juste milieu ' et du matérialisme bourgeois. De nos jours, alors que l'égoïsme n'a pas abdiqué et que la pensée, trop défiante des généralisations, court le danger de s'émietter dans une poussière de faits, il n'est peut-être pas inutile de relire Quinet et de méditer ses principes, auxquels nous n'attribuerons plus une valeur absolue et éternelle, mais qui pourront servir de puissants stimulants pour élever les cœurs. C'est donc moins comme philosophe de l'histoire que Quinet mérite une place éminente parmi les maîtres de la pensée française au XIXe siècle, que comme moraliste, comme conseiller d'une génération et, peut-être, comme guide d'autres générations à venir. La science sociologique peut se contenter du relatif et suspendre son jugement jusqu'à ce qu'elle ait pu l'appuyer sur un grand nombre de faits. La pratique a besoin de certitudes au moins provisoires ; l'action appelle à son aide le génie qui formule l'hypothèse et trace la ligne d'approche vers le mieux. A la France épuisée par l'exaltation de la Révolution, découragée par la faillite de l'Empire, inclinée à s'accommoder de la réaction politique dans la prospérité matérielle, Quinet a rappelé l'idéal du progrès et de la liberté, le devoir de l'effort intellectuel et moral. Il a rattaché la Révolution aux traditions nationales et, par delà, aux traditions de l'humanité ; il a montré la justice politique et sociale en puissance dans la religion des ancêtres et en acte dans leurs tentatives partielles d'émancipation ; il a spiritualisé le rationalisme, et ajouté à la force de conviction de la logique la puissance de persuasion de

l'imagination historique et cosmique, et la force d'élan de la conscience ; enfin il a traduit sa doctrine en quelques règles précises de politique, qui pouvaient devenir le programme d'un parti d'avant-garde. Sans doute c'était un idéaliste qui ne se préoccupait ni des tempéraments ni des atermoiements qu'exige la pratique ; c'était un polémiste qui s'est laissé parfois entraîner par la chaleur de la lutte jusqu'à l'utopie ou à l'intransigeance. Mais l'histoire de la France depuis 1870 proclame que sa doctrine, qualifiée par les ennemis de la liberté de rêveuse ou de dangereuse, avait une réelle valeur de suggestion et de direction. Il est mort en 1875 à la veille du triomphe de son parti. Le temps lui a assuré depuis ce titre de gloire que les trois grandes mesures qu'il mettait au premier plan de la politique libérale : séparation de l'Église et de l'État, instruction laïque et obligatoire, république démocratique, sont entrées morceau par morceau dans la constitution de la France, et que leur réalisation complète demeure la tâche de demain.

III

Il nous reste à présenter au lecteur l'ouvrage, ou plutôt le recueil d'articles, que l'éditeur de la 'Higher French Series' a choisi comme spécimen caractéristique de l'œuvre d'E. Quinet. On retrouvera dans ces pages sur *la France et l'Allemagne* les qualités et les défauts que nous avons signalés chez l'auteur ; on y reconnaîtra la doctrine fondamentale de l'historien philosophe et les applications qu'il en faisait, soit à la

politique d'un État particulier, soit aux relations des États entre eux. Au surplus on remarquera l'abondance et la sûreté de la documentation, jointes à un sens pénétrant de la réalité historique. Ce fut pour Quinet une tâche de toute la vie que de faire connaître à la France l'Allemagne, dans sa grandeur et dans ses défaillances, dans la vigueur de sa pensée et la violence de ses convoitises, dans l'ampleur de ses créations poétiques et l'étendue de ses ambitions, dans la stabilité de ses mœurs et la ténacité de ses haines, dans son rôle noble de nation civilisatrice et sous son aspect menaçant de nation conquérante. Il a été le premier, et longtemps le seul, à comprendre la transformation de l'Allemagne moderne ; il a fait entendre dans le désert un cri d'alarme, et il a répété cet appel dans la solitude jusqu'à la veille de la catastrophe, qui devait, trop tard, ouvrir les yeux de la France et démontrer la justesse, trop certaine, de ses sombres avertissements.

Les circonstances de la jeunesse d'E. Quinet, les évènements de sa carrière littéraire et les tendances de son esprit le mirent à même de bien comprendre l'Allemagne, tandis que son patriotisme et son attachement aux principes de la Révolution lui firent pénétrer les différences qui séparaient la France de sa voisine d'Outre-Rhin.

Nous avons décrit l'enthousiasme que provoqua, chez le jeune littérateur, en 1824, la découverte de Herder. Il cherchait alors les moyens de renouveler et d'appuyer sur une base élargie la notion de *progrès*. Déjà, de lui-même et sans guide, il s'était tourné vers l'histoire

et avait nourri par d'énormes lectures sa sympathie pour le passé : Herder lui avait soudain donné la clef des relations mystérieuses du présent avec les générations disparues, et avait déroulé à ses yeux la marche processionnelle de l'humanité vers le mieux. Grâce au penseur allemand — dont il avait enrichi et prolongé la doctrine — son idéalisme politique n'était plus entravé, et comme assombri, par des prémisses négatives ; il n'avait plus le regret d'assurer l'avenir au prix de la rupture avec ce qui avait été ; le progrès se développait harmonieusement des origines mêmes de la société jusqu'aux formes parfaites que l'esprit seul peut entrevoir. La conviction rationnelle du philosophe était soutenue par l'émotion du poète, animée par le spectacle splendide de l'humanité une et par le frisson de sentir en soi la pulsation de la vie des siècles écoulés. Comment Quinet n'aurait-il pas été reconnaissant à l'Allemagne, dont la science et la philosophie lui ouvraient cette immense perspective?

Le poète, qui chez Quinet doublait le philosophe, n'était pas moins attiré et fasciné par la sensibilité allemande, telle qu'elle se révélait dans la littérature d'Outre-Rhin. S'il avait appris de Mme de Staël à révérer les principes de la Révolution, il n'avait pas moins profondément reçu la leçon de son livre *De l'Allemagne*. Sa correspondance, son autobiographie [1] sont pleines d'allusions enthousiastes et de tributs passionnés à *Werther*, à *Faust*, à *Wallenstein*. La littérature allemande exerçait surtout son empire sur lui par la conception de l'amour grave, profond, dévoué

[1] *Histoire de mes Idées* (1857).

jusqu'au sacrifice, et par son spiritualisme fortement empreint de panthéisme. L'inclination naturelle de son esprit l'entraînait de ce côté, mais, sous l'influence de Mme de Staël et de ses lectures allemandes, il y penchait de plus en plus. Quelques mois après avoir publié son premier livre, *Les Tablettes du Juif errant* (1823), dans la manière ironique et sur le ton de persiflage de Voltaire, il se désapprouvait lui-même et pensait à donner au même sujet la dignité de l'émotion et la beauté du symbole — projet qu'il devait réaliser par la composition de son *Ahasvérus*. Les mêmes influences, vers cette époque, le faisaient aspirer à quelque grande passion, comme au but suprême de la vie : il se dépensait à un travail acharné de lecture et de recherche avec l'espoir de se rendre digne d'une femme à l'âme noble, qu'il ne désespérait pas de rencontrer. Combien la société qui l'entourait répondait peu à son idéal ! Non seulement la Restauration avait étouffé les aspirations politiques, mais les salons avaient repris l'air de frivolité brillante de l'ancien régime. Les femmes y avaient trop d'esprit pour être capables d'aimer.

Son admiration attendrie pour l'Allemagne et la nécessité de surveiller l'impression de sa traduction de Herder, confiée à un éditeur de Strasbourg, attirèrent Quinet, en 1826, d'abord en Alsace, puis à Heidelberg.

S'avançant dans un rêve éveillé, il aperçut toutes choses à travers la brume dorée de l'imagination. ' Sous chaque arbre et sous chaque buisson de la Forêt Noire, je m'attendais à trouver un poème tout entier... Sous les amandiers en fleurs du Neckar, je n'ai jamais entendu une voix de jeune fille que je n'aie

reconnu Marguerite, Claire, Mignon, et surtout là-bas, à ses joues pâles, Lénore de la ballade de Bürger.' Les circonstances se prêtèrent d'abord merveilleusement à entretenir ses illusions. Le lieu de sa résidence était une ville de ce duché de Bade qui avait subi profondément l'influence de notre Révolution et qui entretenait de vives sympathies pour la France. Quinet y arrivait avec le titre de ' traducteur de Herder ' et était assuré d'avance d'un chaleureux accueil. Il fut reçu dans des familles patriarcales dont la simplicité de mœurs, la gravité sentimentale, le goût inné de la nature et de la musique le séduisirent aussitôt. Les femmes, alors qu'il leur était presque inconnu encore, l'entourèrent d'attentions maternelles, qui lui allèrent au cœur. Il entendit avec ravissement des chœurs de jeunes filles exécuter des pages religieuses de Händel, de Haydn, de Mozart, de Pergolese. Avec ces jeunes filles et leurs frères, il entreprit des excursions romantiques à la forêt, aux bords gracieux du Neckar, aux vieux châteaux qui dominent le fleuve. Il fut présenté à un certain M. Moré, notaire de la petite ville de Grünstadt, en Bavière rhénane, qui, par la frugalité pastorale de sa vie, par sa dignité simple, par le calme et la paix de son bonheur domestique, lui sembla réaliser l'idylle du *Vicaire de Wakefield*. Il fut souvent reçu dans cette famille et il conçut pour l'aînée des filles, Minna, un attachement profond, qui après des fiançailles de sept ans, et malgré des traverses, conduisit en 1834 à une union ardemment désirée.

L'Allemagne, terre promise de la philosophie spiritualiste, ne se fit pas moins accueillante pour le jeune

voyageur que l'Allemagne, 'pays de l'âme.' Il se lia, dès son arrivée, avec Creutzer, l'auteur de la *Symbolique*, vénérable vieillard qui avait connu intimement Schiller, Goethe et Kant. Par lui, Quinet eut ainsi la bonne fortune — avant d'apprendre à connaître les changements qui, dès cette époque, s'accomplissaient rapidement dans la pensée et dans les sentiments allemands — d'entrer en contact avec un représentant de l'âge héroïque de la philosophie et de la littérature d'Outre-Rhin, de cet âge qui avait exercé de loin sur lui une si puissante attraction et qui lui avait fait vouer un véritable culte à l'Allemagne érudite, poétique, généreuse, civilisatrice. Il ne se lassait pas d'interroger Creutzer sur tous les grands hommes qu'il avait fréquentés, et de l'écouter parler de ses propres études, de la signification profonde des mythes antiques et de l'unité du sentiment religieux sous la diversité des symboles. Il écrivait à sa mère : ' Le génie de Creutzer est le vrai génie de l'Allemagne. C'est un mélange d'une prodigieuse science avec l'imagination et la poésie d'un Schiller.'

Quinet prolongea ce premier séjour du mois de septembre 1826 au mois de janvier 1829. Tout en s'abandonnant, tête et cœur, à tout ce qui, dans les mœurs et l'esprit germaniques, avait toujours exercé sur lui une étrange fascination, il ne perdait pas de vue le souci de sa culture personnelle, les nécessités de sa carrière, et les préoccupations qui l'avaient toujours possédé comme Français et comme disciple de la philosophie révolutionnaire. Il mit à profit sa connaissance plus complète de l'allemand pour pousser

dans toutes les directions ses lectures. Il voyagea ; et, au cours de ses excursions, se ménagea des entrevues avec des personnages marquants, avec Niebuhr, A. W. Schlegel, Tieck. Il ne fut empêché que par une circonstance fortuite de rencontrer Goethe. A mesure que le temps s'écoulait et que son information devenait plus précise, son jugement, encore très favorable, perdait sa rigidité primitive. Il comprenait que l'Allemagne, telle qu'il l'avait connue de loin, n'était pas toute l'Allemagne. Il en venait à se considérer comme ' une sentinelle ' à un poste d'avant-garde, chargée de se renseigner exactement sur le mouvement philosophique et littéraire, l'état politique, les sentiments nationaux du pays. L'étude de la philosophie allemande qui, par l'intermédiaire de V. Cousin, avait pris pied à la Sorbonne et s'était répandue dans la société cultivée de Paris, ne lui semblait pas sans péril, transportée hors du milieu où elle avait pris naissance, et accueillie avec une admiration servile. En ce qui concernait Hégel, par exemple, ne fallait-il pas comprendre les conditions historiques et sociales d'où sa doctrine était sortie et prendre garde, en le naturalisant chez nous, de fausser les grandes traditions que la France ne pouvait renier depuis la Révolution ? Cet *éclectisme* dont on s'engouait à la suite du brillant professeur de la Sorbonne n'était-il pas, au fond, une désertion de l'esprit français ; et n'avait-on pas besoin d'être éclairé sur les origines et les conséquences de quelques-unes des théories dont on nourrissait son dilettantisme intellectuel ? Le livre de Mme de Staël, aussi, apparaissait bien incomplet et, par certains côtés, bien suranné, quand on considérait le

caractère de la littérature et de l'esprit allemands aux approches de 1830. Il était en partie à refaire et Quinet songeait à entreprendre cette tâche. Il allait s'y consacrer bientôt. Les chapitres du présent volume seront le fruit de ses efforts. Il se proposait de donner une description vraie de l'Allemagne et d'en tirer un enseignement pour ses compatriotes, en réveillant chez eux les qualités politiques et patriotiques que la Restauration avait endormies. Dès 1828, en même temps que des *Considérations sur Schelling*, il méditait un traité sur le *Courage civil.*

La nomination de Quinet par le gouvernement français comme membre d'une mission archéologique en Grèce l'éloigna pendant un an de l'Allemagne et des préoccupations qui l'avaient absorbé jusque-là. A son retour, il jugea le pays avec l'avantage du recul, en quelque sorte, et avec l'indépendance d'un esprit qui n'est plus directement engagé dans les faits. Bientôt les évènements de 1830 précipitèrent le cours des forces historiques qui travaillaient à la transformation de l'Allemagne, et firent apparaître en France l'impuissance du parti libéral. Quinet vit les États rhénans, après s'être une fois de plus tournés vers la France libératrice, subir, découragés et humiliés, le refus de Louis-Philippe, puis se courber sous la domination du Nord uni à l'Autriche. Il comprit que les sympathies allemandes pour la France, liées au succès du mouvement libéral, allaient céder peu à peu et disparaître devant les progrès du nationalisme agressif, nourri des vieilles haines de voisin à voisin et de l'hostilité des Teutons contre les Latins. Les plus tristes conséquences pouvaient

découler de cet état de choses. Une catastrophe intime vint donner à ses pressentiments une confirmation tragique et lui montrer jusqu'où pouvait aller le retentissement des évènements publics dans les cœurs. Une sœur de Minna, pendant l'absence de Quinet, s'était mariée. Son mari, piétiste ardent et teuton intransigeant, avait pris peu à peu un grand empire moral sur la famille Moré. Dans l'automne de 1831, quand Quinet fit à Grünstadt une des visites qu'il renouvelait de temps à autre depuis son retour de Grèce, il se trouva en face de Minna, pâle et défaite, qui, d'une voix brisée par l'émotion, mais inflexible, lui signifia que toute relation était désormais impossible entre elle et lui. La rupture ne fut pourtant pas définitive ; l'amour du fiancé triompha à la longue de la pression du beau-frère ; mais le coup fut rude et révéla à Quinet la gravité des indices que son observation avait déjà découverts.

C'est sous la double influence de la déception causée par la médiocrité de la politique française après les journées de juillet, et du sentiment enfin clair de la transformation du caractère allemand, que Quinet commença à écrire ses articles sur la France et l'Allemagne.

Au moment où, ni en Allemagne ni à l'étranger, le mouvement vers l'unité n'avait fait l'objet d'aucune étude historique, en pleine fermentation des évènements, au milieu des poussées et des reculs des passions contraires, il distingua sous la confusion des apparences les grandes lignes de direction, remonta aux origines et prévit les aboutissements. Une pareille œuvre de pénétration et de divination — même entachée de

quelques erreurs de détail, et quoi qu'on pense d'ailleurs des solutions proposées aux problèmes — porte la marque indéniable du génie.

On serait tenté de reprocher à Quinet de n'avoir pas assez nourri de faits son exposition, et de n'avoir pas toujours préparé ses vues générales, si frappantes de nouveauté et de justesse, par la présentation systématique des données sur lesquelles elles s'appuient. Mais il n'avait pas entrepris, comme d'autres ont pu le faire, depuis que les dettes historiques sont venues à échéance, d'écrire l'histoire complète de la formation de l'unité allemande. Il n'a pas non plus composé un ouvrage ordonné dans son plan et dans ses parties : l'ensemble porte le caractère fragmentaire d'une série d'articles. Il s'est proposé avant tout d'éveiller ses compatriotes au sentiment d'une nouvelle réalité historique qu'ils ignoraient, et en face de laquelle ils allaient être placés un jour, brutalement et sans préparation ; il voulait, par un appel passionné, les adjurer de se ressaisir. Ici encore nous le trouvons dans son rôle de moraliste et de conseiller politique, auquel se subordonne l'historien : les faits sont impliqués, mais il n'en est pas toujours fait mention expresse ; les conclusions sont toujours profondément méditées, mais, dans la chaleur de l'exposition, quelques parties demeurent en apparence heurtées ou contradictoires. Aussi ne croyons-nous pas inutile de tracer brièvement dans un ordre méthodique la suite des évènements et la succession des idées qui forment le fond, parfois indistinct, des brillants et éloquents morceaux du présent recueil.

Il n'entrait pas dans le plan de Quinet de remonter, dans la recherche des origines, au delà de l'époque de l'Empire. Les mouvements de la conscience allemande et le rôle de la Prusse ne s'éclairent pourtant d'une lumière complète que si on en observe les premiers développements depuis le temps de Lessing et de Frédéric le Grand. On voit mieux alors comment, avec Gellert, Klopstock, Lessing, Voss, Bürger, Gleim, la littérature allemande s'affranchit de la tutelle du classicisme français, et, tantôt prenant inspiration de la littérature anglaise, tantôt ne s'appuyant que sur ses seules forces, recouvre l'indépendance et la vigueur, et remet en honneur les sentiments et les thèmes germaniques ; comment les traditions morales de la race retrouvent expression dans les œuvres ; comment, malgré le morcellement politique du pays, il se forme un esprit commun, qui se nourrit des souvenirs de l'antique Germanie et du Saint Empire, et qui revendique avec orgueil la gloire des Luther et des Leibnitz. On voit aussi comment le dévouement patriotique, les vertus militaires, les victoires d'un Frédéric le Grand, en fondant la puissance matérielle de la Prusse, conquièrent à ce pays les sympathies de l'Allemagne, qui lui est reconnaissante de lui devoir la fierté d'elle-même.

A l'époque immédiatement postérieure, au temps de Herder, de Kant, de Schiller et de Goethe, la fondation d'une philosophie allemande indépendante et le développement d'une littérature originale et puissante servent la cause nationale. A ce moment, le patriotisme se conciliait avec un large idéalisme : on était à la fois citoyen de son pays et citoyen du monde ; être alle-

mand signifiait cultiver en soi les vertus morales qui sont les plus précieuses à l'humanité, et, en restant fidèle aux traits distinctifs de la race, préparer la fraternité universelle. La Révolution française (Quinet n'a pas assez insisté sur ce point) fut d'abord saluée avec joie par nombre d'esprits éclairés en Allemagne comme une tentative héroïque pour faire passer dans la pratique, pour le bien de l'univers civilisé, quelques-unes des plus nobles conquêtes de la raison. Mais l'entreprise hardie de la France, condamnée à ne pas porter de fruits immédiats, bientôt dépouillée de son prestige par les défaillances et les fautes des individus, rendue odieuse enfin par sa politique de propagande armée à l'étranger, porta le premier coup à l'idéalisme humanitaire des compatriotes de Lessing, de Herder et de Kant, et contribua à éveiller chez eux les sentiments patriotiques. Ceci de deux façons.

Dans le domaine de la spéculation, il apparut que le rationalisme français avec sa doctrine rigide, mécaniste, du droit, et son dédain du passé, négligeait quelques-uns des éléments essentiels de la nature morale et semblait impuissant à fonder le progrès sur des bases durables. En même temps que fléchissait cette doctrine, le dynamisme moral de Kant, qui donnait à la volonté la direction de l'âme et humiliait la raison raisonnante, et le dynamisme historique de Herder, qui rétablissait la tradition dans ses droits, prirent une valeur d'autant plus grande. La philosophie allemande s'éleva au premier rang de la pensée européenne. Par Goethe, cette philosophie pénétra dans la littérature, où, animée de la chaleur du sentiment et revêtue de l'éclat

des images, elle devint une des forces de la conscience nationale. Au-dessus de la liberté politique, forme extérieure du progrès, Goethe mit la *culture*, développement harmonieux de toutes les qualités de l'être moral, équilibre intérieur, qui tend au triomphe ultime de la liberté, mais qui la fonde sur la dignité individuelle. Sur ce terrain, il devait subsister longtemps un malentendu entre la pensée allemande et la pensée française, même chez ceux de nos compatriotes les plus prompts à s'inspirer des systèmes d'Outre-Rhin. Quinet reproche au grand poète qui a écrit : *Politisch Lied, ein garstig Lied*, son indifférence aux questions politiques, qu'il mettait, lui, au premier plan ; il n'a pas vu comment Goethe a pu, par cette réserve même, servir l'unité allemande sans descendre personnellement dans l'arène, et comment, en donnant aux Allemands un haut idéal, il les a rendus indépendants de la pensée étrangère et fortifiés dans la lutte pour l'existence nationale.

Dans le domaine des faits, la Révolution française, continuée par l'Empire, a contribué considérablement, par son expansion violente au dehors, à éveiller la nationalité allemande, non plus sous la forme d'un sentiment platonique, mais en pleine ardeur de bataille, dans la tension de toutes les énergies pour la libération du territoire. L'heure de la revanche sonna : Leipzig répondit à Iéna, l'entrée dans Paris à la prise de Berlin, et les traités de 1815 rétablirent la carte de l'Europe bouleversée par Napoléon. Ici Quinet devient d'une précision et d'une lucidité incomparables : ses avertissements crient la vérité à ses contemporains qui ne veulent pas l'entendre. La France de 1830 s'endor-

mait dans la conviction que l'Allemagne, poussière d'États, était négligeable. Le Congrès de Vienne, pensait-elle, avait été impuissant à reconstituer le Saint Empire, et les rivalités des princes étaient une parfaite garantie de paix. Si on comparait la situation à ce qu'elle était avant 1793, les bouleversements produits par les victoires et par les défaites de Napoléon n'avaient en apparence rien changé. L'Allemagne restait divisée, et la France, si elle éprouvait le regret d'avoir perdu une partie de la rive gauche du Rhin, n'avait fait en somme que revenir aux frontières de l'ancien régime. Quinet révèle le véritable état de choses. Tandis que la France, désillusionnée et devenue incapable de tout grand élan national, s'accommodait tant bien que mal du régime des traités, l'Allemagne, sous l'influence de la récente exaltation patriotique, prenait l'offensive dans la lutte d'opinions qui prélude aux grands conflits ; elle déclarait, sans ménager ses paroles, qu'elle avait été lésée en 1815, qu'elle n'était pas suffisamment garantie contre une nouvelle agression de la France, qu'elle n'avait pas recueilli un avantage égal à sa victoire, et qu'elle entendait à la première occasion faire rentrer dans la nation germanique la province usurpée par la France au traité de Westphalie : l'Alsace. Les plus ardents patriotes ne s'arrêtaient pas là et demandaient le retour à l'Allemagne de la Lorraine et de la Franche-Comté. Quinet, en observateur clairvoyant, comprit dès 1831 que la France était menacée dans son intégrité territoriale et fit entendre, au milieu de la quiétude générale, de trop justes paroles d'alarme.

Au danger couru par l'Alsace-Lorraine, il apparais-

sait que le mouvement d'unification de l'Allemagne s'accélérait en partie par haine de la France. Ce sentiment d'âpre hostilité s'ajoutait à d'autres causes pour donner à la Prusse un rôle prépondérant dans l'œuvre de reconstruction nationale, au détriment de l'Autriche, qui avait jusqu'à la fin du XVIIIe siècle occupé la première place parmi les États germaniques. C'était un fait, alors ignoré en France, qui n'échappait pas à la perspicacité de Quinet. La Prusse avait acquis un grand prestige en Allemagne depuis Rosbach et depuis Waterloo, non seulement en raison de ses victoires, mais parce qu'elle avait déployé dans les circonstances les plus critiques l'énergie qui triomphe du sort adverse, et qu'elle s'était montrée digne de prendre la direction morale et militaire des pays germaniques. Ses qualités d'action et sa puissance matérielle étaient rehaussées, aux yeux des Allemands, par son culte de la science et l'honneur dont elle entourait les choses de l'esprit. C'était un philosophe, c'était Fichte qui avait entraîné ses compatriotes à la lutte désespérée contre l'envahisseur ; c'était la fondation de l'Université de Berlin qui avait marqué le premier pas vers la régénération ; c'était un autre philosophe, Hegel, qui avait élevé les principes du gouvernement prussien à la hauteur de vérités éternelles. Aussi bien, ce gouvernement, à l'époque où toutes les nations de l'Europe portaient en elles un ferment de révolution, n'était pas resté immobile, comme l'Autriche, dans la rigidité d'institutions surannées ; il s'était réformé assez pour gagner la sympathie et la bonne volonté du peuple, et pourtant assez peu pour ne rien perdre du pouvoir d'une

monarchie centralisée et despotique. Par un concours de circonstances heureuses et par l'habileté de ses dirigeants, il avait réussi à prendre une attitude de renoncement et de dévouement à la cause commune : il semblait avoir voué son énergie morale, sa force matérielle et son activité intellectuelle non pas à sa prospérité particulière, mais uniquement à l'intérêt supérieur de la patrie allemande. En sa qualité d'État protestant, il répondait mieux que l'Autriche au caractère que devait avoir le champion de l'unité future de l'Allemagne, à savoir, de se présenter sur le terrain religieux comme sur le terrain patriotique en antagoniste absolu de la France. Par l'acquisition en 1815 de la Province rhénane, la Prusse se dressait aux portes mêmes de la France et était ainsi désignée pour porter les premiers coups et se mettre à la tête du conflit que tant de causes tendaient à précipiter.

En envisageant les relations de la France et de l'Allemagne, Quinet ne néglige pas de décrire les causes intérieures qui favorisent ou contrarient en Allemagne le mouvement vers l'unité, et qui tendent à le mettre sous l'égide du despotisme ou de la liberté. Il décrit le mouvement d'enthousiasme qui entraîne les Allemands vers leurs antiquités nationales et leur fait éprouver une tendresse patriotique pour Arminius et les Chérusques, chérir les souvenirs du Saint Empire, et se tourner avec émotion vers le moyen âge germanique, où ils cherchent une matière à des recherches savantes ou un aliment à la renaissance littéraire ou artistique. Des poètes tirent leur inspiration des hauts faits militaires accomplis pendant la guerre de libération : Körner, Uhland,

Jahn créent une poésie guerrière toute remplie du fracas des batailles, et attirent l'ardeur patriotique et la haine de l'étranger. Des polémistes comme Görres mettent une éloquence farouche et une imagination débordante au service du sentiment national.

Des causes plus subtiles, où se montre la complexité de la pensée allemande, viennent renforcer l'effet des aspirations patriotiques et belliqueuses. Les Allemands se sont nourris si longtemps de vastes conceptions humanitaires et de l'orgueil de leur mission civilisatrice, que la disproportion entre leurs espérances et leur puissance effective leur apparaît maintenant, et qu'ils éprouvent comme une impatience d'exister en tant que nation pour exercer l'influence à laquelle ils ont droit. Un conflit naît alors, dans les consciences et au sein des partis, entre les désirs de liberté à la française, qui s'inspirent des souvenirs et de l'exemple de la Révolution de 1789, et les désirs d'unité qui tendent à s'appuyer sur l'intervention d'une puissance despotique et militaire. Dans ce conflit se heurtent confusément la sympathie pour la France révolutionnaire et la haine de la France impériale, l'amour de la liberté et la crainte de l'anarchie, le constitutionnalisme des États du Sud et le despotisme des États du Nord, les tendances pacifiques et une certaine inclination vers la force. Dans cette lutte, Quinet prévoit que c'est l'unité qui triomphera de la liberté (au moins temporairement) et que la fondation de la nation allemande sera l'œuvre du pays qui ne se laisse gagner ni par les hésitations ni par les scrupules : de la Prusse. Il remarque à des indices subtils (longtemps avant que

Bismarck soit entré en scène) la croissance rapide en Allemagne de l'esprit positif, qui dépossède l'esprit spéculatif et le glorieux idéalisme d'autrefois. Le culte de la force a été enseigné à l'Allemagne par Napoléon, et elle a admirablement profité de la leçon. Elle devient avide de puissance et de richesse ; elle dédaigne la philosophie pour l'industrie et le commerce. A ce mouvement de transformation la Prusse donne le branle : déjà elle a posé les bases d'un *Zollverein* dans lequel Quinet, avec une étonnante justesse, voit la première étape vers l'unité future.

Le ton de Quinet, en parlant de l'Allemagne, s'est profondément modifié depuis le temps où il célébrait la grandeur philosophique et le prestige littéraire du pays qu'il ne connaissait encore que par Herder et Mme de Staël. Son enthousiasme est tombé et de graves craintes lui sont nées. Son désenchantement est d'autant plus grand que son admiration s'était élevée haut. Faut-il attribuer ce changement, comme le fait le Dr Th. Süpfle — dans un livre[1] où on voudrait trouver plus de modestie nationale et plus de justice à l'égard de la France — au dépit que ressentit Quinet de voir méjuger à la fois en Allemagne et en France son grand effort pour servir d'intermédiaire, en quelque sorte, entre les deux pays ? On ne pourrait le faire qu'en méconnaissant le noble caractère du penseur qui fut plus exempt qu'aucun homme de toute petitesse d'âme, et qui ne pensa et n'agit jamais que conformément à son idéal élevé et généreux. S'il fut sévère pour l'Alle-

[1] *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, Gotha, 1888, vol. II, ch. xiii, p. 174.

magne positive et sceptique, ambitieuse et agressive, c'est qu'il ne pouvait se consoler de la voir faire bon marché de ses anciens titres de gloire. Loin de la condamner en bloc et irrémédiablement, il était toujours prêt (comme on le verra dans les pages de ce livre) à noter avec joie les survivances de l'esprit du passé. Quelques-unes des contradictions apparentes de son livre viennent de ce que, malhabile avec sa fougue ordinaire à s'arrêter à un juste milieu, il se porte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et exprime sans atténuation l'idée dominante du moment. D'ailleurs il est aussi tranchant dans ses jugements sur la France. Si on doit lui reprocher ses variations de l'admiration à la sévérité, de l'enthousiasme à la désillusion, il faut s'en prendre à son idéalisme, qui attendait trop de la vertu humaine et qui s'indignait trop de ses défaillances : sa sincérité et sa dignité sont au-dessus de tout soupçon.

Quelle attitude devait prendre la France en face du grave et dangereux déplacement d'équilibre qui menaçait de se produire en Europe? Quinet a proposé à ce problème une solution d'idéaliste et de patriote, qui contenait certes une part importante de vérité, mais qui était trop éloignée des conseils de la prudence pour pouvoir paraître judicieuse à nos yeux. Sans doute il était urgent pour la France de s'inquiéter, comme l'en pressait Quinet, de ce groupement de quarante millions d'hommes qui se formait à ses portes et qui allait entrer dans le concours des rivalités européennes avec l'ardeur fougueuse, l'ambition impatiente, l'arrogance provocante d'un peuple jeune, avide de puissance,

de richesse et de gloire. Mais les moyens proposés par Quinet — au moins une fois, et à la période de crise la plus aiguë — étaient de nature, il est permis de le croire, à exaspérer la tension entre les deux pays, et ont peut-être contribué pour une part à rendre un conflit inévitable dans la suite.

A côté de l'idéaliste, il y avait chez Quinet un homme d'action, qui, plein des souvenirs de la Révolution et de l'Empire, n'hésitait pas à conseiller le recours aux armes pour défendre une idée. Il était prêt lui-même à risquer sa vie pour une grande cause. Il ne se consolait pas de n'avoir pas été à Paris, en juillet 1830, pour faire le coup de feu dans la rue avec les insurgés. En 1848, il combattit aux barricades. En véritable disciple de la Révolution, il partageait à la fois sa noblesse d'idéal et son ardeur de propagande, l'élan de justice qui fit de la France la libératrice des consciences, et l'élan de conquêtes qui fit de Napoléon le tyran des nations. Il était trop près de l'époque héroïque, en 1830 et en 1840, pour faire le départ entre les principes féconds et les passions dangereuses. Aussi le voyons-nous, en 1830, sommer le gouvernement français de se porter au secours des peuples soulevés — au risque des pires complications européennes — comme la Convention s'était déclarée, en 1792, la protectrice naturelle des sujets révoltés contre leurs rois. En 1840-1, au milieu de l'effervescence produite en Europe par la question d'Orient, la situation était plus grave encore. Quinet n'était plus seul, chez nous, à demander une politique d'intervention militaire, et à conseiller de reconquérir du même coup notre prestige en Europe

et la rive gauche du Rhin. Le culte napoléonien, remis en honneur par Thiers, par Béranger, par Quinet lui-même, avait exalté les esprits. Le peuple venait d'être remué par la cérémonie grandiose de la translation des cendres de l'Empereur de Sainte-Hélène aux Invalides. Un parti belliqueux se formait à la cour autour du duc d'Orléans ; dans le gouvernement, Thiers décidait de faire des armements en réponse à l'ultimatum des puissances (Angleterre, Autriche, Prusse et Russie). Le roi se déclara partisan résolu de la paix et prévint le conflit. Mais cette agitation eut pour contre-coup en Allemagne un mouvement patriotique d'une étendue et d'une gravité qu'on n'avait encore jamais vues. C'est à ce moment que fut composé par Becker le fameux *Rheinlied*, et par Schneckenbürger *Die Wacht am Rhein*, qui allèrent dans les campagnes les plus reculées réveiller le patriotisme allemand assoupi. Lamartine répondit au cri de guerre de Becker par un noble appel à la concorde des peuples dans le poème *La Marseillaise de la Paix* (*Revue des Deux Mondes*, mai 1841). Mais une partie de l'opinion en France n'était pas disposée à se laisser gagner aux conseils pacifiques, et la *Revue des Deux Mondes*, inquiète de l'impression produite, jugea prudent de publier, en juin, une contre-partie du poème de Lamartine : ce fut *Le Rhin* de Quinet, qu'on lira plus loin. Ce poème est le meilleur que Quinet ait écrit. Il célèbre le sentiment patriotique en accents qui égalent l'éloquente beauté de l'hymne de Lamartine. Il se termine par une strophe belliqueuse qui, au défi de Becker, répond par un défi.

Ces sentiments sont aussi ceux qui animaient une brochure publiée par Quinet quelque temps auparavant et intitulée *1815 et 1840*. On y trouve exposées les raisons qui avaient dicté à Quinet son attitude, et on acquiert la preuve, comme on pouvait s'y attendre, que, malgré l'imprudence de son intervention, il n'avait été conduit que par des mobiles nobles et généreux. Ce n'est pas une ambition basse d'accroissement territorial ou d'agrandissement matériel, ce n'est pas un sentiment mesquin de haine pour l'étranger, qui nourrissent son patriotisme : c'est la conviction, appuyée à la fois sur sa philosophie de l'histoire et sur son culte de la liberté démocratique, que la prospérité et la grandeur de la France sont nécessaires au progrès de l'humanité. La France, diminuée par les traités de 1815, mais inviolable dans sa conscience, se doit à elle-même et doit à l'univers de ne pas rester asservie sous le ' droit public des invasions,' de revendiquer sa place en Europe et de ressaisir sa part d'activité dans l'œuvre de la civilisation. Mieux vaut la mort que la déchéance morale. ' Mettez donc la main sur le cœur : êtes-vous décidés sérieusement, irrévocablement à périr jusqu'au dernier plutôt que d'endurer de nouveau la défaite ? Êtes-vous d'humeur à faire de chacune de vos cités, s'il le faut, une Saragosse française ?... Dans ce cas, après avoir invoqué votre droit, acceptez la guerre. Sauvez la France ! Sauvez l'avenir ! Sauvez tout ce qui périt ! '

De telles paroles, auxquelles Quinet était prêt à conformer ses actes, anoblissent un homme. Nous avons le droit de les admirer, comme l'Angleterre d'aujour-

d'hui a le droit d'être fière des paroles de Wordsworth, 'Vanguard of liberty, ye men of Kent...,' prononcées dans des circonstances analogues. Mais l'appel passionné de Quinet était-il opportun ? et l'excitation qu'il a contribuée à entretenir chez le peuple français n'a-t-il pas nui à la sécurité de la France au lieu de la fortifier ? La question est délicate. Mais il semble bien que le parti de la guerre, en 1840, ait une part de responsabilité dans les préliminaires du conflit qui devait éclater en 1870. La France de 1840, portant encore le poids des haines déchaînées par l'agression napoléonienne, encore suspectée par l'Europe d'humeur inquiète et conquérante, ne devait-elle pas mettre tous ses efforts à calmer les susceptibilités, à conquérir des sympathies, à se garder contre le danger allemand par un système pacifique d'alliances ? Ne devait-il pas lui suffire de jouer son rôle civilisateur par les seuls moyens qui soient d'accord avec les progrès de la conscience moderne : par l'intelligence, par la science, et par l'activité morale et sociale ? Si nous considérons l'Allemagne, bien que les aspirations unitaires, comme l'avait justement vu Quinet, y eussent pris dès l'origine, et en raison même de leur origine, un caractère d'opposition à la France, il semble que, vingt-cinq ans après la chute de Napoléon, l'hostilité la plus violente ait été sur le point de se calmer ; par le silence, par l'oubli, il se préparait un apaisement qui permet de conjecturer que l'unité allemande eût pu se constituer sans intentions hostiles à l'égard de la France. Sans l'agitation belliqueuse du parti de Thiers et de Quinet, il se peut que l'Allemagne ne se fût pas livrée, comme

elle l'a fait après 1848, à la Prusse et à Bismarck, et que même les fautes où Napoléon III a été conduit par son incapacité et son infatuation n'eussent pas entraîné la guerre. La responsabilité de l'Allemagne reste grande ; mais la France aussi a commis des imprudences, et les libéraux qui, comme Quinet, n'avaient pas purgé leur idéalisme de la tare impérialiste, ont contribué sans s'en rendre compte à provoquer la crise terrible de 1870–71. Autant nous admirons la prévoyance, la perspicacité, l'étendue d'information, le sens historique, le patriotisme éclairé de Quinet dans la période qui a précédé l'antagonisme déclaré des deux nations, autant nous avons lieu de penser que l'impétuosité de ses sentiments et son attachement funeste aux souvenirs napoléoniens l'aveuglèrent sur les nécessités qui s'imposaient à la France à la date critique de 1840. Il ne manque certes pas d'excuses. Nous n'avons pas de peine à nous imaginer qu'un esprit généreux, découragé par la médiocrité du gouvernement de Juillet et les progrès de l'utilitarisme, ait répugné à la politique de prudence adoptée par ceux-là mêmes qui lui paraissaient méprisables. C'était presque une fatalité historique que les libéraux se prissent, sous Louis-Philippe, à vénérer les traditions de l'Empire, qui restait à leurs yeux le champion de la Révolution en Europe. Enfin il était peut-être nécessaire à la France de traverser l'adversité et la défaite pour comprendre définitivement la dignité de la défensive, et pour se résigner à travailler dans la paix au rayonnement de son génie.

Le 2 décembre, l'exil, la douleur de voir la France

courbée de nouveau sous le joug d'un Bonaparte, révélèrent cruellement à Quinet le danger d'entretenir en soi et chez le peuple le culte napoléonien. Il abjura son ancien enthousiasme. Sur la terre d'exil, il composa un ouvrage sur *La Campagne de 1815*, qui était la contre-partie de son Napoléon de 1835, et qui était destiné à présenter aux yeux de ses compatriotes l'*histoire* après la *légende*. Cependant, en Allemagne, les évènements se précipitaient. Accumulant faute sur faute, Napoléon III s'aliénait toutes les nations de l'Europe qui auraient pu entrer dans son alliance et laissait la Prusse s'agrandir par la conquête, devenir une puissance militaire de premier ordre et prendre sur les nations germaniques l'ascendant qui allait faire d'elle l'agent nécessaire de l'unité. En 1867, après Sadowa, Quinet éleva la voix une dernière fois pour faire entendre la vérité à la France. Que ce dernier appel est triste ! Toutes ses prévisions se sont réalisées : l'unité de l'Allemagne va se faire, contre la France, par la Prusse, qui a depuis longtemps signifié qu'elle faisait bon marché de la liberté. Une nouvelle nation va voir le jour, mais le despotisme présidera à sa naissance et la guerre sera son baptême. Quinet douloureusement fait des vœux pour qu'une trop cruelle épreuve soit épargnée à la France ; mais sera-t-il possible de conserver la paix ?

Ce n'est plus là le ton de la brochure *1815 et 1840* ; mais c'est le ton qui, à tout prendre, caractérise le fond de la pensée de Quinet, dont il ne s'était départi que sous la nécessité de sauvegarder les intérêts vitaux de la patrie et, au delà, la cause du progrès futur. La

brochure *1815 et 1840* avait été écrite sous l'impression douloureuse qu'un affront venait d'être fait à notre pays, et que celui-ci ne pouvait, ne devait pas se laisser humilier ou diminuer. La brochure avait paru en septembre. Dès novembre, une détente étant survenue dans les relations européennes, Quinet avait fait imprimer une seconde édition précédée d'une préface,[1] qui atténuait, rétractait même les passages les plus agressifs. Il n'abandonnait pas la revendication de la rive gauche du Rhin, mais il s'adressait maintenant à l'intelligence et au cœur de l'Allemagne savante et pensante, de celle qu'il n'avait cessé de révérer, et il la suppliait, au nom de la justice et de la raison, d'abandonner de plein gré un territoire que la nature et l'histoire avaient destiné à la France, et pour lequel l'Allemagne trouverait ample compensation sur les rives du Danube. C'était une solution d'idéaliste qui dénotait une singulière méprise sur la capacité de désintéressement des peuples, et qui contredisait dans une certaine mesure les observations faites par Quinet lui-même sur la transformation du caractère allemand. Mais ce retour d'opinion à deux mois de distance montre avec quel empressement il saisissait toutes les occasions, en dépit des sombres avertissements des faits, de s'attacher au rêve de la fraternité universelle et du progrès harmonieux de la civilisation par la coopération pacifique de toutes les nationalités.

C'est le même sentiment qui l'a conduit à conclure ses premiers articles sur la France et l'Allemagne par le chapitre, *Réconciliation, Unité du génie des modernes*.[2]

[1] Ch. XVIII du présent volume. [2] Ch. XVI du présent volume.

Ce chapitre est la clef de l'ouvrage tout entier. Quelque impatience que Quinet ait montrée en présence des sentiments anti-français en Allemagne, quelque amertume qu'il ait exprimée à voir grandir le culte de la force et s'accroître l'ascendant de la Prusse, quelque passion qu'il ait mise dans ses espoirs de patriote ou ses déceptions d'idéaliste, il n'a jamais perdu de vue le but de son livre, qui était d'ajouter un chapitre à l'histoire de l'évolution de l'humanité. Ce livre qui, à première vue, semble occuper une place à part dans son œuvre, rentre donc, comme tout ce qu'il a écrit, dans le dessein général de sa philosophie. S'étant fortement et définitivement convaincu de l'unité de la race humaine, ayant pénétré les rapports profonds des générations successives dans le temps et des nations diverses dans l'espace, ayant compris que le progrès est une œuvre collective à laquelle toutes les époques et toutes les civilisations collaborent, ayant non seulement accepté cette vue comme une doctrine qui satisfaisait sa raison, mais s'y étant attaché avec toute l'ardeur d'une âme enthousiaste, il s'imposa comme une tâche sacrée de contribuer par ses écrits, dans la mesure où l'intelligence humaine peut le faire, à éviter les retards ou les reculs de la civilisation, à dissiper les préjugés, à prévenir les recrudescences de barbarie. Son système historique et évolutif lui suggère d'appliquer au siècle de Louis XIV — principal objet de discordes entre les critiques allemands et les critiques français — la conception du cosmopolitisme littéraire, exposée pour la première fois par Goethe. Il montre dans ce siècle, dont les Français aussi bien que les Allemands avaient

fait une exception glorieuse ou monstrueuse, le prolongement des forces intellectuelles, morales et sociales du moyen âge, et la transformation, sous l'influence du milieu, de ces forces en des modes nouveaux, qui allaient apporter un appoint précieux à l'esprit européen. Le cosmopolitisme littéraire était un fait qui n'échappait qu'aux esprits prévenus ou intéressés à entretenir l'antagonisme des littératures pour fonder sur lui l'antagonisme des nationalités. Pour Quinet, l'unification de pensée des peuples modernes devait être le prélude d'une unité plus haute et plus féconde, l'unité d'aspirations, l'unité de sentiments, l'unité d'idéal.

C'était là l'espoir qu'avaient déjà formé les 'philosophes' et les révolutionnaires de 1789 ; mais il s'appuyait maintenant sur le spectacle de la civilisation dans le passé et sur les caractères profonds des aspirations du présent ; il était soutenu par les données de l'induction historique et par l'interprétation de signes observés. Il en résultait que la conception du 'cosmopolitisme' (ou, comme nous dirions, de 'l'internationalisme') n'avait plus, pour Quinet, la rigidité géométrique et l'irréalité chimérique de la 'fraternité universelle' à la manière du XVIIIe siècle. Cette idée ne pouvait plus conduire, comme autrefois, à un conflit de la raison et des sentiments naturels, dans lequel sombrait la sympathie de l'homme pour l'homme, ni à des entreprises de propagande armée qui se terminaient en conquêtes. Elle se conciliait, dans un mode souple et largement humain, avec le patriotisme. Elle prévoyait dans l'avenir, par des degrés insensibles, la concorde des nations, sans le sacrifice des diversités anciennes ou

des habitudes établies, sans atteinte aux sentiments nationaux nés des traditions et liés aux gloires ou aux épreuves communes. Chaque nation apportait à cette fédération des activités civilisatrices ses qualités ethniques et son individualité historique ; aucune ne dominait, car dans cette œuvre immense et complexe aucun effort humain ne devait être négligé ou comprimé. Et c'est plein de cette grande pensée que Quinet tremblait pour l'avenir de la France, en voyant l'unité allemande s'accomplir par l'action de deux forces dangereuses : la haine de la France et le despotisme prussien. Il souhaitait l'unification de l'Allemagne pour voir entrer dans le chœur de la civilisation la profondeur de pensée, la puissance de sympathie, la poésie exquise ou hardie, la rigueur méthodique et patiente, qui sont les qualités propres du génie allemand. Il redoutait le réalisme avide et brutal, le militarisme agressif et l'autoritarisme suranné, qui s'étaient développés sous l'influence de circonstances passagères chez les peuples germaniques. Ses appréhensions n'étaient que trop fondées.

E. Quinet consacra ses dernières années, de 1870 à 1875, à accomplir dans sa patrie l'œuvre qui restait seule ouverte à son activité, depuis que le rayonnement de la France au dehors était suspendu. Comme représentant de Paris à l'Assemblée Nationale, il s'efforça, avec une énergie qui semblait défier les atteintes de l'âge, de faire triompher la seule forme de gouvernement qui, dans sa pensée, réalisait les droits de la justice et de l'idéal moral : la république démocratique.

Il dut, deux mois avant sa mort, dans l'intérêt supérieur de la patrie, renoncer à réaliser immédiatement ce vœu et accepter le compromis de la Constitution de 1875. Mais à aucun moment il ne désespéra de l'avenir.

A juger des progrès que, depuis cette époque, la démocratie a faits non seulement en France, mais en Europe et dans cette Allemagne même, qui longtemps avait paru l'ennemie déclarée de l'idéalisme politique, il est permis de dire que la pensée de Quinet avait devancé, avec une sûreté surprenante, une des grandes étapes de la civilisation. Son idéal est plus près de servir aujourd'hui de guide à l'Europe civilisée qu'il ne le fut à aucun moment de sa vie. Quelle plus haute récompense pourrait-on souhaiter à ses efforts ?

CHARLES CESTRE.

LYON, *nov.* 1907.

NOTE

The present volume consists of separate articles written by Quinet at various times and published either as pamphlets or as contributions to the *Revue des Deux Mondes*. The first sixteen articles were issued in book-form by the author in 1857, together with the relation of a journey in Italy, under the title *Allemagne et Italie*, and were part of the first collected edition of his works. To-day they are to be found in the seventh volume of his Complete Works, jointly with an essay on *Les Roumains*. To these sixteen numbers we have added the poem *Le Rhin*, contributed to the *Revue des Deux Mondes* in 1841, the Preface to the second edition of the pamphlet *1815 et 1840*, and the pamphlet *France et Allemagne* (1867), which three stand as a complement to Quinet's views on the political relations between France and Germany. We have preserved the order of succession chosen by Quinet himself for the first sixteen chapters, reproducing the break in the chronological sequence for Chapters XV and XVI. We have ventured to assume for the whole volume the title given by the author to the last pamphlet as best expressing the general purport, and have accordingly altered the title of Chapter XIX to *Après Sadowa*.

We are indebted for several of the copyright articles appearing in this volume to the kindness of the members of the *Société Edgar Quinet* and of Messrs. Hachette and Co. We therefore feel we are under great obligation to them, and in acknowledging it here we hope in some measure to show them how greatly we appreciate their courtesy and generosity.

CONTENTS

PAGE

General Preface iii

Introduction. — Edgar Quinet: sa vie et son œuvre v

Note lxxiii

TEXT

Avertissement 1

CH.

I. L'Allemagne et la Révolution . . 3

II. Système politique de l'Allemagne . . 9

III. Avertissement à la Monarchie de 1830 . 25

IV. De la philosophie dans ses rapports avec l'histoire politique 40

V. Des arts et de la littérature. — Goethe . 47

VI. Réveil de la nationalité allemande depuis 1813 et 1814. — Koerner, Uhland . 52

VII. Goerres 58

VIII. Progrès dans le scepticisme. – Les Schlegel. Tieck, Voss 65

IX. Henri Heine 76

X. Des préjugés qui séparent l'Allemagne de la France 81

XI. Des préjugés allemands 85

CH. PAGE
XII. Chute du spiritualisme.—Théologie moderne. — Religion de la matière . 90
XIII. Fatalisme et indifférence. — Illusions de l'industrie 98
XIV. Les bords du Rhin 106
XV. La Teutomanie 109
XVI. Réconciliation. — Le cosmopolitisme littéraire. Unité du génie des modernes 125
XVII. Le Rhin. A M. de Lamartine . . 149
XVIII. 1815 et 1840 153
XIX. Après Sadowa :
1. Point de vue de l'Allemagne . 159
2. Point de vue de la France . . 170
3. Point de vue de l'Europe . . 178
NOTES 185
CHRONOLOGICAL TABLE 224
BIBLIOGRAPHY 227

FRANCE ET ALLEMAGNE

AVERTISSEMENT

Voici une page de l'histoire des idées de notre génération. On y remarquera avec quelle rapidité les hommes de notre temps sont descendus des plus hautes idées morales aux spéculations d'intérêt privé, qu'ils s'efforcent de relever en leur conservant le nom de Révolution.

J'ai vu l'enthousiasme, l'engouement, la satiété, l'indifférence, la peur, puis l'horreur des idées se succéder en Europe dans l'espace de moins de trente ans. J'ai peint chacun de ces degrés de l'échelle morale, à mesure que l'Europe y descendait.

Grande épreuve de se relire soi-même après trente ans, lorsque tant de changements, de sectes, de doctrines, d'apostasies, de révolutions se sont rencontrés sur le chemin ! Quelle voie a-t-on suivie soi-même à travers ce sable mouvant ? Comment s'est-on frayé sa route ? Comment se reconnaître à travers tant de bouleversements, non seulement dans les choses, mais dans les opinions ? Les évènements ont-il confirmé nos idées ? les ont-ils réfutées ? Voilà ce qu'il est impossible de ne pas se demander.

Celui qui voudra refaire avec moi le chemin parcouru, trouvera, je crois, une singulière unité dans la marche que j'ai suivie. Il reconnaîtra, je pense aussi, le pressentiment assez net des principaux changements qui se sont accomplis depuis dans l'ordre moral et matériel.

L'intuition philosophique, les idées morales appli-

quées aux choses humaines, ne sont donc pas si vaines qu'on le prétend maintenant ? car, pour citer un exemple, la chute de la monarchie de 1830 a été marquée et décrite dix-sept ans à l'avance, avec autant de précision que je pourrais en mettre aujourd'hui à rapporter l'évènement accompli.

L'auteur, vers le même temps, a signalé l'avènement de la République de 1848. Il a vu, contrairement à l'opinion alors unanime, que cette révolution n'entraînerait point de guerres générales ; que l'Europe ne serait d'aucun secours à la monarchie de 1830 ; que la lutte entre la démocratie bourgeoise et la démocratie prolétaire entraînerait la chute du pouvoir démocratique ; qu'à cette lutte succéderait un état de choses tout différent.

Tel est l'extrême horizon que l'auteur a pu apercevoir et décrire il y a vingt-six ans. Comment les idées, à l'aide desquelles il est arrivé à ces résultats, ne lui sembleraient-elles pas plus vraies aujourd'hui qu'elles ont reçu la sanction des choses et des faits ?

Comprendre un évènement, c'est le dominer, c'est vaincre la fortune. Il n'y a d'intolérable pour moi que ce qui révolte ma raison.

EDGAR QUINET.

BRUXELLES, 1er *mars* 1857.

I

L'Allemagne et la Révolution.

Un État peut être amené à une condition telle qu'il n'y ait rien à en dire sans paraître accuser à la fois le pouvoir qui l'a faite et le pays qui la supporte. Dans ces époques sans espoir, il faut se taire. Au contraire, il est des temps où, sous une apparence de ruines, se prépare pour un peuple une meilleure fortune. Alors il faut parler. Ces temps, ce sont les nôtres. Si la destinée de la France était de demeurer ce qu'elle est aujourd'hui, il ne nous resterait, pour
10 nous, rien à faire qu'à effacer de nous-mêmes ce que nous avons vu du reste de l'Europe, et à endormir solitairement, comme nous pourrions, notre pays sur sa défaite. Nous nous enfermerions avec lui dans sa chute, et nous y trouverions encore de quoi nous abuser jusqu'à la fin. Mais si la fatalité qui nous tient depuis un siècle par la main éclaire de plus en plus notre marche à nous tous, peuple, gouvernement, monarchie, démocratie ; si, après y avoir mieux pensé ; si, après des séjours et des observations pro-
20 longées hors de France, il devient manifeste que ce qui est aujourd'hui notre faiblesse sera plus tard notre force ; que de notre infirmité naîtra notre puissance, et que tout le péril reste pour le pouvoir actuel, qui cherche son salut là où le plus grand nombre voit sa ruine : alors le pire service qu'on ait à rendre à l'État est de lui pallier de nouveau ses dangers et son abattement ; car, dans des jours pareils, ce n'est plus le droit, c'est le devoir de ceux mêmes dont la voix est la plus faible, de dire ouvertement ce qu'ils ont vu

autour d'eux, afin que les pouvoirs menacés reçoivent jusqu'au bout des avertissements de tous côtés, qu'on ne les laisse pas traîtreusement se tuer par leurs armes dans leurs propres embûches ; qu'au moins le pays sache bien que pour lui, quoi qu'il arrive, il sortira la vie sauve ; et qu'il mesure, s'il le veut, sa fortune à venir par sa misère présente.

Chaque peuple a en lui un point par lequel il l'emporte sur tous les autres ; ce point unique domine et reparaît à chaque époque décisive de son histoire. 10 L'Italie a pour elle l'indépendance des mœurs, la vie facile, le bonheur et l'exaltation des sens, l'insouciance que donne l'habitude des ruines ; elle a surtout à son service le génie de l'art qui partout ailleurs est un effort, qui, chez elle, est une institution divine et naturelle. L'Allemagne, bien qu'amenée chaque jour sur le penchant de la France, a pour elle son bonheur domestique, ses préoccupations de famille, un reste de vieilles mœurs qui, nulle part, ne sont plus reposées que là ; peu de soucis, moins de 20 désirs, une vie religieuse qui lui a suffi longtemps : il faut dire aussi qu'elle a incontestablement plus de science, et une science mieux répandue, plus vivante, plus libérale, dans laquelle elle a consenti jusqu'à ce jour à enfermer son ambition et son génie novateur.

Tout l'effort de notre gouvernement, pour répondre aux exigences de l'industrie, n'empêche pas que l'Angleterre ne soit en ceci notre maîtresse, et que la France n'égalera jamais dans le mouvement du commerce la vitesse d'une île qui flotte comme un vaisseau, 30 et aborde avant elle tous les climats, bien loin, comme on l'a dit, d'être enfermée dans aucun. Notre sol n'est pas aussi fertile que l'Amérique du Sud, et notre liberté si inquiète, si redoutée, qui vit au jour le jour, moitié achevée, moitié agenouillée devant le reste de l'Europe, est bien loin de la liberté confiante et satisfaite de l'Amérique du Nord.

Ainsi, ni l'industrie, ni la science, ni la liberté, ni l'art, ni la religion ne donnent la supériorité à la France. Au contraire, elle resterait plutôt inférieure par ces côtés aux nations qui l'entourent. Quelle est donc la part qui lui reste ? Quel est le principe qui lui appartient en propre, et n'appartient à personne autant qu'à elle ? Ce mobile est l'instinct de la civilisation, le besoin d'initiative d'une manière générale dans les progrès de la société moderne. Le culte du droit dans les affaires humaines est pour la France ce qu'est pour l'Italie le sentiment de l'art, pour l'Allemagne la préoccupation de la science et de la religion. Désintéressé et impérieux néanmoins, ce zèle de la justice fait l'unité morale de la France, donne un sens à son histoire, et une âme au pays. Supprimez pour un jour cette Religion civile, ou faites seulement qu'elle disparaisse de la vie publique, vous n'atteignez pas pour cela les peuples étrangers dans leur élément vital. Vous faites descendre la France au-dessous de tous ceux qui l'entourent, au point de la rendre méconnaissable à elle-même ; car cette force de civilisation, ce besoin d'influence extérieure, c'est la meilleure partie d'elle-même ; c'est son art, c'est son génie, c'est son bonheur, c'est sa science, c'est sa morale, quand tant de régimes successifs ont affaibli la morale particulière ; c'est sa foi, et il ne lui en reste pas d'autre, pourquoi la lui enlever ? c'est sa religion qui n'est plus dans les Églises, pourquoi la lui arracher ? c'est sa vie sociale avec tout son avenir, pourquoi la lui briser ?

Quoique ce principe soit suffisamment reconnu, le gouvernement s'est jusqu'ici établi sur l'idée que la Révolution de 1830 y a fait exception. La révolution a été pour lui un fait personnel à la France, et qui devait chercher en lui-même et dans ses propres bornes son entière satisfaction. Un mouvement de civilisation est devenu entre ses mains un accident

fortuit, un moment de colère dans un peuple, une querelle intérieure bonne à cacher à ses voisins, et dont il faut nier la complicité avec le reste de l'Europe.

En vain le retentissement que produisait notre révolution à l'étranger montrait aux plus inattentifs qu'il s'agissait d'un fait européen longuement préparé ; le gouvernement français persistait dans sa chimère d'une réforme à huis clos. Il finit par croire que la réforme intérieure était tellement indépendante de l'état extérieur du pays, que ces deux choses pouvaient subsister et s'accroître dans deux ordres inverses. En sorte que chaque progrès au dedans serait racheté par une perte au dehors, et qu'une demi-liberté civile serait payée à l'étranger par une entière soumission politique. Soit aveuglement sincère, soit plutôt que l'honneur national ait été traité de telle sorte sous l'ancien gouvernement, qu'un autre ait pu croire en vérité qu'il ne valait pas la peine de garder ce qui pouvait en rester, chaque effort de la France pour se relever au dedans est ainsi marqué par une chute au dehors.

On se laisse arracher les lambeaux d'une loi électorale, — mais au moins on la payera par le sacrifice et le sang de l'Italie ; on ne peut ajourner plus tard l'organisation municipale, — mais au moins pour cela on fera l'abandon de la Belgique. Enfin, l'institution de la pairie est menacée, il faut l'abandonner, — mais pour cette large part faite à l'esprit du pays et à la nécessité, que reste-t-il à livrer en échange ? Songez que pour la conquête la plus importante de la révolution il faut un tribut égal. Que fera-t-on ? Le Rhin est abandonné, le Luxembourg est livré, la Belgique est désertée. Il faut aller plus loin ; on creusera le tombeau de la Pologne ; au prix de ses funérailles, on mettra à l'encan le manteau de la pairie.

C'est-à-dire que la France sera amenée à cette

contradiction : plus sa constitution intérieure se fortifie, plus son poids diminue au dehors ; on lui fera perdre dans le droit européen tout ce qu'elle aura gagné dans son droit politique et privé. Il est des États que l'on conduit tranquillement à leur ruine avec une certaine harmonie de toutes les parties, laquelle ménage les secousses et les brisements dans la chute. Mais quelle étrange condition que celle de la France ! Ses progrès servent à son épuisement ; sa
10 force se retourne contre elle ; ses victoires la tuent ; ses garanties s'achètent par son indépendance ; sa liberté lui crée autour d'elle une solitude que le despotisme n'avait point encore réussi à lui faire. Avec des organes moins flexibles, la France aurait déjà succombé à cette contradiction qui gronde dans l'État et menace à la fin de l'entr'ouvrir violemment.

C'est qu'il n'est au pouvoir de personne de soustraire un évènement social à la solidarité de la civilisation. On peut s'emparer d'un peuple au profit d'une per-
20 sonne, mais non le cloîtrer impunément dans une œuvre solitaire. Y a-t-il quelque part une merveille plus grande que ce phénomène ? On connaît un pays qui est au lendemain d'une victoire décidée ; il a obtenu ce qu'il désirait le plus ; il a rejeté son fardeau. On ne peut même nier que les conditions principales de son pacte nouveau ne s'accomplissent, lentement, il est vrai, et à regret, mais irrévocablement ; et voilà aussitôt dans une même proportion la fortune publique qui tarit à vue d'œil, tous les projets qui
30 avortent, toutes les opinions qui se brisent, toutes les illusions qui tombent, et une inexplicable tristesse qui a saisi l'État et corrompu jusqu'à la moelle toutes les espérances de l'esprit national.

On a cherché la cause de ce phénomène dans quelques accidents particuliers, des ambitions trompées, des partis impatients, ou, tout au plus, dans l'inachèvement de la loi organique. Mais un mal qui persiste

si longtemps ne peut s'expliquer que par une déviation nécessaire du plan même de la civilisation. N'est-ce pas en effet une chose qui suffit au deuil d'un pays que ce désenchantement de lui-même, que ce réveil dans l'isolement, que ce sceptre de l'opinion publique que les siens lui arrachent ? Quand le génie même de la civilisation s'éloignerait de la France, je demande ce qui se passerait autrement, et ce qu'il y aurait d'étrange à ce que le pays en fût ému. On ne renonce pas sans effort à un héritage d'honneur de mille années. On n'abdique pas sans souci une initiative sociale que Louis XIV avait fondée, que la régence même avait su conserver, que la Révolution et l'Empire avaient proclamée, pour prendre l'incognito dans l'histoire et les affaires d'ici-bas ; ce travail pour se rapetisser ne se fait pas sans gêne.

Tout ce que la France a souffert sous la Restauration pour ses franchises intérieures, la France le souffre aujourd'hui dans l'idée de la civilisation ; nous portons le deuil des peuples qui meurent au loin pour notre indépendance, comme nous avons porté le deuil des hommes qui défendaient sous nos yeux le seuil de nos libertés privées. Soit bonheur, soit malheur, la France depuis deux siècles a mis sa destinée à se faire l'organe dominant de la civilisation. Ce n'est pas pour elle un luxe, une chimère, un superflu dans la richesse. Encore une fois, c'est l'idée qu'elle représente, et pour laquelle elle est. C'est la pensée qui rallie ses parties, qui tient son territoire uni, qui sert d'attraction naturelle aux provinces conquises. A mesure qu'aujourd'hui cette pensée s'en détache, le dépérissement commence ; il faut la garder ou périr.

Car la forme dominante dans les institutions privées de chaque État a toujours été reproduite en grand dans la forme et la constitution générale de l'Europe. Tant que la législation féodale a partagé le sol de chaque peuple, l'Europe elle-même, dans le rapport

de ses États entre eux, a présenté l'aspect d'un vaste fief. La France, l'Angleterre, l'Espagne, et même l'empire germanique, furent autant de grandes baronies qui relevaient du pape, comme de leur seigneur suzerain.

Après la chute de l'aristocratie, quand la monarchie resta partout maîtresse, que devint la forme générale de la constitution de l'Europe ? La France s'éleva sous Louis XIV à une condition qui ressemblait à une
10 royauté sur le continent. Cette royauté fut acceptée par le dix-huitième siècle, et décidément constituée par la Révolution. Pendant ces trois époques, la France a porté héréditairement la couronne du monde occidental.

Et maintenant aussi, que l'on pousse la France à se retirer comme une dynastie qui a achevé son temps, ce nivellement de toutes les puissances, cette grande image de la démocratie dans la constitution de l'Europe, ne cachent-ils pas en eux un changement analogue
20 dans la forme des institutions privées de chaque État, et cette conséquence logique, n'est-ce pas le désespoir de ceux qui la hâtent et la forcent à leur insu ?

Quand même on s'accommoderait de cette conséquence, il ne faut guère compter, si la France se laissait dépouiller de son fardeau d'honneur, et venait à se lasser de sa mission sociale, que personne ne se trouverait pour recueillir son héritage. S'il nous plaisait de perdre notre place, l'humanité ne s'abandonnerait pas ; elle trouverait d'autres organes.

II

Système politique de l'Allemagne.

30 Il est un pays qui nous a toujours trompés dans nos jugements. Toujours nous l'avons cherché à un demi-siècle de distance de la place où il était réelle-

ment, tant son génie est peu conforme au nôtre, et nous donne peu de prise pour le saisir. Son mouvement sourd et tout intérieur se dérobe incessamment à nous, et ne se laisse apercevoir que longtemps après qu'il est fini. Je parle du mouvement des nations germaniques. Pendant un demi-siècle, nous les avons crues occupées à imiter la France, et courbées sous notre discipline, quand déjà elles avaient fondé une réforme philosophique qui devait plus tard nous envahir et saper nos propres traditions. Aujourd'hui, 10 il se passe quelque chose de semblable.

Si nous nous représentons l'Allemagne, c'est encore l'Allemagne telle que la dépeignait madame de Staël, un pays d'extase, un rêve continuel, une science qui se cherche toujours, un enivrement de théorie, tout le génie d'un peuple noyé dans l'infini, voilà pour les classes éclairées ; puis des sympathies romanesques, un enthousiasme toujours prêt, un don-quichottisme cosmopolite, voilà pour les générations nouvelles ; puis l'abnégation du piétisme, le renoncement à l'influence 20 sociale, la satisfaction d'un bien-être mystique, le travail des sectes religieuses, du bonheur et des fêtes à vil prix, une vie de patriarche, des destinées qui coulent sans bruit, comme les flots du Rhin et du Danube ; mais point de centre nulle part, point de lien, point de désir, point d'esprit public, point de force nationale, voilà pour le fond du pays. Par malheur, tout cela est changé.

Comme la Révolution française a mis en pratique les théories du dix-huitième siècle, de même les 30 nations germaniques tendent à réaliser les principes abstraits qu'elles ont mis près de cinquante ans à établir chez elles. La réaction qui éclate aujourd'hui en Allemagne contre la philosophie ne vient pas de la haine des principes en eux-mêmes, mais de l'espèce d'effroi que l'on y a de retomber sous l'attrait de la vie contemplative. Je connais une foule d'hommes

auxquels le souvenir de telle théorie métaphysique inspire la même épouvante que chez nous le fantôme de 93 à ceux qui ont failli succomber sous la hache de cette époque. Les idées de tous genres ont été répandues avec une telle profusion, qu'elles débordent maintenant d'elles-mêmes. Les esprits en ont été si longtemps enivrés, qu'elles les rebutent désormais, et n'ont plus ni attrait ni puissance.

Dans une vie de repos, le souvenir de l'invasion de
10 1814, et la joie de s'être une fois mêlé au mouvement du monde, ne se sont point encore calmés ; au contraire, ils ont créé l'amour et le goût de l'action politique autant qu'ils ont éveillé chez nous l'esprit de conciliation et le goût du repos. La grandeur des évènements contemporains cause aux Allemands une certaine impatience de n'y pas prendre plus de part. Les luttes religieuses qui, il y a peu d'années, sillonnaient encore ce pays et l'ébranlaient à la surface, se taisent devant le cri des intérêts actuels.

20 L'enthousiasme du commencement de ce siècle, tant de fois trompé et flétri, s'est converti en fiel, et l'Allemagne a retrouvé le sarcasme de Luther, pour railler ses propres rêves et sa candeur passée. Hospitalière, qui en doute ? facile à contenter dans ses relations privées, c'est ce qu'elle sera toujours ; mais pour l'exaltation naïve, l'ancienne foi, l'abnégation, le recueillement, l'insouciance politique, vous arrivez trop tard. Les faits l'ont trop rudement meurtrie dans ses chimères ; il ne lui en reste plus, à vrai dire,
30 qu'une amertume sans bornes.

Ces considérations, qui s'étendent à toute l'Allemagne, sont surtout vraies de la Prusse. C'est là que l'ancienne impartialité et le cosmopolitisme politique ont fait place à une nationalité irritable et colère ; il lui tardait de se défaire de l'admiration que la Révolution de 1830 avait reconquise à la France. C'est là que le parti populaire a fait d'abord sa paix avec le

pouvoir. En effet, ce gouvernement donne aujourd'hui à l'Allemagne ce dont elle est le plus avide, l'action, la vie réelle, l'initiative sociale. Il satisfait outre mesure son engouement subit pour la puissance et la force matérielle ; l'Allemagne lui sait gré de montrer que, sous ce nuage idéal où on se l'était toujours figurée, elle sait au besoin forger comme un autre des armes et des trophées de bronze.

Au premier aspect, on s'étonne que le seul gouvernement populaire, au delà du Rhin, soit presque 10 le seul despotique dans sa forme ; mais ce despotisme est intelligent, remuant, entreprenant ; il ne lui manque qu'un homme qui regarde et connaisse son étoile en plein jour ; il vit de science autant qu'un autre d'ignorance. Entre le peuple et lui, il y a une intelligence secrète pour ajourner la liberté et pour accroître en commun la fortune de Frédéric.

Dans le reste de l'Allemagne, ce despotisme est plus menaçant que celui de l'Autriche ; car il n'est pas seulement dans le gouvernement, il est dans le pays, 20 il est dans le peuple, dans les mœurs et le ton parvenu de l'esprit national ; d'ailleurs, il ne veut pas seulement ménager le passé comme on le fait sur les bords du Danube.

L'Autriche peut se contenter de l'immobilité. Depuis la Réforme, en restant catholique, elle s'est détachée de l'alliance des nations germaniques ; elle s'est fait une destinée particulière, et ne cherche fortune qu'au loin. Dans le mouvement d'idées qui vient de réveiller le Nord, elle est restée encore une 30 fois impassible. Les luttes philosophiques ont de nouveau dévoré le sol autour d'elle ; elle ne s'en est pas plus émue qu'elle ne fit autrefois à la nouvelle des thèses du docteur de Wittemberg. Au milieu de ces innovations, tranquillement et machinalement elle a continué, comme une louve du Danube, de creuser son terrier du côté de l'Italie et de l'Esclavonie, sans

s'arrêter ni se lasser jamais. Dans tous les cas, ce qui la rend commode à ses voisins, c'est que sa foi parfaite dans les conversions obtenues par la force la préserve de toute ardeur de prosélytisme moral, et l'empêche de faire aucun effort pour gagner les intelligences.

Au contraire, le despotisme prussien ne perd pas des yeux les destinées des nations germaniques ; c'est sur elles qu'il veut peser sciemment ; il faut qu'il les envahisse par l'intelligence, et plus tard par la force, s'il le peut. Autant on aime le silence à Vienne, autant il a besoin de fracas ; il veut faire du bruit et il en fait, car il a des idées, des systèmes, une philosophie, une science et des sectes qui lui sont propres. Il réunit, on ne peut le nier, ce qu'il y a au monde de plus pratique et de plus idéal, et prouve à merveille que le soin des intérêts les plus matériels peut trouver des accommodements avec cet éclat de théorie et cette préoccupation de l'infini, dont ce pays, pour son honneur, ne se dépouillera jamais. Outre cela, un avantage incontestable, et qui rachète mille défauts, c'est qu'il a le privilège de tenir dans sa main l'humiliation de la France, et de lui rendre le long affront du traité de Westphalie ! Car le gouvernement prussien est loin de croire que des frontières reconquises ne soient que des champs ajoutés à des champs ; il sait très bien qu'une cause entière germe ou se flétrit avec l'herbe de ce sol ; que l'initiative, dans la société européenne, n'appartient pas exclusivement à une terre, tant que l'on peut encore y compter un à un les pas de l'étranger, et que c'est lui qui a brisé à Waterloo l'aile de la fortune de la France.

Ce despotisme à double tête de l'Autriche et de la Prusse serre au nord et au midi les États constitutionnels du reste de l'Allemagne. Pour eux, dès leur naissance, après la Restauration, ils ont servi à montrer un des phénomènes les plus étranges du monde civil. Le principe de la civilisation moderne venait d'être

vaincu en France ; il s'y était rétracté et y avait crié merci. Qui n'eût pensé que les vainqueurs allaient s'en emparer ? Ils l'essayèrent en effet ; mais il se trouva pour eux une impossibilité merveilleuse, une impuissance magique à tirer un profit moral de leur victoire. La force hérita de la force ; mais de la ruine du principe les peuples étrangers ne purent tirer pour eux aucun résultat qui ne s'évanouît entre leurs mains. Ce fut, à vrai dire, une chose inouïe que cette incapacité à hériter de la fortune d'un pays dont on était 10 les maîtres, et qui montrait bien que l'idée de l'avenir restait pour quelque temps encore cachée et inaliénable sous sa misère et sous sa ruine.

Pendant quinze ans, la place de la France reste vide ; pendant quinze ans, la couronne de la civilisation moderne traîne avec elle dans la boue. Tout le monde peut la ramasser et la prendre à sa guise ; il ne faut pour cela que se baisser : qu'est-ce qui s'y oppose ? Et après cet interrègne, il se trouve que, tant que la France a manqué au monde politique, ses 20 maîtres n'y ont pu avancer d'un pas, et que, pour qu'ils cessent d'être la dupe de leur victoire, il lui faut elle-même abolir leur triomphe et effacer sa défaite.

En effet, pendant toute la Restauration, jamais ne se démentit la résignation de l'Allemagne à la perte de ses espérances. Les constitutions promises furent ajournées ; mais la foule n'alla pas frapper souvent à la porte des princes pour les leur rappeler. Le mécanisme régulier du régime constitutionnel ne 30 parlait pas assez vivement aux imaginations exaltées de 1819, pour qu'il leur laissât de longs regrets. Dans les universités si ardentes à la surface, si paisibles au fond, on ne dissimulait pas la peur de perdre ses privilèges héréditaires dans l'égalité commune ; les esprits les plus élevés craignaient de voir s'évanouir cette vie de lettrés, cette solitude de poésie et de

religion, dans le bruit qu'allaient faire tant d'hommes et d'évènements vulgaires prêts à surgir du sein de la vie politique.

C'est ainsi que j'ai entendu des hommes d'une rare indépendance d'esprit s'élever contre la liberté de la presse, non point par les raisons banales que nous connaissons, mais au nom de la dignité de la science et de l'art, menacés de perdre le premier rang dans l'intérêt et l'attention du pays. Ils aimaient et cul-
10 tivaient de loin le mouvement des progrès politiques en France, à condition, toutefois, qu'il ne s'approchât pas trop, qu'il restât à jamais dans un éloignement respectueux, et qu'il fût comme le bruit de l'histoire passée, dont le présent profite sans en courir les risques.

A cela se joignait, dans les esprits passionnés, une répugnance secrète à se replacer si tôt sous l'imitation de la France. Ceux-là, sans l'avouer, repoussaient la publicité des tribunaux, l'institution du jury, comme ils auraient repoussé l'unité classique de nos vieilles
20 tragédies ; leur patriotisme ombrageux mettait sa fierté à rejeter tous les dons du vaincu. Enfin, une chose digne de remarque, c'est que la vie constitutionnelle et l'influence de la Révolution française ne se sont développées dans les nations germaniques, ni chez les peuples tout protestants, ni chez les peuples tout catholiques ; elles se sont répandues à leur centre, en Bavière, Wurtemberg, Hesse, Bade, dans les États moitié protestants, moitié catholiques, parce que la Réforme ne s'étant faite là qu'à demi, ils ont été plus
30 impatients que les autres de l'achever d'un autre côté, et de regagner par la constitution politique ce qu'ils n'avaient pas obtenu par la constitution religieuse.

D'ailleurs, si depuis quinze ans la liberté constitutionnelle n'a pas fait plus de progrès en Allemagne, c'est qu'elle n'est pas en première ligne dans les besoins du pays. Ces libertés locales, çà et là étranglées entre les poteaux de quelque souveraineté ducale,

s'agitent toutes dans un cercle vicieux. Elles ne peuvent logiquement exister et se développer qu'à la condition d'avoir pour fondement l'unité politique de l'Allemagne.

Oui, l'unité, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire qui travaille ce pays et le pénètre en tous sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit de l'autre côté du Rhin, pousse à sa manière à ce dénoûment. Au seizième siècle, l'Allemagne avait acheté la Réforme au prix de son unité. 10 Cet État, jusque-là si homogène, cet empire du moyen âge qui, dans sa forme indivisible, représentait si bien le type d'un État catholique, vola en éclats, se divisa en même temps que la foi dans la conscience nationale. Chaque province voulut revendiquer son indépendance politique, comme chaque conscience relevait de son autorité privée ; et la grande unité du corps germanique se décomposa dans cette sorte d'anarchie régulière et féconde qui est le principe et la vie du dogme protestant. 20

Depuis que la tunique de l'empire a été ainsi déchirée et partagée, deux choses ont servi à rapprocher ses parties et à rendre à l'État la conscience de lui-même. La première est le mouvement philosophique et littéraire de l'Allemagne. D'une part, ce mouvement fut tellement intime à l'Allemagne, elle mit une telle opiniâtreté à se soustraire à toute influence étrangère, qu'aucune littérature ne donne mieux, en effet, dans un instant déterminé, l'impression et presque le souvenir de toute la vie d'un peuple et 30 d'une race d'hommes ; ce fut une littérature de réaction.

D'un autre côté, dans le manque absolu d'institutions, les lettres en servirent. Il y eut là pour l'art quelques années éternellement regrettables, où il fut véritablement ce qu'il avait été chez les Grecs, une force sociale, un lien politique, un pouvoir dans l'État.

On n'avait ni les mêmes lois ni le même pays. On obéissait à des princes différents, à des passions différentes. On ne se rencontrait guère dans la vie publique que sur les champs de bataille et dans des rangs opposés ; mais tous se sentaient unis et inséparables dans un poème de Goethe, dans un drame de Schiller, dans une improvisation de Fichte. Cette dictature de l'art était toujours prête à intervenir dans les déchirements politiques ; pendant près d'un demi-siècle, 10 elle fit le lien de l'État ; c'est la gloire de l'Allemagne dans les temps modernes, qu'en l'absence de toute loi organique, à deux siècles de distance de tout ce qui l'entourait, elle se soit maintenue l'égale des autres peuples par le seul effort de sa pensée.

Après le génie des lettres, Napoléon est le second pouvoir qui acheva de rallier l'Allemagne. Le lien que la poésie et la philosophie avaient préparé au fond des âmes, il l'a cimenté à sa manière, par le sang et l'action au grand jour de l'histoire. C'est une chose 20 sans exemple dans aucun peuple, que ce développement extrême et ces fêtes du génie national qui se rencontrent avec le deuil de l'occupation étrangère. Sans doute voilà ce qui donne à cette époque ce caractère d'exaltation, de profondeur enthousiaste et de fanatisme poétique qui n'appartient qu'à elle. J'ai peine encore à me représenter l'Allemagne de ce temps-là, si croyante et si jeune, ce pays de pieux dithyrambes, d'inspiration candide, surpris au plus beau moment de sa vie morale par le bruit des pas de 30 l'empereur.

Quel réveil ! et après quels songes ! L'inspiration était alors si forte, qu'elle ne fut point arrêtée par la conquête. Cette fois, l'herbe des champs ne se flétrit pas sous les pieds du cheval d'Attila ; le génie national continua tranquillement son œuvre sous le joug de six cent mille ennemis. Figurez-vous ces populations divisées depuis des siècles, et rassemblées en sursaut

par un malheur commun, les passions de tant de lieux différents, les souvenirs, les inimitiés, les rivalités locales, liées en faisceau pour être brisées d'un coup. Imaginez que ces souverainetés éparses, longtemps foulées aux pieds, se soulèvent sur leur base, puis se concentrent autour d'une même idée, d'une idée de patrie, comme les bas-reliefs autour de l'axe d'une colonne triomphale ; voilà une race entière reconstruite dans son génie et redressée dans l'histoire.

Les peuples s'élèvent ordinairement au vif sentiment qui fait la nationalité, sous l'influence d'un grand homme sorti de leur sein, et qui leur représente leurs qualités particulières. L'Allemagne ne s'est révélée à elle-même que par son opposition au système et à l'homme de la France. Napoléon, en refoulant l'Allemagne dans ses foyers, l'a guérie du cosmopolitisme, et a ranimé chez elle la nationalité assoupie. Remarquez que le monde de la réformation du seizième siècle a toujours été se déliant, se morcelant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il se soit rencontré tête baissée avec la Révolution française ; il s'est rallié et il a pris une forme dans le choc. Incertaine et poétique, marchant à l'aventure dans un cercle enchanté, l'Allemagne n'est venue à se connaître et à sortir de son sommeil, pour ouvrir les yeux au monde réel, que depuis qu'elle s'est heurtée contre le vainqueur de Iéna et de Wagram. Alors elle a commencé à comprendre ce qu'elle pouvait valoir ; et elle exhausse aujourd'hui son ennemi mort, autant qu'elle le rabaissait vivant, profitant pour son compte de toute la grandeur qu'elle lui découvre dans sa ruine. Ajoutez qu'elle le remercie de lui avoir appris à entrer dans les calculs et le savoir-faire du dix-neuvième siècle. Admiration étrange, mêlée d'autant d'amour que de haine, systématique et naïve, qui peint à merveille ce peuple tout entier : sa conscience, sa foi dans l'ordre de l'histoire, ses scrupules à en médire, profond et voulant l'être, se passion-

nant de reconnaissance pour l'évènement qui devait le tuer, et courtisant la mémoire de celui qui, en pensant l'écraser, lui a, contre son gré, donné la vie.

La Révolution de 1830 a prêté à l'unité allemande le dernier appui qui lui était nécessaire. Dans leur forme gauche et entravée, avec leurs prétentions cachées, les États constitutionnels, depuis l'élan qu'ils ont reçu, ne s'arrêteront plus avant le renversement du système entier du moyen âge. Le bruit qu'ils
10 font se perd, il est vrai, en Europe, dans le retentissement du dehors. Mais chez eux, laissez faire ce tumulte inattendu, laissez faire ces passions scrupuleuses, cette œuvre lente et patiente ; quand chacun d'eux aura sapé chez lui, en conscience, à petit bruit, sa petite monarchie, vous verrez comment ces souverainetés éphémères s'écrouleront paisiblement dans le sein d'une volonté constitutionnelle et nationale. Le principe monarchique, qui semble si fort en Allemagne, y a souffert, au contraire, une atteinte profonde.
20 Divisé, morcelé, tiré au sort, comme le pays lui-même, depuis le seizième siècle, chacun a emporté avec soi une partie de ses reliques.

Dans ce grand deuil, l'un porte le manteau, l'autre l'épée, l'autre la couronne de la royauté ; car la Réforme a mis la majesté impériale au pillage, et Luther a dispensé l'Allemagne d'avoir à son tour son Mirabeau ; il l'a dispensée d'avoir sa Convention ; il a remplacé pour elle la Terreur et Robespierre. Qu'elle l'honore donc de toutes ses forces son docteur,
30 et qu'elle n'oublie pas de sonner toutes les cloches pour son jour de fête ! car il lui a fait traverser, sans qu'elle s'en doute, il y a trois siècles, son 10 août, son ruisseau de sang sur la Grève, et sa bataille d'Arcole. Traditions, monarchie, aristocratie, il a tout miné sous le sol, il a tout blessé au cœur. Désormais, il ne faut plus que le travail pacifique de quelques États pour enterrer les morts. On parle d'un roi resté

debout dans sa tombe après deux cents ans. Rien n'était plus merveilleux ni plus respectable que ce prince ainsi fait. Par malheur, le souffle d'un enfant le réduisit à rien. Le système de l'Allemagne ressemble à ce roi dans son caveau.

En apparence, l'opposition dans les États constitutionnels s'appuie sur la France. Mais dans cette sympathie, il y a mille arrière-pensées parmi lesquelles le besoin de former une ligue nationale est toujours la première. Irritables, parce qu'ils sont humiliés, harcelés, mutilés, c'est dans ces États qu'il faut voir comment l'esprit allemand, si propre aux combinaisons larges et cosmopolites, s'en va misérablement, la tête branlante, se briser à chaque pas entre les deux murailles qui bordent son chemin. Véritablement on peut chercher longtemps et ne trouver nulle part une plus misérable condition. La contradiction est devenue aujourd'hui trop flagrante pour pouvoir durer entre la grandeur des conceptions allemandes et la misère des États auxquels elles s'appliquent. L'ambition politique, éveillée par 1814, étouffe à l'étroit dans ses duchés.

Je pourrais nommer les plus beaux génies de l'Allemagne à qui le sol manque sous les pas, et qui tombent à cette heure, épuisés et désespérés, sur la borne de quelque principauté, faute d'un peu d'espace pour s'y mouvoir à l'aise. Depuis que les constitutions ont fait des citoyens, il ne manque plus qu'un pays pour y vivre ; et la forme illusoire de la diète germanique, assiégée par les princes et par les peuples, tend à s'absorber un matin, sans bruit, dans une représentation constitutionnelle de toutes les souverainetés locales. Le moment viendra où cette réforme sera aussi imminente que la réforme du parlement d'Angleterre ; car elle n'est pas seulement une des nécessités politiques de l'Allemagne ; les destinées du protestantisme l'entraînent aussi avec elles. Après avoir épuisé le

cercle de ses discordes intérieures, le protestantisme, ébranlé et partagé, se rallie à son tour. Le luthéranisme et le calvinisme, après trois siècles, se réconcilient et se confondent dans le danger commun. Non seulement les confessions ennemies se rapprochent, mais le protestantisme, pour mieux ramener au cœur sa vie trop divisée, se fait aujourd'hui des constitutions locales. Il aspire à les confondre dans un synode unique ; l'Allemagne moderne, fondée tout entière sur le génie de la Réformation, ne fera qu'obéir dans le changement du corps politique aux nouvelles vicissitudes de son histoire religieuse.

De la religion descendons aux intérêts matériels qui semblent mener le monde quand on le regarde à la surface ; nous trouverons encore le même résultat, seulement plus évident. Quel était le cri de ralliement des populations de la Hesse, de Bade, de Saxe, du Hanovre, quand elles se mirent en branle il y a neuf mois ? Quelle est la pensée vivante qui est à cette heure sous le toit des maisons de ces villages, autrefois si sereins, à présent si soucieux et si désenchantés ? Cette pensée est l'unité du territoire de la patrie allemande, ce cri est l'abolition des frontières artificielles, le renversement des limites arbitraires, derrière lesquelles ils sont parqués, eux et leurs produits ; sans échange, sans lien, sans industrie possible, chacun obligé de se suffire à lui-même et d'enfouir sa misère dans un coin, comme après la guerre de Trente Ans.

Vraiment il faudrait être aveugle pour ne pas voir la tristesse de funeste augure du peuple allemand. Elle n'éclate pas, comme chez nous, par des cris : c'est une contenance funèbre sur son sillon ; plus de prières, plus de chants, plus d'harmonie dans l'air, plus de fêtes domestiques ; point d'émeutes, comme en Angleterre ou en France, point de pétitions, point d'adresses politiques ; mais des projets qui couvent sans rien dire, mais un levain qui s'aigrit et s'amasse

à chaque heure, mais une colère patiente qui attend tranquillement l'occasion d'éclater, qui s'empoisonne à plaisir, qui ne demande pas mieux que d'être poussée à bout pour se débarrasser de sa lenteur naturelle et de son dernier scrupule. Jamais il ne se vit de tristesse de peuple plus poignante et plus menaçante. Aussi les assemblées politiques, qui connaissent leur pays, ont-elles parfaitement compris ce langage ; toutes sont occupées à un contrat d'union pour l'abolition des frontières de douane ; déjà l'une d'elles a voté ce 10 contrat, dont la conséquence immédiate est de conférer à la Prusse le protectorat matériel de tout le reste des nations germaniques.

Ainsi, voilà l'unité du monde germanique que tout sert à relever, rois, peuples, religion, liberté, despotisme. Cette unité n'est point un accord de passions que le temps détruit chaque jour ; c'est le développement nécessaire de la civilisation du Nord. Jusqu'ici, nous n'avions guère compté que la Russie et les peuples slaves ; nous avions omis cette race germanique 20 qui commence, elle aussi, à entrer à grands flots dans l'histoire contemporaine. Nous n'avions pas songé que tous ces systèmes d'idées, cette intelligence depuis longtemps en ferment, et toute cette philosophie du Nord, qui travaille ces peuples, aspireraient aussi à se traduire en évènements dans la vie politique, qu'ils frapperaient sitôt à coups redoublés pour entrer dans les faits et régner à leur tour sur l'Europe actuelle.

Nous, qui sommes si bien faits pour savoir quelle 30 puissance appartient aux idées, nous nous endormions sur ce mouvement d'intelligence et de génie ; nous l'admirions naïvement, pensant qu'il ferait exception à tout ce que nous savons, et que jamais il n'aurait l'ambition de passer des consciences dans les volontés, des volontés dans les actions, et de convoiter la puissance sociale et la force politique. Et voilà, cependant,

que ces idées, qui devaient rester si insondables et si incorporelles, font comme toutes celles qui ont jusqu'à présent apparu dans le monde, et qu'elles se soulèvent en face de nous comme le génie même d'une race d'hommes ; et cette race elle-même se range sous la dictature d'un peuple, non pas plus éclairé qu'elle, mais plus avide, plus ardent, plus exigeant, plus dressé aux affaires. Elle le charge de son ambition, de ses rancunes, de ses rapines, de ses
10 ruses, de sa diplomatie, de sa violence, de sa gloire, de sa force au dehors, se réservant à elle l'honnête et obscure discipline des libertés intérieures. Depuis la fin du moyen âge, la force et l'initiative des États germaniques passe du Midi au Nord avec tout le mouvement de la civilisation. C'est donc de la Prusse que le Nord est occupé à cette heure à faire son instrument ? Oui ; et si on le laissait faire, il la pousserait lentement, et par derrière, au meurtre du vieux royaume de France.

20 En effet, au mouvement politique que nous avons décrit ci-dessus, est attachée une conséquence que l'on voit déjà naître. A mesure que le système germanique se reconstitue chez lui, il exerce une attraction puissante sur les populations de même langue et de même origine qui en avaient été détachées par la force. Sachons que la plaie du traité de Westphalie et la cession des provinces d'Alsace et de Lorraine saignent encore au cœur de l'Allemagne, autant que les traités de 1815 au cœur de la France.

30 Chez un peuple qui rumine si longtemps ses souvenirs, on trouve cette blessure au fond de tous les projets et de toutes les rancunes. Longtemps un des griefs du parti populaire contre les gouvernements du Nord a été de n'avoir point arraché ce territoire à la France en 1815, et, comme il le dit lui-même, de n'avoir pas *gardé le renard, quand on le tenait dans ses filets.* Mais ce que l'on n'avait pas osé en 1815 est

devenu plus tard le lieu commun de l'ambition nationale.

Remarquez, en effet, que toujours les provinces du Rhin ont été absorbées au profit d'un système social, et qu'elles ont incessamment servi à fortifier le pays qui se faisait, de la manière la plus éclatante, le représentant de la civilisation sur le continent. Quand Charlemagne porta la civilisation au Midi, il les prit et les jeta pêle-mêle dans l'Occident, pour faire pencher la balance de ce côté. Quand l'empire d'Allemagne supporta le poids de la société féodale, et, par son équilibre avec la papauté, fonda le système du moyen âge, elles lui revinrent et l'appuyèrent à sa base. Quand plus tard la France devint le centre du progrès social, la royauté de Louis XIV sut bien aller rechercher de nouveau ces terres, et reprendre le gage d'avenir qui y est attaché.

Ainsi, oscillantes et flottantes, elles tombent toujours, dans la balance de l'histoire, du côté du poids de la civilisation et de l'initiative sociale. A mesure que le génie de la France s'est agrandi avec la Révolution, la France aussi s'est ouverte peu à peu jusqu'au Rhin. A mesure qu'elle se renferme aujourd'hui dans ses pensées plus étroites, acculée dans les conquêtes de la vieille royauté de Turenne et de Condé, la force qui lui avait été donnée pour convertir le monde tend à l'abandonner. Ces provinces elles-mêmes commencent à s'étonner, elles retombent, malgré elles, sous l'attraction de tout le monde germanique qui n'attend plus qu'une occasion. Or, quelle est la nation placée par l'Allemagne pour épier et chercher cette occasion ? C'est celle qui porte à sa ceinture les clefs de notre territoire, et qui garde dans sa geôle la fortune de la France.

Octobre 1831.

III

Avertissement à la Monarchie de 1830.

Pour résister au poids de cette race d'hommes qui s'organise dans le Nord, la France apparemment se sera retranchée dans les positions historiques qu'elle a toujours gardées. Sans doute, elle se sera mise à la tête du système politique de l'Europe du Midi. L'Europe elle-même, en jetant tout naturellement ces populations dans son alliance, lui fournissait cet expédient naturel. C'est ici qu'il semble vraiment que le génie de la France l'a frappée à la tête. De ce
10 système de civilisation qui la menace, elle ne s'inquiète ni ne se réjouit ; elle fait mieux, elle l'ignore. De sa propre main elle reconstruit tout l'édifice de l'empire germanique. L'Italie est de nouveau réunie au trône de Charles-Quint. L'Autriche fait peur de sa majesté décrépite et branlante à une royauté qu'on dit nouvelle. Les Pays-Bas, sous la conduite de la France, rentrent en paix dans l'héritage des princes allemands. Il y avait autrefois, sur les derrières des nations germaniques, un peuple qui pouvait les entraver, un peuple étrange
20 en effet, et un hôte incommode. Égorgé tous les siècles une fois, il recèle toujours, je ne sais comment, en tombant, un peu de vie dans un coin de son cœur, pour se redresser et revivre quelques mois à son anniversaire. Ce peuple, qui s'était remis sur son séant au bruit qu'avait fait la France, vient d'être de nouveau égorgé en plein jour. Ses plaies, en vérité, ont bien saigné ; nous en sommes témoins. Il est permis cette fois, en sûreté, de le croire mort. Et la France, qui voit ce cadavre, met son doigt dans les plaies et s'en-
30 dort après cela sur son chevet.

Il restait au Midi, par hasard, dans les mers du

Levant, une misérable royauté que nous avions faite nous-mêmes ; royauté de larmes, de décombres, de soupirs, de famine, de huttes de crins, de villes ruinées depuis deux mille ans. A travers tout cela, il y avait un trône que celui qui écrit ces lignes a vu faire avec la planche d'un brûlot jeté sur les marbres d'Égine. Peut-être la France va-t-elle s'y reposer. Vous le croyez ? Sur cette planche encore nous trouvons une place pour y asseoir un roi de la maison de Bavière et du système du Nord. 10

Cependant une chose devrait ouvrir les yeux. La Révolution française, survenue, dans l'ordre des temps, près d'un siècle après celle d'Angleterre, a aussi un autre système de faits à accomplir ; depuis l'origine, sa pente, heureuse ou malheureuse, a toujours été d'aboutir tôt ou tard à la forme contemporaine de la révolution d'Amérique. C'est là son écueil, on ne peut le nier, depuis le soleil de Campo-Formio. Une administration qui eût vu cette pente, qui eût compris son pays, pour le retenir et le rallier à quelque 20 chose, eût rattaché à tout prix les libertés de la France aux libertés de l'Europe. Au lieu de cela, je ne sais quel incroyable plaisir on met à délier un à un ses rivages. La France se sépare de l'Italie, de l'Espagne, des Pays-Bas, de l'Allemagne. Les libertés qu'elle renie font leurs affaires sans elle, et se retournent contre elle ; sans influence sur le Midi, le Nord la repousse. Étrangère en Europe, la voilà maintenant isolée de toutes parts. Un dernier lien lui restait, un lien odieux, la forme héréditaire de la pairie, il a fallu le 30 briser.

Placée sous la pression de toute l'Europe constitutionnelle, la France ne peut plus songer à s'insurger et à déborder de ce côté. En l'isolant, on a cru trouver l'équilibre, on n'a fait que la détacher de la société dans laquelle elle avait ses racines ; c'est en vain qu'elle demande le repos au prix de l'avenir. Le monde ne connaît

point de repos à ce prix ; et quand le temps, en marchant sans s'arrêter, la trouvera quelque jour sur la dernière grève de l'Occident, sans lien, sans ami, sans attache à aucun système environnant, obsédée de tout le poids de l'Europe, que lui restera-t-il à faire qu'à la pousser à pleines voiles dans le système et les destinées du Nouveau-Monde ?

Encore ces arrangements pourraient-ils avoir à la fin quelque louable issue, s'ils ne reposaient sur une erreur de situation, et sur un fait matériellement faux. Dans le système social qui se forme au sein du corps germanique, le gouvernement français, s'il le connaît, ne voit qu'un mouvement superficiel de diplomatie. L'unité d'une civilisation rivale et nécessaire se dresse à ses côtés sans qu'il entende le bruit qu'elle fait en marchant. Après qu'il a abusé le monde, le monde l'a misérablement abusé, et joué à faire pitié à ses plus grands ennemis.

Les cabinets lui ont laissé croire que les peuples, malgré son abandon, lui demeureraient fidèles. Les peuples lui ont laissé croire à leur haine profonde pour leurs gouvernements. En arborant au-dessus d'eux une Sainte-Alliance puissante et intraitable, ils l'ont décidée à reculer devant leur propre fantôme, c'est-à-dire que les peuples lui font des rois qui ne sont plus ; les rois lui font des peuples qui n'ont jamais été.

Trompée dans ses haines, trompée dans ses sympathies, la France vit entre deux mensonges. Sous ces sympathies refoulées, sous ces libertés reniées, sous ces alliances bafouées, se fomente à cette heure auprès d'elle une unité puissante, une nationalité ambitieuse et blessée. Toutes les questions ont changé de nature : la Sainte-Alliance n'est plus sur les trônes, elle descend dans les peuples.

Laissez-la quelque temps encore rallier le Nord, divisé depuis la Réforme ; laissez s'étendre ces dissensions superficielles et ces discordes que nous avons

nourries, sous lesquelles se cache le travail intérieur de la civilisation germanique. Recueillez-vous davantage, s'il se peut, dans vos foyers. On trouve encore aux murailles de nos frontières des trous par lesquels on peut passer la tête pour voir ce qui se fait au dehors. Fermez-les, murez-les ; rentrez chez vous, et bientôt vous verrez de cette lutte apparente de liberté et de despotisme, de ce chaos de peuples et de rois, où l'on ne débrouille rien à cette heure, vous verrez surgir à votre porte, non pas demain, il est vrai, une com- 10 munauté d'intérêts, d'ambition, de génie, de ressentiments, d'avenir, qui se soulèveront, non plus des trônes cette fois, mais de toute la hauteur d'une race d'hommes, en face de la France obsédée et ruinée.

Il ne servira de rien de dire que l'initiative de la civilisation a toujours été la propriété inaliénable de la France ; car il est une chose aujourd'hui contestable et qui deviendrait désormais évidente, c'est que l'initiative dans la civilisation, c'est-à-dire la force, l'équilibre, la puissance, la richesse, à mesure que le 20 monde s'éloigne de plus en plus des traditions de l'antiquité, aspire aussi, à chaque révolution du genre humain, à se dégager du sein des vieilles races.

Au sortir de l'antiquité, la civilisation surgissait dans le monde byzantin, sur les limites de l'Orient ; elle circulait avec le christianisme autour du trône des empereurs de Byzance, dans le sang de ces populations grecques qui, depuis mille ans, n'avaient rien changé que leur Dieu. Dans tout le moyen âge, le principe social avec la papauté, avec les libertés démocratiques, avec 30 les richesses du Nouveau-Monde, émigre en Italie et en Espagne, chez ces populations toutes romaines encore, il est vrai, par le fond, mais qui au moins ont revêtu déjà la forme des temps modernes ; plus tard, à la Renaissance, l'esprit nouveau pénètre en France, où il règne trois siècles ; en France, c'est-à-dire chez le peuple le plus mélangé qu'on eût encore

vu, moitié ancien, moitié moderne, moitié nord, moitié midi, espèce de Janus à la langue demi-latine, demi-tudesque, placé sur la limite de deux mondes, autant pour les unir que pour les séparer. Aujourd'hui que la dernière tradition est brisée, aujourd'hui que le monde vient de marcher d'un pas, on ne veut pas voir que l'on fait tout ce qu'il faut pour amener, s'il se peut, la France à abdiquer l'avenir entre les mains des nations germaniques.

10 Aussi, il faut avoir vécu à l'étranger pour consentir à ajouter ce qui me reste à dire. Chez nous, quoi qu'il arrive, nous sentons battre le cœur du pays ; s'il se tait aujourd'hui, nous pensons en nous-mêmes : 'C'est pour demain.' Sous le pouvoir qui l'ignore, nous sentons une nation invisible, tant elle est près de terre. Mais au dehors, l'Europe qui nous mesure par l'action du pouvoir, après s'être exagéré son péril, s'exagère sa bonne fortune.

Il faut la voir se lever chaque matin, pour regarder 20 si la France n'est pas encore à terre, si ses provinces ne se sont pas détachées dans la nuit, si dans ce délabrement que peuples et rois se figurent de loin, il ne va pas tomber quelque lambeau à leur merci.

Certes, il y a de quoi se rassurer, et l'on ne songe nullement à nous attaquer debout. La pression sociale de la France sur le reste de l'Europe ayant manqué tout d'un coup au monde politique, on s'y épuise au dehors en mille conjectures pour savoir comment ce grand pays a disparu et ce qui va se montrer à sa place. 30 Ne craignez plus les haines, c'est un immense apitoiement sur une si étrange défaite. '*On n'en demandait pas tant, tout cela n'était pas exigé ; on aurait pardonné à moins*' ; car il faut bien que ceux qui le savent en avertissent tout haut ceux qui l'ignorent.

Sous la Restauration, nous étions protégés au dehors par l'ombre de l'Empire et par nos propres débris. Aujourd'hui, il nous faut étouffer chez nous, si nous

ne voulons pas que la rougeur nous monte au front. Qu'aucun de nous ne quitte les cendres de son feu, s'il ne veut pas qu'à une lieue des frontières les passants lui fassent l'aumône de leur pitié débonnaire. Vous ne pouvez descendre dans la rue et secouer vos pieds à votre porte, sans que votre hôte ne dise à son voisin : ' Or çà, c'est la poussière de la France.'

Au reste, nous avons tort de nous étonner de la condition où l'on nous fait descendre. L'État se renouvelle : il quitte avec douleur une ancienne 10 dépouille. Tout gémit autour de lui et se ressent de cet effort. Dans la transformation de toutes choses qui se fait autour de nous, il fallait à l'avenir une génération tout entière qu'il pût épuiser à son gré dans son creuset pour voir ce qu'il aurait à tirer un jour du pays auquel elle appartient, qu'il pût rassasier, dans un court intervalle, de gloire, de honte, d'or, de misère ; couronner d'épines, blesser au cœur, frapper à la joue, afin de faire sur elle ses essais pour les temps qui suivront et pour le peuple qui en doit profiter : 20 cette génération, c'est la nôtre.

Aussi bien, quand nous sommes nés dans la gloire de l'Empire, et quelque temps après, quand dans notre enfance nous nous sommes mis à jouer dans la rue avec ce qui restait de son dernier lambeau, nous aurions dû songer qu'un tel apprentissage ne présageait rien de bon pour notre âge mûr. Aujourd'hui, qui nous dira des nouvelles de notre jeunesse un moment si courtisée, si enviée sous la Restauration, et que l'on salua de si hautes promesses pour son âge viril ? Eh 30 bien ! nous y voilà arrivés, et notre robe virile à nous, où est-elle ? vous nous avez revêtus de douleurs et de haines. Est-ce là tout ?

Si quelqu'un le sait par hasard, qu'il nous dise où sont nos projets commencés, nos études enthousiastes, notre spiritualisme hautain et notre avenir politique dont nous étions si fiers ? N'en parlons plus de grâce.

Notre jeunesse est devenue vieillesse en quelques mois, et c'est de nous qu'il faut dire que nos cheveux ont blanchi en une nuit. L'espérance manque à nos âmes, comme le travail des mains manque à l'ouvrier sur son métier. Le ver qui ronge nos institutions d'hier, se nourrit aussi, quand il a faim, de la moelle de nos os ; chacun de nous est occupé à enterrer en secret une partie de lui-même, avec sa moitié de planche qu'il a emportée du trône.

10 De tout ce qui précède, on ne peut tirer qu'une conclusion, à savoir : que des symptômes de mort s'agitent sous nos pas. Pour qui sont-ils ? c'est la question. Quelque chose est menacé de périr dans le monde, on n'en peut plus douter. On entend dans l'État cette plainte extraordinaire qui toujours a annoncé de près une ruine dans l'histoire ; on ne sait quelle chose, mais une chose va tomber, si on n'y prend pas garde : reste donc à découvrir ce qu'elle peut être et de quel côté elle est.

20 Est-ce la France ? non, la France ne périra pas. Des institutions semées à sa surface peuvent changer ou disparaître ; des cœurs, qui battent pour elle, peuvent être frappés de mort, mais non pas elle. Plus sa misère nous étonne, plus il devient évident qu'elle recèle en elle des destinées nouvelles ; c'est un simulacre de ruine, comme d'autres ont des simulacres de grandeur. D'autres peuples sont plus riches, plus heureux, doués d'un meilleur soleil ; dépouillée et nue telle qu'on l'a faite, elle est encore plus belle 30 dans son délabrement qu'ils ne le sont dans leur puissance ; dépossédée et les pieds nus, elle conserve entre eux tous quelque chose de souverain. On a beau la pousser dans la rue, on voit d'où elle descend, où elle remonte. Qu'ils se vantent, tant qu'ils voudront, nous ne donnerions pas sa misère pour leur gloire ; nous ne changerions pas leurs royautés ni leur ambition couronnée contre cet embryon d'avenir que la

France emporte et cache sous son manteau déguenillé.

Pourquoi cela ? Le voici :

Depuis que la France a pris l'initiative dans la civilisation moderne, elle a défendu de deux manières son système contre la réaction de l'Europe, tantôt par la puissance matérielle et la prépondérance de la force, tantôt par la puissance des idées et l'énergie des doctrines politiques. Quelquefois ces deux éléments ont été réunis dans sa main, plus souvent ils 10 ont été séparés ; mais toujours quand sa force a commencé à défaillir, la puissance de ses idées a surgi de nouveau dans une égale proportion, en sorte que soit par la main, soit par la tête, il n'y a point eu d'interrègne pour elle dans sa mission sociale.

Sous Louis XIV, le génie de la pensée et le génie de la force se rencontrèrent et donnèrent à cette époque son harmonie de gloire. Dans le siècle suivant, l'action politique exercée au dehors se réduisit à rien. Mais alors, pour contenir l'Europe et la dominer 20 encore, quel effort de doctrines, quelle audace de théories, quel empressement à tout briser chez soi ! quelle ardeur des esprits à se soulever et à régner par-dessus la royauté même ! Et ils y réussissent. Voici une autre époque : cette fois les doctrines ne sont rien, l'énergie civile n'est rien, les idées rentrent désarmées, chacune en ses foyers, les principes replient leurs étendards, les conséquences s'arrêtent inclinées au pied des trônes et retournent en arrière. Mais aussi la France se sert alors de sa force, et n'a guère 30 besoin de s'armer de pensées. C'est le temps de l'Empire.

Aujourd'hui l'une de ces solutions est ouvertement abandonnée, au profit du pays, j'y consens. La force calme et fière qui sied à un vaincu, on n'a pas voulu la garder dans la victoire, je l'admets. On a voulu faire un pas dans l'humanité, et rentrer dans

le fourreau la grande épée qui pouvait briser le nœud gordien des sociétés modernes. Tout cela, nous le louerons si l'on y tient. Mais il faut être conséquent. Voilà le pays suffisamment alangui, démantelé, et contraint d'être sage quand il ne voudrait pas l'être. Non, la force ne résistera pas cette fois à la force. Reste donc pour nous sauver l'énergie des doctrines et des institutions politiques.

L'Europe constitutionnelle, telle que nous l'avons décrite ci-dessus, frappe à la porte de la France, et menace de passer le seuil. Quel est le mouvement naturel et la loi de la France, si ce n'est de monter d'un degré plus haut à l'échelle de ses libertés privées, et de s'élever sans retour à la dernière conséquence de son principe vital ? De ce côté, elle a devant elle encore un champ clos, une idée crénelée, un avenir muré pour s'y fortifier et y planer à l'aise. Le continent la pressera, la foulera jusqu'à ce qu'elle soit obligée de déployer pour son salut une forme nouvelle de son droit politique. Vous verrez qu'il faudra, pour résister, qu'elle entraîne derechef les peuples qui l'entourent au nom d'une idée meilleure que la leur, et cachée plus avant au cœur de l'avenir.

Quelle qu'elle soit, cette forme mystérieuse où on la pousse, et qu'elle avouera quand elle ne pourra faire autrement, c'est le bouclier magique d'Arioste, qu'un voile recouvre à l'arçon de sa selle, et qui suspendra son ennemi à son enchantement, quand il brillera au soleil.

Songez bien que la France s'avance à la tête de tout un mouvement européen. Le reste suit de près. Il est trop tard pour réfléchir ou pour se renier. Le pouvoir a beau regarder en arrière, la France ne peut plus s'arrêter, sans que mille langues étrangères ne lui crient aussi à son oreille : ' Marche, marche ' ; ni reculer, sans que tous ces peuples acharnés à la suivre ne lui passent sur le corps. Placée entre un démembrement et un nouveau changement de la loi organique,

quel pays hésiterait ? La France moins qu'un autre, car la France est le Protée des libertés modernes.

Rien ne lui coûte pour changer de forme, en gardant sa pensée. Vous terrassez en elle le génie du dix-huitième siècle, et vous allumez l'incendie de l'Empire. Vous éteignez l'Empire, et vous retrouvez dans vos mains le génie de 89. Vous lui liez les mains, son esprit vous submerge ; vous tarissez son esprit, c'est son bras qui vous tue.

Il faut choisir : l'Europe d'aujourd'hui croit n'avoir qu'à se pencher de son côté pour la prendre ; et quand l'Europe se baissera pour ramasser son territoire, au lieu de villes et de champs reconquis, elle ne relèvera de terre que des idées armées, et des faits accomplis qui renversent en une heure des royautés d'un jour, comme des royautés de mille années.

Ainsi, en tout cela, la fortune du pays est hors de cause. Les dangers que nous voyons ne sont pas ses dangers, et ce n'est pas lui que menacent de tuer les germes de mort qu'on trouve à sa surface ; mais, s'il est une chose triste à voir et qui vaut une larme, c'est une monarchie qui, à peine née, appelle sur soi tous les périls de son époque. A chaque degré qu'elle descend devant l'unité du continent, le pays monte et s'élève à sa place. Pour chacun de ses droits qu'elle abandonne au monde, un autre de ses droits lui est enlevé chez elle ; ce qu'elle donne aujourd'hui au prix de son éclat, demain il faut qu'elle le rachète au dedans au prix de sa substance ; placée entre deux forces opposées qu'elle nourrit elle-même, la réaction de l'Europe et le pouvoir populaire, et qui, chacune de son côté, lui arrache un lambeau ; quand elle aura tout cédé à l'une, elle aura aussi tout cédé à l'autre, et ne se survivra que dans ces deux forces rivales qu'elle aura l'une et l'autre grossies et refaites d'elle-même.

L'équilibre s'établit dans l'Europe, dites-vous ? Je le crois bien ; la monarchie jette, par égale partie, ses dépouilles à la tête du siècle. Et cette logique si simple, il n'y a qu'elle qui ne la voit pas. Ce qu'elle nomme la paix, et ce qui l'est pour le monde, c'est la guerre pour elle, et elle seule n'en sait rien ; ce qu'elle appelle harmonie de l'Europe, c'est son déchirement à elle. Et tout le monde en profite, sans que personne l'avoue. On dirait qu'elle pacifie l'abîme
10 pour y entrer sans bruit et sans émoi pour personne.

Et l'on voudrait que le pays souffrît ce spectacle sans trouble ! Oh ! non pas, certes. Quand un homme seul descend du haut d'une institution pour marcher à sa ruine, même s'il s'en va à Sainte-Hélène, il laisse à son pays une plaie guérissable ; mais si c'est l'institution, quelle qu'elle soit, vieille ou jeune, à chaque pas qu'elle fait pour décroître, elle ouvre un précipice à chaque foyer domestique ; un peuple entier est saisi d'amertume et de tristesse étrange, comme un seul
20 homme. Il porte d'avance le deuil d'une chose qui n'est pas, qu'il ne sait pas, qu'il ne voit pas, qui peut encore ne pas être. A mesure que cette institution descend vers son rivage, il se fait un vide inexplicable ; et quand elle achève de disparaître, on n'entend que douleur, que regrets, que mutuelles récriminations, que sourdes plaintes dans l'État, jusqu'à ce que l'abîme se soit refermé à tout jamais sur elle.

Et puis encore, pourquoi ne pas le dire ? Oui, il faut le dire, quoique cela navre le cœur ; car des ter-
30 reurs que chacun propage à demi-voix ne gagnent rien à rester contenues dans la poitrine des citoyens. Avouons-le donc avec l'effroi que de semblables paroles portent avec elles. Oui, c'est une chose mystérieuse et de funeste augure que cette royauté qui naît d'un régicide. Oui, nous le reconnaissons : c'est un symbole jusqu'ici inouï dans l'histoire, et qui porte dans ses replis des choses où nos yeux ne peuvent plonger

encore. Erreur vulgaire, préjugé mis en poudre, symbole de pardon ou de vengeance, de grâce ou de colère, qui le sait aujourd'hui ? et bien digne en tout cas de préoccuper l'attention du monde, puisqu'il s'agit de montrer ici d'une manière solennelle qu'il n'est pas vrai, comme les peuples l'ont cru, que le fils innocent porte la coulpe du père. Ce n'est pas une question politique seulement, vous ne le croyez pas ; c'est une question religieuse, divine, une question de foi, de conscience universelle qui plane à cette heure, 10 mystérieuse et terrible, sur la France. Qu'elle la garde donc bien sa royauté, puisque sa royauté c'est le pardon, puisque sa royauté c'est l'alliance et la réconciliation. Ôtez-la, renversez-la aujourd'hui, et demain le monde retourne à son erreur ; et il reste plus que jamais convaincu que les générations sont solidaires l'une de l'autre, que lui-même il est sous le poids de son passé ; et une tristesse invincible le saisit ; et il demeure établi pour tous les siècles, que toutes les fois que cette royauté nouvelle passait dans 20 la rue et chancelait d'une manière si étrange, c'était la fortune de Philippe-Égalité qui se soulevait invisible de terre, pour renverser une seconde fois la couronne de dessus les épaules de tous ses descendants.

Ne nous y méprenons pas ; notre siècle, surpris à son avènement par la Révolution et par l'Empire, est encore courbé sous ce double effort. Pour peu qu'il se remue, sa pensée s'agenouille sous le fardeau de cette ère. Soit la Convention, soit l'Empire, toute idée plie sous le faix d'une terreur ou d'une admiration ; 30 et au plus fort de ses projets, quels qu'ils soient, le genre humain d'aujourd'hui penche encore la tête sous son diadème de sang et sous sa couronne de fer.

On a vu toute une époque vivre au jour le jour dans l'attente d'un danger imminent, et ce péril n'être au fond que le retentissement d'un péril passé ; car il est visible que le bruit de guerre universelle qui

éclate depuis un an n'est que l'écho des marches de la Convention et de l'Empire dans le génie de notre époque.

Que l'on ne fasse honneur à personne de l'avoir évitée. Elle était impossible : la guerre de principe n'était pas plus faisable pour l'Europe le lendemain de Juillet qu'elle ne l'est aujourd'hui. Pourquoi cela ? Parce qu'elle est achevée, parce que les faits accomplis ne s'accomplissent pas deux fois, parce que le germe de guerre que 89 avait jeté dans la société moderne a été épuisé par les batailles de la Convention, parce que l'Empire a assumé sur lui et dévoré toutes les grandes conséquences militaires du dogme de la Révolution française.

Quand la Réformation parut en son temps, elle aussi apporta dans le pli de sa robe de moine la guerre de Trente Ans ; il fallait cet espace pour épuiser sa colère et pour vider sa querelle. Mais on ne revit pas, après cela, deux fois la guerre de Trente Ans ; on n'alla pas déterrer les os de Wallenstein dans le cimetière d'Égra pour leur dire :

'Recommencez ce que vous avez achevé.' On ne revit pas deux fois Gustave ni Tilly, et personne, ni catholique ni protestant, ne se soucia de remettre, après un demi-siècle, ses morts en bataille. Le principe nouveau avait survécu à l'attaque du monde, et le monde s'y soumit.

Aujourd'hui il en est de même. A la parole de Luther, il a fallu le bras de Gustave-Adolphe ; à Mirabeau, Napoléon ; et dans les deux cas, ces deux hommes se suffisent l'un à l'autre. Cherchez dans les plis de la Révolution un germe de guerre, une cause de querelle, un signal de bataille que Napoléon n'ait pas ramassé, un sujet de conflit européen qu'il n'ait pas relevé, une conséquence militaire qu'il n'ait pas développée, vous n'en trouverez point ; et c'est sa grandeur, d'avoir absorbé en lui tous ces faits, toute

cette colère, toutes ces chances, et de vous avoir rendu aujourd'hui impossible, pour la même cause, la grande guerre, la guerre universelle.

La monarchie et la démocratie peuvent donc à cette heure batailler tant qu'elles voudront chez elles, personne ne s'armera plus au dehors pour les séparer. Chacun est livré à sa force naturelle et intime. Plus d'alliances artificielles, plus d'espérances trompeuses. Ce sont deux principes qui s'arment en champ clos pour le jugement de Dieu. Les voilà tous 10 deux nus et dans une enceinte isolée qu'ils se sont faite eux-mêmes ; tous deux seuls, irrévocablement seuls, sans moyen de détourner ailleurs ni de retarder la lutte. Le pouvoir populaire n'a plus d'alliés au dehors ; mais le pouvoir royal non plus, ce qui reste de lui ne suffisant plus pour occuper le monde à sa défense ; et quand ce serait lui qui viendrait à périr, l'Europe, cette fois, ne s'en troublerait plus que pour ramasser sa dépouille, si on la laissait faire.

Je me trompe pourtant : entre ces deux grands 20 pouvoirs, quelque chose s'est interposé ; nous, hommes d'hier, classe sans nom, pouvoir sans nom, aristocratie sans passé, qui avons ramassé sur les degrés de la Révolution ce que nous avons pu trouver des restes de l'aristocratie défaite ; nous, un tronc sans chef, qui s'en va en portant sa tête dans sa main comme le saint Denis du peuple. Et, ce qu'il y a d'effroyable, la monarchie suit à travers champs ce corps décapité, et ne voit pas qu'à la première pierre, ce je ne sais quoi qui est nous, c'est-à-dire qui n'est ni plèbe ni 30 noblesse, va tomber dans la rue et laisser échapper sur le pavé l'ancien chef découronné de la vieille oligarchie que nous tenons et raffublons dans nos mains.

Nous faisons de notre mieux pour supporter le poids de notre époque ; mais nous n'avons pour cela ni la force du peuple d'aujourd'hui ni le fer de la noblesse d'autrefois. Que nous reste-t-il donc à faire ?

Nous préparer à périr dignement, comme ont péri tous les pouvoirs supérieurs qui nous ont devancés ; car ce que l'on fait pour nous sauver nous tue, et notre grandeur est de nous résigner tôt ou tard à tomber sous les pieds de l'État pour empêcher sa chute. Nous avons cru qu'il se ferait un miracle pour nous, et que le pouvoir des temps modernes, descendu par bonds jusqu'à nous, s'arrêterait à nous. Nous avons détourné les yeux de cette autre démocratie sans fond qui nous regarde béante. Nous avons dit à haute voix en nous voyant et en nous croyant seuls : 'Dieu merci, c'est assez descendu.' Et nous avons laissé tomber ainsi, sans le vouloir, notre secret dans ces cercles de lentes représailles que nous creusons de nos pieds.

Chose étrange ! on avoue l'esprit de changement dont la France est saisie, et l'on cherche des institutions contraires à cet esprit pour le tenir en lesse ; mais un peuple ne vaut rien à faire le stoïcien, et il ne tend pas longtemps des embûches à sa propre nature. Si la mobilité, comme on le dit, est le génie de la France, c'est la mobilité qui s'organisera chez elle et qui trouvera en soi son remède et sa durée.

Le pouvoir aristocratique et le pouvoir monarchique ont eu, chacun dans le passé de la France, des siècles pour se développer à l'aise. Reste le pouvoir démocratique, avide, lui aussi, d'une place égale dans le temps, pour s'y consumer à son tour, afin que tous les faits de la société moderne étant accomplis, et toutes ses solutions épuisées sur les ruines de toutes les formes, s'établisse un jour dans ses fondements l'ordre nouveau dont le monde est en travail, et que personne ne peut aujourd'hui ni définir ni prévoir.

1831.

IV

De la Philosophie dans ses Rapports avec l'Histoire politique.

Si l'on considère le mouvement imprimé au monde par la Révolution française, on finit par découvrir une chose qui jette dans un grand étonnement : c'est que, hors d'elle et loin d'elle, soit l'écho de ses pas, soit une intime sympathie, tout ce qui se passait chez nous à la lueur du jour, dans le monde civil, apparaissait ailleurs en même temps, dans le même ordre, sous une succession impalpable d'idées, de théories et d'abstractions.

La suite entière de la philosophie allemande paraît 10
être, en effet, l'ombre réfléchie de la vie politique dont le foyer était en France. A mesure que notre pays entrait, les armes à la main, dans une période nouvelle de son histoire, ce changement se résumait en même temps dans les théories silencieuses du Nord. En ne consultant que ces systèmes l'un après l'autre, on pourrait retrouver sous leurs fantômes les empreintes de sang, le mouvement des assemblées populaires, le soleil des champs de batailles, et chacune des phases politiques par lesquelles nous avons passé. 20

Kant a le même caractère que la Constituante ; mêmes espérances illimitées, même enthousiasme du devoir, mêmes acclamations sur sa réforme inattendue. Lui aussi croit retenir l'avenir sur le seuil qu'il entr'ouvre ; l'héroïsme est la condition de sa philosophie morale, comme il le devait être de la société enfantée par la déclaration des droits. Fichte, qui le suit, est le génie abstrait de la Convention ; son principe est celui de la Montagne appliqué à la connaissance de

l'univers. Hormis cette inexorable république, qui poussa aussi loin que lui le mépris du passé et de la tradition ? qui fit mieux que lui l'apothéose de la volonté humaine ? qui dompta ou nia plus hardiment que lui la nature elle-même ?

Imaginez un de ces hommes de 93, sorti brusquement de la mêlée ; le voilà qui a dépouillé la ceinture et la panache ; il a essuyé la sueur de son front. Sur quelque cathèdre isolée, avec la ferveur qu'il rapporte des clubs, au lieu de décimer les peuples, les rois et les armées, il ne délibérera plus que sur les idées et sur la substance infinie. Ce montagnard, s'il a du génie, sera Fichte lui-même. Il règne couronné de son seul vouloir. Il décrète, il met au ban, il fait, il défait la création éternelle, comme la Convention dispose de l'histoire qui se fait autour d'elle.

Quand la pensée de l'homme fut si exaltée que, par la seule énergie déposée dans un peuple, elle créait en un jour une Europe nouvelle, cette souveraineté exercée sur l'histoire s'agrandit dans la philosophie jusqu'à l'idée de la souveraineté de l'homme sur l'univers. Ce qui confirme cette analogie, c'est que, de sa solitude, Fichte proclama lui-même que tout son idéalisme allait au même but que la carrière si réelle et si rude où s'avançait la France. On vit pour la première fois un métaphysicien s'aider ouvertement d'une révolution flagrante pour y chercher l'image de ses abstractions. Le Dieu qu'il se fit fut un Dieu terroriste qui, de son banc solitaire, traduisait pêle-mêle à sa barre les siècles, les idées, la nature, la matière et la vie, les décimant, les reniant à tout hasard, et ne trouvant à se repaître que de leurs communes ruines.

Après ce temps vient l'âge que nous appelons l'Empire. Comme il devait avoir pour mission de faire sortir de son foyer le génie de la Révolution française, de l'entraîner sur tous les grands chemins, de le répandre dans l'histoire, il se trouva qu'en même

temps, et par un effort analogue, la philosophie, sortant de l'enceinte passionnée où Fichte la tenait enfermée, s'éleva à un degré semblable d'universalité. Il faut ajouter qu'elle jetait, à sa manière, le même éclat que l'histoire contemporaine.

Si la gloire de cette époque s'appuyait d'un côté sur les pyramides d'Égypte, et de l'autre sur les bords du Danube, la philosophie de Schelling embrassait à la fois les rêves d'Alexandrie et le panthéisme des Scandinaves. Aucune théorie n'avait montré d'ailleurs une marche plus aventureuse ni plus facilement conquérante. Le respect pour la force physique, que les peuples venaient, l'un après l'autre, de porter jusqu'à l'adoration, se changeait dans cette école en un culte abstrait de la nature. Pendant que l'on retrouvait dans le héros de ces jours la figure et le génie d'un conquérant oriental, la philosophie avait pris subitement de son côté tous les traits de l'Asie. Si Napoléon ramenait les longs jours d'Orient, elle aussi grandissait jusqu'aux proportions colossales des systèmes indiens. Quand l'Empire vint à tomber, cette philosophie, comme le génie de sa destinée, pâlit et s'évanouit en même temps que lui. Avec cette Babel politique que nous avions nous-mêmes construite, s'écroula l'ombre mystique qu'elle projetait dans l'intelligence de l'humanité.

Alors on vit, dans quiconque avait la force, un empressement extrême à renouer la chaîne des traditions ; et pour que cet aspect nouveau du monde parût sans tarder dans le principe de la philosophie, Hegel fonda son école au centre de la Sainte-Alliance. Ce moment d'enchantement où étaient tous ces rois de retrouver leur passé si facile à refaire, cette surprise du monde en se rattachant si vite à sa chaîne rompue, ces ruines qui se réparaient sur le chemin et qui faisaient autant d'arches triomphales à qui en demandait, donnèrent une idée extraordinaire de la puissance

vitale de ce que l'homme imagine avoir détruit. Et cette nécessité tout à coup renaissante, cette loi de subir son passé, ce joug de la tradition qui s'accroît en durant, cette servitude volontaire où tout le présent restait évanoui, devinrent le dieu nouveau de cette nouvelle époque.

Dans ce monde haletant, aussi épuisé de liberté que d'esclavage, la spontanéité qui manquait à la société manqua aussi à la philosophie. Ce fut la consécration divine de toute autorité, la sanction du plus fort, un mot échappé à l'abattement de l'univers, et pris pour sa dernière idée. Comme alors toute histoire semblait suspendue et muette, et que la résignation était la seule chose qui parût dans les peuples, la philosophie ne sut elle-même que chercher et fonder le présent ; son caractère fut de n'avoir aucun pressentiment du lendemain.

De même que M. de Maistre avait résumé la théorie du catholicisme renaissant, Hegel dévoila la raison et la dernière ressource de l'ordre politique qui venait de triompher. Mais lors même qu'il exprimait avec une grande profondeur la situation de ses contemporains, ceux-ci avaient un invincible éloignement à regarder leur image dans un miroir si fidèle. Une répugnance populaire protesta toujours en Allemagne contre cette dernière école. Formée au centre de la monarchie prussienne, c'est là qu'elle continua de vivre, et elle ne se développa à l'aise que derrière les trophées de Waterloo.

Hors de ce mouvement, un autre se formait dans l'intérieur de la France ; il se nommait éclectisme. Née sous le glaive de la Restauration, cette philosophie était ce qu'était alors la France : une éclatante résignation aux principes discordants qui faisaient invasion parmi nous à la suite des peuples, un traité de paix entre le Midi et le Nord, entre le Couchant et le Levant, une trêve demandée à l'Écosse de Water-

loo, à l'Allemagne de Leipsick, un dénombrement d'idées naturellement ennemies, qui, après le dénombrement des armées étrangères, venaient faire une alliance d'un jour, et vivre ensemble sous la tente.

Le peu d'énergie qui nous restait, et l'impuissance de mettre au jour aucun élément nouveau, nous rendaient éminemment propres à cette diplomatie envers les théories. Chaque système vint, comme dans un congrès d'idées, transiger avec son adversaire, et dissimuler après la lutte pour obtenir au moins sa part 10 légitime. On aurait dit volontiers à chacun d'eux ce que l'on disait pour chaque instinct des peuples : Faites-vous petits, soyez le moins possibles pour tenir tous ensemble sous les Fourches Caudines. A la vérité, nous sentions bien que dès que la vie commencerait à reparaître, elle troublerait nos combinaisons artificielles, et que notre machine se détraquerait au premier mouvement : ce moment est arrivé.

Le jour où les merveilles de l'Empire étaient tombées, les esprits fatigués de l'action s'étaient réfugiés avec 20 joie à l'abri de ces systèmes abstraits, qui du moins nous voilaient le présent. A ces conquêtes philosophiques que nous fîmes sur nous-mêmes, nous comparâmes bientôt le passé triomphant qui échappait de nos mains ; et il nous parut qu'une calamité qui donnait une profondeur si vaste et une originalité si créatrice au génie de la France n'était pas sans compensation. Longtemps nous restâmes ainsi convaincus que nous assistions à l'une de ces époques décisives qui changent la face de la science, jusqu'à ce que ceux qui 30 s'étaient écartés le plus loin finirent par s'apercevoir que ces dogmes philosophiques ne nous appartenaient pas, et que cette résignation dans la défaite était encore un don de nos vainqueurs.

Alors, nous l'avouerons, il y eut pour nous une heure amère ; ce fut celle où nous reconnûmes qu'en effet ces systèmes, auxquels nous avions livré notre

âme, n'étaient rien que le reflet inconsistant, l'ombre confuse et décevante des théories déjà chancelantes en Allemagne. Tout ce que nous pensions émané librement du génie national, nous le trouvions chez les autres déjà près de sa ruine. Nous avions accepté, pour remède à nos misères, une source d'idées déjà épuisée et tarie par nos maîtres. Après eux, nous allions recueillant leurs systèmes, à mesure qu'ils les rejetaient, vides et désenchantés ; et plus dépendants
10 mille fois dans le principe de notre philosophie que nous ne l'étions dans la vie politique, nous bâtissions notre foi de tous les débris de leur propre croyance.

Au dix-huitième siècle, la France alla aussi chercher ailleurs que chez elle le germe de sa philosophie. Mais cette idée qu'elle avait empruntée, de quelle manière souveraine elle sut l'appliquer dans les affaires de l'État ! comme elle s'en fit avec génie une épée éclatante pour délier le nœud gordien des temps modernes !

Reconnaissez, si vous le pouvez, le théorème de
20 Locke dans cette parole qui, sous toutes les formes, enthousiasme, déclamation, stoïcisme, épicuréisme, austère, moqueuse, insaisissable, prend pour siens tous les dangers, toutes les misères, toutes les larmes d'un siècle. Au contraire, si quelque chose devait montrer combien notre philosophie de la Restauration répugnait au cœur du pays, c'est de voir ce qu'elle est devenue à l'œuvre, sitôt que ce dernier l'a appelée à son aide. Trois jours d'épreuves ont suffi pour la disperser de telle sorte qu'on en cherche en vain la trace.
30 Disons-le hautement : la philosophie a abdiqué sa mission depuis qu'une révolution a passé devant elle sans qu'elle s'en soit mêlée. Quand on s'est aperçu qu'elle faisait assez bon marché d'elle-même pour échanger son principe et sa haute ambition contre la première chance que le monde lui offrait à sa roue, quelle estime lui est restée dans un pays dont l'effort le plus grand avait été de la supporter sans fiel ? Après avoir vu

une religion se tuer de sa main, il nous restait à voir une philosophie s'étouffer à son tour par les mêmes moyens ; car la défiance que l'on avait pour les dogmes, on l'étend aux idées dans un temps où chacune d'elles porte sur le front la marque d'une apostasie récente.

Il ne manque pas de gens qui s'en vont nous montrant au doigt nos théories d'hier retournées aujourd'hui contre nous. Cette foi dans la pensée, qu'on avait réveillée à grand'peine, la voilà donc détruite de nouveau, et le pays, joué ou croyant l'être, s'étourdit et 10 se rejette à plaisir dans le tumulte de l'action. Lois éternelles, harmonie de l'histoire, monde infini à lui seul visible, toutes paroles éloquentes il y a deux ans, aujourd'hui vides et mortes, et qui coûtent plus de temps à réhabiliter que des royautés découronnées !

Si une de ces philosophies sensuelles, longtemps redoutées par avance, se fût mise à se faire tranquillement sa part dans l'État et à se retirer à l'approche du danger, il y aurait là une conséquence logique que nous saurions priser autant qu'un autre. Mais, au 20 lieu de cela, si c'est le spiritualisme exalté qui, tout plein de sa foi, s'en va du haut de sa récente victoire tomber et s'arrêter dans les mêmes convoitises que l'école ennemie ; si c'est l'idéalisme qui, pour sa première épreuve, se range à tout hasard sous le joug du premier pouvoir qui l'accepte ; si, pour se faire plus léger, comme un affranchi qui défait sa tunique, il se débarrasse lui-même de ses chimères, de ses nobles désirs, de l'infini qui le gêne ; je dis qu'à ce spectacle la conscience d'un pays se bouleverse, que matérialisme, 30 idéalisme, toute philosophie s'évanouit à ses yeux dans le même néant, que l'idéalisme apostat est pire que le sensualisme avoué ; et pour celui qui assiste à cette confusion, il faut qu'il ait le cœur de la signaler, quoi qu'il en coûte, ou qu'il brise sa plume.

Outre ces philosophies dont je viens de parler, je voudrais en apercevoir quelque autre ; je la regarderais

avec attention pour y démêler le caractère de l'avenir vers lequel nous allons. Par malheur, il n'en est point d'autres, et celles-là même que l'on croit florissantes, sont déjà frappées de mort.

Il est évident que lorsqu'une école nouvelle viendra à paraître, un branle nouveau sera donné en même temps à l'univers politique. Tant que l'État chancelle à l'œuvre, que sa victoire est incertaine, qu'il se résigne chaque matin à douter de lui-même, il y a aussi autour de lui mille formes d'art, des systèmes, des solutions entreprises, des cultes commencés qui se cherchent sans pouvoir se trouver dans ces demi-ténèbres et cette demi-lumière qu'il répand sur lui-même. La pensée hésite et s'arrête en même temps que l'action politique.

Poursuis donc ta route, ô mon glorieux pays ! foule sous ton char nos frayeurs et nos vœux de retour ; car tu n'emportes pas seulement des peuples, des corps, du sang, de l'or et des voix confondues, mais aussi tout un cortège d'idées, des arts, des cultes et des dieux inconnus qui se hâtent sur tes pas, comme le cercle des heures sur les pas du matin.

Novembre 1830.

V

Des Arts et de la Littérature. — Goethe.

Goethe vient de mourir. C'est le moment de s'écrier : Le roi est mort ! vive le roi ! Un siècle finit, un siècle commence. L'art est mort ! l'art vient de naître. La gloire dont se couronne incessamment le genre humain ne veut point d'interrègne ; sitôt qu'elle a mis son mort au tombeau, elle va chercher et sacrer dans les langes l'enfant de l'avenir. Que

tous les enfants au berceau écoutent donc le glas de cette cloche qui retentit en Allemagne ; qu'ils se retournent en disant à leur mère : — Ma mère, ma mère, que me veux-tu ? car c'est l'heure où le génie de la poésie va ceindre de l'auréole celui d'entre eux qui doit continuer l'héritage du grand vieillard.

En quel état Goethe laisse-t-il l'empire de la poésie et de l'imagination ? Autour de lui, dans son pays, il ferme cette époque d'harmonie et de repos qui se rencontre au commencement de presque toutes les littératures. Tant que l'Allemagne resta en observation dans l'Europe, et qu'elle se fit de la Révolution française un amusement pour sa fantaisie ; tant que rien de ce qui se passait autour d'elle ne la fit sortir de sa sérénité, l'art, même abstrait, satisfaisait tous les esprits. Comme le pays, dans les questions qui se débattaient sous ses yeux, ne prenait point encore parti ; qu'au contraire, il se laissait pousser aveuglément par le flot de l'histoire, il ne demandait pas à la poésie de s'engager plus que lui. L'art était une religion de laquelle on n'exigeait rien, si ce n'est de dominer assez le bruit des affaires contemporaines pour n'avoir rien à démêler avec elles.

Étudiez toutes les créations de l'imagination allemande dans la première partie de cette époque tumultueuse, vous les trouverez toutes entourées d'une auréole de paix, comme ces vierges byzantines que j'ai vues, avec leurs gloires d'or, sourire en plein air sur les murailles de leur église battue d'une éternelle tempête. Il arrivait précisément le contraire de ce qui s'était passé dans le monde grec. Les institutions et les passions politiques s'étaient levées là pour porter jusque sur la crête des montagnes les prodiges des arts. Ici, l'État disparaissait, pour laisser l'art se montrer seul, se mouvoir seul sans condition et sans limites, dans l'univers fait de ses œuvres.

Qu'on lise toutes les compositions de la fin du

siècle dernier, et qu'on dise, si l'on peut, de quel établissement politique elles ont gardé l'empreinte. Je suppose, pour un moment, que l'histoire contemporaine ait tout à coup disparu du souvenir des hommes. La monarchie de France est tombée en un jour sans que personne puisse dire où elle a laissé seulement la poignée de son épée. On ne sait ce que signifient et cette date de 89 et ce surnom de Mirabeau. La Convention a essuyé ses mains mieux
10 que Macbeth, et j'ignore même si elle a été jamais. Des douleurs et des joies qui, pendant ce temps-là, ont agité les hommes, pas un homme n'a gardé la mémoire. Ce que c'est que la Révolution française, je l'ignore entièrement, aussi bien que l'état du monde tant qu'elle dura : et ce nom de Napoléon, personne ne peut me dire ce qu'il renferme, ni qui l'a porté, ni si quelqu'un l'a en effet porté.

Me voilà dans une étrange perplexité et dans une véritable épouvante de ne rien connaître de ce qui
20 me touche de si près, et de ne pouvoir remonter à la source des mouvements de haine et de douleur qui s'agitent, sans cause apparente, comme des ombres sans corps au fond de ma pensée. Pourtant, dans ce dénûment de témoignages politiques, il me reste quelque chose. Les poètes d'un grand peuple ont assisté à chacune des révolutions que j'ignore. Sans doute, ils auront conservé dans leurs urnes les larmes des peuples que je cherche ; ils auront gardé en eux-mêmes l'image de ces temps qui, ailleurs, sont effacés
30 sans retour ; je vais retrouver dans leurs œuvres ces jours de fête ou de deuil, ouir ces cris subits que toute une race d'hommes a fait entendre, et qui autrement sont évanouis pour toujours.

Dans ce dessein, le premier homme que j'interroge est celui qui a conçu l'épopée de l'esprit allemand. Il a personnifié, dans les deux personnages de Faust et de Marguerite, les deux génies qui sont éternelle-

ment aux prises l'un avec l'autre, dans le sein de son peuple : l'extrême réflexion et l'extrême naïveté, tout l'héritage de science du genre humain et toute la poésie virginale d'une race nouvelle qui n'a encore été mêlée ni aux rumeurs ni aux convoitises de l'histoire.

Le caractère étrange de cette œuvre annonce bien que quelque chose d'inouï vient de se passer dans le monde, et que les sociétés ont tenté de se réformer tout à coup d'après un type inconnu jusque-là. Mais, si ce fut un progrès ou une chute, un bien ou un mal, 10 le poète ne s'en inquiète pas ; il propose son énigme dans le désert, et il donne à chacune de ses œuvres le repos et l'immobilité d'autant de sphinx qui entourent sa pensée sans l'expliquer ni l'éclairer. Voilà Goethe.

A côté de lui, n'interrogez ni Wieland ni Herder. Leur sérénité est plus grande et plus irréfléchie encore ; ils ne portent ni l'un ni l'autre l'empreinte d'aucune des douleurs de leur temps ; je peux croire, si je veux, qu'ils ont écrit au sein d'un repos oriental, en ces 20 lieux où l'on n'entend, pendant une vie d'empire, que bruire la feuille d'un palmier, et souffler la brise sous la porte d'une ville du Delta.

Au milieu de ces hommes, il en est un pourtant qui semble avoir partagé le tourment et la fièvre de son époque ; il est possédé d'une inépuisable inquiétude. La rencontre de je ne sais quel abîme a bouleversé, exalté son génie. Cet homme est Schiller : on sent dans ses paroles, qu'un orage ébranle la terre sous ses pieds ; mais il est le seul qui trahisse ainsi 30 son épouvante. Ses contemporains le lui reprochent amèrement ; calmes et sereins, ils ne manquent pas de lui dire à leurs manières, sous toutes les formes : *Et moi donc, suis-je sur des roses ?* La critique des frères Schlegel, héritière de celle de Herder, impassible, louangeuse, cérémonieuse, avec plus d'étendue que de profondeur, servait à la pompe de l'art, sans

l'instruire néanmoins de ce qui se passait au dehors. Elle ressemblait, au milieu des compositions de cette époque, à ces conseillers intimes qui escortent magnifiquement le pouvoir en Allemagne, à la condition de ne lui conseiller jamais que sa gracieuse volonté.

Dans le même temps (c'était sous la Convention), se réveillait une espèce de ménestrel, qui s'était endormi, apparemment, depuis des siècles, avec son empereur dans le château ensorcelé de Barberousse. Personne, en effet, ne se montra jamais plus étranger à tout le monde moderne. Ce n'étaient qu'oiseaux merveilleux, chars de fées, coupes enchantées, oiseaux qui parlaient, poésie plus diaphane et plus insouciante que la demoiselle aux ailes empourprées sur un lac de la Forêt-Noire. Connaissez-vous l'Ariel des poètes qui recueille les diamants du ruisseau, les paillettes du sable, les clous arrachés aux pieds des chevaux du matin? De son marteau de nain il polit le pur cristal où le monde entier doit reluire ; c'est Tieck, le sylphe espiègle qui se joue de lui-même et des autres, le vrai bouffon de l'univers, l'héritier du cordonnier Hans Sachs et des compagnons de la maîtrise. Cette fois, l'art s'est-il assez séparé de l'humanité contemporaine? Non, pas encore ; poursuivons. Il y a au delà un terme qu'il faut franchir ; ces figures sont encore trop réelles et trop chargées de matière. Il faut qu'elles n'aient plus ni corps ni formes, qu'elles ne relèvent ni du présent ni du passé. Si l'on ne peut s'affranchir de l'univers visible, du moins, nul ne s'inquiétera plus d'imiter la nature. Le mysticisme inventera une autre terre, un autre ciel, un mélange de couleurs surnaturelles ; rêves de l'esprit créateur, les mondes, comme des fantômes, passeront et chancelleront au sein d'une nuit éternellement privée d'aurore. Du haut de ce firmament inconnu que le spiritualisme a fait, les anges de Jean-Paul Richter étendront leurs ailes blanches pour achever de cacher et d'étouffer,

sous leurs envergures de vingt coudées, les cris et la détresse de l'univers réel.

Voilà donc une littérature dans laquelle ne se retrouve pas jusqu'ici un seul écho de la société politique. Depuis l'antiquité, l'art, il est vrai, a tendu sans cesse à se débarrasser des liens et des formes du monde visible. Mais un tel degré d'abstraction ne pouvait être atteint que par la race germanique. Elle a commencé à paraître en même temps que l'Évangile, pour spiritualiser le monde. A chacun de ses âges, sa mission a été de perpétuer le miracle de la pensée sans la forme : un paganisme sans victime, une épopée sans merveilleux, un christianisme sans autel, un droit sans code, un art sans patrie.

VI

Réveil de la Nationalité allemande depuis 1813 *et* 1814. — *Koerner, Uhland.*

Le dernier terme du spiritualisme avait été franchi ; rien n'était plus naturel qu'une réaction en sens contraire. Cette réaction fut décidée le jour où l'Allemagne, en se jetant dans la mêlée, changea, en 1813 et 1814, le droit public de l'Europe. Dès ce moment, le principe de l'art fut aussi changé chez elle. La grande école, dont nous avons parlé plus haut, avait eu le temps d'accomplir tout ce qu'elle avait à faire. Il ne lui restait pas un seul grand ouvrage sur le chantier. Soit qu'elle eût elle-même la conscience que son temps était fini, soit que sa pensée fût en effet épuisée, elle s'arrêta et regarda faire l'avenir. Il arriva alors que son repos, qui avait paru sublime, ne satisfit plus un patriotisme qui venait tout récemment de mesurer sa force. On appela froideur ce que l'on avait appelé sérénité, et indifférence ce qui avait semblé élévation

divine. On gardait rancune à des chefs qui n'avaient voulu se mêler en rien des affaires de ce monde, tant que le sol allemand avait tremblé dans les batailles. Maintenant ils étaient accusés de ne s'être pas fiés plus tôt à la victoire.

En effet, c'est une erreur de croire que Goethe, jusqu'à sa mort, n'a rencontré qu'une aveugle adoration. Une opposition retentissante s'était élevée, au contraire, contre sa toute-puissance. C'était un véritable ostracisme que cette critique qui, dans ces derniers temps, s'évertuait chaque matin pour lui dire dans sa langue : *Je suis las de t'entendre appeler le juste.* On ne sait pas assez combien ce génie cosmopolite avait, à la fin, froissé d'enthousiasmes sincères, ni combien cette main de marbre avait effeuillé, sans y songer, de vertes couronnes sur son chemin. C'est lui qui a donné à l'Allemagne la connaissance du bien et du mal ; cette science s'est trouvée si amère que plus d'un penseur la lui reproche encore. Les caractères passionnés étaient surtout déconcertés par son impartialité. Les puritains de la vieille Allemagne finissaient par s'alarmer à mesure que cette vie inépuisable déroulait, sous leurs yeux, ses métamorphoses. Tout un siècle avec lui marchait debout, corps et âme, au milieu d'un autre siècle, et faisait ombrage au présent.

Cette impassible puissance causait aux partisans de l'école nouvelle le même déplaisir que, chez nous, le persiflage de Voltaire avait inspiré, sous l'Empire, aux écoles de madame de Staël et de M. de Chateaubriand. Autant on s'était autrefois livré avec candeur aux expériences de Goethe, autant maintenant, désabusé et blasé, on prétendait ne pas se laisser duper par ses pièges. Ce n'était plus le despotisme du génie à son avènement ; ce n'était plus le Napoléon de l'art qui fondait de lui-même son droit impérial sur chaque parcelle de la nature où son cheval avait secoué sa

crinière. Non ! l'avenir, qui mine autour de nous tous les corps politiques, minait aussi ce grand pouvoir. Peu à peu l'adoration que Goethe avait fait naître trouvait des sceptiques et des réformateurs. Sa royauté limitée, controversée, était souvent insultée, sans que le vieux lion tendît jamais la griffe.

L'art allemand s'imposa ainsi le devoir de se faire national ; cet horizon vague dans lequel il avait erré jusque-là, il voulut l'enfermer entre le Rhin et le Danube. Il s'assit désormais, comme un laboureur fatigué, sur la borne des champs de bataille. C'est alors que l'Allemagne commença à se prendre elle-même pour but de ses recherches. Les frères Grimm scrutèrent son antiquité primitive, dont on n'avait connu, depuis Klopstock, qu'une fausse et théâtrale image.

Tout changea. La musique ne fut plus, comme dans Mozart et Haydn, l'âme émanée de tous les lieux, l'harmonie générale et diffuse qui sort du Nord et du Midi, de l'Italie et de l'Allemagne, l'écho nombreux et sans nom du genre humain dans un sein retentissant, la voix qui part à la fois de la mer de Venise, des rayons du soleil sur un oranger de Naples, des herbes du Colysée, des lèvres des femmes de Salamanque, des guitares de Séville, des citronniers d'Andalousie. Ce fut une musique indigène, celle de Weber et de Spohr, dont on avait entendu dès l'enfance les rhapsodies errantes le soir à la porte des villes, une mélodie faite à demi de chants populaires, de soupirs dérobés aux murs fendus et aux lichens des vieux châteaux du Rhin, aux lierres et aux carrefours de la Forêt-Noire, aux cornemuses des Tyroliens ; chœur confus de toute une race d'hommes qui, après la semaine, se rassemble pour chanter le soir en attendant le jour.

Il faut en dire autant de la peinture ; l'école grecque de Winckelmann et de Goethe fut abandonnée pour

l'ancienne école allemande des peintres du quatorzième siècle. On ne se contenta plus d'aller chercher ses sujets dans l'histoire nationale. Cornélius ne voulut pas seulement continuer, après mille ans, le Banquet des Niebelungen et refaire le Faust du moyen âge ; il eut besoin d'une sympathie plus intime avec ces temps héroïques. Pour mieux s'initier à leur génie, il reprit lui-même leurs procédés. Le patriotisme du moyen âge devint une religion qui eut à
10 Munich sa chapelle Sixtine. On fit une étude toute nouvelle des fresques des cathédrales du Nord qui étaient restées oubliées depuis la Réforme ; on fouilla les murs des nefs ; on découvrit les tableaux qui tapissaient de symboles de vermillon et d'or ces églises gothiques, que nous sommes accoutumés à nous représenter toujours si nues et si obscures.

Ce fut une révélation subite que l'étude de ces fresques, et une voie inconnue où l'on s'engagea. Les dogmes philosophiques de notre époque se revêti-
20 rent des plis raides et diaphanes des vitraux de Cologne. L'infini se resserra de mille manières dans le cadre vermoulu des gravures sur bois de Nuremberg. Les passions les plus vivaces de notre temps se chargeaient du manteau d'Holbein et de ses couleurs séculaires. Pour traverser le camp de la routine, l'avenir se couvrait, comme Clorinde, de l'armure des vieux temps, et cachait sa jeunesse sous le casque et les brassards d'une époque surannée. A mesure qu'au dehors le peuple allemand se livrait davantage aux chances et
30 aux séductions de l'action politique, il faisait un dernier appel dans sa peinture au calme et à la candeur des formes du moyen âge. Ainsi Rome, à mesure qu'elle avait été plus entraînée hors d'elle-même, et qu'il n'y avait plus eu pour elle d'espérance de repos, avait cherché, sous Adrien, à retrouver, au moins dans sa sculpture, la paix des tombeaux et des sphinx de l'Égypte.

Sous l'impulsion de cette nouvelle époque, la poésie se jeta à son tour, tête baissée, dans la mêlée des invasions. Elle avait jusque-là vécu si retirée dans ses visions idéales ! la voilà soldat comme Jeanne d'Arc, en quittant l'arbre des fées. Adieu son chaume, adieu ses songes, ses nuits d'été ; elle se prit à filer avec un fuseau d'acier la trame de sa cotte d'acier, et à chanter pour sa noce le CHANT DU GLAIVE.

Ces deux années de 1813 et de 1814 se repaissaient ainsi de chants terribles et sanglants comme elles. Les poètes montèrent à cheval avec la coalition. Il y en eut, comme Iahn, dont la mission officielle fut d'exalter les armées, ce qui rappelait les anciens Bardites. Aux inventions de la métaphysique succède une poésie poudreuse qui court plus vite qu'un cheval de bataille, qui, elle aussi, fouille de son pied la vieille glèbe de l'Allemagne, qui vomit le feu de ses naseaux sur l'herbe de Lutzen, qui hennit avec la trompette, qui a la voix argentine d'une baguette de fer dans un fusil de Tyrolien. Que d'hymnes gorgés de poudre, que de joyeuses ballades flamboyèrent dans la mitraille ! que d'iambes intrépides se dressèrent debout, tout en feu, à la gueule des canons ! Alors les balles enchantées sifflaient comme des esprits dans l'air ; les sabres souriaient au soleil comme l'écharpe d'une fée du Hartz ; les poitrails des chevaux écumaient comme un flot noir du Danube ; les banderoles des lances se baignaient dans la rosée du soleil de Leipsick ! Qui dira désormais que la réalité manque à cette poésie ? Au contraire, elle en est plutôt enivrée : elle a bu du meilleur de notre sang. C'est un autre vertige. Elle est si bien à la merci des évènements, qu'elle est elle-même un clairon dans la mêlée ; la balle qui frappe Koerner au front, à l'heure où il finit le *Chant du Glaive*, achève de donner à l'art son baptême de feu.

Uhland est le Béranger de l'Allemagne. Quoiqu'il touche encore à l'époque que nous venons de

franchir, son inspiration a déjà changé de caractère. Il est venu le soir de la bataille des géants. Le bruit est déjà évanoui, l'herbe est déjà séchée, l'épée est essuyée, la lutte est achevée. Il recueille sa foi de pèlerin pour la prière avant la fin du jour. Pieux et agenouillé dans sa victoire, c'est l'ange de Novalis au bivouac ; il chante l'affranchissement du sol, la fête des deux jumeaux, le Danube et le Rhin, la joyeuse moisson qui germe dans le sang. Il célèbre
10 la renaissance de la nature, comme si elle avait été elle-même stérile et enchaînée, en Allemagne, dans les plaines de trèfle, pendant tout le temps de la conquête ; mais l'originalité de ce poète est plus profonde. L'enivrement de l'orgueil national se voile dans son âme sous l'humilité d'une vieille ballade populaire : il recèle le sentiment du libéralisme moderne sous les formes et la candeur du moyen âge ; c'est lui qui donne au génie ombrageux de notre époque la grâce des vitraux des croisades, et qui brise contre la Sainte-Alliance la
20 lance d'un sonnet féodal. Ce prétendu démagogue de 1819 est en réalité un vassal de Rudolphe qui chante sa chanson sous le prunier sauvage et sur la tour ruinée de son seigneur. Il est en poésie ce que Cornélius est en peinture ; ils représentent tous deux fort bien à leur manière l'état actuel de l'Allemagne, qui cache aussi des sympathies si nouvelles et une destinée si jeune sous la vieillesse des institutions et des formes politiques.

Je remarque, à cet égard, que la liberté a penché,
30 en Allemagne, vers les souvenirs du moyen âge, autant qu'en France elle s'en est éloignée avec antipathie. On était là carlovingien, comme chez nous on était bonapartiste. On portait là, pour signe de ralliement, après la Restauration, les boucles des rois chevelus de la première race, comme chez nous, on ramassait sous la botte de Napoléon la violette du 20 mars.

Ce que l'on appelait démagogues dans le Nord,

était une espèce de sectaires de nationalité féodale, gens de religion et de foi enfantine, vrais pèlerins d'armées, bons chrétiens, tous chargés de la ferraille du vieil empire germanique, toujours chantant, souvent priant, et qui portaient le poil fauve de Barberousse. Ainsi affublés, ils eussent fait horreur à un *carbonaro* du Midi ; pourtant, sous ce déguisement, on sentait l'instinct profond de leur pays. Pour se venger de sa longue défaite depuis la Réforme, l'Allemagne était obligée de remonter jusqu'au moyen âge. C'est là, dans la pompe de son empire écroulé, qu'elle s'encourageait au sentiment renaissant de son unité, et que son ambition allait chercher de quoi s'exalter et se rassurer. Elle réveillait, après mille ans, ses vieux Othon dans leurs caveaux aussi vite que nous, notre empereur de Sainte-Hélène. Elle mettait de l'érudition dans son complot, de l'archéologie dans son émeute. Dupes comme nous du passé, les Allemands déterraient en secret les aigles de Charlemagne et faisaient de la sédition avec le treizième siècle, pendant que nous évoquions la mémoire du soldat d'Arcole, et que nous gardions sous nos chevets le drapeau de l'an X.

VII

Goerres.

Voici le moment de prononcer un nom bien peu connu de ce côté du Rhin, et si plein pourtant de génie et d'audace, qu'il ne faut pas un faible effort pour en parler sans passion. Celui-là a reçu évidemment une puissance titanique. La nature l'a armé tout d'abord pour un duel avec son propre pays. C'est lui qui a reçu la mission de jeter pour jamais

dans l'arène cette masse inerte de l'Allemagne, et de démuseler le monstre. Il l'enchante, il le séduit, il le blesse, il l'aiguillonne, il le désespère, il le terrasse, il le foule aux pieds, il s'en fait haïr, il s'en fait dévorer ; c'est le tauréador qui va chercher dans les bois le buffle germanique. Il l'amène tout saignant à la lice de l'Europe, il le harcèle, il se met à sa merci, il en meurt ; mais le taureau, une fois déchaîné, n'ira plus ruminer sous son frêne la vieille glèbe du passé.

10 Goerres est l'apôtre et le martyr du panthéisme. Partout où un principe succombe il se met à sa place, pour le soutenir et se faire écraser sous ses ruines. Il traite les idées comme les chevaliers traitaient les veuves et les orphelins. Il les prend sous sa protection, dès qu'il les voit assez nues et délaissées ; peuples ou rois, il ne les connaît plus dès qu'il les a couronnés. Il est jacobin, absolutiste, prêtre, démagogue, papiste, ultramontain, patriote, selon que l'une de ces causes faiblit, et tout cela avec le même emportement. C'est un
20 héros qui épuise dans son âme les passions sociales et cosmopolites, comme d'autres font des passions individuelles, avant de remonter tout vivant à son Dieu le plus abstrait, et cependant, le plus éblouissant qu'un poète ait chanté. Aucun homme dans son pays n'a plus souffert et n'a été plus haï au nom de la liberté. Par une combinaison que l'on ne peut rencontrer ailleurs, il unit l'énergie d'un montagnard de la Convention aux illuminations d'un alexandrin ; il tient de Danton et de Plotin. Pendant huit ans, il a été
30 mis par la Sainte-Alliance au ban de l'Allemagne ; et c'est lui qui disait, dans son patriotisme asiatique, en parlant de l'infidélité de l'Alsace : ' Brûlez Strasbourg, et ne laissez subsister que la flèche de la cathédrale pour éterniser la vengeance des peuples allemands.'

A cette imagination héroïque, le mouvement de l'invasion avait apparu comme le signal d'une nouvelle ère sociale pour le genre humain. Mais, de cette

épopée sanglante, quand il vit sortir la monarchie constitutionnelle ; quand il vit que ces armées, qu'il avait exaltées si haut, n'avaient rapporté de toutes leurs batailles que ce prosaïque plagiat et ces couronnes éphémères, et qu'il fallait que l'Allemagne se mît encore une fois sur sa porte à mendier dans sa politique le pain du reste de l'Europe ; alors il répudia ces demi-libertés, il jeta le gant à ces bourgeoises conquêtes dans lesquelles s'entravait et se dénaturait à ses yeux la mission de son pays. Les querelles du régime représentatif et sa chétive condition ne lui semblèrent qu'un jouet pour amuser un moment les grandes destinées de l'Allemagne.

Retrouver et refaire, après Luther, l'unité des races germaniques, les pousser de nouveau dans l'histoire, comme un cavalier tout armé, c'était là, pour lui, toute la question. Mais quel serait le lien de ce faisceau de langues et de peuples ? Étroite et impuissante, la royauté constitutionnelle divisait tout, morcelait tout. Un principe religieux pouvait seul rassembler pour toujours ces membres des fils de Cadmus semés sur chacune des grandes routes de l'Europe ; quel était donc ce principe ? Goerres crut qu'un catholicisme renouvelé à la source des traditions du genre humain aurait cette puissance. Dès cette heure, il se mit en guerre avec tout le présent. Il fit le procès à la Réforme qui avait divisé son peuple, et au libéralisme qui avait achevé la Réforme ; il conçut au profit de l'Allemagne une papauté révolutionnaire, qui, assise sur le corps de l'Autriche, exercerait, pour le Nord, cette puissance de cohésion que la papauté du moyen âge avait exercée sur le Midi ; il provoqua une dictature nationale ; il appela dans l'avenir une restauration religieuse, un Napoléon mitré, un Luther oriental, pour détruire l'œuvre du Saxon.

Entre ses mains, la liberté allait se perdre dans la foi, comme chez nous, elle s'était un jour perdue dans

la gloire. En voyant autour de lui tous les peuples entamés au dedans, et qui se livraient au premier occupant, il voulut, à la manière d'un législateur asiatique, murer le génie de l'Allemagne. Avant de l'envoyer, novice et imberbe, à la conquête de l'avenir, il l'aurait volontiers, comme Moïse, amusée quarante ans dans le désert, pour la plier à sa discipline.

Telle est l'idée politique de Goerres, idée qui pèche plutôt par le manque que par l'excès d'audace. Que
10 sert de déchaîner l'orgueil national pour lui dire : Courbe ta tête sous l'aube du vieux catholicisme ! Cet homme s'en va, comme le maître des Huns, à la rencontre de Rome, et il manque aussi sa fortune, au même endroit, pour avoir tourné bride devant la crosse du chef de la ville des morts. Qu'a-t-il donc vu pour s'arrêter si vite ? Quand il fallait être réformateur et prophète, et qu'il en avait le cœur, qui lui a lié la main ? Dites-moi, vous qui le savez, quelle merveille est cachée sous cette ruine de l'Église, puisque
20 des hommes, tels que celui dont je parle, ne la peuvent toucher sans défaillir. Voilà Goerres, le fier Sicambre, qui a vu le Vatican. Il a plié le genou, lui, l'audacieux ! désormais sa fortune est détruite ; personne ne le connaît plus. Il s'en va seul, il retourne seul en arrière, sans étoile et sans guide, lui, hier encore si vanté, si aimé, si idolâtré, aujourd'hui si méconnu, si délaissé par son propre pays, qui ne pardonne, pas plus que le monde, à qui le sert, l'exalte, le trouble ou le ruine à demi.

30 De tous les écrivains de son pays, Goerres est peut-être celui qui est le plus Allemand sans mélange. On peut retrouver dans Goethe la clarté limpide de Voltaire, dans Herder le repos de Buffon. Les chefs de cette école se sont tous appliqués à modérer, par l'art, l'exubérance de leur langue virginale. Goerres est un des premiers qui ait mis son effort à exagérer encore cette inculte indépendance. Emporté par un

idiome indompté, qu'il ne conduit plus, qu'il ne régit plus, ne fermez pas la barrière à ce Mazeppa avant qu'il ne soit rentré dans le royaume des rêves et de la poésie sauvage de son peuple au berceau. La végétation désordonnée d'une forêt primitive, où tout germe, où tout meurt, où tout s'entasse à la fois, les troncs blancs des chênes centenaires, les palmiers nés d'hier que la fourmi courbe sous son pied, les carcasses des crocodiles et des serpents du déluge, peut seule donner l'idée de son style. Quand cette langue du chaos veut expliquer les intérêts actuels et ceux de la civilisation moderne, l'impuissance où elle est de se discipliner fait trop éclater son impuissance à se conformer à son époque.

Mais, quand Goerres raconte, comme il fait presque toujours, les âges héroïques de l'humanité, alors cette voix de géant sort du fond même du sujet. Cette langue est, pour ainsi dire, ciselée à l'image d'un massif d'architecture gothique. Sans se briser, sans s'interrompre nulle part, elle couronne chaque mot d'ornements et d'arabesques ; elle s'enracine partout ; elle s'épanouit et s'effeuille partout ; elle se noue en faisceaux sur ses piliers ; elle grimpe, elle descend, elle remonte sans jamais se fixer entièrement ; quand le poète a bâti ainsi son monument d'une seule pierre, et presque d'une seule phrase, la pensée s'échappe à la fin des voûtes et des arceaux de sa parole, comme la voix d'une cathédrale.

Élevé dans la philosophie de Schelling, Goerres l'a appliquée à l'histoire, comme Oken aux sciences naturelles. Dans son panthéisme orthodoxe, il recueille les traditions de tous les temps, soit chrétiennes, soit païennes, pour s'en faire une bible nouvelle. Son histoire des cultes de l'Orient est une œuvre d'art et de divination bien plus que de science. Je ne connais aucun livre qui soit plus rempli de l'enivrement de la nature. L'auteur a la marche triomphale du Bacchus

indien, et porte dans sa main la grappe cueillie au cep de la vigne mystique. Il fait apparaître les religions de l'Asie primitive, chacune à son tour, avec les instincts et la physionomie de son climat. Il y en a qui bondissent enflammées dans leurs hymnes avec les lionnes de l'Iran, d'autres qui rampent sur l'autel, autour des candélabres, parmi les serpents de l'Abyssinie, d'autres qui hennissent altérées d'avenir dans leurs prophéties, et qui, avec le cheval de Juda, frappent de la corne de leurs pieds la terre promise, d'autres qui s'accroupissent pour l'éternité avec les sphinx et le bœuf mugissant du Nil. Ce n'est point l'orient naïf et matinal, qui se lève de sa couche, comme un enfant dans la première nuit de l'univers, pour appeler son père. C'est un orient transfiguré par la philosophie, un orient ressuscité de son sépulcre, pour expliquer son enfance par sa vieillesse, son Éden par son Alexandrie, son berceau par sa tombe.

Tous ces cultes qui se suivent à des siècles d'intervalle forment entre eux une procession infinie qui va à la même fête, et un catholicisme païen qui chante par des voix de peuples son hosannah dans la basilique de l'Asie. Liturgie sublime, lorsque, dans le temple de l'univers, les empires se lèvent, les mains jointes, et s'agenouillent sur leurs ruines, comme des diacres à l'autel ; que Babylone met sa mitre d'or sur son front ; que Bactres secoue sur sa montagne l'encensoir de diamant, que l'Égypte s'assied pour prier bas sous son dais de granit, que la Chaldée sème autour d'elle ses dieux à pleines mains, comme un lévite sème au loin les marguerites et les roses de sa corbeille sur le chemin du prêtre.

Ces religions, en se succédant, bénissent, dans la terre d'Orient, le seuil où passe le genre humain pour entrer dans l'histoire, comme on bénit les trois degrés de pierre et le porche d'une église. Le soleil d'Asie est le calice de vermeil qu'un bras tient haut levé pendant

la fête sur la tête courbée de l'Arabie et de la Perse. L'infini se cache dans la nue, le prêtre sous son aube. Que les éperviers du Nil sur leurs obélisques, que les licornes de l'Euphrate en soient témoins ! Le sacrifice avance. La Judée est la victime. La voilà immolée sur son Liban. Rompue et partagée comme un pain d'expiation, que chacun goûte l'hostie, et se divise les reliques ! et maintenant la fête est finie ; l'Orient lève sa tente. Ninive et Babylone, rendez vos habits d'or et vos aubes brodées. Ecbatane et Persépolis, 10 dépouillez vos manteaux empourprés et vos mitres de diamant. Passez, tombez, croulez. Si quelqu'un vous demande : Qu'avez-vous fait du dieu ? répondez par un soupir de vos déserts.

La nature, qui a ouvert au Nord le large horizon de l'Allemagne, où les sociétés modernes se sont trouvées à l'aise pour vider, sur les champs de bataille, leurs différends politiques, a voulu aussi, ce semble, que cet horizon servît de champ-clos pour une grande épreuve des opinions et des philosophies humaines. 20 Tant que les doctrines qui, en ce moment, y sont aux prises, ne firent que commencer à croître, jeunes et inoffensives, prenant chacune peu de place, elles vécurent ensemble sans querelles. Longtemps elles purent croire qu'elles continueraient de grandir ainsi en paix sous l'étendard du panthéisme. Mais à mesure qu'elles se développèrent, chacune suivit son humeur et marcha à sa guise. Dans ce pays de repos, ce n'est plus aujourd'hui que froissement de croyances qui s'usent l'une par l'autre, que conflit de renommées qui 30 en viennent aux mains, que systèmes blessés au cœur, que théories défaillantes, que docteurs qui ferraillent. Le catholicisme est désarmé par le protestantisme, le protestantisme par le piétisme, le piétisme par le rationalisme ; cercle fatal au dedans duquel on ne peut faire un pas sans marcher sur un mort.

Toutes les opinions humaines se sont donné rendez-

vous là comme dans une Alexandrie moderne, pour éclater chacune à sa manière, et rendre un dernier combat. Parvenu à son plus haut faîte, l'édifice tout spirituel de la vieille Allemagne s'écroule sans fracas. Lui-même, il disperse sa poussière aux quatre vents, poussière, non de mort, mais de vie ; non de matière, mais de pensées ; poussière d'idées que le Dieu de l'humanité recueille pour en former un nouveau monde.

Avril 1832.

VIII

Progrès dans le Scepticisme. — Les Schlegel. Tieck. Voss.

10 Dormez-vous ou veillez-vous, ma sœur ? c'est ce que nous sommes toujours tentés, en France, de demander à l'Allemagne. S'est-elle assoupie cette fois pour cent ans dans sa forêt, cette Belle au bois dormant, puisque personne n'en a plus de nouvelles? N'a-t-elle plus de noms à nous apprendre, plus de rêves, plus de fantômes sur ses balcons, plus de systèmes, plus de poèmes, plus de chants à murmurer à l'oreille de la vieille société qui se file son linceul ?

Hier encore, pendant que la France, cette bonne 20 ouvrière, faisait sa rude tâche dans la paix et dans la guerre, sans prendre une heure de repos, et qu'elle trempait son sillon de son sang et de ses larmes, au loin, surtout en Allemagne, le chœur des poètes ne se taisait jamais. Pour nous fortifier, de loin à loin, arrivait jusqu'à nous une humide brise toute chargée de leurs chants. Chaque année nous révélait une gloire nouvelle. Une fois, ce fut Ossian, et celui qui l'accueillit le mieux s'appelait Napoléon. Une autre

fois, à la fin d'une longue journée, ce fut Schiller, puis à la fin, Goethe. Pendant quelque temps, nous pûmes croire que la liste de ces noms ne serait jamais close. Pour ma part, je me rappelle que, bien jeune, quand je passai la frontière, sous chaque arbre et sous chaque buisson de la Forêt-Noire, je m'attendais à trouver un poème tout entier. Auprès de combien de sources ai-je passé des heures sans fin, dans l'attente d'un fantôme qui ressemblât à l'Ondine de la romance du pêcheur ! Sous les amandiers en fleurs du Neckar, je n'ai jamais entendu une voix de jeune fille que je n'aie reconnu Marguerite, Claire, Mignon, et surtout là-bas, à ses joues si pâles, Lénore de la ballade de Burger. Tous ces rêves poétiques vivaient réellement pour moi. Je les croyais réunis en nombres inépuisables dans chaque village de l'Odenwald ; je ne frappais pas à une porte de la Bergstrasse sans penser que c'était là une de ces portes d'ivoire d'où le poète faisait sortir les songes qui remplissaient alors le monde.

Encore une fois, en est-ce fait vraiment ? Le Nord nous a-t-il envoyé tous ses rêves ? ne recèle-t-il plus un seul nom, plus un seul songe, plus un fantôme d'amour ? Ne verrons-nous plus passer sur notre route un de ces voyageurs qui ne touchaient pas la terre, qui s'appelaient Scott, Byron, et qui nous apportaient leur coupe pleine des larmes d'un autre climat? ou bien seulement est-ce un signe qu'il est temps pour nous de ne plus compter que sur nous-mêmes, que nous n'aurons plus d'abri pour nos rêves, hors ceux que nous bâtirons nous-mêmes, qu'il faut vivre désormais de notre propre substance, et que le monde est déjà las de nous prêter ses ombres ?

Si je regarde du côté de l'Allemagne, la tristesse me saisit au cœur ; l'envie me prend de poser déjà la plume ; car voilà ce grand pays, celui de la foi et de l'amour, devenu à son tour le pays du doute et de la colère. Ce serait une longue et cruelle histoire

que celle du doute chez un peuple que la Divinité a si bien rassasié d'elle-même qu'il n'en veut plus goûter ; le mysticisme est pour lui ce qu'a été pour nous le scepticisme. Il faudrait montrer les efforts de ce peuple pour se retenir dans sa chute, et pour flotter encore dans ses vagues croyances avant de se noyer sans retour. Les mêmes combats que Luther a soutenus pendant ses insomnies, la tête sur son chevet, criant, pleurant, soupirant, haletant, l'Alle-
10 magne les a livrés à son tour, sur sa couche, dans cette longue insomnie de gloire qui commence par Frédéric et qui finit par Goethe.

Car ce n'est pas en une heure qu'elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Avant d'arriver à l'indifférence de tous les cultes, elle les a tous éprouvés. Elle a offert à chaque chose son adoration ; dans cette chute du ciel sur la terre, tout lui a manqué et a croulé à la fois. Quand la lettre des croyances a vieilli, elle en a relevé l'esprit, et l'esprit, déjà ruiné par le mys-
20 ticisme, a fléchi à son tour ; quand sa foi a achevé de défaillir, elle s'est convertie à la philosophie ; c'était le temps de Fichte et de Schelling : puis ce terrain miné a croulé dans le nihilisme de Hegel, et il a fallu se faire un autre dieu.

Il y a eu aussi un temps où le patriotisme servait de religion, où l'on priait dans la bataille, où la foi se retrempait dans le sang, où le *Te Deum* de Leipsick remplissait la nef du Dieu des armées ; et cette foi, la plus facile à garder, s'est promptement dissipée avec
30 la fumée des bivouacs. Restait le culte de l'art. Celui-là avait toujours conservé son église. Mais Goethe, le dieu qu'elle adorait, l'a détruite lui-même.

Ainsi l'Allemagne a porté le scrupule dans le doute aussi loin qu'elle l'avait porté dans la foi. Elle n'est point tombée, comme d'autres, en un jour, par une chute précipitée, mais par une infinité de chutes et de courbes toutes formulées d'avance. Elle descend

processionnellement dans le néant et scientifiquement dans le doute. Ses cathédrales sont usées, non par le temps, mais par la prière et par les genoux des hommes. Elle met à leur front le bandeau du mysticisme, comme on ceint de fleurs d'hiver le front des vierges défuntes. Par une autre voie elle est arrivée au point où le monde l'avait précédée.

Et maintenant, malgré la différence des langues et des mots, l'Europe entière peut se vanter de vivre sous le même toit, c'est-à-dire dans le même vide ; et les voilà désormais toutes trois assises par terre, comme dans la scène de Richard de Shakespeare, ces trois reines du monde moral, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, toutes trois tombées par des chemins différents du même trône de religion au même néant, de la même foi au même doute, du même ciel à la même terre, toutes trois s'entre-regardant l'une l'autre, à moitié hébétées, sans leur Dieu accoutumé, elles, si différentes de destinées, si semblables de misère, et toutes près de se donner la main au fond des mêmes ténèbres.

En France et en Angleterre, le doute a poussé son cri le plus éclatant par l'organe de Voltaire et de Byron. En Allemagne, on n'a point connu ce brusque déchirement qui ailleurs a arraché de si étonnantes plaintes. Le nœud des croyances a été lentement dénoué ; la poésie a tenu longtemps la place de la religion. L'Église était tombée, mais on avait gardé l'hymne. Novalis chantait dans la nuit ; et le moyen alors de croire que la ruine fût irréparable, quand la voix qui l'habitait était encore si mélodieuse et si jeune ? C'est ainsi que, remplaçant toujours la foi par l'art, l'idée par l'image, et le dieu par son ombre, l'Allemagne a pu, sans secousse, endormir son passé et l'ensevelir sans douleur.

Au fond, ses deux communions, le protestantisme et le catholicisme, s'entr'aident l'une l'autre à mieux périr. Elles se prêtent l'une à l'autre leurs doutes,

leur foi, leurs églises, leurs berceaux, leurs tombeaux. Sous le même toit, elles naissent, elles vivent, elles prient, elles meurent. Elles mêlent ensemble leur absinthe dans le même calice. Elles ont même croix, même linceul. Et quand leur haine, par hasard, se rallume, elles disent à la raison humaine, avant d'en venir aux mains, le mot des gladiateurs à l'empereur : *Ceux qui vont mourir te saluent !*

Cet esprit de conciliation dans la mort n'a jamais
10 mieux paru que dans Goethe. Voilà un homme qui enferme en lui toutes les incertitudes de l'homme moderne, et qui n'en laisse rien paraître. Il n'attaque rien, il ne défend rien. Il traite toutes les croyances et tous les enthousiasmes comme ces momies qu'Aristote recevait d'Asie, et qu'il classait dans son académie. Lui aussi classe tous les cultes et met tous ces morts en face l'un de l'autre. L'infinité du doute se cache en lui sous l'infinité de la foi. Sa philosophie est en apparence le contraire de celle de Voltaire ; dans la
20 réalité, elle en est la conséquence. Il n'exclut rien. Il admet jusqu'au moindre fantôme ; et cette universalité de la croyance est en même temps l'universalité du scepticisme, et de cette affirmation sans borne naît l'absolue négation.

Voltaire arrivait au néant par l'analyse, Goethe par la synthèse ; c'est le lieu où leur pensée s'unit, et il valait bien la peine, vraiment, que ces deux noms et les deux peuples qu'ils représentent se fissent si longtemps la guerre pour si bien s'entendre en cet endroit.
30 Car Goethe n'a pas appris seulement à l'Allemagne à se connaître elle-même ; il lui a fait connaître tout ce présent qui s'agitait autour d'elle. Il l'a jetée sur le chemin des révolutions modernes. Il lui a révélé son doute, dont elle voulait douter encore. Il a divulgué le secret de sa foi chancelante, qu'elle aurait longtemps caché dans sa retraite mystique.

Comme l'Esprit de l'abîme, il a dit tout haut dans

l'église à cette Marguerite agenouillée, le jour du *Dies irae* : T'en souviens-tu, Marguerite, quand tu croyais ce que les lèvres murmurent et ce que ton cœur désire ? Quand ton Luther ne t'avait pas encore trompée, et que, jeune et pure comme ton espérance, et souriant au Christ enfant, tu priais, soir et matin, sur les dalles de ta cathédrale de Cologne ?

C'est là ce que Goethe a dit de mille façons à l'Allemagne, tant en prose qu'en vers, et ce que le monde a entendu. Depuis ce jour, elle est entrée dans la grande société des nations sceptiques. Elle est sortie de son pur cénacle, et la voilà à son tour dans la mêlée du siècle. Bien des voix, sans doute, se sont élevées contre le grand poète. Bien des efforts ont été tentés par elle pour retourner en arrière vers son passé. Mais tout est inutile. Il faut avancer, n'importe vers quel abîme. Elle a mis le pied hors de ses croyances ; elle n'y rentrera plus. L'esprit moderne l'a saisie. Il l'entraîne là où nous nous poussons l'un l'autre. C'est le noir chevalier qui a enlevé sa Lénore. Il faut à présent que, sans tourner la tête, elle se laisse emporter par ce froid génie du siècle vers l'autel inconnu où nous la devançons.

Goethe avait révélé à l'Allemagne le doute qu'elle voulait se cacher ; mais cette révélation fut longtemps repoussée. On s'obstinait à y voir l'état intérieur d'une âme, non la confession d'un peuple. On accusait le poète, on absolvait le pays. Il fallait du temps encore et de rudes secousses pour avouer que l'écrivain, c'était la nation tout entière.

L'école critique des Schlegel servit à déguiser le mal et à l'assoupir à sa surface. Ils endormirent, à proprement parler, l'Allemagne d'un sommeil magnétique, pendant lequel passèrent autour d'elle, sans lui tirer un soupir, l'invasion, les révolutions, et tout le bruit des batailles de Napoléon. Pendant ce rêve de quinze années, tout l'effort de ce pays fut de se séparer

du présent, et de détourner ses regards de sa blessure saignante ; tous les temps furent essayés et parcourus, hors celui où l'on vivait.

Ce fut, mais sous des formes plus originales, quelque chose de semblable au mouvement de la France sous la Restauration : la vie publique latente et morte en apparence, une littérature résignée et mystique, la poésie prenant le voile, et se coupant ses longs cheveux, un complet détachement de tout ce qui tenait au monde, une façon particulière de ranimer ses souvenirs et de les interrompre à l'endroit où ils deviendraient amers, un vol audacieux dans l'infini, pour échapper à la misère présente ; à tout considérer, une manière de se créer une liberté dans la gloire, et de passer triomphalement sous les Fourches Caudines. Les poètes entraient alors au cloître avec Werner, ou du moins ils se convertissaient avec Stolberg, F. Schlegel et Adam Müller.

Celui qui resta à la porte de cette petite église, et le seul dont l'engagement avec le monde ne parut pas brisé, fut Louis Tieck. Il conserva le doute nécessaire pour railler des fantômes ; il fustigea des ombres, et crut laisser les vivants dans la paix. Il joua avec le scepticisme naissant, et il semblait oublier que les griffes et les dents du monstre finiraient par grandir. Au sein du vieil art germanique, il introduisit le persiflage ; et parce qu'il l'avait revêtu de formes candides, il crut qu'il en était le maître, que le sourire ne dépasserait pas les lèvres, que le doute ainsi orné perdait son venin et que le cœur au moins ne saignerait jamais de sa morsure. Cependant, alors que la terre tremblait du bruit de la Convention et des marches de Napoléon, c'était déjà en soi une ironie assez amère, que tout ce peuple enivré de la coupe de la table d'Artus, et cette poésie carlovingienne, et ces sylphes, et ces rêves, et ces fées imprévoyantes, qui, si on les eût regardées de près, auraient secoué de leurs

ailes la poussière de Iéna, de Wagram et d'Austerlitz.

Il y eut alors un homme qui fit ouvertement une plaie bien plus profonde au cœur des croyances, et qui, malgré lui, en avança beaucoup la ruine. Je veux parler du paysan Voss, qui se rua en véritable anabaptiste contre le principe sur lequel reposait alors toute la pensée allemande. Il n'attaqua pas en face la philosophie idéaliste de son époque : ses coups ne portèrent pas si haut ; mais il la poursuivit avec acharnement dans ses applications à la science de l'antiquité. Il ne voyait pas, qu'en détruisant le principe du symbole, il détruisait en même temps toute la vie allemande. Il y eut un moment où son pacifique pays ne retentit que de ses imprécations contre les théories de Creuzer sur la mythologie ; et dans son paganisme puritain, il déchaîna en effet plus d'une émeute, au nom de Saturne et d'Osiris. Cet homme apportait dans la science une verdeur de passions qui, ailleurs, ne se trouve que dans la fièvre des assemblées politiques.

C'est qu'au fond, sous cet appareil scolastique, la question était grande et imminente ; c'était du présent qu'il s'agissait dans ce passé de six mille ans. L'instinct révolutionnaire se glissait, sans le savoir, sous ce masque d'antiquité ; le protestantisme et le catholicisme se retrouvaient tous deux sur le terrain de la mythologie et vidaient là encore une fois leur querelle.

Ce grand système de l'érudition allemande, où chaque rêve avait trouvé sa place, les superstitions du génie qui décoraient tout cet ensemble, comme un peuple de statues dans leurs niches ; cette poésie plus vraie que l'histoire, s'ébranlèrent sous la critique de Voss. Autant qu'il put, il fit de la science allemande un temple protestant, et non plus une basilique aux mille voix. Ce renverseur d'images ôtait au passé sa poésie, et il ne voyait pas que par là il tuait le présent. Il ne sentait pas que le génie de son pays est frère du

génie platonicien, et que ruiner Alexandrie c'est ruiner l'Allemagne. Il voulait les mœurs des vieux temps, et il n'en voulait plus la foi ; il ne s'apercevait pas que les cathédrales qui servent d'abri au protestantisme ont leurs fondements posés sur les basiliques grecques, les basiliques sur les temples, les temples de Grèce sur ceux d'Orient, et qu'ainsi l'on ne peut renverser l'une de ces assises sans que l'édifice infini de la foi humaine ne s'écroule en même temps.

10 Voss n'eut point de repos qu'il n'eût dispersé ces fondements primitifs ; et il ne voyait pas sur sa tête les cathédrales qui se penchaient et tremblotaient comme des mâts de vaisseau dans l'orage, et menaçaient de l'écraser dans leur chute. Quand il avait dépouillé à son aise l'imagination allemande, il relisait son idylle de Louise, et il vivait là serein et sans remords, parmi ses longs hexamètres tout parfumés de fleurs de tilleul, sans s'inquiéter du lendemain.

20 Cependant le mal ne s'arrêtait pas ; il gagnait la philosophie, et par elle il entrait au cœur de l'Allemagne. La philosophie de Schelling, qui avait régi naguère les destinées de ce pays, ne se sentait plus le cœur d'avancer. Après ses tentatives, déconcertée et défaillante, elle rentrait toute confuse dans le cercle du catholicisme et ne voulait plus en sortir. L'idéalisme se sentait périr et demandait à se faire absoudre par le dogme. Une science mourante, une foi mourante, liées ensemble, et qui cherchent à se ranimer
30 l'une l'autre ! encore une fois l'histoire d'Héloïse et d'Abeilard qui s'embrassent dans leurs tombeaux.

De l'école la plus hardie en apparence sortait ainsi le plus grand effort pour conserver la vie au sein de la papauté. Baader, Goerres, formés dans cette école, font la veillée du catholicisme et se consument à ranimer ce souffle. Ce n'est plus là une religion, ce n'est plus une philosophie ni une poésie ; c'est le débris de tout

cela ensemble : une science sans nom, une foi sans nom, une poussière divine. Pour cette poussière, creusez un grand tombeau ; il faut qu'il puisse y entrer sans peine toutes les espérances et les chimères, et les rêves, et le bonheur de la vieille Allemagne.

Au nord, la philosophie de Hegel est morte aussi avec son chef, ou du moins elle s'absorbe dans la science sociale, comme au midi la philosophie de Schelling s'absorbe dans la religion. C'est un grand symbole que la disparition de ces tribuns de l'idéalisme qui ameutaient tout ce peuple autour de l'infini. Ils l'ont mené trente ans sur le mont Aventin du spiritualisme ; et maintenant, il crie qu'il a faim et soif du monde réel, et il ne sait que faire pour s'en emparer assez vite.

Dans cette invisible dissolution, les sectes prennent peu à peu la place de la religion, et les maximes celle de la morale. Sous mille noms, piétisme, méthodisme, le froid avance et s'insinue partout. A mesure que l'Allemagne se fait plus sensuelle, il se forme des codes de fastueuse austérité. Dans son premier étonnement, tout lui fait scandale. Elle a quitté la grande voie de l'innocence antique ; elle est entrée dans les détours du scrupule. La pauvre Ève se couvre trop tard de feuillages ; son passé n'en est pas moins condamné.

Un dur méthodisme se met à la place de la sérénité perdue, et prétend, lui seul, à force de maximes, conjurer le danger ; il trouble jusqu'à la mort les âmes vierges dont ce pays est encore plein ; et rien ne montre mieux la décomposition des anciennes croyances que ces fantômes de secte qui surgissent ainsi par intervalle dans la conscience publique.

Tous ces symptômes, il faut le dire, se sont longtemps dissimulés sous l'effervescence qui a suivi les guerres de l'indépendance. Les espérances infinies qui se montrèrent vers ce temps-là cachèrent bien des désenchantements et des pertes cuisantes. Les peuples et

les rois s'étaient embrassés dans le sang. On s'était fait les uns aux autres mille serments, l'ancienne foi allemande reparut un instant. On crut d'abord qu'il suffisait de regarder le ciel, et que ces larmes du doute, qui avaient semblé si amères, tariraient dans leur source. Partout resplendit dans les œuvres d'art la figure de l'Allemagne au moyen âge, blonde, candide, mais encore contristée par cette sourde plaie que l'on pensait guérie. Et je ne sais pas si même aujourd'hui ces imprévoyants poètes de la Souabe et de tout le Midi ne continuent pas l'incorrigible lignée des Trouvères.

Que tout est changé cependant ! Les rois ont un moment tenu en leur pouvoir la foi, la vertu, la religion du Nord ; l'Allemagne avait placé sous leur garde sa dernière espérance. Elle avait versé son dernier philtre dans leurs coupes vermoulues, et elle leur avait dit : Buvez-en avec moi. Quand ses philosophes sont restés muets, elle s'était mise à l'école des rois, et cette candeur ne les a point touchés ; ils ont eu le cœur de frapper ce peuple, comme un autre peuple.

Oh ! c'est là une iniquité, je le jure ; car ce ne sont pas seulement comme chez nous des couronnes ou des trônes qu'ils mettaient en péril, mais la vieille foi, mais le Christ tout vivant dans les cœurs, la Providence dont ils étaient l'image dans ces âmes crédules, la vie du serment encore intacte, les morts et les anges adorés, le ciel et l'enfer chrétiens pris à témoin. Ce n'était pas seulement des sceptres qu'ils brisaient, mais des idées qu'ils foulaient, des religions qu'ils étouffaient, et toute une éternité de pensées, de traditions, de prières, suspendue à leur parole et qui se dissipait avec elle.

IX

Henri Heine.

C'EN était fait, il fallait le reconnaître. On avait cru que si les rois guérissaient, au moyen âge, par l'imposition des mains, l'infirmité du corps, ils sauraient maintenant guérir l'incurable infirmité des âmes ; tout au contraire, on ne rapportait de leur contact que des cœurs meurtris et des espérances évanouies ; il fallut changer de langage et renoncer à l'extase. Les ballades se nourrirent de fiel et les sonnets d'absinthe.

Au quinzième siècle, quand le génie allemand eut achevé la cathédrale de Strasbourg, il sculpta au sommet une figure satanique pour railler de là-haut tout l'édifice. C'était un ricanement d'enfer qui tombait de ce balcon sur les vierges de pierre, sur les colonnes et sur les colonnettes, sur les saints dans leurs niches, sur le pavé et sur l'autel, et sur toute cette impuissance du culte et de la foi humaine. De nos jours, la poésie ne fit pas autre chose. Elle monta au dernier échelon de l'idéalisme allemand, et commença librement à railler tout ce qu'elle avait aimé, à aimer tout ce qu'elle avait haï, à chanter avec Heine, comme le derviche au haut du minaret, la dernière heure, l'heure de minuit de ce jour de mille ans du génie germanique.

Sous leur forme insouciante et frivole, les poésies de Heine ont en effet un vrai sens social. Il y a trente ans on les eût réputées impossibles ; les imaginations vierges de ce temps-là n'en n'auraient jamais enduré la cruelle morsure. Il y a là telles chansonnettes de dix vers qui portent innocemment dans leurs corolles (car ce sont de vraies roses de bois) un venin qu'il a fallu trois siècles au moins pour distiller à ce degré. Ce sont des fleurs charmantes, peintes avec l'ancienne

habileté de l'art tudesque, et qui toutes dardent un aiguillon de basilic. Il y a des sonnets transparents et purs à la manière de ceux de Pétrarque, au fond desquels vous voyez ramper le reptile ; des ballades qui cachent sous un sourire, comme une femme sous son voile, la tromperie et le poison. Il y a des cantiques pieux qui vous saisissent dévotement, vous bercent d'amour, et vous poignardent en riant avec un mot satanique ; car c'est le caractère et l'originalité de ce
10 poète de cacher l'amertume et la lie de nos temps sous l'expression et le miel des époques primitives : le siècle de Byron sous le siècle de Hans Sachs.

A tous les sentiments d'une société avancée il donne le rythme populaire des sociétés qui commencent ; et ce désespoir qui emprunte la langue de l'espérance, cette mort qui parle comme la vie, ce berceau qui redevient un tombeau, ces passions vieillies et rassasiées qui se meuvent sur le mètre des passions naissantes, cette candeur et cette corruption, ce miel et ce
20 fiel, ce commencement et cette fin qui se rencontrent et s'unissent dans l'étreinte de ces rapides poèmes, en font autant de petits chefs-d'œuvre d'art, de caprice, d'originalité et d'immoralité.

La plupart des poésies de Heine sont contenues dans un volume intitulé : *Livre des chants.* Les premières datent de 1817. A cette époque, le jeune poète appartient à l'école de Schlegel et Tieck. C'est d'eux qu'il a appris la forme populaire et la naïveté que plus tard il aiguisera contre eux. Depuis ce temps, l'aiguillon
30 croît et perce chaque année. Dans ses voyages du Hartz, d'Italie, et de la mer du Nord, tout se convertit chez lui en un fiel de colère et de haine. Nés dans des climats différents, ses chants n'en gardent point le caractère. Il y a de ces poèmes éclos dans la pure Toscane, sous le soleil de Lucques, et qui n'ont rien gardé de l'odeur des orangers ni des myrtes, et ne sentent que l'absinthe.

On dirait que le poison voluptueux des maremmes s'est insinué dans ces vers ; partout sa muse irrite, comme Cléopâtre, l'aspic caché sous la corbeille de roses. Le poète ne rencontre pas une jeune fille, pas une fleur sur sa tige, sans leur adresser un madrigal méphistophélique. Les étoiles ont beau se cacher sous leurs voiles, il finit toujours comme dans les Nuées d'Aristophane, par quelque ironique question qui leur fait pleurer des larmes d'or. Quand il approche de la mer du Nord, c'est le seul endroit où son ironie prenne 10 quelque chose des lieux. Elle devient comme eux ample et colossale ; des nuages de la Baltique, il fait un linceul pour rouler et berner les dieux vivants et les dieux morts, le présent et le passé. Il vous quitte là sur la grève avec une épigramme : de sorte qu'en fermant ce livre, si frivole en apparence, toute la nature semble vide, le ciel désert, et tous les fruits du grand arbre de vie ont été souillés l'un après l'autre d'un noir aiguillon ; le ver les ronge.

Ainsi, il est donc vrai, le long monologue de l'idéa- 20 lisme a fini par un éclat de rire. L'Allemagne a bu sa poésie jusqu'à la lie. Encore une fois son Rhin s'est perdu dans le sable.

Ainsi, un monde entier d'espérance et d'amour se dissipe en ce moment avec le génie de la vieille Allemagne, sans que personne ici tourne la tête pour s'en inquiéter. Là, près de nous, mille fantômes s'évanouissent sans bruit, comme ils étaient nés sans bruit. Ces divins rêves, auxquels manque le souffle, ont vécu leur vie rapide. Tout à l'heure un univers va s'engloutir 30 sans réveiller seulement l'oiseau dans son nid.

Que veulent donc ces accusations parties récemment de Vienne et d'Édimbourg contre la poésie de la France actuelle ? Croit-on que nous serions embarrassés de montrer ailleurs même misère ? Il s'agit bien vraiment, tant en France qu'en Allemagne, d'hémistiches et de prose qui s'altèrent, quand c'est le poème

entier de la société moderne qui s'en va par lambeaux.

Si l'on veut faire le procès aux fantômes des poètes, il faudrait au moins que le monde et les pouvoirs actuels fussent moins fantômes qu'eux. Or, quelle loi, quelle société, quelle Église, quelle religion, je ne dis pas quel homme, mais quelle institution qui ne se donne aujourd'hui pour une ombre et qu'on ne traite en ombre ? Qui a aujourd'hui la prétention
10 de vivre sérieusement et autrement qu'en rêve ? Qui se figure, par exemple, que nos lois sont des lois, que nos rois sont des rois, et ne voit pas que ce sont des fantômes qui n'ont que le visage ? Êtres fantastiques s'il en fut, qui viennent on se sait d'où, dont le plus grand demeure au plus un jour, qui s'en vont par hasard et qu'on ne revoit jamais. Dans quelle poussière les avez-vous pris hier ? dans quelle poussière les rejetterez-vous demain ? Vous ne le savez pas vous-même. Majestés plus chimériques que les rêves
20 d'Hoffmann, plus rapides, plus changeantes que les rêves de la fièvre, leurs couronnes ne sont pas des couronnes ; ce sont des bandeaux que vous leur mettez sur les yeux. Leurs sceptres ne sont pas des sceptres ; ce sont des verges avec lesquelles vous les frappez à la face. Leurs peuples ne sont pas des peuples ; sans présent, sans passé, sans nom, sans héritage, véritables morts revêtus du manteau de la vie, ils escortent dignement ces royautés d'un jour.

Ne dites donc pas que la poésie finit ; dites plutôt
30 qu'elle seule reste vivante. Rien n'existe aujourd'hui que ce qui est dans les cœurs. Il n'est pas une tradition, pas une autorité, pas une lettre écrite qui ne tombe en cendre, si vous la touchez de la main. Dans cette instabilité du réel, l'idée seule subsiste. Elle seule garde sa couronne éternelle sur sa tête, et il n'y a ni peuple ni roi qui la lui puisse ôter. Nous vivons, non pas dans la pensée de ce qui est, mais dans la

pensée de ce qui doit être et de ce qui sera demain. Ombres que nous sommes, nous sommes nous-mêmes un poème et nous ne le voyons pas.

Sans doute l'idéal que chaque peuple avait imaginé se dissipe aujourd'hui, en Angleterre, en Allemagne, comme en France ; car cet idéal n'était rien que lui-même. Chacun se dépouille de ses traditions, de son art indigène, et jette autour de lui cette feuillée de mille ans. Mais de ces ruines particulières se forme la conscience du genre humain. Un même génie cosmopolite se met à la place des génies différents d'idiomes et de races. Dans cette poétique du monde, toute idée grandira sans entraves ; le vers et la prose rajeuniront au sein de la cité nouvelle.

De là, véritablement, la mission du poète ne fait que commencer. La vie sociale ne s'en est emparée que d'hier, et déjà il ne peut plus mourir tranquille dans son lit. Le temps est passé où il vivait en paix jusqu'à la fin sous son clocher. A cette heure il faut qu'il quitte, avec Byron, avec Chateaubriand, avec Lamartine, sa frontière ou son île. Il faut qu'il supporte et la pluie et le vent, et le froid et le chaud, et l'amour et la haine des climats étrangers ; car son cœur est désormais trop grand pour que ni ville ni village le renferme tout entier. Sa mission est d'être le médiateur des peuples à venir. Sa parole n'appartient plus exclusivement à aucun. Dans l'interrègne des pouvoirs politiques, lui seul redevient souverain. Il est déjà le législateur de la grande fédération européenne qui n'est pas encore.

Le voilà donc désormais seul en compagnie avec son cœur ; toutes les imitations sont épuisées ; toutes les réalités sont évanouies ; les chemins connus ne mènent qu'au désert ; les vieilles terres ont donné tous leurs fruits. Il faut que ce Christophe Colomb du Nouveau-Monde idéal s'élance au loin, lui seul, dans l'océan de sa pensée. Il va, il va, et cet infini s'accroît toujours.

Il va encore, et ce que l'on appelait terre est à présent nuage ; et ce que l'on nommait espoir se nomme à cette heure illusion. Et le peuple qu'il entraîne lui crie : 'Retournons en arrière.' — Mais lui répond : 'Demain !' — et demain est un siècle. Et malgré la tempête, il ne pliera pas la voile, avant qu'il n'ait touché la rive où la vie a sa source et qui s'appelle Éternité.

Février 1834.

X

Des Préjugés qui séparent l'Allemagne de la France.

Un voyageur qui traverserait rapidement l'Allemagne, trouverait partout un peuple paisible et laborieux, des lois tranquillement et facilement obéies, des villes riches ou savantes, des villages presque aussi beaux que ces villes, et dans la moindre chaumière une sorte d'élégance rustique qui épanouirait son cœur. Dans ces villages, il verrait souvent la même église servir à des cultes différents, le même cimetière, et, pour ainsi dire, la même tombe s'ouvrir au papiste et au luthérien ; au reste, point de discordes, point de partis, point de plaintes ouvertes, point de murmures, si ce n'est celui de quelque grand fleuve qui porte silencieusement à la mer le produit de l'industrie de cette nation de philosophes. Ce voyageur rentrerait chez lui, infailliblement persuadé qu'il vient de découvrir un peuple de sages, lequel a échappé par miracle aux tourmentes de l'esprit moderne. Comme il n'aurait vu extérieurement aucun signe de changement, il en conclurait que tout est demeuré en sa place, et que ce point seul reste fixe au sein des agitations tumultueuses de l'Europe. Il serait dans une grande erreur.

Une transformation profonde travaille aujourd'hui les peuples allemands. Cette révolution n'est point apparente et bruyante comme celles qui s'opèrent en France, en Angleterre ; mais il est aussi impossible de la nier, et elle va aboutir à des résultats semblables. Le vieux génie de l'Allemagne se décompose ; un esprit nouveau heurte à la porte comme un bélier. On n'a point à raconter des émeutes et des coups d'État sur la place publique, mais déjà des émeutes et des révoltes dans l'empire des idées et de la philosophie. 10

La génération spiritualiste s'efface et disparaît. Un des glorieux lutteurs éprouvés dans les écoles me disait, il n'y a pas longtemps : ' L'idéalisme se meurt, je suis content de mourir aussi.' Ce mot résume tout le reste. Goethe et Hegel sont allés rejoindre Lessing, Klopstock, Schiller, Kant, Fichte, Herder, ces héros de la renaissance allemande. L'époque des demi-dieux et des héros est passée. Que va apporter l'époque des hommes ?

La France et l'Allemagne, dans les jugements 20 qu'elles ont portés l'une sur l'autre, ne peuvent point prendre pour devise : *Sans amour ou sans haine.* Au contraire, l'engouement ou l'aversion les a tour à tour gouvernées. Quand, lasse du matérialisme du siècle dernier, la France a voulu y échapper, elle s'est jetée en suppliante entre les bras de l'Allemagne. Le besoin de se soustraire à son passé moqueur lui fit adopter, sans nulle critique, toutes les doctrines tudesques que de rares communications apportèrent jusqu'à elle.

A mesure qu'une théorie était abandonnée de l'autre 30 côté du Rhin, elle commençait à ressusciter, puis à fleurir parmi nous ; et, en fait de système, nous n'adoptâmes le plus souvent rien que les morts. En sortant du scepticisme, les esprits altérés comme dans le désert tentèrent de s'abreuver aux sources de l'Allemagne sans se demander si une eau pure jaillissait en effet de ces rochers, ou si un trompeur mirage ne

nous leurrait pas d'une onde chimérique. Systèmes, hypothèses, croyances, traditions, poésie, tout fut admis pour guérir les cœurs meurtris par la raillerie de Candide et le matérialisme de l'école de Diderot.

Le livre *De l'Allemagne* fut écrit sous cette influence. On voit que madame de Staël est partout poursuivie par le fantôme ridé de Voltaire. Elle se précipite loin de cette tyrannie railleuse aux pieds des jeunes autels de la muse allemande. Cet ouvrage est la prière d'une
10 âme exilée qui demande un refuge dans l'univers moral ; c'est l'improvisation éolienne de Corinne au bord du Rhin. Ce n'est pas, on le sait bien, une peinture exacte et méthodique.

Pas un objet n'est dépeint tel qu'il est dans la réalité ; il est vu avec trop d'adoration pour cela. Mais cette adoration même n'est-elle pas un évènement véritable qui a des rapports avec toutes les affections de cette époque ? Quelle reconnaissance ! Quelle bénédiction ! Quel amour pour ces doctrines
20 d'idéalisme, même avant d'en connaître le fond ! Quel cantique d'enthousiasme en se sentant renaître ! L'exaltation de madame de Staël pour l'idéalisme allemand ressemble à l'exaltation ascétique des saintes pour le Christ sauveur. Sa langue est quelquefois la même que celle de sainte Thérèse, car on y sent comme la révélation d'un continuel prodige. Elle n'explique nulle part les poètes et les héros de la philosophie par les causes naturelles de l'histoire, de la tradition, de la langue. Ces poètes et ces philosophes semblent, au
30 contraire, dans son livre, agir, penser, écrire en vertu d'un miracle intérieur qui n'a lieu que pour eux. En un mot, c'est la langue de l'amour substituée aux aphorismes de la critique.

C'est aussi là ce que les Allemands n'ont jamais voulu admettre. Parce qu'ils ne se reconnaissaient pas dans ce livre, ils l'ont trop souvent considéré comme un tableau de pure fantaisie. Ils n'ont su

comment jouer le rôle fantastique que cette admiration fougueuse leur imposait, et ils ont été embarrassés par le persiflage mêlé à leur apothéose. Accoutumés à donner peu d'attention aux ouvrages écrits par des femmes, l'arrivée de madame de Staël au milieu des écoles métaphysiques leur a paru longtemps un scandale ; on s'aperçoit trop par les correspondances posthumes qu'ils n'ont vu très clairement en elle qu'une bonne femme, *die gute frau*, dont ils agréent la passion avec une complaisance débonnaire. 10

Sous la Restauration, la France continua d'étudier avec vénération et soumission profonde la philosophie et la poésie allemande. Ce fut la scène de l'étudiant chez le docteur Faust. On imita, traduisit, compila, et de nouveau on compila, traduisit, imita. De temps en temps, l'Allemagne tournait doctement la tête du côté de cette pauvre France qui rentrait à l'école comme une petite fille. Rarement la pédagogue se montrait satisfaite de son élève. Deux ou trois signes au plus d'une satisfaction protectrice laissèrent 20 penser qu'elle ne désapprouvait pas les labeurs de cette innocente, et qu'avec du temps, et force férules, injonctions, admonitions, elle ne désespérait pas d'en faire quelque chose.

Ce fut l'histoire des quinze années ; après quoi, la France, en juillet 1830, fut renvoyée à sa quenouille, légitimement atteinte et convaincue d'étourderie révolutionnaire, de frivolité, indocilité et incapacité philosophique.

Les Allemands, révélés par leurs poètes, ont été, 30 dans ces derniers temps, l'objet d'une idolâtrie qui tend à les corrompre. Qu'est devenue l'humilité qu'ils avaient conservée jusqu'au dix-huitième siècle ? Une susceptibilité ombrageuse et hargneuse tourmente incessamment ces nouveaux rois de l'opinion. Leur prétention, comme celle de tous les héros de romans, soit qu'on les loue, soit qu'on les blâme, est

de n'être jamais compris de leurs adorateurs ; et personne ne nie qu'ils ne s'arrangent parfaitement pour cela. S'il se trouvait même à la fin, quelque part, un jugement sur eux vrai et impartial, je doute fort qu'ils s'en montrassent satisfaits ; car ce jugement, supposé qu'il fût exact, serait une limite apportée à l'idolâtrie ; quand on a été Dieu un jour, on tient à son nuage.

XI

Des Préjugés allemands.

Il faut que des différences bien profondes séparent la France et l'Allemagne, puisque, malgré les efforts de tant d'hommes remarquables des deux parts, tant de préjugés les séparent encore. Quand les idées que ces deux peuples se forment l'un de l'autre ne sont pas absolument fausses, elles sont toujours en arrière de leur état présent au moins d'un demi-siècle. Un perpétuel anachronisme les sépare. Ils se poursuivent l'un l'autre, comme dans la course d'Atalante, sans s'atteindre jamais.

Par exemple, quel temps ne faudra-t-il pas pour que la France renonce à se représenter l'Allemagne comme un pays de contemplation et d'enthousiasme, un Éden livré aux poètes, et la nation entière comme la Belle au bois dormant ! Cette image était vraie, il y a cinquante ans ; elle a cessé de l'être. Mais cette première impression, qui est due au livre de madame de Staël, ne s'effacera pas si tôt. Elle alimentera pendant de longues années encore le génie des romanciers, des voyageurs, et même des philosophes.

De même, l'Allemagne (et j'entends par là la foule, non quelques hommes rares et supérieurs) ne comprend encore que la France du dix-huitième siècle.

Jeune ou vieux, riche ou pauvre, un Français, quelle que soit son origine, sa province, sa condition, est nécessairement un voltairien, fat, fluet, fardé, toujours riant, qui jure de par Helvétius et Marmontel, qui porte à ses souliers la poussière de la régence, et sur son front le sceau de la jeune année 1770.

Vous tous qui franchissez le Rhin, préparez-vous à jouer le rôle de votre trisaïeul ; sinon, on vous l'imposera. Soyez gracieusement impie et religieusement encyclopédiste à la manière du baron d'Holbach, railleur, persifleur, comme vous pourrez ; c'est là votre caractère donné, et ce que l'on attend de vous. — ' Je suis grave, dites-vous ? Le siècle m'a changé. Je me suis fait avec l'âge, profond, savant, croyant, comme l'Allemand aujourd'hui se fait vif.' — ' Non, non, vous répond le préjugé. Votre persiflage ne nous imposera pas ; votre gravité et votre religion sont des grâces qui vous manquaient au siècle dernier. Vous jouez avec l'infini et la philosophie, comme votre aïeul avec Ninon de l'Enclos.'

Désormais, quittez ce personnage si vous pouvez.

En vertu de la même observation, une femme française est nécessairement une poupée parée, choyée, gâtée, sans cœur, sans tête, sans âme, du reste un abîme de frivolité, et le centre de tous les dérèglements. Une jeune fille allemande, élevée dans les vrais principes, nourrit en secret le mépris le plus superbe pour une Française à qui le triple démon de la coquetterie, de la légèreté, et des amusements de la régence, ne laisse pas une heure de répit pour une passion profonde et naturelle. C'est ainsi que les moines se figuraient toujours les soldats l'épée à la main.

On peut affirmer que ces deux ou trois points, bien et sagement développés, composent tout le fond d'observation des trois quarts des écrivains qui se font, en Allemagne, les interprètes de la France.

Si, des circonstances générales des mœurs, on passe

à cette matière bien autrement subtile des arts, de la poésie et des lettres en général, c'est là que la discordance est vraiment effroyable. L'esprit allemand et l'esprit français sont de nature si opposée, que presque toujours l'un exclut l'autre. L'art de les assimiler est si rare, qu'on peut dire qu'il n'existe pas. Chacun se défend avec acharnement des empiétements de l'autre, comme s'ils se détruisaient mutuellement.

De là, quels combats avant de s'accepter ! et, quand
10 on veut les réunir, quelles colères et quels grincements de dents ! On est venu à bout de faire accepter de la France quelques parties de la science allemande. Mais Dieu sait les ménagements qu'on a dû observer, les aversions qu'on a dû braver, les luttes qu'on a dû soutenir, et je peux dire la vertu qu'il a fallu y mettre. Si la France n'eût été malade du scepticisme, jamais assurément, dans son état normal, on ne lui eût fait accepter, à elle, fille de Descartes et de Voltaire, l'amer breuvage des sibylles du Nord ; mais dans l'anéantisse-
20 ment qui suit le scepticisme ce remède héroïque était indispensable.

L'Allemagne, de son côté, a exploré chacune des époques littéraires de l'histoire ; la littérature française est la seule qu'elle n'ait jamais bien ni comprise ni admise ; il y a une barrière qui l'en sépare. Ses jugements, si profonds sur tout le reste, sont puérils sur ce sujet, l'irritation y étant trop souvent mêlée. Goethe est peut-être le seul qui resta supérieur à ces antipathies, et encore dans ses lettres à Zelter on voit
30 qu'il n'osait l'avouer.

On connaît dans le monde un critique doué d'une incroyable universalité d'esprit : il a tout vu, tout jugé, tout analysé, tout compris ; il s'est fait le contemporain des Romains et des Grecs. Que dis-je des Grecs ? il l'est des Chaldéens, des Bactres, des Assyriens ; et s'il y a quelque chose au delà, il y pénètre. Il écrit des ballades dans la langue du roi Porus, et

Pétrarque signerait ses sonnets. Quoi de plus ? il est équitable, fin, modéré, délié ; il rend justice à Calderon comme à Homère, à Shakespeare comme à Dante ; il sait trouver le bien partout où il est : en outre, il l'aime sincèrement. Un seul point, dans l'histoire du genre humain, le trouble et le déconcerte : il ne saurait s'en consoler ni le regarder en face. Que ne donnerait-il pour l'effacer d'un trait de plume ! Cette tache unique, dans un si beau tableau, c'est (devinez-vous ?) le siècle de Louis XIV. Malheureuse 10 époque, qui corrompt tout ce qui précède et tout ce qui suit. Sans elle, la poésie, l'éloquence, étaient victorieuses. Ne faites pas mention devant lui de ce temps calamiteux pour les lettres ; c'est le mal entré dans le monde ; c'est le fléau qu'il reproche au Seigneur, lequel s'en repent assez lui-même.

Que si, à tout hasard, vous y faites allusion, je vous avertis que cet homme de génie, d'un jugement si sain, si élevé, si calme, va entrer en une colère dont vous n'aurez vu jusque-là aucun exemple ; pas une 20 opinion qui ne soit immodérée, pas un mot qui ne soit injurieux. 'Molière, dites-vous ? Molière est plat. Bossuet est bourgeois ; Montesquieu déclame ; Corneille rabâche. Quant à Racine, il y a longtemps que sa *Phèdre* ridée est morte dans l'oubli. En trois mots comme en cent, voilà l'*esthétique* de la France.'

Maintenant, est-ce haine, violence, besoin de réaction ou esprit de parti, ou tout simplement difficulté de s'entendre ? ou bien encore tout cela à la fois ? qui pourrait le dire ? 30

Sur les questions politiques, même divergence, et plus grande encore, s'il est possible. Le démagogue allemand resté pur, et qui n'a point forfait à ses principes, doit haine et mort à la France. Du moins, cet Annibal l'a juré en classe sur l'autel d'Hamilcar. En conséquence, il prêche sa croisade contre ce peuple de mécréants.

La vérité est qu'il ne l'a jamais vu, qu'il ne le verra jamais, qu'il ne connaît ni sa langue ni ses mœurs ni ses plus simples usages. Mais il sait que cette langue est un aspic empoisonné, que ce pays est le foyer de tous les vices sans aucune vertu ! Ce sont là ses principes. Le croyez-vous assez peu homme d'honneur pour en changer ?

Malheureusement les temps sont rudes, la pureté des doctrines s'altère ; il n'est qu'un trop grand nombre
10 de faux frères, qui, ayant passé le Rhin et visité ce peuple, ont cru trouver en lui quelque ombre de vérité et de sagesse, et vont pervertissant ainsi les saines maximes. Le branle est donné, rien ne peut l'arrêter. Il ne reste qu'à se couvrir de cendre et à pleurer sur l'abomination entrée dans la Sion tudesque.

Ces utiles préjugés sont entretenus avec soin par la presse politique et littéraire. Les journaux allemands, auxquels ceux de France répondent rarement, s'exaltent dans leur solitude ; ils s'élèvent peu à peu contre
20 tout ce qui appartient à la France, hommes, choses, mœurs, à un ton d'injures, d'obscénité, de rage cynique dont je n'aurais jamais cru capable le chaste idiome de Charlotte et de Marguerite. Les plus populaires poussent le plus loin ce monologue de fureur. Rappelez-vous Arlequin s'excitant, dans un héroïque soliloque, à la bataille contre son ennemi absent. Ce qui m'étonne, après cela, c'est qu'un honnête Souabe, bien et dûment endoctriné, ose encore traverser la frontière et s'aventurer parmi nous, nation de Barbes-
30 Bleues et d'Ogres épicuriens, qui sentons la chair fraîche d'une lieue, le tout par esprit de frivolité.

XII

Chute du Spiritualisme. — Théologie moderne. — Religion de la Matière.

Le fait qui s'accomplit aujourd'hui en Allemagne est la chute du spiritualisme. Cette Jérusalem céleste croule dans l'abîme ; aucune main ne peut la retenir.

Tant que l'idéalisme et la poésie ont soutenu l'Allemagne, ils ont caché ou fait oublier le vide des institutions. Aujourd'hui il en est autrement ; la vie publique et la vie privée sont dévoilées en même temps. Sous le manteau percé de la philosophie, on commence à remarquer d'étranges plaies. A mesure que l'enthousiasme s'éteint, beaucoup de qualités aimables disparaissent, et, dans l'État, d'incroyables misères sont mises à nu ; dans les écoles un fatalisme inerte, au dehors la foi qui tombe, et qui ne se survit que dans les extrémités, à Berlin dans le piétisme protestant, à Munich dans le mysticisme catholique ; une jurisprudence très savante, et une législation décrépite ; dans les champs, la corvée et la dîme ; point de garanties nulle part, le privilège partout, l'intolérance religieuse poussée, en certains cas, jusqu'à la démence ; des tribunaux secrets ; point de presse pour y suppléer ; au faîte de tout cela, une noblesse infatuée, et qui a besoin d'être châtiée.

Aisément la simplicité devient grossièreté, la bonhomie rusticité, la résignation servilité. Quand l'esprit allemand n'est pas dans la nue, il rampe ; il lui reste à apprendre à marcher.

La philosophie allemande se meurt : elle est morte après avoir, comme Saturne et la Révolution française, dévoré ses enfants. Que sont devenus tant de systèmes qui se promettaient l'éternité, tant de solu-

tions définitives du problème de l'univers ? Cherchez ces systèmes au même endroit où sont chez nous la Convention, l'Empire, la Restauration, et chacun des pouvoirs qui se sont couronnés de leurs propres mains. Ressusciter Kant, Fichte, Schelling, Hegel, ou ressusciter la Terreur ou Napoléon ou Louis le Désiré, des deux parts même folie. Ces théories sont dans la même poussière où dorment aujourd'hui les évènements d'où elles sont sorties. Un seul jour nous en
10 sépare, mais ce jour est un siècle. Paix donc à ces morts glorieux ! Quand même vous posséderiez la trompette du jugement dernier, vous ne pourriez les ranimer.

Ce n'est pas à dire pour cela que ce mouvement de l'intelligence doive rester sans résultat. Le panthéisme est partout au fond de la philosophie allemande comme l'égalité est partout au fond de la Révolution française. Si ces deux principes viennent jamais à s'entendre, ils constitueront entre eux le
20 monde nouveau.

De l'autre côté du Rhin, on reproche durement à la France la mobilité et l'inconstance de ses systèmes de gouvernement. Ne pourrait-on pas rétorquer cette accusation contre ceux de qui elle part, si de pareils griefs ne s'adressaient, avant tout, à l'esprit de l'humanité même ? Que de fois l'Allemagne, dans ce même demi-siècle, n'a-t-elle pas changé de systèmes et d'enthousiasmes ! que n'a-t-elle pas couronné dans ces dernières années ! l'esprit et la matière, le pour
30 et le contre, le moi et le non-moi, la liberté et la fatalité ! Que de serments solennels jurés à ces rois de la pensée, à Kant, à Fichte, à Schelling ! chacun de ses serments devait durer toujours. Ils n'ont pu subsister devant l'avènement d'un principe plus jeune et plus nouveau.

Hegel vient de mourir, le puissant Hegel ! sa cendre est encore chaude. Où sont ses disciples fidèles, ses

croyants, ses apôtres ? Il n'en a plus. Il renaîtrait aujourd'hui, qu'il importunerait ceux qui l'ont embaumé hier : il serait comme Épiménide après un sommeil d'un siècle, tant le mouvement qui emporte et vieillit les morts est, plus que jamais, rapide et inexorable. C'est maintenant qu'il faut chanter à table : 'Les morts vont vite.'

De la même manière qu'en France la chute de tant d'administrations opposées a embarrassé la liberté d'une foule de lois, règlements, décrets, ordonnances contradictoires ; de même, en Allemagne, la chute de la philosophie a embarrassé l'intelligence d'une foule de formules de tous les régimes. Pour conserver quelque naturel au milieu de ces entraves, il faut une rare vivacité d'esprit. Combien de gens se traînent encore sous ce vide fardeau, comme la tortue sous sa carapace ! Combien d'excellents hommes qui, la plume à la main, sont incapables de demander à boire sans convoquer l'objectif et le subjectif ! Il y a une frivolité propre à l'Allemagne ; c'est celle qui marche toujours coiffée du bonnet de la scolastique.

On connaît un pays où un assez grand nombre de formules métaphysiques sont tombées dans le domaine commun, pour qu'en moins d'une heure d'un travail ordinaire chacun puisse se flatter de convertir le fait le plus simple, la mouche qui vole, le chien qui jappe, l'enfant qui pleure, en un système d'abstraction vide et béant dans lequel l'auteur s'évanouit et disparaît lui-même. Il y a des gens, des Français légers, qui préfèrent à ce bel art la roulette de Pascal.

La science allemande séduit d'abord par son caractère de grandeur et d'unité ; mais si, en sortant de cet étonnement, vous l'étudiez davantage, vous trouvez tant de fois la chimère à la place de la réalité, la conjecture à la place de la certitude, que vous tombez dans une extrémité contraire : il vous semble que cet édifice si vanté va s'écrouler comme un rêve.

Cette science est pareille à ces arcs-de-triomphe inachevés, dont on remplit les vides, en un moment, avec des toiles peintes, pour y donner à un prince une fête qui dure un jour. Le prince, ici, est l'esprit humain qui se prête gracieusement et modestement à la cérémonie.

Qui eût pensé que tout cet idéalisme dût aboutir aux mêmes résultats religieux que l'école de Voltaire ? C'est pourtant, en grande partie, le mouvement de décomposition qui s'opère aujourd'hui. En effet, dans le temps où la philosophie de l'absolu *construisait* les empires passés sur le plan qu'elle s'était formé la veille, elle n'était pas si loin qu'il semble de la méthode de Voltaire, qui, lui aussi, expliquait Pharaon et Moïse par Louis XV et par son aumônier.

Au moment où j'écris ces lignes, un livre, dont toute l'Allemagne est préoccupée, vient de jeter une terrible lueur sur ces questions. C'est la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss. Ni l'originalité d'un écrivain éloquent ni l'éclat d'un nom connu ne distinguent cet ouvrage ; et pourtant un évènement politique n'eût pas plus sérieusement passionné les esprits. Ce livre est le résultat naturel et nécessaire de la méthode allemande. C'est par là qu'il doit éveiller, au plus haut degré, l'attention des étrangers. La méthode que Wolf et Niebuhr ont appliquée à Homère et à Tite-Live, l'auteur l'applique au christianisme ; et, de la même manière que Homère et l'histoire romaine se sont évanouis comme une fumée entre les mains des deux premiers, le Christ disparaît à son tour dans le travail du dernier ; *opération critique*, disent à bon droit les théologiens. Les récits des quatre évangélistes ne sont plus qu'une suite d'allégories, de fables telles que celles d'Ésope et de La Fontaine, des contes et des chants populaires ; en un mot, un *mythe*.

Cette idée n'est pas entièrement nouvelle ; l'auto-

rité que le symbolisme allemand vient de lui donner, l'éclat et le retentissement qui la suivent, tout cela est nouveau. Le Christ, dans ce système, n'est plus qu'un songe, une épopée mystique qui va rejoindre l'épopée grecque et l'épopée romaine. Lisez attentivement ces résultats, vous croirez, avec la différence d'une forme très savante, lire les questions sur les miracles par Voltaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que si vous vous soumettez sans critique aux prémisses du symbolisme allemand, vous êtes poussé, de proche en proche, à ces mêmes conséquences. Admettez que l'histoire romaine n'est qu'une suite de paraboles populaires, la même chose peut et doit se dire exactement des premiers temps du christianisme. Les évangélistes deviennent des rhapsodes, l'Évangile un poème en prose, et le christianisme un rêve du genre humain, faisant sa halte dans le jardin des Oliviers.

Je sais bien qu'en Allemagne la *Christologie* a mille moyens de déguiser ses résultats. On détruit d'un trait de plume les cieux ouverts et l'assemblée des martyrs. On y substitue une formule d'école, et voilà l'abîme comblé. Si je considère avec effroi cet avenir privé de la foi des ancêtres ; si mon cœur, abreuvé de fiel, se détourne avec désespoir de ces cieux qui restent vides, on me répond que tout va bien, que le principe du christianisme n'est pas un individu, mais une idée ; que je puis toujours au pis aller adorer ce principe ; que seulement la forme s'est évanouie dans la substantialité ; que rien autre chose n'est changé. De bonne foi, qu'est-ce que tout ce galimatias pour remplacer un Dieu ?

O grand, puissant, satanique Protée, infernal Voltaire, que pensez-vous de cette chute, dans votre tombeau du Panthéon ? Après tant de détours, de menaces, de dédains, voilà enfin la poétique Allemagne, la religieuse Allemagne qui tombe entre vos mains, et les griffes de Satan, qui percent sous l'aile de

l'ange Abbadona ? N'est-ce pas vous qui ressuscitez sous cette forme nouvelle, et qui, pour mieux tromper le monde, revêtez comme votre tunique la blonde candeur de la science allemande ? Où fuir ? où se cacher ? où se sauver ?

Il y avait un rossignol allemand qui chantait ses plus beaux chants dans la forêt Hercynienne. Les peuples étaient accourus et écoutaient sa voix enchantée. Ils sentaient, pendant qu'ils l'entendaient, rentrer dans leurs cœurs la foi qu'ils avaient perdue et la poésie des vieux jours. Un souffle divin les ranimait, et leur âme s'élançait sur les ailes de cet oiseau merveilleux pour parcourir les sphères mélodieuses. Mais voilà qu'un serpent à la gueule impure avait roulé ses anneaux au tronc d'un chêne du voisinage. Le rossignol l'aperçut ; il fit silence, et soit peur, soit amour, soit un charme plus puissant que le sien, il tomba en voletant dans cette gueule béante ; après quoi le serpent darda sa langue, et prenant la parole, il dit : ' Me connaissez-vous ? Je me suis appelé tour à tour, dans l'Éden, Léviathan, Satan, Moloch ; au moyen âge, Hérésie, Jean Hus, Martin Luther ; chez les Tudesques, Méphistophélès ; chez les Welches, Voltaire. A présent, je me nomme comme vous tous : Scepticisme.' Les peuples l'ayant entendu se retirèrent et pleurèrent pendant trois jours.

L'influence de la Révolution de 1830 n'a pas été en Allemagne aussi nulle qu'on le pense. Ce branle donné au monde a hâté le bouleversement des systèmes surannés. Le saint-simonisme lui-même a pénétré au sein du vieil idéalisme ; la réhabilitation de la matière n'a été prêchée nulle part avec plus d'avidité que par les frères et descendants du jeune Werther. L'école qui a pris un moment le nom de *Jeune Allemagne* n'a guère d'autre dogme que celui-là. Que de livres n'a-t-elle pas enfantés, qui ont eu un retentissement populaire, sans autre mérite évident que de réveiller les

sens endormis ! Combien d'aphorismes tirés de *Candide* et du *Huron* passent aujourd'hui dans la poésie allemande pour des nouveautés prophétiques et sybillines ! Combien la matière, évoquée du néant en l'an 1832, n'a-t-elle pas paru, de l'autre côté du Rhin, chose merveilleuse, inouïe, inénarrable ! En sortant du long jeûne du spiritualisme, quel étonnement et quel cantique de joie ! L'Allemagne cloîtrée quitte aujourd'hui le couvent comme Catherine de Bora. Cette nonne épouse à cette heure son Luther sous le nom de la matière et de l'épicurisme.

Tandis qu'en France et en Angleterre la chute de la vieille société a provoqué une poésie plaintive et désespérée, on s'étonne que cette même ruine s'annonce en Allemagne par le ricanement et par l'ironie de toutes choses. C'est dans le pays le plus naturellement sérieux que la plainte prend le masque comique. Tous les rôles sont changés.

Au moment où les poètes anglais et français pleurent et se lamentent, les jeunes poètes allemands commencent à se divertir et à banqueter. Pourquoi cela ? Je n'en vois d'autre raison décisive que celle-ci : l'Allemagne n'a point encore connu les angoisses qui naissent d'une révolution véritable, ou elle les a oubliées. Il est permis de s'y jouer avec grâce de la Convention française comme des Nuées d'Aristophane. On y est presque aussi loin de la place Louis XVI que de la prison de l'Aréopage. Échafauds politiques, dictature populaire, guerres civiles, ces mots sont sérieux chez nous et en Angleterre ; mais les poètes allemands ont là-dessus une légèreté à laquelle nous autres Français nous ne pouvons plus atteindre. Les bouleversements sociaux ont encore pour eux l'attrait de l'inconnu. Ils ont l'âge du *mondain* de la régence, ou des Cavaliers des Stuarts. Si jamais une révolution passe sur leurs têtes, alors nous verrons comment cette bande joyeuse la supportera.

Qui croirait que les gouvernements ont traité cette école comme une ligue de sanglants conspirateurs ? Les coups d'État les plus violents ont été un moment réunis contre des mystiques épicuriens qui ne font, après tout, qu'exprimer les tendances de leur pays. Si l'idéalisme se met sous la protection des gendarmes, il faudrait faire la même guerre à l'industrie, aux usines, aux fabriques, à l'enthousiasme pour les chemins de fer et pour les bateaux à vapeur, toutes choses qui
10 annoncent de la même manière la chute du vieil esprit et la domination croissante de la matière. Mais c'est une ridicule contradiction de persécuter le système dans les poètes et d'en protéger l'application dans le peuple.

Ce cri de l'Allemagne surannée ressemble à la plainte d'Arioste contre l'invention déloyale de l'arquebuse et de la poudre à canon. Les vieilles armes sont rouillées et impropres aux combats qui se préparent. Ni larmes ni regrets ne peuvent leur rendre l'éclat perdu. Sous
20 la hache bourgeoise du dix-neuvième siècle tombent également les forêts de l'Amérique et les fantastiques ombrages de l'Allemagne. Au lieu des chants des fées dans les forêts séculaires, le pic des pionniers qui tracent leur chemin rapide à des générations plus rapides retentit du Danube au Rhin. Elfes immaculés, gnômes, sylphes spiritualistes, impalpables ondines, votre heure est venue ; il faut en prendre son parti. La question des douanes a remplacé pour tous la question de l'impératif catégorique.

30 Dans ce changement, que devient l'imagination ainsi déconcertée ? Tout se rapetisse : un génie lilliputien prend la place des conceptions transcendantales : au lieu de l'épopée, l'épigramme ; au lieu de l'infini, un atome. De la même manière que, pour échapper au matérialisme, la France s'est mise à l'école de l'Allemagne, celle-ci, pour échapper à l'idéalisme entre à l'école de la France. Les nations ainsi traves-

ties se mêlent et se confondent. Chaque peuple change de masque comme au carnaval de Venise.

Le poète qui a exprimé le dernier dans toute sa pureté le vieux génie de l'Allemagne est Uhland ; mais voilà près de vingt ans que ce poète se tait. Lui-même, il sent que l'ancienne muse se meurt et qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de la ressusciter.

J'ai vu les saints anges de Klopstock et de Schiller conspués et raillés par un siècle nouveau, les esprits ont voilé leur face dans le ciel de l'Allemagne. J'ai vu les chastes images de Thécla, de Clara, de Marguerite, de Geneviève, qu'insultaient de grossières courtisanes, nées du cerveau grossier des poètes de nos jours. Le ricanement de l'orgie a pris la place des larmes saintes des esprits immortels. Des vices prétentieux se sont couronnés eux-mêmes de la couronne des vierges.

Le docteur Faust a quitté sa cellule, il a quitté ses livres et son creuset ; il a rejeté loin de lui la tête de mort qui mêlait à ses pensées enthousiastes les songes du tombeau. Le docteur s'est fait vif ; il court au bal en chapeau brodé ; il est galant, leste, musqué. Seulement avec son manteau de philosophe, il a oublié au logis son âme et son imagination. Quel magicien pourrait les lui rendre ?

XIII

Fatalisme et Indifférence. — Illusions de l'Industrie.

En vain oppose-t-on que les symptômes indiqués plus haut vont cesser, qu'ils ont cessé déjà, que demain ou après-demain tout va rentrer dans l'ordre. C'est là l'illusion de tous les pouvoirs qui périssent. Inutilement de nobles vieillards luttent contre la pente du

siècle. Le siècle leur échappe ; une génération ennemie les remplace et les pousse à la tombe en les injuriant. Une fois entré dans le chemin du doute, aucun peuple ne retourne en arrière ; le génie de la dissolution est le plus inexorable de tous. Aux optimistes de l'ancien régime philosophique on peut redire aujourd'hui le mot de notre histoire : Sire, ce n'est point une émeute ; c'est une révolution.

La philosophie, du haut des cieux, ne tient, il est
10 vrai, nul compte de ces changements ; car rien n'égale son mépris pour les observations puisées dans l'étude des mœurs et de la société ; elle ne connaît, elle ne veut connaître que les livres ; hors de là, le monde finit pour elle. Cependant le sol se mine sous ses pas. Gauche et embarrassée lorsqu'elle veut sortir des bancs de l'école, quelle défense opposerait-elle aux coups de l'esprit populaire ? Chaque jour, le grand Goliath de l'abstraction est atteint au front par la pierre des bergers.

20 Au reste, si l'idéalisme allemand périt, c'est par sa faute. Nous avons assez longtemps vanté ses grandes qualités, pour ne point être embarrassés ici de nous expliquer sur ses défauts. Le premier reproche qu'il faut lui adresser est le manque complet de sympathie, de charité, ou plutôt d'humanité ; par où cette orgueilleuse science est bien loin de la science superficielle du dix-huitième siècle.

L'indifférence entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, entre la liberté et la tyrannie, est une
30 marque de faiblesse autant qu'une marque de force. On peut soutenir pendant quelques années ces théorèmes forcés ; mais tôt ou tard la conscience se réveille, et le bon sens du peuple fait justice, en un jour, des raisonnements du sophiste. De cette indifférence il est résulté que les questions les plus profondes ont surgi tout à coup sans que cette philosophie pût en fournir la moindre solution. Quelle réponse ferait-

elle aux énigmes sociales qui travaillent aujourd'hui le monde ? Elle ignore même qu'elles aient été posées ; elle a vécu sans entrailles au milieu des convulsions de l'histoire contemporaine.

Où est le zèle de prosélytisme qui agitait et menait les encyclopédistes ? La philosophie allemande ne connaît rien de semblable. Elle n'a rien aimé ; elle ne laissera point de regrets. Ensevelie dans ses formules, comme dans le cérémonial et dans l'étiquette des princes médiatisés, elle est étendue sur son lit de parade. Le pressentiment du lendemain lui a manqué jusqu'au bout. Tel possédait par elle l'intelligence absolue, et formulait, dans un calme majestueux, toutes les époques de l'histoire assyrienne et chaldéenne, qui est mort de stupéfaction et d'horreur à la vue du *Moniteur* du 29 juillet 1830.

La science où parut le plus clairement ce zèle d'abstraction indépendant de la réalité, est la jurisprudence. Dans moins d'un demi-siècle, on sera étonné, lorsqu'un voyageur racontera ce qui suit : Sous le pôle boréal, se rencontrait, il y a trente ans, un pays où vingt mille plumes à la fois ne se lassaient, ni jour ni nuit, de commenter le Droit fécial, augural, papyrien, byzantin, carlovingien, gothique, canon, féodal, coutumier. A côté de ces écrivains d'une science infaillible, j'ai vu des juges dépendants, des tribunaux princiers, des procédures privilégiées, des jugements secrets ; de temps en temps un criminel passait traîné à l'échafaud ; le lendemain on apprenait à la fois à table le crime et le châtiment de cet homme. Au reste, point de contrôle de l'opinion sur les jugements ; témoins, juges, accusateurs, accusés, tout étant enveloppé dans le même mystère. Ne croyez pas que de ces vingt mille plumes une seule se laissât distraire par une si mince circonstance, et qu'une si étrange législation soulevât nulle part la moindre controverse. Il est vrai que pendant ce temps on avait

retrouvé Gaius, commenté les Capitulaires, et ces commentaires étaient autant de chefs-d'œuvre. De plus, on savait à merveille l'art d'être juste tel qu'il avait été pratiqué à Salente, un siècle avant Homère.

Les poètes eux-mêmes, ces consolateurs des peuples, ont trop souvent partagé cette incurie. Les correspondances posthumes qui ont été publiées dans ces dernières années, prouvent clairement que ce manque de charité et d'entrailles fut le caractère constant de Goethe. Son système de neutralité permanente dégénérait avec l'âge en manie. Je ne sache pas qu'aucun homme, non pas même Alexandre, fils d'Ammon, soit descendu au tombeau avec une satisfaction plus intime et plus immuable de sa propre divinité. Dans les lettres de Bettine de Brentano on voit une jeune fille se consumer d'amour pour Wolfgang Goethe, et son excellence le ministre d'État de Weimar exploiter ce long désespoir pour en tirer quelques observations pathologiques, et une demi-douzaine de tercets. *Faciamus experimentum in corpore vili*, fut toujours sa devise. Amour, désespoir, patrie, terre et cieux, tout cela eut justement pour lui la valeur d'un sonnet régulier.

Comme, en Allemagne, chaque chose se réduit promptement en système, on n'a pas manqué d'établir en forme de loi cette disposition épicurienne du grand poète. Pendant plusieurs années, il fut défendu, de par la critique, à tous poètes, prosateurs, orateurs et artistes, de garder aucun attachement humain, quelque nom qu'il pût prendre, désir, regret, espérance, héroïsme. Le dévouement à un principe, à une cause, à une croyance, fut surtout interdit au premier chef, sans exception ni empêchement quelconque. Par là, le devoir de l'écrivain se trouva réduit à l'immobilité du fakir. Celui-là fut réputé divin, qui, assistant de loin à tous les dangers et s'abstenant de tous, diplomate olympien au milieu de la mêlée du bien et du mal,

s'enfermait dans sa nue pour polir un tercet. On aurait pu, avec Orgon, dire de cet idéal de la critique :

> 'Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
> De toutes amitiés il détache mon âme ;
> Et je verrais mourir, frère, enfants, mère et femme,
> Que je m'en soucierais autant que de cela.'

Il faut convenir que ces maximes ne furent pas celles des Eschyle, des Dante, des Camoëns, des Racine, des Molière, des Milton ni des Byron. Elles ne pouvaient naître que dans l'oisiveté des petites cours 10 d'Allemagne et dans le fatalisme des écoles.

Un autre vice de ce fatalisme, c'est qu'à force de se confondre avec la Divinité, l'humanité s'infatue jusqu'à la folie. En voici un exemple qui est devenu populaire. Suivant la doctrine de l'absolu, réduite à son expression la plus simple, Dieu sommeillait dans un rêve, moitié végétal, moitié animal, depuis des milliards d'années ; il ne donnait d'ailleurs pas le moindre signe de vie. Moïse et le Christ le tirèrent de cet engourdissement éternel. Mais il y retomba 20 bien vite, et cette fois plus profondément que jamais. Les choses durèrent ainsi jusqu'à l'an 1804, avec quelque mélange de rêves insignifiants.

Au commencement de cette même année, Dieu n'avait pas encore la moindre conscience de ce qu'il était ou pouvait être. Ce ne fut que vers le milieu de l'automne qu'il fit définitivement connaissance avec lui-même dans la personne et la conscience de M. le docteur Hegel. Cet épisode important dans la vie de Dieu se passa le 23 octobre, sur le chemin de 30 Bayreuth, à trois heures et demie de l'après-dînée. Depuis ce moment l'Éternel se sentit vivre, et ne garda plus le moindre doute sur sa propre existence. Un peu plus tard, il fut nommé professeur ordinaire et directeur de l'Académie de Berlin. Alors aussi sa carrière fut assurée.

Tant que l'enthousiasme de la philosophie a survécu, ce panthéisme a été au fond très religieux et très fécond. En dépit des railleurs, il agrandit l'horizon de chaque chose. Mais ce même enthousiasme disparu, tout a changé. L'unité de doctrine une fois brisée, il y a des jurisconsultes, des philologues, des métaphysiciens, des théologiens, qui, tous, s'abhorrant les uns les autres, marchent fort habilement dans des directions contraires. Il y a des savants et il n'y a plus de science. La haine se substitue à l'amour, l'anarchie à la fraternité. Les sectes se soulèvent et deviennent ennemies déclarées l'une de l'autre, l'école de Munich de l'école de Berlin, les supernaturalistes des rationalistes, les rationalistes des piétistes, les piétistes des mystiques, les mystiques des méthodistes, les méthodistes de tout le genre humain.

Souvent ces haines systématiques habitent ensemble dans le même village et sous le même toit. A la place de l'héroïsme intellectuel se glissent de petites passions bourgeoises. L'abstraction devient métier, et l'infini, marchandise. Sous leurs titres de cour, chambellans, conseillers, conseillers intimes, conseillers très intimes, qui pourrait aujourd'hui reconnaître les philosophes candides du temps de madame de Staël ? Vous reconnaîtriez plutôt le volontaire de la République dans monseigneur le comte la Tulipe de Paul-Louis Courier.

La science a fait comme la liberté ; originale et créatrice sous la bure, routinière et paresseuse sous la livrée. On ne connaît point ailleurs cette féodalité fondée en classe sur le droit divin du rudiment et sur les dîmes et corvées du dictionnaire. D'ailleurs, l'horreur de tout changement, et le goût que chacun a pour ses aises, maintiennent dans un grand nombre les préjugés les plus vulgaires. Si une assemblée politique était formée des membres des universités allemandes, on serait étonné des vues avares et personnelles qu'un tel corps laisserait paraître.

Dans l'isolement où vivent, en Allemagne, la plupart des savants, quand leur propre enthousiasme ne les occupe plus, des amours-propres insondables se développent sous cette bonhomie blonde et candide. Chez nous, en France, la vanité est un sentiment frivole, et qui peut être distrait par intervalles. De l'autre côté du Rhin, l'absence de tout évènement politique permet à chacun de se contempler, sans avoir jamais à tolérer la moindre comparaison avec le monde extérieur. Ainsi isolée, la vanité, si elle s'allume, devient une passion profonde, consciencieuse, religieuse, un culte de soi-même qui porte tous les caractères du fanatisme. Malheur à celui qui méconnaîtrait le dieu retiré sous la figure d'un conseiller intime de Cassel ou de Gotha !

Vous avez, sur le chemin d'Alep, trompé la foi d'un Arabe du désert. Sa vengeance est prête ; il vous poursuit. Mais votre cheval a senti l'éperon ; le désert est franchi, votre salut est assuré. Vous avez contredit un savant d'outre-Rhin sur les poids et mesures du troisième Pharaon ; vous lui avez montré qu'il s'abuse de la valeur d'un siècle et que sa citation de Diodore est erronée ; bien plus, la preuve a été publique, le déshonneur patent. N'espérez plus ni paix ni trève. Pour vous dérober à cette haine implacable, ni votre vaisseau ni votre cheval ne sont assez rapides. La mort même ne vous défendra pas. Si vous lui échappez vivant, comptez qu'il barbouillera d'encre votre squelette.

Il reste à la science allemande une phase à parcourir, et un progrès à accomplir. Ce progrès consistera à se dépouiller des formules et à quitter la scolastique. Il faut que cette Minerve paresseuse descende de l'Empyrée pour lutter avec le siècle, qu'elle éprouve sa force dans les questions où l'époque actuelle est plongée. Si au lieu d'une déesse elle n'est qu'une faible femme, comme Clorinde, ses premiers coups la trahiront.

La conséquence générale de tout ce qui précède, c'est qu'à mesure que l'Allemagne s'éloignera du pur idéalisme, elle perdra de plus en plus son originalité au milieu de l'Europe. Ce que nous aimions en elle, c'était son esprit cosmopolite et impartial qui possédait le secret de toutes les formes, l'aspiration élevée de son génie, et par-dessus tout, l'ascendant moral de ses croyances. Comment peut-elle aujourd'hui compter nous intéresser longtemps par le scepticisme et par la fatuité irréligieuse ? Que peut-elle apprendre là-dessus à des gens qui possèdent Rabelais et Voltaire ? Quoi qu'ils fassent, je défie ces lauréats du matérialisme d'égaler jamais leurs devanciers ; l'orgie où se convient les muses tudesques sera trouvée bien frugale après le banquet de Pantagruel et de Candide.

Bientôt l'influence de l'Allemagne ne se distinguera plus du mouvement général du siècle. Dans ce chaos d'opinions, d'idées, de poésie, qui s'agite en chaque endroit de l'Europe, comment reconnaître la part qui revient à chaque peuple ? Le spiritualisme du Nord, le matérialisme du Midi, l'égalité française, l'industrie anglaise, tendent à s'établir et à coexister partout à la fois : qui donnera à ce chaos en ferment la forme et la lumière ?

Entraînés au changement avec une inexorable violence, les hommes n'ont aujourd'hui qu'une crainte, celle de se laisser devancer l'un par l'autre vers l'avenir. Imaginez de ce côté du Rhin le système le plus chimérique ; demain, sur l'autre rive, il sera de beaucoup surpassé à cause de la peur que l'on aura d'être laissé en arrière. Le genre humain marche aujourd'hui à la façon d'une troupe de Bohémiens. Chacun pousse l'autre, afin d'arriver le premier au gîte. Est-il quelque part une autre discipline ?

Le monde est, à cette heure, possédé tout entier d'un ardent désir de conquérir par l'industrie la matière et la nature. Désormais, le spiritualisme pur ayant

succombé dans sa patrie en Allemagne, l'entraînement sera complet. Le dernier empêchement est levé. L'équilibre est rompu. Toutes les convoitises vont pencher d'un même côté. Philosophie, poésie, liberté, tout se tait dans l'attente de la soumission de la nature et de l'exploitation du globe. Dans un avenir lointain, quand cette victoire de l'homme sur les forces de la matière sera plus évidente, on sera étonné d'y trouver tant de bornes. L'homme, ce conquérant divin, ne pourra subjuguer tant de choses qu'à la fin un grain de sable, une fièvre quarte, une migraine ne reste le maître du triomphateur. Comme Alexandre, au milieu de sa Babylone sensuelle, il sera saisi d'un dégoût infini, et il ne trouvera pas moins de vide de ce côté qu'il n'en avait trouvé dans les espérances passées. L'éternelle douleur, que l'on dit aujourd'hui endormie, se réveillera sur sa couche éternelle ; car cette matière divinisée toute seule, dont on fait tant de bruit, est une religion de serfs affamés et nouvellement déchaînés, non d'hommes libres et raisonnables.

L'humanité privée de Dieu s'adore aujourd'hui de la meilleure foi du monde. Combien cette infatuation durera-t-elle ? Qui le sait ? qui se soucie de le savoir ? et qui voudrait le dire ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce Dieu nouveau se réveillera un jour, après la fête, sur son autel, pauvre, nu, pleurant, gémissant, et Gros-Jean comme devant.

XIV

Les Bords du Rhin.

Entre la France et l'Allemagne la seule question qui, après toutes les autres, restera longtemps pendante, est celle des *bords du Rhin.* Il est naturel que, des deux côtés, on y mette la même obstination ; de

quelque manière que l'avenir la résolve, les poètes au moins conservent sur elle un droit qu'ils peuvent toujours revendiquer ; c'est ce que l'on a tenté de faire dans les stances suivantes :

Il est une vallée où les biches vont boire
Au pied des châteaux forts, où dans son cor d'ivoire,
L'Écho fait retentir les jours qui ne sont plus ;
Les Sylphes diligents, dont notre âge se raille,
Les nains ensorcelés sous leur cotte de maille,
10 S'y suspendent encore aux balcons vermoulus.

Il est une vallée où la rose mystique
Croît encor sans culture, où sur la basilique
Parmi les verts tilleuls s'abaisse l'arc-en-ciel.
Tous les morts rejetés du souvenir des hommes,
Tous les espoirs chassés du désert où nous sommes,
S'abritent, les pieds nus, sous le gothique autel.

Il est un fleuve saint où navigue le cygne,
Où l'amandier en fleur se marie à la vigne,
Où l'Ondine en son île attire le pêcheur.
20 L'ambre croît sur la rive ; et dans les cathédrales
Les anges ont ployé leurs ailes colossales,
Ainsi que la cigogne au toit du laboureur.

Quand l'année achevée a fané sa couronne,
Et que le cœur se plaint aux brises de l'automne,
Dans la cuve du Rhin fermente un vin doré.
Nains ! barbouillez de lie en vos coupes de pierre
Vos tudesques blasons ! dans sa niche de lierre,
Chancelle des vieux temps le fantôme enivré.

Les femmes sont les sœurs des fleurs de la vallée.
30 De l'éternel amour la colombe envolée
Boit au bord de leur bouche et s'endort sur leur cœur.
Leur front pâle est baissé ; blonde est leur chevelure ;
Et comme un vieux guerrier que berce leur murmure,
Le fleuve à leurs fuseaux suspend son flot rêveur.

Comme le bruit du vent dans les feuilles d'automne,
Leur parler étranger dont l'oreille s'étonne,
Par degrés vous émeut d'un son plaintif et lent.
Au fond de tous leurs mots qu'un soupir entrecoupe,
Comme une perle au fond d'une sonore coupe,
Amour, amour, amour, retentit en tremblant.

Mais ce fleuve profond où navigue le cygne,
Cette vallée en fleurs que parfume la vigne,
Ces bois, cette prairie et ces bords sont à nous.
Ils sont à nous, amis, par le sang de nos pères,
Par la borne d'airain arrachée aux frontières,
Par le mot du serment de vingt rois à genoux.

Oui, ces monts sont à nous, notre ombre les domine ;
Oui, ces fleurs sont à nous, nous en gardons l'épine ;
Oui, ces champs sont à nous, nos morts y sont couchés.
Peuple, rappelle-toi, debout sur ce rivage,
Ainsi qu'un vendangeur qui revient de l'ouvrage,
Quand tu lavais ton front parmi ces joncs penchés.

Dans la voix de l'Écho ta voix résonne encore ;
Les gnomes féodaux du drapeau tricolore
Vont aiguiser la lance au bord des vieilles tours.
Pour toi plus d'une coupe, en ton nom promenée,
Quand les verrous sont clos, de houblon couronnée,
Se vide et se remplit des regrets des vieux jours.

Assis sur la montagne où s'amasse l'orage,
Ainsi qu'un bon pasteur qui garde un héritage,
Je suis des yeux ces flots moins vagabonds que moi.
Je respire en passant les roses qui fleurissent,
Je compte sur le cep les raisins qui mûrissent,
Et les petits chevreaux qui grandissent pour toi.

Cependant, à mes pieds, sous l'ombrage qui tremble,
Chevreaux, vignes, moissons et fleurs croissent ensemble ;
Vieux murs, fleuves, forêts, tours, gothiques vitraux,
Barques de pèlerins, chants de cloches bénies,

Pour les enchaîner tous aux mêmes harmonies,
Il ne faut que le chant des frêles chalumeaux.

Mais, si tu l'oubliais, le fleuve de ta gloire,
Peuple au long avenir, à la courte mémoire,
Au lieu des chalumeaux, une trompe d'airain,
La nuit, le jour, semblable à celle de l'archange,
Jusqu'à ta sourde oreille où tout s'efface et change,
Immense, porterait l'immense écho du Rhin.

Octobre 1836.

XV

La Teutomanie.

Deux motifs m'ont depuis longtemps détourné de l'Allemagne littéraire, la nullité des œuvres du présent, la susceptibilité à l'égard du passé. Si l'on excepte les labeurs d'érudition et de théologie, la veine littéraire de ce pays semble profondément épuisée. Décidément, M. Heine est le dernier des Romains. L'approbation populaire ne s'est attachée, depuis dix ans, à aucune composition ; tout au plus, ça et là, quelques éloges mercenaires vous préparent une déception certaine, si, sur la foi de ces jugements, vous remontez à l'œuvre qui en est l'objet.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'aussi longtemps que le génie national se produisait par des œuvres vraiment sérieuses, il était plein d'humanité, de sympathie, de modestie ; voyez les lettres des hommes de ce temps-là ! Quel esprit d'association, de fraternité ! Comme ils étaient d'intelligence avec les peuples étrangers ! Au contraire, depuis que le génie est tari, l'infatuation a pris la place de la poésie, du talent, de l'originalité ; je ne sais quel mélange de gloriole débonnaire, et, par-dessus tout, de bile envieuse, est devenu

la couleur générale de ce nouveau style tudesque. Que penserait *la Staël* (*die Staël*), comme ils disent dans leur aimable langage, si elle entendait ce concert cynique contre lequel la *Gazette d'Augsbourg* vient si justement de réclamer ? Elle prendrait, sans doute, le parti d'en rire.

Au milieu de ce hourra, nos poètes, nos critiques, nos publicistes, continuent de chanter, sur différents tons, l'éloge de la sentimentalité, de la blonde bonhomie, de la prude humilité de leurs confrères d'outre-Rhin. Ceux-ci, étonnés, indignés, de crier dans le désert, se hérissent de nouveau ; ils redoublent de fureur, ils déterrent, ils brandissent, par souscription, contre l'Occident, l'épée d'Arminius ; les rois de Prusse et de Bavière marchent contre nous, lance haute, à leur secours ; le premier change la cathédrale de Cologne en un blockhaus contre les Gaulois. *Post Franco-Gallorum invasionem* c'est l'inscription de guerre qu'il vient d'enfouir sous le porche. Le second proscrit, dit-on, l'étude de la langue française, comme mère d'hérésie ; bien à tort, selon moi, au moment où nous nous croisons avec lui pour abattre et extirper, sur la place de Strasbourg, la figure de ce Luther que *nos yeux ne sauraient voir*, en pays luthérien, et que ce pieux roi efface de son côté avec non moins de discernement dans le panthéon de l'Allemagne. Par compensation, il exhume les reliques d'Alaric, de Genséric, d'Odoacre, de Totila, tous bons chrétiens, excellents catholiques, vrais prêcheurs d'aumônes, parfaits teutomanes, qu'il canonise dans son Walhalla, à notre éternelle épouvante. Doux amour des ancêtres ! qui se sentirait le courage de troubler cette réunion de famille ?

La vanité allemande ne ressemble en rien à l'orgueil des Anglais ou des Castillans. Chez ces derniers, le sentiment de leur propre valeur est arrivé à une sécurité profonde ; ils ne craignent pas d'être dépos-

sédés, et ce calme dans l'infatuation est accompagné d'une grandeur naturelle ; chez les Allemands, la vanité, de fraîche date, n'a aucune de ces jouissances. Toujours inquiète, toujours irritée, elle n'est pas sûre d'un seul moment ; tout lui fait ombrage ; elle n'ose ni se condamner ni se montrer ouvertement ; elle porte avec elle les inquiétudes du parvenu, au lieu du contentement d'un homme assis depuis longtemps dans la prospérité et la puissance. Pendant que les siècles ont déjà passé sur la gloire littéraire des autres peuples, que les époques d'Élisabeth, de Léon X, de Louis XIV, de Charles-Quint, sont consacrées, l'Allemagne sent, au contraire, que son âge de poésie est d'hier, qu'elle est la dernière entrée dans ce domaine de l'art et du style, que le jugement de la postérité n'est pas fermé sur ses œuvres, que la critique aura beaucoup à revoir sur ses admirations, que beaucoup de noms courent risque de ne pas survivre à cet examen suprême, et de ne jamais entrer dans la mémoire du genre humain.

De là cette irritabilité, cette susceptibilité fiévreuse, toutes les fois que l'on prononce le nom de l'un de ces écrivains encore en litige, l'impossibilité absolue de rassasier l'Allemagne d'éloges, de la calmer, de la tranquilliser sur l'avenir. Ces hommes, dès qu'on ne les admire pas les yeux fermés, sont toujours près de croire que vous cédez à une conspiration ourdie contre eux ; de là aussi ce ton de haine corrosive et ce chant de vautour, pour peu que vous mettiez de réserve dans votre enthousiasme. Le moindre feuilleton met toute l'Allemagne en fièvre.

Qu'importe à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'Italie, une opinion aventurée sur Shakespeare, Dante ou Cervantes ? Si elle est ridicule, on en sourit ; le plus souvent on l'ignore. De l'autre côté du Rhin, il n'en est pas ainsi. L'opinion la plus futile, exprimée, en France, sur un écrivain tudesque, est aussitôt déterrée,

traduite, colportée solennellement dans tous les pays. Cette observation, souvent sans nulle importance, est soudain terrassée, foulée aux pieds, écrasée par toutes les massues réunies de la critique germanique ; après quoi l'on s'assied triomphalement en se chantant à soi-même un *Te Deum*.

J'ai déjà remarqué que le même peuple qui a une si parfaite connaissance des Babyloniens, des Mèdes, et, pour tout dire, de la littérature antédiluvienne, a été fort en peine d'écrire une page mesurée sur la littérature française. Combien il eût été intéressant de voir un génie aussi différent du nôtre juger avec maturité, avec finesse, l'époque de Louis XIV et le dix-huitième siècle ! Que d'idées nouvelles eussent pu sortir de ce nouveau point de vue ! Mais il faut renoncer à cette espérance. Quand les Allemands de nos jours ont essayé de toucher ce sujet, ils l'ont fait le plus souvent avec une si extrême violence, une aversion si déclarée, qu'ils sont arrivés à manquer de sens ; véritablement cette prétendue critique tient plus de l'hydrophobie que du sentiment littéraire proprement dit.

Outre la difficulté réelle de comprendre et de saisir une originalité si différente de la leur, il y a encore la vague rancune contre un joug qui les a dominés. La vérité est que l'Allemagne parle si haut, parce qu'elle a peur de deux choses : elle se rappelle le joug spirituel de la France pendant le dix-huitième siècle, le joug matériel au commencement du dix-neuvième. Entre ces deux rancunes, tantôt livrée à l'une, tantôt à l'autre, son jugement est embarrassé par trop d'appréhensions. Jamais on ne parviendra à lui persuader sérieusement que nous nous résignons aux conditions des traités de 1815. Notre humilité à cet égard n'a pas trouvé de croyants ; et s'il fallait choisir entre la Russie et la France, je connais plus d'un homme qui se déciderait pour la première sur cette considération

secrète, qu'à tout prendre, l'Allemagne russe pourrait se consoler en faisant des cours de philosophie aux Cosaques, ressource qui certainement manquerait à l'Allemagne française, avec des victorieux qui, après l'avoir abattue, auraient encore la prétention de la mener à l'école.

Qui a pu changer ainsi le tempérament de l'esprit allemand ? Comment le peuple qui passait pour le plus sérieux est-il celui qui se nourrit aujourd'hui, 10 plus que tout autre, de clinquants et de médisances recueillies de tous les coins du globe ? Comment le grave docteur s'est-il changé en un dandy léger, gambadant, gracieux Teuton qui veut à tout prix achever sa pirouette devant l'Europe assemblée ? Les éloges sans réserve et la complaisance publique pour ces nouveau-venus ont commencé la métamorphose. Un encens imprévu a obscurci le front du penseur ; l'ivresse a commencé.

A cette première disposition s'est ajouté un fait 20 puissant, réel, je veux dire l'union des douanes. Depuis que cet évènement important, sans contredit, est consommé, les Allemands sont convaincus qu'ils sont le peuple pratique par excellence, et qu'il ne leur reste plus qu'à saisir la couronne universelle.

Comme je voyageais, il y a quelques jours, sur le Rhin avec un Allemand fort distingué, écrivain comme ils le sont tous, homme d'ailleurs plein de modération, je me hasardai à lui demander quel était, selon lui et ses amis, le but politique vers lequel tendait l'Allemagne ; 30 à quoi il me répondit du plus grand sang-froid du monde : ' Nous voulons revenir au traité de Verdun entre les fils de Louis le Débonnaire.'

Assurément cette exaltation du sentiment national serait en soi très digne d'éloge, même dans ses triomphes fantastiques, si elle se joignait à quelque noble initiative dans la liberté et les intérêts du reste de l'Europe. Par malheur, après cette première fièvre

d'orgueil, on s'est envisagé de plus près ; on a vu que l'on était enfermé sur terre par la Russie et par la France, sur mer par l'Angleterre, sans débouchés du côté de l'Orient. On a cherché quelle grande pensée on portait en soi pour renouveler le monde, on a trouvé la teutomanie. De ce moment, au lieu de songer à s'associer, on n'a plus pensé qu'à s'enceindre d'une muraille de la Chine ; et cette nationalité soudainement retrouvée, et inspirée des conseils de la Prusse, semble, jusqu'à ce jour, ne devoir s'exprimer 10 que par un redoublement de mauvaise humeur et de fiel dans lequel la France a naturellement la plus grande part.

Ce que l'on aurait peine à croire, c'est combien les œuvres qui semblent le plus étrangères aux passions quotidiennes sont remplies de ce fiel, et combien les monuments les plus sincères touchent au ridicule par cette barbarie maniérée. Je ne dirai rien du Walhalla du roi de Bavière ; je ne me permettrai pas de sourire à la vue de Mozart flanqué de ces deux grands artistes, 20 Genséric et Alaric, de mélodieuse mémoire ; nous avons été depuis longtemps accoutumés à ces ingénieuses rencontres et à cette solide raison dans les œuvres inviolables du poète royal de Bavière. Mais Overbeck le peintre, un homme sérieux, qui toujours comptera avec la critique, de quel droit, si doux, si naïf, si respectable, a-t-il couru au-devant du ridicule dans son tableau des *Arts sous l'invocation de la Vierge ?*

Dans ce tableau fait pour représenter avec solennité, dans les salles de Francfort, les tendances de l'imagina- 30 tion nouvelle, nous avons vu, il y a quelques semaines, les artistes de tous les temps, de tous les lieux, depuis le roi David et les patriarches jusqu'aux modernes. Italiens, Flamands, Espagnols, Hébreux, Grecs, Allemands, tout ce qui a touché le pinceau ou le ciseau se presse là aux pieds de la Mère de Dieu ; chacun reçoit la récompense de son génie ; ils sont là de tous les

pays, de toutes les langues. Mais un Poussin ! un Lesueur ! un Jean Goujon ! un artiste français ! fi donc ! ces gens-là s'étaler sur la toile immaculée de l'art tudesque ! Qu'ils soient anathème ! qu'ils se gardent de paraître dans l'antre saint du teutonisme ! Il est vrai que, par compensation, l'honnête artiste a aventuré sa propre figure dans le coin du tableau, et l'œil peut s'arrêter sur cette impartiale page sans craindre d'être profané par la figure d'un seul de ces
10 damnables compatriotes de Voltaire ; par leur absence, qu'ils portent la peine éternelle de leur trop de bon sens !

On pense bien qu'un si pur exemple, donné de si haut, ne pouvait manquer d'être imité, et cette proscription de notre race est devenue, il semble, une règle générale. Lecteur, si tu te sens le cœur assez fort pour affronter un terrible spectacle, viens et suis-moi dans la salle de philosophie de l'université de Bonn. Le gouvernement prussien a ordonné que
20 toutes les écoles imaginables de philosophie fussent représentées sur la muraille ; l'artiste a obéi. Regarde ! voici de nouveau les patriarches, les docteurs de tous les siècles, de toutes les religions, de tous les peuples ; dans cette assemblée de métaphysiciens qui commence par Salomon et qui finit par le dernier *privatdozent* de Bonn, tu cherches des yeux tes compatriotes, Abeilard, Descartes, Malebranche, Pascal peut-être ! Malheureux, ils n'y sont pas, ni eux ni aucun de ton peuple. Courbe ton front, humilie-toi, et pleure sur l'anéantis-
30 sement de ta race !

On comprend facilement quelle fut ma confusion le jour où je fis cette fatale découverte. Quoi ! tous nos penseurs effacés, abolis, d'un trait de pinceau, comme s'ils n'eussent jamais existé ! Je faillis succomber sous ce nouvel arrêt de proscription. Pourtant, après avoir médité quelque peu, je cherchai à me remettre. Ces artistes, me dis-je, ont la tête

chaude ; ils se laissent facilement aller aujourd'hui à des impressions qu'ils condamneront demain ! Voyons les philosophes ! Ces esprits graves ne sauraient tomber dans de pareils excès.

Ce jour-là précisément venait de paraître le dernier volume de l'incomparable *Manuel de l'Histoire universelle*, par le très célèbre docteur et professeur Léo. C'est justement ce qu'il me faut, ajoutai-je en moi-même ; ce docteur Léo est un auteur grave ; sa réputation est universelle comme son sujet ; de plus, il est 10 fameux pour sa piété. La religion l'aura sans doute adouci et disposé à l'indulgence. D'ailleurs, avant d'arriver à peindre l'histoire de la France et de la Révolution, il s'est préparé à l'impartialité par la contemplation de tous les siècles, laquelle n'a pas rempli moins de quatre volumes d'introduction ! Une si lente préparation est un gage certain de calme et de sang-froid. Je vais goûter enfin le fruit le plus mûr de la philosophie.

Dans cette disposition, j'entamai le volume, et 20 j'avoue que bientôt les considérations générales sur la *race* celtique ne me présagèrent rien de très favorable. ' La race celtique, dit cet admirable auteur, page 196, telle qu'elle s'est montrée en Irlande et en France, est mue toujours par un instinct bestial (*thierischen Triebes*), pendant que nous, en Allemagne, nous n'agissons jamais que sous l'impulsion d'une pensée sainte et sacrée (*heiligen Verhältnisses, heiligen Gedankens*). Comme un homme adonné à la boisson (*wie dem Trunk ergeben*) profite de toutes les occasions pour amener 30 les gens raisonnables à boire dans sa compagnie, tout de même nos voisins gaulois cherchent à entraîner les autres dans leur propre mouvement, pour donner un masque honnête à leur inquiétude ; mais sous ce masque perce toujours la pétulance unie à la vanité et à l'arrogance.' Lorsque j'eus achevé cette période, qui, dans l'original, est incomparablement plus belle,

j'admirai docilement, comme je le devais, ce style noble et soutenu, cette merveilleuse comparaison du pot de bière appliquée à la philosophie de l'histoire ; je m'avouai avec tristesse que nos écrivains sont loin de ce génie souple, de cet aimable naturel ; cependant je vis bien qu'un orage allait éclater, et je m'y préparai de mon mieux.

Après avoir étudié un nombre considérable de pages semblables à celle-là, que devins-je, lorsque, le cercle
10 se rétrécissant toujours, de la race celtique passant à la France, et de la France à Paris, j'arrivai à cette formidable conclusion, à cette dernière formule de la philosophie de l'histoire, qui me sembla gravée en caractères de feu : LE PEUPLE FRANÇAIS EST UN PEUPLE DE SINGES !

Que l'on se peigne, si l'on peut, mon désespoir à la vue de cette découverte d'histoire naturelle ; la science achevée de mes maîtres ne me permettait pas de mettre en doute cette assertion un seul moment. Funeste
20 curiosité de l'esprit humain ! Le problème insondable que poursuivait si sérieusement la métaphysique depuis Kant, ce problème qui tenait en suspens tant de puissantes intelligences, le voilà donc résolu ! ce secret de l'abîme, il est révélé ! Pourquoi la nature se l'est-elle laissé ravir ? Ce mystère formidable qui était au fond de la science, je viens de l'apprendre pour mon éternelle confusion ! *Le peuple français est un peuple de* SINGES (*Affenvolk*).

J'analysai, je retraduisis sous mille formes cette
30 conclusion écrasante ; je me levai, je voulus parler ; ma langue balbutia, s'embarrassa ; il me sembla que mes membres se distendaient, et je me vis avec horreur descendu au rang d'un hideux quadrumane assis dans le coin de la bibliothèque d'un penseur allemand. Quelles idées affreuses m'assaillirent ! les langues humaines ne sont pas faites pour le dire. Après plusieurs courses dans les forêts de l'Abyssinie à la

poursuite de pommes merveilleuses, il me sembla que je finissais par grimper de branche en branche sur l'arbre de la science du bien et du mal, au sommet duquel je finis par m'endormir sur le bord d'un horrible chaos.

Mais quel réveil ! Le livre révélateur était toujours là. Je continuai. Ce que j'avais vu n'était rien auprès de ce qui m'attendait ! En effet, lecteur, au détour d'une page, je vis, je l'assure, de mes yeux ; oui, je vis, en caractères plus flamboyants que les précédents, cette dernière et suprême conclusion, page 290 : *La ville de Paris est la vieille maison de Satan.* Pour le coup, je cherchai humblement mon dictionnaire ; j'épelai chaque lettre l'une après l'autre, jusqu'à ce que j'eusse formé ces paroles, mille fois plus terribles dans le pur tudesque, *Paris* DAS ALTE HAUS DES SATANS. Un voile de plomb s'étendit sur mes yeux, et je n'aperçus plus que quelques propositions solennelles sur la Révolution française, telles que celles-ci qui ressortaient sur le fond : ' La prise de la Bastille est une comédie (*Komödie*) ; le livre de M. Mignet, un mensonge depuis le commencement jusqu'à la fin (*eine Lüge von Anfang bis zu Ende*) ; madame Roland, une caricature (*eine Caricatur*) ; M. Necker, un idiot ; Louis XVI est mort justement supplicié par Dieu (*die Gerechtigkeit Gottes*), pour n'avoir pas mitraillé tout d'abord l'assemblée constituante, etc., etc.'

Eh ! que m'importent, m'écriai-je enfin avec indignation contre moi-même, les personnes et les choses ? il s'agit bien des individus, quand c'est mon essence même qui est mise en question. Quoi ! il ne suffisait pas de m'enlever la forme humaine ; il ne suffisait pas de me recouvrir de cette odieuse fourrure que la nature a départie aux créatures qu'elle raille avec un rire sardonique ! Tout cela n'était rien qu'une précaution charitable du docteur pour m'amener à

descendre au-dessous du quadrumane, dans la région des démons !

Incapable de respirer plus longtemps, j'ouvris ma fenêtre, d'où je dominais la ville ; et, soit effet de la vision, soit plutôt la profonde réalité, j'aperçus, dans toutes les directions, à travers les rues, sur le seuil des portes, à pied, à cheval, en voiture, une multitude innombrable de diables bleus, blancs, rouges, parmi lesquels il me fut impossible de ne pas reconnaître mes compatriotes. Les infortunés ! ils riaient, conversaient entre eux, sans avoir l'air de se douter de leur effroyable transformation. Les blancs marchaient à reculons, les bleus étaient assis sur des bornes, avec lesquelles ils se confondaient ; les rouges couraient en avant, au risque de se rompre la tête ; tous parlaient, gesticulaient. J'aperçus même quelques-uns de mes amis, qui s'en allaient, la conscience tranquille, le grapin à la main, comme s'ils eussent tenu un blanc lis. Je n'eus pas le courage de les avertir du changement qu'ils ignoraient ; je rentrai seul, le cœur déchiré, dans cette bibliothèque où je faisais de si étranges découvertes.

Les journaux venaient de tomber sur ma table, véritables journaux teutoniques, couleur grisâtre et enfumée, par respect pour le ciel d'Alaric. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ces gazettes avaient des renseignements qui changeaient entièrement la face de l'histoire politique et littéraire de mon pays ; j'acquis par ce moyen une multitude de faits nouveaux qui enrichirent singulièrement ma mémoire. C'est là que j'appris, par exemple, que le maréchal Ney avait été assassiné par le peuple français ; c'est là aussi que je trouvai l'énigme de ce nom étrange de George Sand, qui m'avait si longtemps embarrassé ; il me fut démontré que ce maudit auteur l'avait emprunté à l'Allemagne par instinct général pour le meurtre et par sympathie particulière pour l'assassin de Kotzebue.

En peu de jours, j'eus refait ainsi mon éducation ; car les journaux allemands sont admirablement placés pour atteindre à l'impartialité de l'historien ; bâillonnés, étranglés par la censure en toute autre matière, ils ont liberté absolue de tout dire, inventer, imaginer sur la France. Dans le reste du monde physique ou moral, leur langue est enchaînée. En récompense, ce point du globe qui s'appelle France est livré, abandonné à leur libre arbitre, pour être traqué et saccagé à outrance ; rudement disciplinés en tout autre lieu, ils ont sur ce point seul droit plénier de sac et de pillage, en quoi je ne me lassai pas d'admirer la charité des gouvernements du Nord. Ils ont bien senti que leurs publicistes allaient périr étouffés dans la geôle, et, en personnes charitables, ils leur ont octroyé le royaume de France, corps et biens, sous la seule condition de lui courir sus et de le tondre menu.

Aussi, figurez-vous la joie et l'émulation ! Tout ce qui pouvait se trouver de bile dans tous les cercles germaniques, du nord au midi, se répand heureusement de notre côté ; et notez bien que la presse allemande ne s'arrête pas, comme l'anglaise, à des propos généraux de nation à nation ; elle s'infiltre dans la vie privée. Quiconque, de ce côté du Rhin, a l'apparence d'un nom, lui revient pieds et poings liés, prisonnier de guerre pour sa part de butin. Ne pensez pas rompre la chaîne. Par un don merveilleux, elle vous voit à toute heure ; la nuit, elle est là debout comme votre conscience. Toujours présente, au moment où je vous parle, qui que vous soyez, elle apprend aux bords émerveillés de l'Elbe, du Danube et de la Néva, de quel visage vous lisez ce tableau, de quelle mouche occupé, de quelle couleur vêtu. Environnez comme vous le voudrez votre vie privée, ensevelissez-la encore davantage, élevez autour de vous une triple muraille, ne laissez asseoir à votre table que vos proches ou les amis de vos amis. Vous croyez être seul ? eh

bien, non ! Un ange blond, naïf, nouvellement arrivé de l'université, entre timidement ; il s'assied en soupirant à vos côtés ; il est là, les yeux baissés ; en caractères mystérieux, innocemment trempés de la bile du poisson de Tobie, il trace pour les régions étrangères le tableau saintement envenimé de cet intérieur qui vous semblait inaccessible. Comment cela se fait-il ? Ne me le demandez pas. Il me suffit que le miracle soit. A Dieu ne plaise qu'un ange, quel qu'il soit, trouve jamais en France ma porte close !

Le touriste allemand est presque nécessairement un *gallophage*. Quant à ce nom de gallophage, *Franzosenfresser* (mangeur de Français), pendant longtemps on a cru qu'il devait être pris dans un sens figuré. Il n'est que trop prouvé, pour moi, que cette signification est toute réelle, qu'il faut l'entendre au pied de la lettre, et qu'il est de ces hommes qui vivent et se nourrissent chaque jour de la substance la plus pure d'un certain nombre de nos compatriotes. Dans mon long séjour au bord du Neckar, j'ai moi-même assisté plus d'une fois à ces effroyables festins de chair française. Tenez donc pour certain que la gallophagie est un état réel, une profession, une carrière de laquelle on vit, hélas ! matériellement beaucoup plus que spirituellement.

Le gallophage reçoit dès les premières années une éducation particulière, à laquelle j'ai été secrètement initié. Dès l'âge de six mois, il doit grimper au mât, dans une salle de gymnastique, et casser le nez à toutes les poupées parisiennes qu'il rencontre sur son chemin. Vers six ans, il lui est enjoint de boire dans une sorte de verre taillé en forme de crâne romain, et que l'on appelle pour cela *Römer*. Si par mégarde il prononce un mot d'origine française, sa carrière est manquée ; il vaudrait mieux pour lui cent fois renier son père.

Chaque année il doit allumer solennellement sur la plus haute montagne un feu de paille, à l'anniversaire de Leipsick, et s'enivrer religieusement le jour de la

prise de Paris. Pour compléter cette éducation, il possède une bibliothèque spéciale, en papier gris, laquelle se compose invariablement des célèbres méditations gallophobes du licencié Wolfgang Menzel, des profondes conceptions marcomannes du docteur Iahn, le tout couronné par les inimitables poésies vandales de Louis de Bavière, qu'il doit apprendre par cœur et réciter tête nue, ventre à terre ; ces œuvres lues, s'il n'en meurt pas, le gallophage a achevé son éducation. 10

Il peut partir pour la terre gauloise. Que dis-je ? il est parti. Il a franchi le Rhin ; il approche. Le libraire, fidèle Sancho Pança de ce chercheur d'aventures, a signé le contrat ; il le suit de loin, en trottinant, sur le chemin de Paris, ramassant et ensachant dans son bissac les menues observations et sublimes propos qu'inspire tout d'abord au maître un si notable changement de constellations et de tables d'hôte en passant la frontière. Dès le premier pas, il a jeté un regard sinistre sur les conducteurs de diligences, les estaminets et les 20 institutions du royaume ; l'herbe cesse de croître sous ses pas ; rien ne l'arrête ; sa marche dans le fond d'une rotonde est rapide comme celle de l'invasion ; enfin le voilà ! La faible barrière de Paris s'est ouverte en gémissant devant lui. Désormais la ville lui appartient ; il y règne. Malheur aux vaincus !

La haute vertu qui le distingue, c'est de ne faire aucune acception de personnes, et souvent j'ai vénéré en silence cet héroïsme qui consiste à se repaître d'abord de ceux qui vous ont tendu la main. Le gallophage 30 n'a aucune des faiblesses de la vie ordinaire. Dans ce sac de la cité, vous espérez le désarmer par une hospitalité empressée qu'il accepte. Point de grâce ! vous tomberez le premier sous sa massue. Choyé par vous, au même instant il vous lèche en français et vous écorche en allemand. Mais, vous écriez-vous, je suis des vôtres, sublime vainqueur ; j'ai loué la légende,

encensé la Teutonie, traduit Goethe, adoré Jean-Paul ! — Point de merci ! Le lendemain du jour où M. de Lamartine chantait la *Marseillaise de la paix* et célébrait l'Allemagne, n'a-t-il pas été pour ce fait noblement traîné aux gémonies du teutonisme ?

Je frappe qui m'assiste, c'est ma devise. Et là-dessus notre héros, jaloux de mériter enfin ce nom de *gallophage*, ouvre une bouche plus capable que celle de Grand-Gousier, et, sans plus de discussion ni tenir aucun compte des nuances politiques, il déjeune des blancs, dîne des bleus, soupe des rouges, hache les classiques, embroche les romantiques, du tout fait une lippée ; après quoi, la barbe essuyée, le libraire engraissé, il rentre en victorieux dans son pays, et va déposer sa plume triomphante dans le Walhalla, sous la chapelle d'Alaric, de Genséric ou de Totila, ce dernier point restant absolument à son choix.

Sans poursuivre davantage, croit-on qu'il ne nous en coûte pas de parler sur ce ton du goût littéraire d'un pays qui nous avait accoutumés à un tout autre langage ? Loin de nous l'idée d'attribuer une pareille monomanie à tout un peuple. Sous cette presse irritée par le bâillon, nous connaissons un peuple sage et laborieux, qui s'étonne presque autant que nous de tout ce qu'on lui fait dire ; car ce pays est le seul sur la terre où la pensée soit en même temps, et avec la même force, excitée par la science et refoulée par la censure ; ce qui fait que dans les matières publiques l'opinion se dénature aisément et se tourne en un fiel que l'on n'observe que là : à ce mal il n'est aussi qu'un remède, la liberté.

De bonne foi, l'Allemagne voudrait-elle que nous prissions au sérieux tant d'absurdités haineuses, qui, si elle n'y fait attention, tendent de plus en plus à tenir chez elle la place de la raison et du savoir ? Nous avons applaudi plus que personne à son âge de splendeur littéraire et philosophique, tout en nous

étonnant qu'il ait pâli si tôt. Quand ce ton frivole, envenimé contre notre pays, a commencé, nous avons pensé que le bon sens public en ferait prompte justice. La fièvre continuant, jetterons-nous le cri de guerre ? appellerons-nous sérieusement la presse française aux armes, pour qu'elle ait à batailler chaque matin, casque en tête, contre Arminius ressuscité ? C'est alors qu'à bon droit l'Allemagne rirait de nous. Les écrivains germains veulent-ils réellement brouiller les deux pays, sans s'inquiéter de penser qu'un seul serrement de 10 main de la France et de la Russie pourrait bien, par hasard, étreindre outre mesure les flancs de Teutonia ? Non, leurs pensées n'ont pas été si graves.

Que l'Allemagne revienne donc au plus tôt à son génie naturel, qu'elle soit telle que nous l'avons connue ; les sympathies de l'étranger ne lui manqueront pas. Qu'elle fasse mieux. Si l'opinion chez nous s'abandonne et s'endort, que l'Allemagne, à son tour, essaye de marcher ; pour faire un pas, qu'elle soulève un moment sa lourde patte posée sur l'Italie ; nous 20 attendons et nous battrons des mains.

Surtout, que la patrie de Gutenberg acquière enfin le droit d'écrire ; l'esprit s'exalte dans le soliloque ; il se fausse sous le masque. Déjà, il faut l'avouer, plus d'un signe annonce une réaction salutaire vers le droit sens ; il ne manque pas d'écrivains, dans la presse quotidienne, qui ont su échapper à cette humeur noire et corrompue que l'ennui de la censure traîne naturellement avec soi. Après s'être assise plus d'une fois au banquet du gallophage, la *Gazette d'Augsbourg* 30 a été des premières à se dégoûter du ridicule attaché à tant de violences ; il ne sera pas inutile de terminer ces pages en lui empruntant la déclaration suivante qui eût pu servir d'épigraphe : ' L'extension de la langue allemande parmi les Français peut être pour nous une source d'orgueil patriotique ; mais elle nous impose à la fois le devoir de mettre plus de conscience dans nos

jugements sur nos voisins, et celui de ne pas compromettre, par trop de suffisance, l'estime qui s'attache au nom allemand. Révolté du ton qui règne parmi nous contre la presse et les lettres françaises, un étranger pourrait concevoir l'idée d'user de représailles. Au train dont vont les choses depuis quelque temps, la matière ne lui manquerait pas ; plus l'esprit de frivolité, dont nous faisons chaque jour un crime à nos voisins, devient une mode en Allemagne, plus la critique allemande doit en surveiller tous les symptômes.'

Décembre 1842.

XVI

Réconciliation. — Le Cosmopolitisme littéraire. Unité du Génie des Modernes.

L'HISTOIRE littéraire n'a été longtemps, en France, que le tableau des époques de Périclès, d'Auguste, de Léon, de Louis XIV : tout ce qui entrait dans cette division était l'objet naturel et ordinaire de la critique ; au contraire, ce que cette classification n'embrassait pas était négligé ou plutôt retranché de la tradition, et passait pour faux ou inutile. Sur ce principe, la poésie orientale, l'espagnole, l'anglaise, l'allemande, et même, jusqu'à un certain point, l'italienne avant Pétrarque, la française avant Malherbe, furent considérées comme de bizarres exceptions, qui, ne pouvant trouver de place dans la nomenclature accoutumée, étaient dans l'art ce que les monstres sont dans la nature. D'ailleurs, ce petit nombre d'époques choisies, et que l'on appelait justement les grands siècles, étaient presque toujours envisagées indépendamment l'une de l'autre. Ni liens ni traditions ne les unissaient

dans l'esprit des commentateurs ; l'une après l'autre, chacune d'elles apparaissait comme une génération spontanée, qui, n'ayant point eu d'ancêtres, n'avait point de successeurs.

Le siècle auquel ce genre de critique a surtout été appliqué est celui de Louis XIV. Sujet ordinaire de la discussion des écoles, souvent il est devenu, sous la plume des écrivains, un argument que chacun faisait tourner au profit de son système ou de ses œuvres. Le moyen le plus ordinaire pour cela était de l'isoler, comme un point unique dans la durée. On s'efforçait d'en faire ressortir les différences d'avec tout ce qui l'entourait ; par là, on croyait le grandir. En le séparant de ses origines naturelles, des traditions du christianisme et de la féodalité, on lui faisait une condition différente de celle de tous les autres siècles. Il semblait naître de lui-même, couronné de ses mains, naturellement et nécessairement investi d'une sorte de royauté légitime sur toutes les autres parties du temps ; monarque absolu de la durée, qui, ne devant rien qu'à soi, rapportant tout à soi, sans relation avec le passé, sans penchant pour l'avenir, aurait pu dire sur son trône solitaire, en changeant le mot de son héros : L'éternité, c'est moi !

Ainsi, cette époque était comme suspendue et égarée dans le temps ; ou, ce qui revient au même, si l'on cherchait quelque part ses origines, on les trouvait toutes dans le siècle d'Auguste. En vain dix-sept cents ans les séparaient ; cet intervalle semblait un espace vide à travers lequel ces deux époques jetées sur le même plan, et, pour ainsi dire, dans le même moule, pouvaient sans obstacle se rapprocher et s'étreindre. Le génie chrétien, qui était au fond du dix-septième siècle, fut négligé par la critique, qui étala, au contraire, à plaisir, les ressemblances de la poétique de ce temps avec la poétique païenne. On se figurait dans Rome une antiquité moderne, dans Versailles une

France antique ; et sur ce terrain imaginaire, abrégeant des deux côtés la distance qui séparait Auguste de Louis XIV, on confondait ces deux civilisations dans une alliance doublement impossible. Séparée de l'esprit des littératures étrangères par un abîme, l'époque française paraissait faite, comme le disait Voltaire, pour servir *de reproche à toutes les autres* ; et sur ce fondement on heurta pendant cinquante ans les doctrines et les noms, Racine contre Shakespeare, Boileau
10 contre Dante, Corneille contre Calderon. Détourné de son caractère social, le siècle de Louis XIV devint une sorte de bélier antique incessamment dressé contre tous les monuments du génie moderne, dans le reste de l'Europe.

Cette tendance avait été celle du dix-huitième siècle ; accrue et imposée par Voltaire, elle devint bientôt générale ; les peuples étrangers renièrent leur passé pour se plier à l'imitation de la poétique de Versailles. Comme autant de barbares, ils s'attelèrent,
20 captifs, au char du siècle de Louis XIV, et, les mains liées, ils ornèrent volontairement ce triomphe. Il y eut un moment où Boileau régna sans partage depuis Cadix jusqu'à Pétersbourg. Mais cette soumission dura peu ; la réaction ne manqua pas d'éclater ; elle eut pour chef Lessing. Cette révolution dans la critique fit paraître, à quelques égards, plus d'intolérance que l'école qui l'avait précédée. A l'inspiration qui se révélait chez les étrangers, se mêlaient les souffrances de l'orgueil national trop longtemps comprimé ;
30 aussi, cette révolution dans les lettres eut-elle quelque chose de l'effervescence d'une révolution politique ou religieuse.

C'est avec une sorte de fureur qu'on déchira le testament du grand siècle. Klopstock puisa dans ses rancunes une partie de son ardeur lyrique. Dans une épître fameuse, Schiller acheva de détrôner en Allemagne les modèles français, qu'il appelait les faux

dieux. Les deux Schlegel prêtèrent aux passions des poètes le secours de l'érudition et des systèmes. Traqué dans son gîte, le vieux siècle fut à son tour renversé et dépouillé. Il n'y eut si mince critique, portant bât, qui ne donnât son coup de pied au lion terrassé. Corneille, Racine, Boileau, Voltaire, durent alors céder à Shakespeare, à Dante, à Calderon, à Goethe. Or, cette réaction ne s'arrêta pas en Allemagne ; elle passa en Angleterre, où elle produisit les Walter Scott, les Byron, l'école des Lacs. Avec 10 madame de Staël elle parvint bientôt en France. Qui ne se rappelle le moment où celle-ci parut tout occupée de se dépouiller elle-même de ses souvenirs accoutumés ? Dans la hâte que l'on avait d'embrasser l'avenir, on rejetait le passé comme un obstacle ou un reproche.

De nos jours, cet abandon de la tradition française, cette conversion à l'influence des modèles étrangers, n'ayant pas produit, en un moment, tout ce que l'on semblait en attendre, beaucoup d'esprits commencent 20 à hésiter dans leurs entreprises. Ils se demandent s'il ne conviendrait pas de renier ce que l'on vient d'adorer ; et, renonçant aux hardies aventures, s'il ne serait pas opportun de rentrer dans le passé pour y chercher un refuge contre le découragement des uns et la témérité des autres. La critique, flottant ainsi de doctrine en doctrine, de réaction en réaction, d'intolérance en intolérance, également incapable de fonder ou de détruire, ne sait que s'annuler elle-même au sein d'une perpétuelle mobilité : ce qui explique pourquoi, mal- 30 gré l'esprit de raisonnement propre à notre époque, la poésie s'y est plus souvent rencontrée que l'art d'en bien juger. Goethe, Byron, Chateaubriand, ont paru en même temps ; mais du choc continuel des écoles, quelle doctrine, quelle poétique a-t-on vu sortir ? Et, de bonne foi, où est le critique, en Europe, depuis Lessing ?

Pour sortir de cette extrémité, il semble qu'il reste un seul moyen, qui est d'envisager si les deux écoles, jusqu'à présent aux prises, et toutes deux invincibles l'une par l'autre, n'ont pas un principe commun, également faux dans l'une et dans l'autre. Or, si l'on poursuit cette recherche, il n'est pas difficile de découvrir qu'en effet ces doctrines opposées reposent sur la même hypothèse, et qu'elles sont incompatibles parce qu'elles ont le même vice. Cette idée propre à l'une
10 et à l'autre, est celle-ci : que le siècle de Louis XIV, sujet de tout le débat, est sans lien visible avec le moyen âge, sans relation intime avec les origines de l'humanité moderne, qu'il n'est point de la même famille que les siècles qui le précèdent et que ceux qui le suivent, que ses tendances véritables d'art et d'imagination se rattachent aux temps d'Auguste. Car la même idée qui servait à grandir le génie français, servait aussi à le rabaisser. Ce que les uns appelaient génie d'imitation, les autres l'appelaient artifice. Ce qui
20 passait ici pour antique, passait là pour suranné. La bienséance était travestie en froideur, la science en plagiat. Des deux côtés, l'on s'était réuni pour arracher au chêne gaulois ses racines dans le sol de l'Europe. Comment, après cela, s'étonner qu'il eût paru céder si vite à la première tempête ?

En un mot, l'art du siècle de Louis XIV a-t-il sa place naturelle dans la tradition féodale et chrétienne ? Est-il né, au cœur de l'humanité, des sentiments propres à nos temps et communs aux peuples étran-
30 gers ? ou bien, détaché de la chaîne des âges, né de lui seul ou du hasard, interrompt-il, brise-t-il, par une exception éclatante, la série continue des formes du passé, semblable par là à ces êtres auxquels on ne découvre point d'analogue prochain dans l'échelle de l'organisation ? En d'autres termes, les doctrines de cette époque sont-elles si exclusivement nationales, qu'elles ne peuvent avoir rien de commun avec la

poétique italienne, avec l'anglaise, l'allemande ou l'espagnole ? La tradition de l'art français doit-elle et peut-elle s'alimenter uniquement de sa propre substance ? et éternellement borné à lui seul, sans nul concours étranger, le siècle de Louis XIV est-il condamné à un magnifique ostracisme au sein de l'humanité moderne ? Les uns disent : 'C'est une idole qu'il faut adorer' ; les autres : 'C'est une momie qu'il faut ensevelir.' Ne serait-il pas plus vrai de dire : 'C'est une tradition vivante qui s'allie et se plie éternellement au génie de l'avenir ?'

La réponse à ces questions serait bien facile si l'on se contentait d'interroger les critiques qui se sont faits, de leur propre autorité, les courtisans officiels, ou, pour mieux dire, les *grands maîtres de cérémonie* du grand siècle : suivant eux, quelle idée devrait-on se former du caractère et des habitudes d'esprit de ce temps ? Un génie prudent, il est vrai, un goût tempéré par un bon sens infaillible, une langue plutôt ornée que riche, de la science, de l'étude, de la maturité, de la circonspection ; d'ailleurs, peu d'élévation, encore moins d'étendue, point d'élan ni de sublimes témérités. Ce ne seraient partout que chaînes, entraves, barrières, assujettissement ; un échafaudage de règles, de restrictions, de servitude, partout substitué à l'image de la sage et heureuse liberté du génie, un art janséniste emprisonné dans une royale bastille. En vain l'âme étouffée sous cet amas de règles arbitraires, tendues autour d'elle comme autant de pièges, aspirerait à l'air libre. Cette indépendance aurait été en effet le partage des Grecs ; ils auraient pu, d'une marche légère, gravir les hauteurs de l'art, et le cheval aux flancs ailés aurait été pour eux une vérité littérale. Les étrangers auraient aussi le droit de risquer leur esprit dans les sublimes spéculations : devant eux s'ouvrirait la carrière des pensées hardies ; mais le génie français serait d'une toute autre nature ; comme

Louis XIV retenu au bord du grand fleuve, pendant la bataille, vainement il

Se plaint de sa grandeur qui l'enchaîne au rivage.

L'eau, l'air, le ciel lui sont interdits ; il ne pourrait, sans se compromettre, ni courir ni voler ; à peine lui permettent-ils de marcher, tant leurs imaginations effarouchées supposent d'embûches autour de lui, tant ils aperçoivent en chaque chose de périls pour sa constitution ! Ils savent exactement le nombre d'images qu'il peut supporter sans périr ; non seulement ils lui comptent les métaphores, mais ils lui mesurent aussi par avance la part d'idées, de sentiments, de philosophie, d'imagination, d'amour, de poésie, de religion, qu'il est en état d'endurer. Ils lui tracent doctement pour enceinte la borne de leur intelligence, et ils disent au flot : Tu n'iras pas plus loin. Ils enlacent le géant Gulliver des mille petits fils de leur entendement, et, après ce beau travail, quand ils l'ont ainsi lié, enchaîné, muselé, ils triomphent de l'avoir ramené à leur hauteur ; et c'est cette affreuse impuissance de rien oser à laquelle ils le supposent réduit, c'est cet excès d'indigence morale, qu'ils exaltent comme la marque de la supériorité de l'esprit français sur tous les autres ! Oh ! les maladroits admirateurs ! Qui n'aimerait mieux d'habiles adversaires ?

Ils n'altèrent pas moins les plus belles plantes de l'intelligence humaine que les faiseurs de systèmes n'altèrent dans leurs classifications les plantes des forêts : les siècles dorment dans leurs fausses théories comme les nobles végétaux dans le fond d'un herbier. Qui pourrait reconnaître sans effort, à ces restes flétris, les fleurs printanières de la montagne ? où sont leurs rapports avec la terre et l'eau, et le soleil ? De même, qui pourrait reconnaître dans ces lambeaux de systèmes les œuvres éternellement vivantes de la pensée ? que sont devenues leurs relations avec les temps et

les choses, et le grand horizon des destinées humaines ?

Le dix-septième siècle a encore aujourd'hui pour commentateur le dix-huitième, qui partout le refait à son image.

En effet, si l'on peut affirmer quelque chose, c'est, au contraire, que les pensées du siècle de Louis XIV sont naturellement ailées à la manière de celles de Platon. Au souffle de la philosophie de Descartes, elles s'élèvent d'un facile essor. Ce n'est pas seulement Malebranche, Pascal et les tristes reclus de Port-Royal, qui sont emportés sur ces hauteurs ; les gens du monde s'y rencontrent aussi, comme à une fête de l'intelligence. Et si cette époque a une supériorité évidente sur les temps qui l'ont suivie, si les moindres circonstances de la vie y sont ornées d'une sorte d'élégance morale qui semble émaner de l'intérieur même des choses, c'est que tout ou presque tout était saisi de cette sublime folie de l'idéalisme que l'on a tant reprochée, de nos jours, à quelques écoles étrangères.

A vrai dire, le siècle de Louis XIV n'a le visage composé, pédantesque et contraint, que dans les livres des commentateurs et sur le banc des écoles littéraires ; hors de là, je le trouve bien plus conforme à ce qu'en disait un correspondant de madame de Sévigné : ' Le siècle est fort plaisant. Il est régulier et irrégulier, dévot et impie, adonné aux hommes et aux femmes, enfin de toutes sortes de genres de vie.' C'est en effet son caractère que cette multiplicité de figures et de types. Au lieu d'appartenir exclusivement à une idée, c'est le siècle des transitions et des nuances par excellence. Plus près du goût de l'antiquité que les hommes d'aujourd'hui, plus près du génie moderne que les écoles de la Renaissance, au lieu de diviser les temps, il les unit, et l'idée qu'il s'en fait est celle d'une composition harmonieuse de la Providence. Sociable par instinct, il a des relations et des convenances avec

tous les foyers de la civilisation. Placé comme une porte triomphale à l'issue des temps anciens, à l'entrée des temps modernes, il conduit à l'antiquité avec Boileau, au moyen âge avec La Fontaine, à l'avenir avec Fénelon, à la foi avec Bossuet, au doute avec Bayle, au spiritualisme avec Nicole, au sensualisme avec Gassendi, au monde avec Saint-Simon, au cloître avec Bourdaloue. Comme je l'ai dit plus haut, il s'appuie sur la philosophie de Descartes, laquelle
10 repose elle-même sur le doute universel, en sorte que la foi de cette époque touche par un point au scepticisme de la nôtre.

D'ailleurs, pour le rattacher à d'autres temps, la scolastique du treizième siècle survit dans les sermonnaires, l'esprit de chevalerie dans les inventions du théâtre. La pièce par laquelle le génie français commence à éclater, le *Cid*, n'est-elle pas puisée au cœur même du moyen âge ? Loin même que la féodalité soit extirpée de l'esprit de ce temps, qu'est-ce
20 que cette galanterie tant reprochée à notre scène, si ce n'est l'héritage des passions affaiblies et surannées des romans de Charlemagne et de la cour d'Arthus ? Aricie, Junie, ne sont-elles pas de la même famille que les châtelaines de nos trouvères ? Le sentiment des aventures, l'amour des vieilles tourelles, des grands coups d'épée, où parurent-ils jamais mieux et plus naturellement que dans les lettres de madame de Sévigné ? Où l'épopée des serfs, l'apologue, s'est-elle montrée avec plus d'indépendance que dans la langue
30 moitié féodale, moitié homérique de La Fontaine ? Croit-on sincèrement que l'auteur d'*Athalie* n'est pas plus près de Milton que de Sophocle ? Ce siècle est d'une nature si composée, si mêlée, que chacun de ses personnages porte en lui plusieurs hommes. Je crois apercevoir que dans Malebranche il y a du Platon et du saint Paul, dans Bossuet de l'Isaïe et du saint Bernard. Ce qui fait l'originalité de cette époque,

c'est l'accord de deux civilisations, de deux religions, ou plutôt de deux mondes, que l'on retrouve dans chaque monument. Pascal est le seul homme dans lequel ces deux génies et ces deux voix ne soient pas harmonieusement mariés et confondus. La scolastique se débat en lui contre le scepticisme, saint Thomas contre Descartes, le moyen âge contre la Renaissance. De là, le caractère poignant de sa philosophie ; ce n'est pas un système, c'est un drame.

Ainsi, le siècle de Louis XIV tient aux origines et aux littératures des peuples modernes par la chevalerie, par la philosophie, par la religion, en un mot, par tous les liens de la pensée et de la tradition. Chez lui, les apparences seules sont païennes ; l'âme est toute chrétienne.

Avez-vous jamais considéré, à Rome, de quelque colline éloignée, la coupole de Saint-Pierre ? l'ordre d'architecture, le dôme romain, jusqu'à l'éclat des marbres, au luxe des colonnes, tout vous dit que vous avez devant les yeux un temple païen. Montez les degrés qui mènent au seuil ; entr'ouvrez les portes de bronze : vous découvrez d'abord, sous ce toit profane, la croix sur chaque autel, les aubes et les surplis des prêtres. Vous entendez les *Litanies* et le *Dies irae* retentir sous ces piliers corinthiens. Mais ce n'est point assez. Avancez encore de quelques pas dans l'enceinte. Sous le dôme enlevé au Panthéon, ce sanctuaire de l'idolâtrie grecque et latine, qui trouvez-vous debout en face de l'autel ? L'homme en qui se personnifie par excellence le génie du catholicisme et du moyen âge, le pape ! Il en est ainsi du siècle de Louis XIV. Ne consultez que les dehors, tout est païen ; pénétrez dans son sein, sous la voûte d'Auguste, vous trouvez debout le génie de l'humanité moderne.

Ne serait-il pas étrange, en effet, que l'unité de la civilisation nouvelle eût paru dans la politique, dans

l'industrie, dans la guerre même, c'est-à-dire partout, excepté dans l'art ! Au contraire, cette unité s'est montrée avec éclat, et pour ne plus disparaître, dès le milieu du moyen âge. Vers le treizième siècle, les éléments plus ou moins opposés du génie des peuples s'étaient réunis et fondus dans un même type. Déjà une même architecture, la gothique, s'était formée depuis les confins de l'Andalousie jusqu'aux extrémités de la Suède. Dans la poésie, on vit la même
10 tendance. Les poèmes chevaleresques, fondés partout sur les mêmes traditions, ont revêtu la même forme dans toute l'Europe. L'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, ne faisaient alors que se traduire l'une l'autre ; en sorte qu'il y eut un moment où tous les peuples modernes eurent la même architecture et la même épopée. Ces deux types, partout les mêmes, étaient, pour ainsi dire, le fond d'une organisation partout semblable, laquelle a pu se prêter plus tard, suivant les temps et les lieux, à des diversités de goût,
20 d'ornements, de styles, qui n'ont affecté que la surface des arts.

Ceci est vrai, surtout de l'architecture ; car ses monuments sont, pour l'histoire de l'humanité, ce que les ossements fossiles sont pour l'histoire de la nature. C'est par eux que l'on peut, d'un regard, apprécier les analogies des époques, mesurer, constater les différences de l'organisation des peuples dont il ne reste aucun autre vestige. Les indices ordinaires, lois, usages, traditions, sont changeants ou incertains ;
30 ceux-là sont immuables comme le squelette même du passé. Les peuples qui ont la même architecture ne font véritablement qu'une même société, de même que les animaux qui ont la même structure interne, ne font, malgré les différences extérieures, qu'une même espèce ou une même famille.

Il eût suffi de remarquer la parfaite conformité des temples de Rome et d'Athènes pour prononcer que

ces deux villes, malgré tout ce qui les sépare, ne font qu'une même cité. Sur le même principe, il eût suffi de voir la cathédrale du moyen âge couvrir l'Europe de son type immuable pour affirmer que les peuples modernes, différents par l'apparence, appartiennent à la même unité sociale, laquelle devait tôt ou tard se développer et reparaître dans leurs systèmes politiques et dans leurs œuvres d'art.

Ce qui a pu nous abuser à cet égard, c'est que l'on a porté dans l'art les mêmes passions que dans la 10 religion, et qu'à l'exemple des sectes, les écoles modernes, oubliant les points qui les unissent, n'ont plus considéré que ceux qui les séparent. Plus je réfléchis à ce sujet, plus je me persuade que, si un ancien eût pu assister à nos débats, c'est la face opposée de la question qui l'eût surtout frappé. 'Vous vous flattez vainement de nous ressembler, eût-il dit aux uns. Nous vous laissons votre gloire ; gardez aussi vos fautes. Vous avez pris la peau du lion, non le cœur.' Aux autres il eût dit : 'Vous ne reconnaissez 20 plus vos sentiments, vos désirs, vos passions, parce qu'ils sont couverts de notre dépouille. Pour des gens qui ont l'ambition de la profondeur, ce leurre n'est guère supportable. Dans le fond, je vois bien, par exemple, que l'Iphigénie française et l'Iphigénie allemande sont sœurs ; mais ne vous figurez, ni les uns ni les autres, qu'elles soient filles de notre Agamemnon. Je ne doute pas non plus que Chimène, et l'amante de Roméo, et Pauline, et Desdémone, ne soient sorties de la même origine que celles auxquelles vous avez 30 laissé les noms d'Andromaque, d'Hermione, de Junie ! Sous des masques divers, je trouve en chacune d'elles le même fond de langueurs inexprimables et de molles pensées que nos femmes n'ont jamais connu. Les différences de goût, de style, d'écoles, qui vous divisent, vous paraissent immenses ; tenez-vous assurés qu'elles sont bien superficielles, en comparaison de

celles qui vous séparent de nous. Celles-ci tiennent à ce que les choses ont de plus intime ; celles-là, au contraire, s'effacent dans l'impression d'un même sentiment que je démêle au fond de toutes vos œuvres ; et je suppose que cette pensée, qui est, pour ainsi dire, la substance dont vous vous nourrissez tous, n'est autre chose que cette religion nouvelle et extraordinaire que vous avez voulu autrefois nous imposer. Ne nous troublez donc plus de vos querelles dans cet heureux
10 Élysée que votre Fénelon vous a si bien dépeint. Le Christ qui vous unit, nous sépare à jamais.'

Au fond, la guerre que l'on a instituée entre les écoles modernes n'est rien qu'une guerre civile. Racine, Molière et Shakespeare, Voltaire et Goethe, Corneille et Calderon, sont frères. Qu'a-t-il servi de faire descendre dans le cirque ces invulnérables gladiateurs ? La barbarie anglaise, l'enflure espagnole, le clinquant italien, l'obscurité allemande, la frivolité française, ces commodes aphorismes, n'ont-ils pas été assez sou-
20 vent opposés, heurtés, usés les uns contre les autres ? Longtemps ce fut là le résumé de toute la critique : on ne se connaissait les uns les autres que par ces côtés. N'a-t-on pas vu assez clairement combien vaine, combien puérile est cette querelle ? Depuis que l'on bataille si tristement dans le vide, quelle est la renommée qu'aient renversée nos vaniteux systèmes ? On doit être désormais convaincu que ces batailles de demi-dieux ne laissent point de morts. N'est-il pas temps de se décider à laisser vivre ces
30 immortels ? Élevons, agrandissons nos théories pour les y tous admettre ; aussi bien, ils ne se rapetisseront pas eux-mêmes pour le plaisir d'y figurer.

Je ne remarque pas que les anciens, pour avoir eu deux époques, la grecque et la romaine, aient prétendu ruiner Homère par Virgile, ou Hérodote par Tite-Live, ou Théocrite par Lucrèce. Au contraire, ils ont pénétré, d'un regard, jusqu'au principe qui était

commun à ces deux civilisations ; et, sur cette base, ils ont établi un vaste système de critique qui, embrassant toutes les formes de l'antiquité, n'avait besoin de la mutiler en aucune partie. Partout où ils ont trouvé le même polythéisme, ils ont reconnu le même art, et, de la ressemblance des dieux, ils ont conclu la parenté des peuples.

Quant aux modernes, c'est l'excès même de leur analogie qui les divise. Plus on se ressemble dans le fond, plus on tient à se montrer unique et séparé dans l'apparence. Aussi ne serais-je point étonné que quelques esprits vinssent à penser que les écrivains du siècle de Louis XIV acquéraient, dans cet ostracisme où les laissait la critique, un prestige digne de regret. On trouvait doux d'avoir, en quelque sorte, à son foyer, ses génies familiers, avec lesquels on avait fini par être seuls d'intelligence. De cette privauté absolue on tirait pour soi une preuve infaillible de supériorité. Mais c'est précisément cette solitude d'orgueil qui doit cesser. La place de ces hommes est au foyer, non d'un peuple, mais de l'humanité.

En effet, les siècles ne peuvent se passer de la vie de relation, non plus que les êtres réels. Ces fils de la durée ne sont véritablement qu'une même famille ; ils s'expliquent, ils s'exaltent réciproquement. Comme les heures, ils se tiennent enchaînés autour du trône du jour qui n'a point eu de levant et qui n'aura point de couchant. La lumière des uns rejaillit sur celle des autres, et la gloire véritable ressemble ainsi au séjour de l'éternité. Tout y est paix, sérénité, harmonie, et c'est parce que nous habitons loin de là, que nous nous figurons la discorde entre les héros de l'intelligence qui y font leur demeure. Si nous les comprenions mieux, si nous pénétrions mieux jusqu'en leurs seins, nous verrions d'une vue certaine qu'ils sont tous naturellement proches, amis et frères les uns des autres.

Élevons donc dans notre pensée un vaste panthéon où seront admises toutes les formes du beau. Dominant les rivalités, les inimitiés, les antipathies des climats, des temps, des lieux, aspirons à l'esprit universellement un qui habite dans les œuvres inspirées de chaque peuple. Jusqu'ici le genre humain a été en guerre avec lui-même, et, dans ces régions suprêmes de la poésie où il semble que devrait régner l'éternelle paix, le conflit a été le plus obstiné.

10 Par une illusion semblable, on a cru longtemps qu'il y a dans la nature autant de génies différents que de monts et de vallées. Pas un arbre, pas un fleuve, pas un rocher qui n'eût alors son démon particulier : tout était discorde, et l'harmonie n'était nulle part. Mais de l'idée de ces génies divers on s'est élevé à celle d'un même génie partout présent dans la nature ; et, de ce moment, le monde, faussement partagé, a semblé rentrer dans l'ordre et l'immuable paix.

Ainsi, de chaque œuvre immortelle de l'humanité, 20 on s'élèvera tôt ou tard à la pensée d'une même inspiration, d'une même vie, universellement présente et agissant dans cet autre univers que l'on nomme l'art ; et la même muse, je veux dire la même Providence, que l'on découvre dans les œuvres de la nature morte, se montrera dans les œuvres de la pensée. Si vous supposez, sous l'instinct de l'animal, le plan d'une intelligence une et souveraine, ne l'apercevrez-vous pas, à plus forte raison, dans cet autre instinct d'où sortent les prodiges de l'art humain ? Et le Dieu qui 30 est présent dans le nid de la fourmi, dans l'alvéole de l'abeille, dans la hutte du castor, serait-il absent de l'*Iliade*, ou des poèmes d'*Athalie* et de *Faust* ? C'est par là que la critique rentre dans la philosophie et dans la religion. Ce n'est peut-être pas la poétique de la Harpe ou de Blair ; mais assurément c'est celle d'Aristote, de Pascal et de Fénelon.

Dans la nuit de l'intelligence humaine, ces noms

d'Homère et de Shakespeare, de Dante et de Corneille, de Voltaire et de Goethe, étoiles vivantes, empruntent leur lumière d'un même foyer. Les routes sont diverses pour tous. Mais qui jamais a songé à mettre la discorde entre l'étoile du Nord et l'étoile du Midi ? Le lion et le bélier, la licorne et le sagittaire, ne vivent-ils pas en paix dans le désert des cieux ?

Si le temps dans lequel nous vivons a quelque valeur, ce sera assurément parce qu'il achèvera de mettre pleinement en lumière cette unité du génie des modernes. Alors que la critique continuait de tout diviser, les œuvres plus intelligentes rapprochaient déjà les instincts des peuples. Au grand banquet social, la même coupe servait à tous. Est-il un seul écrivain de notre temps qui n'ait, à sa manière, contribué à sceller cette alliance ? Qui ne voit tout ce que Goethe doit à Voltaire et Byron à Rousseau ? M. de Chateaubriand n'offre-t-il pas le mélange de l'influence anglaise et de l'esprit français, des hardiesses d'Ossian et des traditions de Port-Royal ? Madame de Staël ne tient-elle pas également de Genève et de Weimar ? Walter Scott n'a-t-il pas commencé sa carrière d'enchantements par la traduction d'une pièce de Goethe ? Si l'on décomposait le caractère de la plupart des contemporains, on trouverait de semblables alliances en chacun d'eux.

Pour ne parler que des étrangers, qu'est-ce que le drame de Schiller, si ce n'est l'union passionnée du système de Shakespeare et de l'esprit critique de Lessing ? Qu'est-ce que la poésie de Tieck, si ce n'est un reflet de l'imagination espagnole versé dans l'âme et dans le style d'un trouvère saxon ? N'est-il pas évident que l'Allemagne est mêlée à l'Italie dans Manzoni, à l'Orient dans Ruckert, à la France dans Heine, à l'Angleterre dans Shelley, Coleridge, Wordsworth, au Danemark dans Œhlenschlaeger, à la Pologne dans Mickiewicz ? Les refrains de Béranger sont répétés

dans le Caucase, et j'ai trouvé la métaphysique de Kant dans les roseaux de l'Eurotas.

La discussion philosophique, religieuse, littéraire n'est plus, comme dans le dix-huitième siècle, renfermée dans le salon de madame de Tencin ou de madame du Deffant. Elle s'agite en même temps entre Paris, Londres, Berlin, Pétersbourg et New-York. La parole vole d'un peuple à l'autre ; chacun d'eux a une tâche particulière dont tous les autres ont conscience
10 à la fois. A l'une des extrémités, les Américains domptent la nature physique et jusque-là indépendante. Peuples de pionniers, ils devancent le reste du monde au sein des forêts vierges ; à l'autre bout de la chaîne, sur une terre fatiguée du poids des empires détruits, l'Orient se cherche lui-même, comme un monde perdu. Et ces deux extrêmes étant aussi séparés que la jeunesse et la vieillesse, et par là incapables de se comprendre l'un l'autre, sont unis entre eux par l'intermédiaire de l'Europe, naturellement souple, multiple, commu-
20 nicative, inquiète, pays de paroles, de science, de bruit ; de sorte que, dans ce grand corps, il n'y a plus aujourd'hui une fibre qui puisse être ébranlée, sans que toutes les autres ne frémissent en même temps.

La Révolution française a fait éclater cette unité, l'industrie l'a développée, la poésie l'a consacrée. Qui peut calculer ce que la vue rapide de tous les climats, ainsi rapprochés et réunis en un seul, ce que l'échange instantané des formes, des traditions, et cette âme unique, dispensée au genre humain, comme à un
30 colosse, sont capables de produire encore d'effets, d'inventions, de types même inconnus dans l'histoire ? Aujourd'hui, si vous considérez un peuple en particulier, vous ne trouvez que fragments, ébauches, discordances, et le sens et l'intention de ce peuple même vous échappent. Au contraire, si vous envisagez l'ensemble, tout a un sens, une vie, une grandeur évidente. Cet état de choses est tout le contraire de ce

que l'on voyait dans l'antiquité. Hors des murs de la cité étaient la barbarie et la mort. De nos jours, moins intense au sein de chaque peuple, la vie se dilate au dehors ; la barbarie n'est plus nulle part, la cité est partout.

Cette alliance venant à se resserrer, la seule barrière qui bientôt continuera de diviser profondément les peuples sera la langue. Mais le jour où cette barrière s'effacerait, la diversité nécessaire à l'unité pour former une organisation ayant disparu, on toucherait au chaos. Aussi doit-on reconnaître un instinct vraiment social dans les efforts faits récemment pour contenir chaque langue dans son génie indigène et dans les tours qui lui sont propres. Plus les esprits s'associent, plus il est nécessaire d'assujettir chaque idiome à la tradition. De là l'utilité du parti classique en France, du purisme en Italie, de la teutomanie en Allemagne. Seulement, au lieu de marquer une réaction contre l'alliance intime des idées, ces tendances ne font au contraire que la confirmer. Le problème que chaque peuple a aujourd'hui à résoudre est d'exprimer la pensée de tous, sans sortir de lui-même, question déjà résolue par le fait. L'antiquité n'a pas étouffé la vie propre dans le siècle de Louis XIV ; travaillons pour que l'humanité ne l'étouffe pas davantage dans le sein de chaque peuple en particulier.

Comment, au reste, un état si nouveau pour le monde n'éveillerait-il pas de vastes espérances ? On croirait qu'au spectacle de ces lents préparatifs de la Providence, une immense attente va s'emparer des esprits, et que voyant, par degrés, le plan et la perspective de l'avenir se produire devant nous, nul ne devrait, quoique la scène soit encore vide, rester de sang-froid à ces images. Au lieu de cela, ce ne sont que mécomptes, plaintes, marques d'affaissement ; il semble qu'il n'y ait plus ni jeunesse, ni amour, ni printemps, ni soleil, et qu'un éternel hiver ait glacé tous

les cœurs. Pourquoi ces signes de vieillesse au milieu du rajeunissement ? Pourquoi ces marques de mort au sein de la vie ? Il y en a plusieurs raisons, sans compter que le spectacle dont je viens de parler, ne se montrant encore qu'aux yeux de l'intelligence, n'affecte les contemporains que d'une manière détournée et par réflexion. Les principales de ces causes sont chez les uns le déclin de la personnalité des peuples, chez les autres le partage des esprits qui suit
10 les révolutions, chez presque tous l'infatuation même du siècle, laquelle conduit à en médire.

Premièrement, il est certain que les passions nationales, venant à décroître ou à changer d'objet, laissent dans les cœurs un vide qu'il est facile de prendre pour un indice de mort. Les vieilles haines qui faisaient l'occupation et la nourriture d'un grand nombre, s'éteignent par degrés. On ne met plus son ambition ni son honneur aux mêmes conquêtes. Des noms nouveaux sont donnés à des choses anciennes qu'ils
20 transforment en effet. La société s'étend ; elle semble se briser, car, dans ces changements, il y a, comme dans toutes les crises, une évidente soustraction de force. On voit ce que l'on perd, et non ce que l'on acquiert en échange.

En second lieu, le lien politique ayant été quelque temps rompu, la division qui s'est faite dans le cœur de l'État influe sur le jugement que l'on porte des objets environnants. Sous le fléau de Dieu, l'âme des peuples s'est partagée. Dans la violence des luttes
30 sociales, l'unité s'est scindée en trois portions dont chacune ne considère plus que la face des choses qui lui est opposée. L'aristocratie regarde le passé, la bourgeoisie le présent, la démocratie l'avenir. Absorbée dans un seul sentiment, regret, possession, espérance, chacune de ces trois conditions ne voit qu'une partie de ce qui est visible, n'écoute qu'une partie de ce qui se dit, ne comprend qu'une partie de ce qui

arrive, en un mot, n'admet, ne compte, ne perçoit qu'une partie du temps. Il en résulte qu'avec des organes ainsi divisés, l'État a, pour ainsi dire, perdu la conscience de sa durée, et que la pensée publique, comme un miroir brisé, ne réfléchit que des fragments d'objets, et non plus une totalité ; d'où il suit encore que presque partout l'image du désaccord est substituée à la figure véritable des choses. Le spectateur partagé devient à lui-même son propre spectacle.

Il en est chez lesquels tout se passe plus simplement. 10 Ceux-là prennent leur misère particulière pour l'indice de la misère du monde. On rencontre partout ces prophètes de mort, mais nulle part aussi nombreux qu'en France. Ils ont vu des signes funestes qui marquent les funérailles prochaines de la société. L'un a cessé d'être le premier dans le pays, et le timon de l'État lui a échappé par une méprise de la Providence. L'autre a vu tomber ou ses vers ou sa prose, ou son système ou le dieu qu'il venait d'inventer. Ne sont-ce pas là des signes plus manifestes que les éclats 20 dispersés du vase de Jérémie ?

Enfin, il en est qui, infatués du savoir de leur époque, le retournent contre elle. Quelle poésie est désormais possible ? disent-ils. Quel art ? quelle invention ? quel tableau ? quelle statue ? quel hymne ? quel accord ? Où reste-t-il une place pour un rêve ? Nous avons tout calculé, mesuré, pesé. Ne connaissons-nous pas la distance de notre seuil à l'étoile Sirius ? Dans cette immensité toute remplie de nous-mêmes, quel refuge reste à la muse ? D'ailleurs où est le besoin 30 d'une Égérie ? nous savons tout ; notre science nous obsède et nous rassasie.

Cela dit, si vous leur demandez dans quelle sorte de société ils vivent, ce que cette société sera demain, ce que vont devenir les relations les plus simples, celles du maître et de l'ouvrier, du roi et du sujet, du père et de l'enfant, ils avouent qu'ils l'ignorent absolu-

ment. C'est bien pis si vous les interrogez sur l'espèce de dieu qu'ils adorent, sur leur âme qui converse avec la vôtre, sur ce qu'ils espèrent, sur ce qu'ils redoutent au delà de la mort : ils reconnaissent qu'à la vérité leurs pères avaient là-dessus un fonds de connaissances déterminées, mais que pour eux ils ne savent plus rien de tout cela, et n'en veulent rien savoir. Plus cette ignorance de ce qui les touche de près est menaçante, plus ils s'y ensevelissent les yeux fermés ; en sorte que c'est même cet excès d'ignorance qu'ils appellent leur science. Le genre humain a fait comme l'astronome de la fable : au moment où il régentait les cieux, il est tombé par mégarde dans un puits ouvert sous ses pas. Quelle main divine viendra l'en retirer ?

Faisons tant qu'il nous plaira les importants et les capables. L'inconnu nous enveloppe et nous serre de plus près que jamais ! Ne craignons pas qu'il nous manque. Notre science accroît notre ignorance ; et l'univers n'est pas aujourd'hui moins mystérieux qu'au temps d'Homère. Je vois bien que nous sommes embarqués sur une mer infinie ; quand nous croyons toucher le bout de l'horizon, voilà un autre horizon qui se lève, et le port n'apparait nulle part.

Qui ne sent que le merveilleux et l'inconnu ne sont pas seulement dans la nature, mais qu'ils sont surtout en nous-mêmes ? Aujourd'hui c'est dans nos âmes, et non plus dans les grottes de Crète, ni dans les forêts des druides, qu'habitent les divinités mystérieuses. Ceux qui évoquent ces immortelles s'appellent Descartes, Pascal, Shakespeare, Leibnitz ; voilà les grands-prêtres qui habitent les lieux solitaires et qui écoutent les pas du dieu dans l'enceinte sacrée.

Combien, en outre, ce siècle qui s'attribue complaisamment un génie si exact, est-il moins rassis qu'il se figure l'être ! Parce qu'il s'est débarrassé, pour un moment, du dieu antique, il se croit à jamais émancipé de l'infini et de ses leurres éternels. Mais, déjà, de

combien d'idoles n'a-t-il pas repris le joug ? Où l'imagination ne l'a-t-elle pas conduit sitôt qu'elle a voulu ? Est-ce l'exacte mesure des choses, est-ce la seule pondération des forces matérielles qui l'ont mené hier à Arcole, aux Pyramides, à Moscou, à Waterloo ? Napoléon, la philosophie allemande, le catholicisme tantôt abattu, tantôt relevé, de nos jours le saint simonisme, le fouriérisme, tant d'autres sectes que j'ignore, sont-ce là les preuves de cet esprit à jamais revenu de toutes les illusions de la gloire ou de l'espérance ? 10

Depuis que l'homme s'est partout substitué à Dieu, on remarque qu'il est devenu triste et incommode à lui-même. Dans le vrai, ce gouvernement de l'univers l'embarrasse et l'inquiète. Il n'était pas né pour cette administration de la nature. Sur ce trône si magnifique, ses pensées se brouillent l'une l'autre ; son humeur s'est aigrie. Plus de vers, plus de chants ; il médit de lui-même. Il n'a pris des dieux que le regard sourcilleux, la pesante enclume et le trident ; il leur a abandonné l'ambroisie et les sommes nonchalants. 20 Je conseille à ce sublime parvenu de laisser là son empire usurpé et de rentrer dans sa première condition.

En effet, rassasiés d'eux-mêmes, ils disent que tout est fini, et nous sentons bien au contraire que tout commence. A les croire, la terre serait subitement embarrassée et arrêtée dans son orbite, et nous sentons bien qu'elle se meut sous nos pieds. Tant de découvertes nouvelles dans la matière, de puissances inconnues, qui, chaque jour, s'ajoutent aux forces de l'homme, 30 changent presque incontinent, sous nos yeux, la figure des choses. Il semble qu'aujourd'hui la matière, plus intelligente que l'esprit, fermente pour enfanter un nouveau monde. On dirait que la face de l'abîme va être découverte, que le voile de la vieille Isis se détache de son front, et qu'à chaque moment nous touchons à la révélation d'un grand secret.

Cette situation a plus d'analogie qu'il ne paraît avec celle du monde au moment de l'invention de l'imprimerie, et des premiers usages de la poudre à canon et de la boussole. Aujourd'hui comme alors, l'humanité joue avec des forces terribles qu'elle vient de découvrir ; elle se sent emportée vers un avenir inconnu par des puissances qu'elle ne mesure pas, qu'elle ne régit pas, qu'elle ne connaît pas. Opprimée par ses propres inventions, elle se prosterne devant elles, et
10 ce qui, plus tard, doit la rehausser ne sert d'abord qu'à son abaissement : Pygmalion adore encore une fois l'ouvrage de ses mains.

On se persuade, en France, que les philosophes idéalistes doivent être les adversaires de ces sortes de révolutions, parce qu'on suppose leurs chimères détruites par les développements extrêmes du monde industriel. Or, c'est là une pensée qu'il faut combattre partout où elle se montre ; car ceux que vous appelez poètes, apparemment pour vous dispenser de les
20 traiter en hommes raisonnables, hâteraient volontiers ces révolutions de l'industrie par lesquelles doit justement éclater cette unité du monde civil qu'ils poursuivent sur d'autres voies, et qui est le sujet de tout ce qui précède.

Abrégez les distances ; abolissez, si vous le voulez, le temps et l'espace ; vous ne pouvez leur rendre un plus grand service. S'ils ont un reproche à vous faire, c'est d'avancer trop peu votre œuvre. Que de lieux perdus pour l'intelligence ! que d'espaces qui, n'appar-
30 tenant plus à la nature, ne sont pas encore possédés et embellis par l'homme ! Que de désirs enchaînés, que de bons vouloirs détruits, que d'inspirations étouffées par les obstacles des choses ! que de lenteurs pour arriver au bout de l'horizon, et que la pensée a de peine à se traîner sur ce globe ! Ah ! loin de vous retenir, l'âme bien plutôt vous crie sur son char, comme dans la fable du paysan embourbé :

'Prends ton pic et me romps ce caillou qui me nuit !'

c'est-à-dire : 'Ouvre ce mont qui m'embarrasse, resserre ce fleuve qui m'arrête, comble ce vallon qui me retarde d'une heure dans ma course infinie !' Ou, ce qui est encore plus clair : 'Dompte par tes œuvres le monde physique, pour le plier aux volontés du monde moral.'

Car tous les changements que vous produisez dans l'un en entrainent de semblables dans l'autre, et vous ne pouvez susciter par votre industrie un résultat nouveau qui ne provoque à son tour, quelque part, une pensée nouvelle. Les idées appellent les faits, comme les faits appellent les idées ; d'où il suit que, lorsque vous croyez ne travailler que pour les corps, vous travaillez en réalité pour les esprits. Courbés sur votre œuvre de chaque jour, vous n'en détournez plus vos regards ; et, dans une sorte de joie ténébreuse, vous dites : 'Dieu merci ! l'âme est vaincue.'

Mais c'est elle qui triomphe de ce que vous croyez sa défaite, et qui se nourrit de vos sueurs. La spiritualité du moyen âge ayant cessé, vous croyez déjà toucher à l'avènement de la sensualité promise. Cependant ce beau règne tant prophétisé n'est pas encore venu ; et, loin de nous laisser déconcerter par cette victoire apparente de la matière, nous y voyons au contraire la victoire assurée de l'esprit. Aussi bien, le siècle a beau s'évertuer à équarrir le bois, à scier la pierre, à fouiller le sol, ces occupations ne le posséderont jamais tout entier. Quel qu'il soit, l'homme sur la terre ressemblera toujours à Robinson dans son île déserte : tout ce qu'il fait de ses mains aboutit à se creuser un canot pour en sortir.

Charolles, juillet 1838.

XVII

LE RHIN

A M. de Lamartine.

Au premier coup de bec du vautour germanique,
Qui vient te disputer ta part d'onde et de ciel,
Tu prends trop tôt l'essor, roi du chant pacifique,
Noble cygne de France, à la langue de miel.
Quoi ! sans laisser au moins une plume au rivage,
Gardant pour ta couvée à peine un grain de mil,
Des roseaux paternels tu cèdes l'héritage ;
Et sur l'aile de l'hymne agrandi dans l'orage,
Du Rhin tu fuis jusques au Nil !

10 Ah ! qu'ils vont triompher de ta blanche élégie !
Que l'écho de Leipzig rira de notre peur !
Déjà l'or de ton chant transformé par l'orgie,
Dans l'air m'est renvoyé comme une balle au cœur.
J'écoutais l'avenir dans ta voix souveraine,
Au joug harmonieux me soumettant d'abord ;
Mais la douleur m'éveille au sein de la sirène ;
Ma lèvre, en pâlissant, repousse encore pleine
La coupe où tu verses la mort.

Ne livrons pas si tôt la France en sacrifice
20 A ce nouveau Baal qu'on appelle unité.
Sur ce vague bûcher où tout vent est propice,
Ne brûlons pas nos dieux devant l'humanité.
L'holocauste n'est plus le culte de notre âge.
Comme Isaac pliant sous le glaive jaloux,
Pourquoi tenir courbé ce peuple sous l'outrage ?
Est-ce pour l'immoler, sans revoir son visage,
Que vous l'avez mis à genoux ?

Si patrie est un mot inventé par la haine,
Tente vide, en lambeaux, que l'amour doit ployer ;
S'il faut des nations briser la forme vaine,
Arrache donc aussi la famille au foyer !
De tout champ limité condamne la barrière.
Maudis le jeune hymen dès que son temple est clos.
Au lare domestique interdis la prière ;
Tous ensemble, au hasard, mêlant notre poussière,
Fraternisons dans le chaos.

Regarde ! Dans ton vol, les cieux que tu visites, 10
Par des rivières d'or divisent l'infini.
Ces royaumes profonds dont tu sais les limites
Désertent-ils l'azur que Dieu même a béni ?
Le Bélier au Verseau cède-t-il sa frontière ?
Au vain rugissement de l'Ourse ou du Lion,
Quand vit-on reculer le sanglant Sagittaire ?
Ou fuir les deux Gémeaux, s'inclinant jusqu'à terre,
Dans la cité du Scorpion ?

L'humanité n'est pas la feuille vagabonde,
Sans pays, sans racine, enfant de l'aquilon, 20
C'est le fleuve enfermé dans le lit qu'il féconde,
Parent, époux des cieux mêlés à son limon.
Au peuple ne dis pas : 'Abandonne ta rive.'
Quand l'herbe boit le flot promis à l'Océan,
C'est qu'aux sommets sacrés d'où l'avenir dérive,
La source de l'idée a tari toute vive
Dans l'esprit glacé du géant.

Du chœur des nations la lutte est l'harmonie ;
Dans mille chants rivaux, d'où naissent leurs concerts,
Chaque peuple a sa voix, sa note, son génie. 30
Tout, dans l'immense accord, paraît un et divers.
L'un parle-t-il trop bas pour la voix du prophète,
A l'hymne de la peur enchaîne-t-il ses jours,
La danse des cités en chancelant s'arrête.
De leurs fronts de granit, ridés par la tempête,
Tombe une couronne de tours.

Sur la lyre accordée aux prières des femmes,
Pourquoi de tant d'encens nourrir notre sommeil ?
De trop de voluptés ne chargeons pas nos âmes.
Après le songe heureux, es-tu sûr du réveil ?
Que sais-tu si l'aspic ne dort pas sous la rose,
Si la lutte est finie entre l'homme et le Dieu ?
Convive du banquet que plus d'un pleur arrose,
Sur le mur prophétique où cette main se pose,
Ne vois-tu pas des traits de feu ?

10 Pour désarmer nos cœurs, apprivoise le monde.
D'avance à l'avenir as-tu versé la paix ?
Et du Nord hérissé le sanglier qui gronde
De ta muse de miel a-t-il léché les traits ?
Au soc de la charrue a-t-il courbé le glaive ?
Albion, sur sa nef, détruit-il son rempart ?
Parmi les flots d'airain que l'Orient soulève,
Orphée a-t-il enfin marié sur la grève
L'aigle blanc et le léopard ?

Le Rhin sous ta nacelle endort-il son murmure ?
20 Que le Franc y puisse boire en face du Germain.
L'haleine du glacier rouillant leur double armure,
Deux races aussitôt se donneront la main.
Nous ne demandons pas tout l'or de la montagne.
Du Nil de l'Occident nous ne voulons qu'un bord,
Pour que les cieux de France et les cieux d'Allemagne,
Sous les eaux partageant l'astre de Charlemagne,
Roulent ensemble au même port.

Aux troupeaux divisons la source de nos pères.
Quand ils ont sur la rive assis la liberté,
30 Craignaient-ils d'éveiller les gothiques vipères ?
Goûtons l'eau du torrent par droit de parenté.
Avec les rois Germains tout nous réconcilie.
Dans leur nid féodal, nos aigles sont éclos.
Sans qu'au bruit de leurs pas notre écho s'humilie,
Consentons que leur ombre à notre ombre s'allie
Dans le sein pavoisé des flots.

Mais si lui-même en vain le torrent nous appelle,
Si l'onde du glacier ne coule pas pour tous,
Et s'il faut nous sevrer du lait de la Cybèle,
Quand ce peuple aura soif, où l'abreuverons-nous ?
Au pied des palmiers tu penses le conduire !
Notre Dieu ne veut pas qu'on nous mène en exil.
Pendant que tu chantais, tout près de nous séduire,
Sur son flanc irrité j'ai vu son glaive luire.
La France en aiguisait le fil.

Tu pars, dis-tu ? — Marchons, au vent de tes bannières, 10
Non pas, comme Joseph, en sa captivité,
Au joug du Pharaon liant ses onze frères ;
Il pleurait, dans Memphis, sur Jacob insulté.
Mais ainsi que Moïse, au sortir du servage,
Loin d'Apis entraîné par le serpent d'airain,
Fais-nous rentrer, joyeux, dans l'ancien héritage ;
Et le glaive épousant les lyres au rivage,
Allons revoir notre Jourdain.

1841.

XVIII

1815 ET 1840

I

...Arracher aux disputes des partis quelques articles immuables de foi nationale, et, si la destinée achève de nous frapper par derrière, laisser au moins un testament que puissent accepter et exécuter ceux qui viendront après nous ; voilà aujourd'hui ce qui reste à faire aux hommes de bonne volonté dont les mains sont liées par l'apathie, l'avarice ou la pusillanimité des autres.

Qu'est-il arrivé depuis peu ? Nous sommes descendus
10 un degré plus avant dans le faux. Nous touchons d'un peu plus près à l'abîme ; on dirait qu'un grand suicide va se consommer. C'est un État qui, frappé à la tête, s'en va comme un homme égaré, de contradictions en contradictions, défiant la raison la plus saine de calculer d'avance sa marche, du lever au coucher du soleil. Aujourd'hui je vous abandonne l'honneur, puisque, selon vous, il coûte trop cher à sauver. Mais le bon sens, mais le droit sens, mais le sens commun, le plus ancien, le plus constant attribut
20 de ce pays, faut-il aussi y renoncer ? Écoutez

Une administration est renversée, une autre lui succède. Qui, pensez-vous, va représenter au dedans cette politique nouvelle ? L'homme qui, hier, était au dehors le représentant de la politique qu'on vient de renverser.

Une coalition semblable à celle de 1815 se forme contre la France en 1840. Qui, pensez-vous, va couvrir la France contre cette aggression nouvelle ? L'homme qui a été l'organe, le défenseur, l'ami de la
30 coalition de 1815 !

Les cendres de Napoléon sont rendues à la France ;

elles approchent ; elles vont entrer dans le port. La terre tressaille. Qui, pensez-vous, va, au nom de tous, recevoir le premier et saluer ces dépouilles ? L'homme qui était à Gand pendant que Napoléon était à Waterloo. Ah ! si c'est là l'hospitalité que vous préparez à ces cendres, elles étaient mieux sur leur rocher ; et fasse le ciel, si elles doivent toucher une France ou ennemie ou avilie, qu'elles soient à cette heure ensevelies dans l'océan !

Dans cette voie de mensonge, qui donc nous ramènera au vrai ? Quel miracle social délivrera ce peuple investi au dedans et au dehors ? Est-il encore un moyen légal, normal de nous sauver ? S'il existe, je vous supplie de l'employer sans retard ; car je vois que la patience des meilleurs commence à se lasser. Ils voudraient, pour beaucoup, ne perdre ni la modération des pensées, ni celle du langage ; et, en écrivant ceci, je sens moi-même que ce qu'il y a de plus difficile au monde est de s'abstenir de braver ceux qui prétendent intimider.

Il est vrai qu'un grand nombre d'hommes, qui d'abord avaient ressenti l'injure publique, se sont bientôt accoutumés à la souffrir. Ils espèrent obtenir le repos dans la honte et déjà ils trouvent cet oreiller moins dur qu'ils ne pensaient. Je les avertis que s'ils s'endorment, c'est la guerre qui les réveillera, non pas la noble guerre des champs de bataille, mais l'affreuse guerre intestine, puisque, avant de mourir, comme ils le veulent, dans le ruisseau, il reste encore à la France à se déchirer de ses mains.

2

Sans parler davantage des ennemis du dedans, je dois une réponse à ceux de dehors ; et comme je remarque que toutes les fois qu'il est question des traités de Vienne les écrivains allemands se croient le plus immédiatement intéressés à les défendre, à

cause de la frontière du Rhin, c'est à eux surtout que j'adresserai les réflexions suivantes.

On vous tient, avec raison, pour l'un des peuples les plus loyaux de la terre ; à ce titre, je vous demanderai d'abord si tous, à la nouvelle des journées de 1830, vous n'avez pas cru qu'elles emportaient avec elles un changement quelconque dans le droit public des invasions. Je l'ai vu de mes yeux et je ne l'ai pas oublié : de l'Elbe au Danube, vous avez salué plus
10 haut que personne la résurrection de notre pays ; et telle était alors votre sympathie pour nous, que si, seulement, nous eussions secoué nos chaînes, plusieurs d'entre vous nous auraient aidés à les rompre. N'est-ce pas là la vérité?

La France ayant paru bientôt se résigner, la direction de vos esprits a dû naturellement changer. Plus nous nous sommes abstenus même de l'espérance, plus vous vous êtes rattachés aux conquêtes que vous avez faites sur nous ; en sorte que nous avons laissé la
20 politique, l'administration, l'opinion du Nord regagner peu à peu une seconde fois sur nous cette rive gauche que nous avons semblé céder. Voilà le terrain que nous avons perdu depuis dix ans. Ce que vous appeliez une nécessité de notre fortune, vous l'appelez aujourd'hui ambition, fumée, désir de conquête. Voyons si la justice, l'équité sont ici pour vous ou pour nous.

Vous êtes d'un pays qui, depuis un siècle, non seulement a conservé tout ce qu'il avait acquis, mais encore s'est accru de plusieurs provinces. Vous
30 possédez le tiers de la Pologne, les États Vénitiens, la Lombardie, la Dalmatie. La ligne du Danube vous assure votre agrandissement du côté de l'orient. Nous, au contraire, montrez-nous, je vous prie, un coin de la carte où nous n'ayons été dépouillés de quelque partie importante de nous-mêmes. Du côté de la mer, où sont nos colonies, nos îles, nos comptoirs? ils appartiennent à vos alliés. Du côté de la terre, où

sont nos places fortes? c'est vous qui les possédez. Vous ne savez que trop bien que notre frontière est, non pas affaiblie, mais enlevée, et quelle énorme blessure vous nous avez faite tous ensemble depuis la Meuse jusqu'aux lignes de Wissembourg. Par là, notre flanc est ouvert. Le cœur de notre pays est, pour ainsi dire, mis à nu ; et la Révolution de 1830 n'a plus pour respirer même les frontières de la Régence.

Si donc c'est notre ruine que vous désirez ouvertement, vous avez raison de parler comme vous faites ; 10 vous êtes des hommes conséquents avec eux-mêmes, et ce n'est pas la plume qui doit vous répondre. Oui, si vous voulez notre destruction certaine, vous avez raison de nous conseiller de rester dans les conditions où nous sommes et où nous ne pouvons manquer d'étouffer. Mais si vous reconnaissez que, vous aussi, vous êtes dans l'ordre civil les fils de notre révolution, qu'elle est en partie la conséquence de votre réforme religieuse ; qu'ainsi nous avons, vous et nous, le même dogme politique et social à sauver, le même 20 principe, le même intérêt, le même ennemi, vous devez désirer comme nous que la France ne meure pas, c'est-à-dire qu'elle ait dans sa constitution extérieure les conditions de la durée.

Prenez garde d'obéir à des haines surannées ; et, par ostentation de la victoire, n'allez pas oublier vos vrais intérêts. Ceux qui depuis 1815 ne cessent de vous exciter contre nous sont des hommes d'honneur dont je connais un grand nombre, mais qui, abusés par leur souvenir, se trompent sur le nom de leur 30 ennemi. Ils nous cherchent où nous ne sommes plus, sur le trône du monde, nous faisant ainsi l'honneur et l'injure de confondre ce que nous sommes avec ce que nous avons été. Supposez pour un moment que la haine véritablement impie de ces hommes atteigne leur but et que la France disparaisse de la terre : combien croyez-vous qu'il se passerait de temps

avant que vous ne vinssiez à rencontrer la Russie et à être plongés à votre tour dans le gouffre? Pour moi, je pense que notre destruction entraînerait immédiatement la vôtre ; car votre ennemi n'est plus parmi nous : il est dans le Nord. Le fleuve qui vous sépare de lui n'est plus le Rhin, c'est le Danube, sur lequel il vous importe, en effet, de vous étendre et de vous enraciner. Grandissez, débordez avec lui ; la Providence vous attire par lui en orient, il vous rattache aux destinées
10 futures de l'Asie et vous invite à ses dépouilles. C'est de ce côté qu'est votre pente. Le Rhin a votre passé, mais le Danube seul a votre avenir.

Je sais combien ce nom du Rhin parle fortement à vos esprits, que c'est un fleuve allemand, que la patrie allemande tout entière semble attachée à sa rive, qu'il réveille en vous toutes les passions qui font que l'on tient à la terre, qu'il vous émeut d'autant plus qu'il n'appartient pour vous qu'au souvenir. Mais je sais aussi que le Rhin est un fleuve français ; que
20 toutes les fois que la France a été grande, elle s'est baignée dans ses eaux ; que Louis XIV, la République, sans parler de Charlemagne, l'ont mêlé à notre histoire ; que nos lois, nos codes, sont naturalisés sur sa rive ; que la Révolution y a planté sa borne ; que l'âge héroïque de notre démocratie se marie sur ses bords aux traditions de votre moyen-âge. C'est assez dire que le Rhin est désormais tout ensemble allemand et français, qu'il n'est plus exclusivement à aucun de nous ; que, de nos deux peuples, celui qui prétend
30 le posséder tout entier commet une iniquité au détriment de l'autre. Si donc vous voulez, ce qu'ont fait la nature et le temps, le Rhin sera entre nous le fleuve d'alliance dans lequel se mêleront, s'associeront le génie de la France et de l'Allemagne, celui de la réformation religieuse et de la réformation politique, de Luther et de la Révolution, et il emportera pour jamais à la mer les haines passées. Si vous le voulez,

il peut devenir encore un fleuve de sang où les fils de nos fils et leurs fils recommenceront éternellement les luttes de leurs pères. Et qui se réjouit de cette bataille éternelle? Je vais vous le dire : la Russie, qui sur les ruines communes de nos deux races assoira le trône nouveau de la race slave.

Considérez un moment combien la possession de la rive gauche du Rhin a, de votre part, un caractère hostile pour nous. En occupant ce bord, vous ne pouvez vous empêcher de paraître menacer, car vous 10 avez le pied sur notre seuil. Vous êtes chez nous. Vous pourriez pénétrer jusqu'à notre foyer sans rencontrer un seul obstacle, tant le piège a été bien ourdi. Au contraire, lorsque cette rive est à nous, notre position n'est encore que défensive. Nous ne sommes pas debout à votre porte ; le fleuve reste entre nous ; et il est si vrai que ces provinces n'entrent plus naturellement et nécessairement dans votre organisation nouvelle, que vous n'avez su comment les y rattacher, et qu'elles ne sont retombées sous votre influence que 20 depuis qu'elles ont vu la France de 1830 déserter son rang de bataille. Hommes de bonne foi, quel lien trouvez-vous entre Saarlouis et Berlin, entre Landau et Munich? Je n'y en vois pas d'autre que celui du hasard et de la violence.

Ne redites donc plus que la possession d'une frontière est pour nous l'illusion d'une ambition factice, et ne prenez pas pour un caprice de conquête la nécessité de respirer et de vivre. Les hommes de nos jours peuvent s'endormir sciemment dans l'incurie ; cette pensée ne 30 laissera pas que de se réveiller demain, car elle n'est pas de celles qui meurent avec chaque parti ; elle est au fond de tous, elle survit à tous, ou plutôt elle appartient à la conscience publique. Quand je pense par combien de liens votre pays et le nôtre sont désormais réunis, combien ils sont d'intelligence sur presque tout le reste, j'avoue que je suis près de regarder comme une

guerre civile la guerre entre la France et l'Allemagne. J'ose ajouter qu'il n'est personne de ce côté du Rhin qui désire plus sincèrement que moi votre amitié ; mais si pour l'obtenir il s'agit de laisser éternellement à vos princes, à vos rois absolus, le pied sur notre gorge, et de leur abandonner pour jamais dans Landau, dans Luxembourg, dans Mayence, les clefs de Paris, je suis d'avis, d'une part, que ce n'est pas là l'intérêt de votre peuple ; de l'autre, que notre devoir est de nous y opposer jusqu'à notre dernier souffle. Vous-mêmes, si vous réfléchissez à ce qui précède, vous avouerez que l'équité est ici pour nous, puisque le Danube turc compensera pour vous infailliblement et surtout abondamment le Rhin français ; que pour nous il n'est pas d'autre issue possible ; que cette possession est notre orient ; que pour vous elle n'est que le signe de votre victoire sur des principes que vous avez adoptés, c'est-à-dire sur vous-mêmes ; que, l'Europe s'agrandissant de tous côtés, la France ne peut pas seule décroître ; qu'en un mot, il faut ou déclarer que nous sommes de trop dans le monde, ou bien, admettant la nécessité de notre existence, admettre les conditions qui nous permettent de vivre.

15 *novembre* 1840.

XIX

APRÈS SADOWA

1

Point de vue de l'Allemagne.

Il faut renoncer pour toujours à écrire sur les affaires publiques, ou dire aujourd'hui sa pensée sur les évènements d'Allemagne, car ils dominent de haut tout ce qui s'est fait de nos temps, et jamais rien ne se passera de plus grave pour nous.

Je voudrais chercher ici impartialement les consé-

quences enveloppées de ces évènements, au point de vue de l'Allemagne et de la France.

Il n'est pas trop tard pour parler encore de ce qui est non pas une crise, mais un état nouveau du monde. Je resterai en dehors de toute passion et de tout esprit de parti. Mais, dans des circonstances peut-être décisives, je regarde comme un devoir de ne pas demeurer étranger à des affaires que je n'ai cessé de suivre de près depuis 1831 ; et je dois avant tout montrer comment j'y suis forcément ramené par le jugement anticipé que j'en portai, il y a trente-cinq ans, dans les termes suivants :

'C'est en Prusse que l'ancienne impartialité et le cosmopolitisme politique ont fait place à une nationalité irritable et colère. C'est là que le parti populaire a fait d'abord sa paix avec le pouvoir. En effet, ce gouvernement donne aujourd'hui à l'Allemagne ce dont elle est le plus avide : l'action, la vie réelle, l'initiative sociale. Il satisfait son engouement subit pour la puissance et la force matérielle.

'Le despotisme prussien est intelligent, remuant, entreprenant ; il ne lui manque qu'un homme qui regarde et connaisse son étoile en plein jour ; il vit de science autant qu'un autre d'ignorance. Entre le peuple et lui, il y a une intelligence secrète pour ajourner la liberté et accroître en commun la fortune de Frédéric. Outre cela, un avantage incontestable, et qui rachète mille défauts, le despotisme prussien a le privilège de tenir dans sa main l'humiliation de la France et de lui rendre le long affront du traité de Westphalie ; car il sait que c'est lui qui a brisé à Waterloo l'aile de la fortune de la France.

'L'unité, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire qui travaille ce pays et le pénètre en tous sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit de l'autre côté du Rhin pousse à ce dénoûment.

'Quelle est la pensée vivante qui est à cette heure sous chaque toit ? Cette pensée est l'unité du territoire de la patrie allemande ; ce cri est l'abolition des frontières artificielles, le renversement des limites arbitraires, derrière lesquelles ils sont parqués eux et leurs produits, sans lien, sans industrie possible.

'Déjà l'une des assemblées politiques a voté un contrat dont la conséquence immédiate est de conférer à la Prusse le protectorat matériel de tout le
10 reste des nations germaniques.

'Cette unité n'est point un accord de passions que le temps détruit chaque jour ; c'est le développement nécessaire de la civilisation du Nord.

'Et nous, qui sommes si bien faits pour savoir quelle puissance appartient aux idées, nous nous endormions en pensant que jamais elles n'auraient l'ambition de passer des consciences dans les volontés, des volontés dans les actions, et de convoiter la puissance sociale et la force politique.

20 'Voilà cependant que ces idées, qui devaient rester incorporelles, se soulèvent en face de nous comme le génie même d'une race d'hommes ; et cette race elle-même se range sous la dictature d'un peuple, non pas plus éclairé qu'elle, mais plus avide, plus ardent, plus exigeant, plus dressé aux affaires. Elle le charge de son ambition, de ses rancunes, de ses rapines, de ses ruses, de sa diplomatie, de ses violences, de sa gloire, de sa force au dehors. C'est donc de la Prusse que le Nord est occupé à cette heure à faire son instrument.

30 'Oui, et si on le laissait faire, il la pousserait lentement et par derrière au meurtre du vieux royaume de France.

'Le monde germanique n'attend plus qu'une occasion. Or, encore une fois, quelle est la nation placée par l'Allemagne pour épier et chercher cette occasion ? C'est celle qui porte à sa ceinture les clefs de notre territoire, et qui garde dans sa geôle la fortune de la France.'

Voilà ce que j'écrivais en octobre 1831. Ces paroles se sont si bien réalisées, que l'on pourrait croire qu'elles ont été écrites hier. Comment a-t-il été possible de marquer ainsi trente-cinq ans à l'avance ce qui s'accomplit de nos jours et sous nos yeux ? L'empire allemand qui se dresse devant nous était-il visible en 1831 ? S'annonçait-il dans les cours, dans les chancelleries ou dans la presse ? Non, assurément. Mais si les documents politiques se taisaient, il y avait des signes dans le fond des choses. C'était comme une rumeur à voix basse qui partait on ne sait d'où. Elle n'avait ni forme ni consistance. C'étaient des conversations rares, des paroles interrompues, des enthousiasmes subits qui jaillissaient et disparaissaient comme l'éclair.

On pouvait les résumer dans ce mot : la grandeur de l'Allemagne.

Tels furent les documents qui s'offrirent à moi (car je n'en eus pas d'autres) pour calculer l'avènement de la race allemande ; documents qui, sans doute, eussent semblé méprisables aux diplomates de ce temps-là, et qui se sont trouvés plus féconds en vérités que tous les rapports des chancelleries.

Il m'est nécessaire de rappeler ce souvenir et de constater combien l'évènement a répondu exactement à l'idée que je m'en formai d'avance. Car c'est là mon point de départ et ma raison pour juger des choses actuelles. Lorsque, dans les sciences naturelles, un naturaliste voit sa théorie confirmée plus tard par un fait, tout le monde trouve à propos qu'il le déclare. C'est ainsi que l'expérience vient au secours des idées.

Pourquoi n'en serait-il pas de même dans la politique ? Pourquoi un homme ne pourrait-il pas dire : ' L'expérience et les évènements ont confirmé les vues, les idées que j'ai exprimées il y a plus d'un tiers de siècle ? ' Cela est d'autant plus nécessaire, que c'est la seule réponse à ceux qui accusent la philosophie

politique d'être de trop dans le monde. Quand elle a vu juste et de loin, pourquoi ne pas le dire ? Ce serait se trahir soi-même. Assez de gens sont intéressés à laisser croire qu'il n'y a de bon conseiller que le hasard.

En vertu des mêmes idées que tout a confirmé, je suis tenté de regarder au delà du présent ; et je demande d'abord ce que deviendra cette puissance nouvelle, qui, surgie d'hier, occupe déjà tous les
10 esprits.

Avant tout, tenons pour certain que cette formation de l'unité germanique ne peut plus être empêchée par qui que ce soit au monde. La voilà lancée avec la force de projection d'un boulet de canon. Elle ne se laissera arrêter ni par des articles de journaux ni par des notes diplomatiques.

Son seul embarras était de trouver l'occasion de naître. Cette occasion lui a été donnée. Il ne s'agit plus désormais pour elle que de grandir encore. Cette
20 difficulté n'est rien en comparaison de la première.

Vous demandez pourquoi cette unité formidable, préparée, annoncée de si loin, a été si lente à se produire. Qui empêchait la Prusse d'aller plus tôt au devant de la fortune ? Je réponds : Ce qui a retenu longtemps le gouvernement prussien, ce qui lui ôtait l'envie de brusquer la fortune, c'était la crainte de rencontrer quelque part la liberté et la Révolution. L'affaiblissement des consciences semblait n'être un souci que pour le philosophe. Dans
30 la réalité, ce vide moral, agrandi de jour en jour, était fait pour donner carrière aux grandes ambitions.

Le gouvernement prussien a eu le mérite et la sagacité de comprendre que cette déroute des esprits en Europe avait entraîné une diminution de l'intelligence ; que c'était là un moment précieux ; qu'il s'agissait d'en profiter ; que les esprits étaient au premier occupant ; qu'un jour de succès déciderait de tout ;

que les plus hostiles deviendraient les plus complaisants dès qu'ils auraient senti le fer.

Il a marché, il a vaincu. Les âmes se sont aussitôt courbées. L'unité de l'Allemagne, qui n'avait pu se former dans la justice et dans le droit, est née d'une guerre abhorrée, puis applaudie dès qu'elle a réussi.

Vous vous étonnez que la démocratie allemande se réconcilie si vite avec qui la foule aux pieds. Mais est-ce là un trait particulier à l'Allemagne ? C'est 10 bien plutôt un des caractères généraux de notre temps. Les peuples, après tant de défaites, ont gardé un sentiment profond de leur faiblesse. Surpris d'une si miraculeuse impuissance, ils acceptent de tomber en tutelle. Peut-être au fond de cette abdication gardent-ils l'espoir de se servir de leurs maîtres. Le cheval prie l'homme de se mettre sur son dos, espérant atteindre ainsi je ne sais quelle proie au bout de la carrière. Il compte alors se débarrasser du frein et du cavalier. Ce marché-là date du commencement 20 du monde. Je ne sais ce qu'en pense aujourd'hui, à travers ses hennissements, la bête de somme.

Quoi qu'il en soit, l'empire allemand est fait. Quel sera l'avenir de cet empire si longtemps ajourné, enfin acclamé dès qu'il s'est imposé ? Je croirais volontiers qu'en beaucoup de choses il ira contre le but de ses auteurs.

Ils ont cru servir les intérêts d'une aristocratie féodale. Ne soyez point surpris s'il arrive le contraire. Aucune nationalité ne s'est développée sans que 30 l'industrie n'ait grandi avec elle ; et l'industrie, en croissant, a pour premier effet de limiter ou d'abaisser l'aristocratie.

L'Allemagne n'échappera pas à cette règle qui est jusqu'ici sans exception. Les parties éparses du grand tout teutonique se rapprochent et se fondent ; la richesse générale augmentera ; la puissance hérédi-

taire des grandes familles en sera diminuée. Le parti féodal se sera blessé par ses armes.

Quel peut être, d'ailleurs, le caractère d'un despotisme prussien imposé à la race allemande ? Je serais bien étonné s'il parvenait à extirper de cette race les besoins de l'esprit, et s'il réussissait à l'empêcher de penser.

Il est vrai que l'Allemagne se donne, dès les premiers pas, un grand démenti. Kant lui avait appris
10 à chercher la liberté et la prospérité dans une fédération d'États sur laquelle il revenait sans cesse. Cette vue du penseur allemand est renversée par ce qui vient d'arriver en Allemagne ; de même que les plans de liberté formés par les sages de la Révolution française ont échoué en France : des deux côtés, même démenti donné aux espérances et aux prévisions des meilleurs.

Est-ce donc que l'avenir doit infailliblement renier ceux dont le passé s'honore le plus ? Non, sans doute.
20 Mais le monde, qui n'a pu atteindre le but par la voie droite, y revient par des détours frauduleux, dont la raison se scandalise. Kant et Mirabeau ne tenaient pas assez compte de ce qui reste chez nous du vieil homme servile.

L'Allemagne n'a pu atteindre à la patrie allemande en passant par la justice et par la liberté. Elle y arrive par le chemin de l'injustice et de l'arbitraire. Par là, elle montre à son tour, quoi que nous en disions, combien notre Europe est encore barbare.

30 Au reste, les Allemands sacrifient en ce moment la liberté, non pas seulement au bien-être, au lucre, mais à l'idée de la grandeur nationale ; cela seul pourrait leur donner avec le temps une supériorité décidée sur ceux qui feraient le contraire.

Convaincus, d'ailleurs, qu'ils ont conquis le gouvernement des esprits en Europe, ils tiennent pour certain depuis longtemps que tout émane d'eux, science,

poésie, art, philosophie ; que le monde est devenu leur disciple. A cette souveraineté intellectuelle qu'ils s'imaginent posséder, que manquait-il encore ? La force. Ils viennent de s'en emparer. A leurs yeux, ce n'est pas seulement un empire de plus dans le monde ; c'est la substitution de l'ère germanique à l'ère des peuples latins et catholiques, relégués désormais sur un plan inférieur.

Cet empire, en effet, est protestant. C'est assez dire qu'il ne peut recommencer le passé sous la forme de l'arbitraire des États catholiques. Par exemple, il ne peut graviter autour de la papauté ni la refaire de ses mains. Combien de libertés ne sera-t-il pas obligé de laisser vivre : liberté de conscience, liberté de penser, c'est-à-dire toutes celles dont s'honore le plus l'homme moderne. Le droit divin ne sera qu'une prétention chez les protestants. Il ne peut y être un principe. Voilà les raisons dont se bercent les libéraux, les démocrates allemands. Cela explique pourquoi ils acceptent si aisément leurs défaites.

Combien de fois l'avènement de cet empire n'avait-il pas été appelé depuis 1813, par les écrivains et les penseurs nationaux, comme une éternelle représaille contre l'empire de Napoléon ! C'est depuis ce temps que les vues humaines, équitables de Kant ont été abandonnées pour l'hégémonie de la Prusse, ou plutôt pour l'ambition de la force. Il est presque exact de dire que tous les poètes allemands ont évoqué le pouvoir colossal de l'unité germanique, et qu'ils ont tout sacrifié de loin à cette idole. Obscur sur le reste, Hegel était clair lorsqu'il parlait de cet État prussien, le modèle et le résumé de la civilisation moderne. Cette philosophie de glace s'échauffe lorsqu'elle touche à ce sujet.

Que conclurons-nous de là ? Que le pouvoir nouveau n'aura point à faire la guerre à la pensée humaine, sous le nom d'idéologie ; et, puisque les générations

contemporaines font si bon marché d'elles-mêmes, il peut arriver qu'elles seules soient sacrifiées, et que l'avenir de la civilisation réduite à l'idée de force ne soit pas annulé par leur chute. Il leur plaît de n'être rien pour sauver l'orgueil du grand tout. Ne disputons pas sur ce point avec elles. Ce vœu-là semble bien près de s'accomplir.

Ajoutons que le machiavélisme allemand ne semble pas fait pour durer. Ces deux mots, si bien unis aujourd'hui, se contredisent ; il y a entre eux l'épaisseur des Alpes.

La grande question est de savoir si le mouvement d'idées produit par la race allemande, et qui se résume dans ce mot : grandeur spirituelle, sera extirpé par le despotisme politique ; si cette nation sera poussée par la violence à des plagiats stériles, si elle oubliera et reniera en un jour ce qui a fait jusqu'ici sa gloire ; ou si la vie morale déposée dans ses poèmes et ses philosophies ne passera pas en partie dans son avenir politique.

On peut croire à cette dernière hypothèse. Une si grande littérature n'aura pas existé inutilement, pour ne laisser aucune trace dans la conscience générale.

En ce cas, l'Allemagne aurait gagné une marche sur la France pendant son sommeil. La civilisation changerait d'axe. Le mouvement social, commencé au nom de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau, se continuerait au nom de Kant, de Goethe et de Schiller.

Considération bien grave, que je soumets aux Allemands. Jusqu'à cette heure, le despotisme prussien a été violent, inique ; mais il n'a pas pris la peine d'être faux. Il s'est servi d'armes ouvertes : l'audace, la témérité, le défi ; il ne les a pas empoisonnées par le mensonge ; or, c'est le mensonge seul qui corrompt l'avenir. Jusqu'ici le principe du droit, celui de la vie morale, peut donc encore être restauré et sauvé.

Mais prenez garde à ceci : le moment décisif n'est pas encore venu. C'est celui où le despotisme aurait besoin de se déguiser, de changer de nom, de langage, de prendre le masque de la liberté et de la démocratie. A ce moment, tout menace de se fausser, de se dénaturer.

Que feront alors les Allemands ? Ce sera l'heure des embûches. Veulent-ils y tomber ? Quand le despotisme se masquera de démocratie, la démocratie, toujours complaisante, épousera-t-elle le despotisme 10 pour se donner un soutien ?

Si jamais pareilles épousailles se font, dites pour toujours adieu à ce que vous avez connu de la vie allemande : probité de l'intelligence, pénétration, grandeur de l'esprit, génie, gloire. Tout disparaîtra, tout se noiera dans la confusion du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du vrai et du faux. Qui peut se figurer un byzantinisme allemand ? Le mélange des vices du Midi et des vices du Nord, c'est trop à la fois. Machiavel réfuté par Frédéric et réalisé par le Tugend- 20 bund, par la Société de la Vertu ! De grâce, pour vous, mille fois plus encore que pour nous, épargnez au monde cet avenir !

Quel changement amènera dans le monde l'élévation de la patrie allemande ? Difficilement l'esprit militaire réussira à tout absorber en pays germanique, comme cela arrive si aisément dans les races latines. La rapidité même de la victoire de Sadowa empêchera qu'il se forme des légendes et des idolâtries au profit du vainqueur. Le coup a été si foudroyant, qu'il a 30 ôté aux individus le temps de s'immortaliser dans les imaginations populaires.

D'ailleurs, chez les Allemands, la gloire militaire ne dégénère pas en superstition parce qu'elle est dominée par la gloire des réformateurs, des poètes et des artistes. Luther, Goethe, Schiller, passeront toujours avant Blücher. L'éblouissement de l'uniforme, qui fascine

d'autres peuples, n'est pas la principale magie de l'autre côté du Rhin. Je peux donc concevoir un empire fondé par le fusil à aiguille, et qui pourtant serait incapable de tout absorber dans le militarisme. Il resterait en dépit de lui d'autres forces que l'épée.

Une chose plus difficile à calculer est ce que deviendra l'immense orgueil teutonique se donnant carrière et croyant voir à ses pieds, du haut de ses victoires nouvelles, les nations latines comme autant de nains
10 au pied d'un château-fort. Je craindrais pour ce grand corps l'infatuation. Où ne pourrait-elle pas le conduire ? Quand il touchera à la fois la Baltique et le Danube, quelles pensées, quelles ambitions ne s'éveilleront pas dans le géant ?

Comment échappera-t-il à l'aveuglement ? Si puissant et si neuf, quelle tentation de se mesurer à son tour avec le monde, et, pour sortir du rêve, de palper des royaumes ? Avec un front de fer, du Holstein au Tyrol, il est malaisé de n'avoir que des
20 pensées modestes et de renoncer à étendre le bras par delà le Rhin.

Lors même que la modération l'emportera, qui voudrait y croire ? Combien de fois la France ne se réveillera-t-elle pas en sursaut, croyant entendre les pas de son gigantesque voisin ? Ou bien, si elle s'endort sans précaution, ce sera le signe d'une mortelle apathie... et quelle tentation pour le monde allemand d'en profiter ! Ainsi, dans tous les cas, le péril est le même pour nous. Qu'il soit dans les imaginations ou
30 dans la réalité, peu importe ! le présent semble avoir légué d'immanquables tempêtes à l'avenir.

2

Point de vue de la France.

J'ai montré le point de vue de l'Allemagne ; parlons de celui de la France.

Ici, le plus extraordinaire n'est pas l'évènement en lui-même, malgré ses conséquences. Qu'une race d'hommes jusque-là partagée se rapproche et s'unisse en une seule masse : le fait est frappant, il est grand, il est plein de menaces pour les uns, d'espérance pour les autres. Mais il n'est pas sans précédent et sans analogie dans le passé : où donc est le motif de s'étonner ? Le voici. 10

C'est, en effet, je crois, une chose sans exemple que l'avènement de toute une race d'hommes se soit consommé sans que le peuple le plus voisin, le plus intéressé à connaître le premier ces changements, ait été averti par aucune voix. Jusqu'ici, lorsque de grandes masses d'hommes se concentraient tout à coup en un seul corps, il était toujours arrivé que l'État le plus voisin en était instruit de loin et à l'avance ; que le pressentiment populaire, la diplomatie, la passion et la raison politique s'unissaient pour 20 prévoir, pénétrer, révéler, signaler une aussi grande métamorphose ; dès lors, le danger était aussitôt évité qu'aperçu. Un royaume, un empire, celui d'une race d'hommes, ne venait pas subitement au monde sans que son apparition fût annoncée à l'État le plus proche par ses hommes politiques, par l'émotion de l'esprit public, par les yeux toujours ouverts de la presse, ou par le grand cri de la tribune. Alors, quand le fait était consommé, les précautions étaient prises ; ou, si l'on voulait le tenir pour irrévocable, on s'épar- 30 gnait au moins la stupeur.

Ici, au contraire, n'est-il pas vrai que toutes les règles de la sagesse ordinaire ont été déjouées ? N'est-il pas vrai qu'un fait aussi énorme que l'Allemagne unifiée s'est dégagé de la poussière de Sadowa, sans que la France ait été avertie ? N'est-il pas vrai que cette unité germanique, si visible depuis longtemps, s'est dressée à nos yeux, du soir au lendemain, sans qu'une seule sentinelle ait crié : Qui vive ?

Or, je dis que c'est là ce dont il faut nous étonner ; car rien de pareil ne s'est vu jusqu'à nos jours.

Avoir sous ses yeux, à sa porte, une race humaine qui se groupe en faisceau, et n'en rien soupçonner ! Mieux que cela, prendre cette formation militaire de quarante millions d'hommes pour une forêt qui marche, destinée à vous abriter du vent du nord, ou pour un troupeau d'agneaux ; le dire, le répéter, le publier chaque matin, jusqu'à ce que le troupeau bêlant se change en une armée de neuf cent mille soldats postés sur vos flancs, adossés à la Russie ; et la France, à son réveil, qui en croit à peine ses yeux !

De quel nom appeler ce prodigieux sommeil ? Car c'est un sommeil, et non pas une connivence, comme quelques-uns ont pu le croire.

Il y a pourtant quelque chose de pire que le sommeil : c'est l'égarement. Se figurer, par exemple, que les Prussiens se sont donné la peine de vaincre à Sadowa pour nous protéger sur le Rhin ; et contre qui ? contre les Mongols ? Voilà, je pense, le dernier degré du vertige. Qu'avons-nous fait au monde pour être frappés d'une pareille cécité de cœur et d'esprit ? Ne jouons pas, je vous prie, avec nous-mêmes. Non, l'Allemagne ne se constitue pas pour nous. Non, elle ne se tourne pas contre la Russie. Et pourquoi ? Par une raison très simple.

Quand un homme a reçu une blessure profonde sur une partie du corps, il croit naturellement que c'est de ce côté qu'il va être assailli de nouveau. On ne

voit le péril que du côté où on l'a déjà éprouvé une fois. Au contraire, on ne le redoute pas là où il ne s'est jamais fait sentir. Or, la Russie étant l'alliée de l'Allemagne depuis plus d'un siècle, ayant mêlé son sang au sang allemand dans les grandes guerres dont le souvenir domine tout, la Russie, dis-je, ne paraît pas un danger aux yeux des Allemands. Où voient-ils donc le côté menaçant pour eux ? Ne vous y trompez pas : ils le voient toujours là où ils se souviennent d'avoir été frappés au cœur. Et quelle nation leur 10 a porté le coup ? quelle nation les a conquis et les a tenus sous le joug ? La France de 1806 à 1813. Aussi est-ce toujours contre la France qu'ils s'arment et se mettent en défense, même quand ils n'en ont aucun sujet. Cette observation est capitale pour nous. Il ne nous est pas permis de nous abuser un instant sur ce point. Toute idée fausse à cet égard nous est, non pas nuisible, mais mortelle. Avez-vous oublié que la Russie était avec la Prusse et la grande Allemagne à Leipzig ? Voilà, sans parler des intérêts 20 communs, le lien sacré entre eux. Ne croyez pas qu'un lien pareil se brise en un jour.

Se persuader qu'un semblable passé qui, à leurs yeux, est d'hier, n'exerce plus aucun empire ; que la grande Allemagne se fait contre le czar, à notre profit, pour nous garantir sur le Rhin ; non, vous ne l'admettrez pas un seul instant. Si une pareille pensée, sophistique, contraire à l'évidence, maladive, néfaste, se produisait avec autorité, si elle gagnait les intelligences, si elle entrait jamais dans l'esprit des Français, 30 oh ! alors, je le dis avec la conscience d'un homme qui jusqu'ici n'a été trompé dans aucun de ses pressentiments, malheur à nous ! Cette idée monstrueuse serait un de ces aveuglements avant-coureurs qui précèdent la chute, non pas seulement des rois, mais des peuples.

C'est bien assez d'avoir été surpris par l'évènement,

n'y ajoutons pas le sophisme. Un aveuglement si absolu jusqu'à la dernière heure, une méprise si miraculeuse, suffisent pour étonner et affliger à la fois. Car cela prouve que l'esprit a perdu sa vigueur ; que les vues se sont obscurcies ; que les fausses habiletés ont étouffé la vraie, celle qui sauve et qui grandit les peuples. Et le remède, direz-vous ? Avant tout il faut sortir de notre léthargie. Autrement, il est certain que, si nous échappons à ce danger, ce sera pour tomber dans un autre.

Nous unirons-nous à l'Autriche ? Ce serait épouser la défaite méritée. Irons-nous, comme quelques-uns nous le conseillent, nous ruer sur la Suisse, sur la Belgique, c'est-à-dire sur les petits peuples désarmés qui nous entourent, et prendre sur eux notre revanche du tort que les puissants nous ont fait ? Quelles généreuses compensations ! Quel beau couronnement à nos idées de justice ! Ce serait là sans doute notre nouveau 89. Mais ces petits peuples répugnent à une communauté d'avenir avec nous. Ils se sont fait une vie propre, nationale, distincte de la nôtre. Nous ne les attacherions que morts à notre unité. Où est l'avantage pour nous de nous donner, par la force, des membres morts ?

Considérez que le changement qui s'accomplit de l'autre côté du Rhin ne consiste pas dans l'acquisition de terres nouvelles, il consiste principalement dans l'essor de l'esprit national, dans la création subite d'un nouvel être moral, la patrie allemande. Ceux qui ont été vaincus se disent, qu'après tout, ils l'ont été par des compatriotes ; les blessures reçues portent ainsi leur guérison avec elles-mêmes.

Il ne s'agit pas de conquêtes purement matérielles, comme dans les temps ordinaires. Mais les membres épars d'un même corps se réunissent et s'animent d'une même vie. Il en résulte une force immense, et cette force se développe chez des peuples dont il est aisé

d'exciter les ressentiments contre nous. La balance de la civilisation oscille en ce moment, ou plutôt elle penche brusquement du côté de l'Allemagne.

Que mettrons-nous dans l'autre bassin pour rétablir au moins l'équilibre ? L'épée de Brennus ne suffirait plus. Quelques enclaves de la rive gauche du Rhin ? Saarbruck ou Luxembourg ? Il a suffi de prononcer quelques noms de villages pour éveiller un long cri du Rhin à l'Elbe. D'ailleurs, encore une fois, l'Allemagne grandit en ce moment par une idée commune à tous les Allemands, convoitée depuis le commencement de ce siècle, poursuivie sous les formes les plus opposées, enfin obtenue et réalisée, ou près de l'être : la Patrie, l'Unité, la Nationalité. Il s'agit de faire contre-poids à une pensée par une autre pensée, également ajournée, toujours convoitée, toujours reprise, et qui soit pour la France ce que l'unité est pour l'Allemagne. Dites si vous en voyez une autre que la Liberté perdue et recouvrée. Pour moi, je n'en vois pas qui puisse peser encore autant qu'un univers.

La conséquence évidente est qu'il faut relever l'esprit public, réveiller l'intelligence, rouvrir les yeux et les oreilles, faire sentinelle, quand un monde nouveau, facilement hostile, nous environne, reprendre goût à la lumière : ôter la rouille à notre esprit, laisser les petites habiletés, revenir aux grandes : toutes choses qui ne se peuvent sans liberté. Car, si nous ne faisons rien de cela, il est bien hors de doute que les mêmes causes produiront les mêmes effets, et pis encore ; qu'après avoir échappé à une première embûche, nous tomberons dans une seconde. Nous aurons beau avoir un million d'hommes sur pied ; ils ne nous empêcheront pas d'être trompés par l'évènement comme nous l'avons été. Ce ne sont pas les fusils à aiguille tout seuls qui verront clair à notre place et qui nous avertiront. C'est l'habitude de suivre les

grandes affaires, c'est la raison publique plus exercée, c'est le patriotisme redevenu l'intérêt et la chose de chacun ; voilà ce qui nous rendra le terrain perdu au Mexique et sur le Rhin.

Voyez donc l'exaltation de la race allemande, sa joie de saisir ses destinées. Il n'est ni femme ni enfant qui n'en soit possédé. Je veux bien qu'en cela tous obéissent à l'appel de la civilisation, à une mission de grandeur qui se révèle à eux par la victoire. Mais
10 c'est à condition que nous serions pris nous-mêmes d'une émulation semblable, d'être et de rester un grand peuple. Qu'ils s'élèvent, c'est leur droit. Je ne le conteste pas. Mais leur élévation doit servir à la nôtre ; car le dommage serait grand pour le monde, et le profit frauduleux, si l'Allemagne surgissait, et si la France baissait.

Non, une Allemagne nouvelle suppose une France nouvelle, je veux dire plus vivante, plus éclairée, plus ouverte aux idées et aux pressentiments. Concluons
20 donc que la liberté n'est plus seulement pour nous un ornement de fantaisie ou, comme on le dit, un couronnement ; elle est désormais la sentinelle, le refuge, le salut, la nécessité.

Suivez ici les évènements, et voyez comme ils s'enchaînent et confirment tout ce qui précède. Au milieu de la campagne d'Italie, nous nous sommes arrêtés brusquement à Villafranca, sans vouloir achever la victoire. Pourquoi ? Tout le monde en fut surpris. Nous laissons interrompue la grande œuvre de l'affran-
30 chissement de l'Italie des Alpes à l'Adriatique. Qu'arrive-t-il alors ? Ce que l'on pouvait prévoir.

Un autre peuple nous succède. Une nation du Nord, la Prusse, nous remplace dans notre œuvre. Elle entre au vif, et pour la première fois, dans les affaires et l'alliance du midi de l'Europe, où nous devions dominer seuls. Elle se couvre du grand manteau de la nationalité italienne.

D'un seul coup, à Sadowa, elle fait trois choses : sa propre fortune d'abord, puis elle force l'Autriche de lâcher prise dans la Vénétie, et, par là, elle se donne l'immense avantage d'achever l'Italie, c'est-à-dire de moissonner ce que nous avions semé : chose impossible, si nous avions terminé nous-mêmes ce que nous avions commencé. Mais les entreprises qu'on laisse interrompues à moitié chemin se tournent toujours contre leurs auteurs. C'est ce qui nous est arrivé.

En aucun cas, nous n'aurions dû laisser à un autre peuple, moins encore à un peuple du Nord, d'une autre race, l'honneur et le soin d'achever l'Italie.

Car la reconnaissance ne s'attache qu'à ceux qui finissent les entreprises heureuses. Eux seuls en recueillent le fruit. Cet honneur de faire revivre l'Italie devait nous appartenir tout entier, à nous seuls, par la parenté de race et l'alliance naturelle. En le partageant, ou en le laissant échapper, nous avons fait deux choses. Premièrement, nous avons laissé le midi de l'Europe glisser de nos mains ; secondement, nous avons donné à l'Allemagne absolutiste l'occasion de s'unir et de se former.

A quoi bon, dira quelqu'un, ces conseils ? Que vous ont servi tant d'avertissements sur l'expédition romaine, sur l'expédition du Mexique, tant de paroles jetées au vent depuis un tiers de siècle sur l'ambition de la Prusse et de la race allemande ? Cela a-t-il rien empêché ? Il en sera de même aujourd'hui. Les peuples, comme les individus, ne veulent pas qu'on les avertisse trop tôt ; il leur plaît de vivre au jour le jour. Malheur à qui leur montre d'avance le péril où il leur plaît de tomber !

Il est vrai, le silence me plairait davantage. Mais qui ne se sentirait troublé à la seule pensée d'un déclin, même passager, de la France ? Qui pourrait y consentir ?

J'ai encore ceci à ajouter :

Beaucoup de gens montrent à tout une résignation philosophique qui frappe les étrangers. Mais les vertus des philosophes ne conviennent guère à une nation. Il faut qu'elle ait des passions, au moins celle de l'avenir, sans quoi elle cesse bientôt d'avoir des idées.

En même temps que la population cesse de s'accroître, si la France laissait échapper la vie morale, que faudrait-il attendre ? On verrait les esprits les plus violents, pris d'un engourdissement inexplicable, déclarer que les patries ne sont qu'un mot, et que le genre humain a seul le droit de les intéresser.

La démocratie française se ferait cosmopolite. Mais comme elle serait la seule qui se détacherait du sol natal, elle serait immanquablement dupe de toutes les autres, et principalement de la démocratie allemande qui, restée toute neuve, a conservé toutes les passions et toutes les ambitions à la fois, celles de classe et celles de race.

En dépit de nos fautes, l'action de la France se ferait sentir longtemps encore sur les nations latines, rapprochées de nous par la langue. Mais le moment viendrait où ces nations s'apercevraient que la civilisation a passé en d'autres mains. Elles se tourneraient vers l'astre nouveau ; elles convergeraient vers la race qui se dirait notre héritière ; et un déclin même passager de la France entraînerait la chute de toute la race latine.

Comme, dans le nouveau monde, la race germanique pèse sur l'Amérique du Sud, il en serait de même de l'ancien.

L'Angleterre et l'Allemagne unifiée pèseraient sur la France, l'Italie et l'Espagne, comme les Anglo-Saxons des États-Unis pèsent sur l'Amérique méridionale. Alors, il serait vrai de dire que le jour de la race germanique est arrivé.

3

Point de vue de l'Europe.

Reste à marquer l'influence des derniers évènements sur l'Europe et la société en général.

Rien de plus étrange et de plus instructif que le jugement que l'Europe en a porté, avant ou après la victoire. Jamais perturbation semblable des opinions. Tel était Autrichien le matin qui était Prussien le soir. On pourrait se donner le plaisir de ce complet désarroi de l'esprit européen. Ces soubresauts de la conscience en des sens opposés, suivant l'heure, suivant la pluie et presque toujours d'après le succès, qu'est-ce que cela, sinon la négation de la conscience? Combien faut-il de temps pour que le mal devienne le bien, et l'injuste le juste ? un mois ? un jour ? une heure ? Ce spectacle nous a été donné ; frêle base, si je ne me trompe, pour les libertés futures. L'Europe entière a été prise en flagrant délit de reniement, dix fois dans la même semaine, comme s'il n'y avait plus aucune règle morale établie entre les hommes. Je constate ici cette même éclipse de la conscience humaine que j'ai remarquée dans toutes les grandes chutes de la liberté publique.

L'impossibilité où le monde a été de discerner le droit, de s'y fixer un instant, de s'en éclairer, a donné la démonstration palpable du vide qui s'est accompli dans l'âme humaine. Interrogée, elle n'a répondu que par la force et la fatalité. Aucune lumière n'a jailli des esprits. On les a vus se plier à tout, c'est-à-dire s'évanouir. Le fusil à aiguille a seul rempli la scène. Il a seul parlé, pensé, jugé, philosophé, persuadé, converti. Mais, dans cette nuit de l'esprit, une chose doit réjouir les gens de bien. Ils ont pu voir que l'abaissement de la conscience a entraîné l'abaisse-

ment de l'intelligence. Plus l'instinct du droit a diminué, plus aussi s'est perdu l'esprit pratique. Aucune époque n'a eu moins de droiture, et aucune n'a été plus aisément dupe. Il n'est donc pas vrai que l'habileté croît en raison inverse de la conscience ! Cette seule vérité ne pouvait être payée trop cher.

Il a bien fallu couvrir ce risible désarroi de l'esprit humain démoralisé, et l'on s'est naturellement hâté de donner les plus beaux noms aux victorieux.

10 Après Sadowa, M. de Bismark s'est appelé 89.

Le roi de Prusse s'est appelé la Révolution française. Car une chose caractérise notre temps : la peur qu'on y a des Révolutions fait accepter toutes les défaites du droit, et, comme on a besoin de les masquer, on en fait hommage à la Révolution que l'on déteste. Le droit fait peur s'il se montre sous la forme du droit ; on ne l'accepte que s'il est corrigé par une visible iniquité. Qu'est-ce, en effet, que le sophisme par lequel on compare les annexions prussiennes au 89
20 français ? Où est, je vous le demande, la ressemblance ? Notre 89 a-t-il donc contraint par les armes la Normandie, la Provence, la Bourgogne, d'entrer dans l'alliance de la France ? N'est-ce pas par un vote unanime, solennel, pacifique de la Constituante, que tout s'est accompli chez nous ? Les provinces françaises, déjà unies, se sont librement confondues en une seule loi. Et c'est là ce que vous assimilez aux annexions sanglantes de la Prusse ! Et vous appelez ces deux choses opposées d'un même nom : le droit
30 nouveau de 89 ! Est-ce donc l'Allemagne qui a demandé formellement d'être battue ? Besoin étrange de tout brouiller, jusqu'à ce que les peuples, aveuglés, hébétés, ne sachent plus où se prendre, et se donnent, eux aussi, à la fatalité.

Mauvaise conscience, mauvaise histoire. Sauvons donc au moins le passé. Non, ce n'est pas en 89 qu'il faut chercher des analogies avec la composition

actuelle de l'Allemagne : c'est dans l'ancien régime. C'est lui qui réunissait par la force des armes les provinces et les membres hostiles. Ainsi se sont formées les grandes monarchies du quinzième et du seizième siècle, par la conquête, par des ventes de peuples, par des trafics de princes, dans lesquels la volonté publique n'était comptée pour rien. Au lieu d'appeler cela le droit nouveau, il faut donc l'appeler le droit de l'ancien régime, celui dont le monde ne veut plus depuis trois siècles ; et c'est parce que la Prusse 10 rejette le monde en arrière de trois siècles, que sa victoire, parée de la plus belle philosophie de l'histoire, a tant de peine à s'autoriser et à se couvrir de l'exemple et du nom de la Révolution française.

Laissons là ces fausses ressemblances. Une monarchie qui conquiert des peuples par la force ouverte, c'est le droit de la vieille Europe : voilà la vérité.

Mais le droit nouveau, dites-vous, naîtra de cette confusion. Il est caché sous ce masque. A la bonne heure ! J'aimerais mieux pourtant qu'il parût une 20 seule fois à visage découvert.

Dans une victoire telle que celle de la Prusse, a-t-on bien calculé tout ce que perdent moralement les peuples qui se laissent faire violence ? Ils se convertissent sincèrement à la victoire. Je le veux bien. Mais cette conversion forcée les corrompt. Ils se rendent ingénument au succès comme à la Providence. D'accord. Mais ils y perdent la meilleure partie d'eux-mêmes : conscience du droit, fierté, dignité, caractère, c'est-à-dire la seule chose qui fait les peuples libres. 30 Je les vois entrer tous ou presque tous en Europe, par la porte basse. Elle est assurément la plus commode. Mais qu'ils ont de peine après cela à relever la tête !

Les penseurs allemands, qui savent tant de choses, ignorent encore celle-ci, qui ne le cède en importance à aucune autre. Ils croient que les peuples, après s'être

reniés du jour au lendemain, brisés, ployés, mutilés par la violence, peuvent se redresser et recouvrer en un moment ce qui leur a été arraché : le sentiment de la justice, celui de leur bon droit.

Non. Un ressort se brise dans cet attentat contre la conscience publique, et ce ressort ne se redresse pas. Les peuples apprennent à douter d'eux-mêmes, à n'écouter que l'oracle du plus fort. C'est ainsi que l'Europe peut achever de perdre tout caractère.

10 Nous avions pour l'Allemagne plus d'ambition qu'elle-même. Nous aurions voulu qu'elle entrât dans le monde du dix-neuvième siècle par une autre porte que par la porte surbaissée du quinzième. Nous aurions voulu que son unité se fît, non comme au temps de Louis XI et de Richelieu, par la contrainte, mais comme il convient à une époque qui se dit affranchie par le concours de la volonté de tous. Là eût été un gage certain d'avenir et d'innovation.

Mais des peuples forcés d'acclamer le vainqueur et 20 de lui payer tribut, des peuples qui saluent le soir ce qu'ils ont maudit le matin, il n'y a rien de plus vieux dans le monde. Nous avons beau forger pour cela un nom barbare et impossible, Démocratie autoritaire : comme si une autorité quelconque mise à la place de la loi n'était pas la négation et l'extirpation même de la démocratie, telle que les hommes l'ont toujours entendue !

Le mot barbare ne rajeunit pas la chose. Il y a trois ou quatre mille ans qu'elle s'appelle servitude volon- 30 taire, et ce nom lui restera. Est-ce bien là le chemin par où l'on va à la liberté ? Personne n'est encore arrivé au but par cette voie. Les Allemands étaient dignes d'en prendre une meilleure.

Ainsi l'expérience d'aucun peuple ne sert à un autre peuple. Ils reprennent l'un après l'autre la même route. Ils se jettent dans le même moule. Ce que l'Espagne a fait au seizième siècle, la France au

dix-septième, l'Allemagne le refait au dix-neuvième siècle. L'idée de former une seule masse compacte les emporte tous. Ils n'examinent pas si ces masses deviennent, oui ou non, impénétrables à la justice, à la liberté. Ils espèrent devenir les plus forts, et cela suffit. Toute autre considération s'évanouit, parce qu'il s'est établi que le droit en lui-même ne protège plus personne. Ce que nous avons entendu tant de fois dans le passé, on le répète aujourd'hui à la Prusse : Soyez forte. Faites toutes vos fantaisies. Écrasez tout, sans marchander. Nous y mettons seulement pour condition que vous deviendrez, le lendemain, le plus doux, le plus modeste, le plus humble des États. Et, en vérité, rien ne sera plus facile, quand vous n'aurez plus rien à convoiter.

Pour moi, j'ai vu tant de fois la démocratie européenne et la liberté dupes de ce beau marché, que je ne puis m'empêcher de craindre qu'elles ne le soient encore en cette occasion. Si chaque fois qu'un peuple nouveau entre en scène il tient à honneur de recommencer le passé, dans ses plus mauvais jours, attendez-vous à un laborieux avenir. Dans l'ambition de former une grande unité nationale, il y a deux choses : premièrement, le désir d'être assez fort pour être respecté, et cela est légitime ; deuxièmement, le plaisir de commander aux autres, et il est juste que ce plaisir de vanité soit acheté par un peu de servitude.

Je n'ai rien dit des petits États ; on les suppose déjà engloutis et disparus. Un mot pourtant sur ce qui les touche.

Supposons l'existence de deux ou trois empires assyriens en Europe ; les petits États, qui seraient conservés par hasard, ne pourraient continuer de vivre qu'à la condition de se faire oublier. Ils devraient aspirer à être le moins possible. La première garantie pour eux serait de rester indifférents à tous les grands intérêts de droit et de justice qui se disputeraient le

monde. La pensée ne devrait jamais s'y prendre à ce qui se passe au delà de leur horizon. Le cœur et l'esprit devraient s'y resserrer autant que les frontières, et la principale vertu des hommes serait partout de devenir étrangers à l'humanité.

Voilà ce qu'il m'est donné d'entrevoir dans les conséquences des choses qui viennent de se passer. Puisse l'avenir prochain me démentir dans tout ce qui n'est pas un pressentiment heureux pour la justice et pour
10 la liberté de la France et du monde !

1867.

FIN

NOTES

PAGE 1. ll. 4–5. Quinet, writing these lines in 1857, had in mind the spirit of the 'bourgeoisie,' the middle class, under the Second Empire. They condoned the *coup d'Etat*, because the new government guaranteed property against the onslaught of socialism ('spéculations d'intérêt privé'). On the other hand, they connived at Napoleon III's make-believe, when he presented himself to the people as the representative of democracy and the defender of the humble ('en leur conservant le nom de Révolution'). Quinet may also be thinking of Germany, where a harsh utilitarianism prevailed, while, however, Prussia made her future domination acceptable by certain democratic reforms.

l. 7. *engouement*, a mere taste succeeding the yearning for ideas. An anti-climax.

PAGE 2. ll. 3–15. The downfall of the Monarchy of 1830 was foretold by Quinet as early as 1831—cf. p. 3, ll. 23, 24; p. 31, ll. 10–19; p. 34, ll. 21–24; p. 39, ll. 1–15; while he predicted the advent of the republican and democratic form of government, cf. p. 9, ll. 15–22, and p. 39, ll. 26–33. The impossibility of a European war, in order to prevent France from establishing the Republic, was stated p. 37, ll. 3–14, and p. 38, ll. 4–7. Quinet might have been satisfied with drawing the reader's attention to these wonderful anticipations, without adding rather sophistically that he had foreseen the Empire. Lines 31–33, p. 39, can hardly be construed as conveying such meaning, and it is too plain that, in 1831, Quinet augured no ill from the prevalence of the Napoleonic cult among the opposition.

PAGE 3. (Chapter heading.) *L'Allemagne et la Révolution.* This was the title of an article, comprising chapters i, ii, iii, of the present book, which came out in *La Revue des Deux Mondes* in Jan., 1832. It appeared afterwards in the form of a pamphlet, published by Paulin, Paris, 1832. We give at the end the date of composition, Oct., 1831, stated by Quinet himself in a note to the edition of 1857.

l. 10. *effacer de nous-mêmes*, 'strike off the memory of the past.'

l. 26. *pallier*, used in its etymological meaning of: to screen, to hide (from L. *pallium*); not in its more ordinary meaning of: to extenuate, to palliate.

PAGE 4. l. 20. *reposées*, 'sedate, stable.'

l. 34. *si inquiète, si redoutée.* An example of pithy style. The new French Government was both trembling before the Holy Alliance, and frightening foreign governments by its revolutionary origin.

PAGE 6. l. 4. *le retentissement que produisait notre révolution à l'étranger.* The 'three glorious days' of July, 1830, had no small influence abroad in hastening the movement towards freedom or more democratic institutions. In England, these were the days of the agitation for the Reform Bill. In Belgium, a violent insurrection broke out; the Belgians threw off the domination of the Dutch and formed an independent constitutional kingdom. In Germany, although the Prussian and Austrian Governments were able to repress the popular unrest, western States, like Hanover, Brunswick, Saxony, Hesse-Cassel, &c., had to adopt constitutions and grant the freedom of the press. In Russian Poland, a fierce rising took place for the liberation of the country and the restoration of the old kingdom of Poland. In Italy, where conspiracies of patriots against despotic rulers had been rife for the last fifteen years, the Revolution of July gave new hope and energy to the conspirators. Yet the despots, helped by the intervention of an Austrian army, put down the insurrection.

l. 8. *à huis clos*, a legal phrase: in camera, with closed doors. (*huis*, from L. *ostium*; whence *huissier*, usher.)

ll. 23–24. Louis Philippe did, in fact, interfere in the Italian disturbances. His troops occupied Ancona in 1832, after this article of Quinet had been published. But Quinet was not mistaken as to the attitude of the French Government. The French expedition was undertaken out of jealousy of the Austrians, not in order to bring any help to the Italian patriots.

l. 25. France and England supported Belgium in her revolt against Holland, and secured to her the benefit of her efforts. But Quinet wished the French Government to annex Belgium and to make her share the (future) democratic destinies of his country. Louis-Philippe would not, on this point, thwart England's professed purpose of maintaining the independence of Belgium.

l. 26. In 1831, the Chamber of Deputies voted the suppression of the hereditary succession to the peerage. The Higher House became a Chamber of Peers for life. This is what Quinet rightly considers as a concession to the spirit of the Revolution and to the wishes of the people.

l. 31. *Le Rhin est abandonné.* No attempt was made by the

new French Government to recover the left bank of the Rhine and restore to France her frontiers previous to the Treaties of 1815.

l. 33. The Polish insurgents were left to struggle alone, and thereby doomed to be crushed.

l. 35. *on mettra à l'encan*, 'will be sold by auction.'

PAGE 7. l. 15. *gronde*: a simile likening the inner contradiction of Louis Philippe's policy and its consequent danger to the country to a storm announced by distant ominous rumblings.

l. 28. *la fortune publique qui tarit . . .*, 'the fortune of the country dwindles visibly.'

l. 32. *jusqu'à la moelle*, 'to the core.'

PAGE 8. l. 11. *une initiative sociale*. The mission of France, according to Quinet, is to spread her civilizing influence over all the world. Cf. ch. iii, p. 32.

ll. 15–16. *ce travail*, &c. It is no easy task for a country thus to belittle itself wilfully.

l. 20. Since all nations, according to Quinet's doctrine of historical evolution, are indissolubly associated in the work of civilization, the failure of democratic movements abroad ruins the prospects of democracy in France. France is still capable of enough idealism to go into mourning for liberty, but not to struggle for it.

PAGE 10. ll. 6–10. See Introd., liii.

l. 13. See Introd., xlvi.

l. 16. *noyé dans l'infini*, 'rapt in the infinite.'

l. 18. *don-quichottisme cosmopolite* alludes to the romantic zeal for cosmopolitism that pervaded the writings of Herder and Kant (Herder, *Briefe zur Beförderung der Humanität*, and 15th ch. of the *Ideen zu Philosophie der Geschichte der Menschheit*; Kant, *Ideen zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht*). Even Lessing's works, in one sense so decidedly national, incite German patriotism to a broad and humane view of things. See Introd., liii.

l. 20. There was, at that time, a revival of the Christian fervour which had developed about the middle of the seventeenth century under the influence of mystics like Jacob Böhme and Johann Arndt, and of theologians like Spener and A. H. Francke. This movement had great analogy with Methodism in England, and was due to the same causes.

PAGE 11. l. 10 ff. See Introd., lv and lvi.

l. 34. *colère* here is an adjective.

PAGE 12. l. 8. The Waterloo monument in Berlin is a bronze one.

ll. 9–15. See Introd., liii and lvii.

l. 29. This is explained l. 37, below.

l. 30. Whereas, under pressure of the popular feelings aroused by the French Revolution, a number of German rulers had been compelled to grant constitutions to their peoples, and Prussia herself had to undertake a semblance of reform, Austria, under the leadership of Prince Metternich, persevered in the harshest ways of despotism and made herself the stronghold of reaction.

PAGE 13. ll. 23–31. An allusion to the leading part played by Prussia in the war of liberation, from Leipzig to Waterloo, and to her acquisition of Rhenish Prussia in 1815.

l. 35. *après la Restauration*, that is after the Congress of Vienna, followed by the Restoration of the Bourbons in France.

PAGE 14. l. 1. *il s'y était rétracté.* In France, since she had submitted again to an all but absolute monarchy, the spirit of modern civilization (democratic freedom) had disowned itself.

ll. 22–24. Unless France reassumed the directing rôle in the progress of civilization (thus cancelling her victors' triumph), her victors were unable to fill the place she had left vacant.

ll. 27 ff. Even in the constitutional States (not to mention Prussia and Austria) the rulers seized every opportunity of balking their subjects of the freedom recently bestowed on them. The agitation of a few hot-headed university students, the (much exaggerated) spreading of secret societies or of the *Burschenschaft* system, finally the heinous murder of Kotzebue by a fanatical youth, were the occasion for a conference of ministers at Carlsbad. The Carlsbad decrees placed the universities under police supervision and revived a rigid censorship. The Diet was left almost without any authority. Quinet rightly explains this situation by the indifference of the larger part of the people. What he says of university professors and of the learned élite was true also of the other classes. 'The German peasant who returned from Waterloo or Paris was more intent on rebuilding his ruined cottage than on agitating for a vote; the middle classes had enough to do in restoring German trade and manufactures.' (*The Camb. Mod. Hist.*, x, p. 340.)

PAGE 15. ll. 15–25. An allusion to the crusade, under Lessing's direction, against French prestige and the imitation of French art, literature, and manners.

l. 36. The countries enjoying comparatively free institutions are hemmed in and stifled by the adjoining despotic States.

PAGE 16. ll. 15 ff. One of the fundamental principles of Quinet's doctrine of historical evolution is that political or social

facts derive from moral ideas (see Introd., xxviii). We have here an application of this theory. We also observe here the use of analogy as a process of reasoning, which is familiar to the author. For another application of this principle and this method cf. *sup.*, p. 9, ll. 15–22.

l. 24. See Introd., liii.

l. 35. *éternellement regrettables*, ever to be regretted (not in the more common, colloquial sense of 'unfortunate').

PAGE 17. l. 1. *On.* Notice the use of *on*, not in the absolutely but in the comparatively indefinite sense. That is, here: the Germans belonging to the various States.

l. 34. *Attila*, the famous leader of the Huns, who, fourteen centuries before Napoleon had made himself master of Europe by force of arms, was superstitiously reverenced by his own people, and superstitiously feared by the peoples he conquered. The former proclaimed him a god, the latter held him to be the very Prince of Darkness, under whose tread the grass withered and died.

PAGE 18. ll. 32–33. *entrer dans les calculs et le savoir-faire . . .*, to share in the calculating spirit and harsh pragmatism of the nineteenth century.

PAGE 19. ll. 23–28. Quinet was deeply convinced that the Reformation, wherever it triumphed, smoothed the way for liberal institutions. In Germany the Lutheran creed fostered the spirit of independence, and the Thirty Years' War, which was the outcome of that spirit, shattered the absolute sway of the Emperor.

l. 32. On the 10th of August, 1792, after the insolent proclamation of the Duke of Brunswick, an insurrection broke out in Paris. The Tuileries were invaded, after the Swiss guard had been cut down, and the King and his family had to place themselves under the protection of the Assembly. The Assembly, overpowered by the Commune (the Paris City Council) and by the mob, imprisoned the royal family in the Temple. That day marked the downfall of the monarchy and was the prelude to the Republic.

l. 33. The *Place de Grève* (now *Place de l'Hôtel de Ville*) was the spot where most public executions took place during the Monarchy.

Arcole (1796) was the scene of one of the brilliant victories won by Bonaparte over the Austrians in Italy. In Quinet's eyes, it heralded the triumph of the Revolution in Europe, since he then considered Bonaparte as the soldier of the Revolution (see Introd., xv).

PAGE 20. l. 1. The Holy Roman Emperor, Frederic II, who

died in 1250, so dazzled his contemporaries by his greatness that they would not believe he had ceased to live. The popular imagination pictured him sitting in a cave by a marble table which his long white beard circled sevenfold, eternally motionless and eternally deathless. Quinet was familiar with this legend, which was a favourite one with the romanticists. They often confused Frederic II with his grandfather Frederic I, surnamed *Barbarossa*, and applied the aforesaid legend to the latter. They completed the story by adding that, when after two centuries the cave was discovered and opened, the figure of the ancient monarch crumbled to dust.

ll. 6–10. See Introd., lix.

ll. 17–22. See Introd., lix.

l. 29. Cf. what we have said of the German Diet in the note to p. 14, ll. 27 ff. 'It was, in fact, a diplomatic congress, not a parliament. Its members were simply the nominees of the various Governments, and were absolutely bound by their instructions.' (*The Cambr. Mod. Hist.*, x, p. 345.)

PAGE 22. ll. 9–10. See Introd., lx.

PAGE 23. ll. 1–5. A new confirmation of Quinet's theory of the supreme efficacy of 'ideas' in the movement of civilization.

ll. 15–19. See Introd., lvii and lviii.

ll. 25–29. See Introd., lvi.

PAGE 24. ll. 7–9. A rather vague statement, like several others to be found among Quinet's wide generalizations. Charlemagne, who perhaps was born and certainly died at Aix-la-Chapelle, gave to this city the second rank in his Empire (after Rome), and made it the capital of his dominions north of the Alps.

ll. 12–13. When the partition of the Empire of Charles the Great took place, after the Battle of Fontenay (841), and the Treaty of Verdun (843), between Charles, Louis, and Lothair, the three sons of Louis the Pious, Lothair retained the title of Emperor, and received in addition to the Italian territory of the Franks a long narrow kingdom, stretching from the Mediterranean up through the valleys of the Rhone and the Rhine to the North Sea. This kingdom was called Lotharingia, a name afterwards confined to the northern part of it on the left bank of the Rhine. When Lothair died, in 869, Charles and Louis fought for the possession of his dominions. By the Treaty of Mersen, Louis the German acquired most of Lotharingia, including the valleys of the Meuse and the Moselle, and the important towns of Utrecht, Aix-la-Chapelle, Metz, Strasburg, and Basel. From that time dates the existence of Germany with nearly the same western frontiers

as it preserved throughout the Middle Ages down to the time of the Thirty Years' War. These frontiers the German patriots wished to restore to their country, regretting that the Treaty of Vienna in 1815 had but restored to them their boundary as in 1792.

ll. 14–17. Richelieu, by aiding the German princes against Austria during the Thirty Years' War, acquired, at the Peace of Westphalia, as much of Alsace as belonged to Austria, and the three bishoprics of Metz, Toul, and Verdun. Louis XIV, having risen to the military supremacy of Europe, appropriated other places that had been united to Austrian Alsace in the past. He seized Strasburg in 1681.

ll. 20–23. In 1793 Hoche and Pichegru defeated the Prussians and the Austrians, and conquered the Palatinate. In 1794–5 the whole course of the Rhine, from Basel to the sea, fell into the hands of the French. Some time before, Holland and Belgium had become republics on the model of France. What Louis XIV had failed to do, the generals of the First Republic had achieved in three years.

ll. 30–34. i.e. Prussia, the owner of the Rhenish Province after 1815.

PAGE 25. l. 9. *le génie de la France* . . . The tutelary genius of France, instead of guiding Europe to higher destinies, has struck her on the head and driven her mad.

ll. 13–14. *L'Italie . . . trône de Charles-Quint.* The Government of Louis-Philippe did not seize the opportunity of bringing Italy within its sphere of influence, when the Italian patriots and democrats, roused by the French Revolution of 1830, attempted both to free themselves from the Austrian domination and to wrest for themselves liberal institutions.

l. 16. Belgium, after separating from Holland, constituted herself as an independent kingdom and offered the crown to Leopold of Saxe-Cobourg (1831), who was recognized by France and strengthened by her moral authority.

ll. 17–30. The preceding partition of Poland, by the Treaty of Vienna (1814), had awarded the late Grand-Duchy of Warsaw to Russia, subject to its forming a constitutional kingdom subject to the Czar. The impulse of the French Revolution of 1830 induced the Poles to revolt against the hated Russian rule and to fight for their independence. After temporary successes, however, they were finally crushed. Warsaw surrendered on the 8th September, 1831. Europe stood a silent witness to the agony of this valiant little people. La Fayette, in the Chamber of Deputies in Paris, in vain urged intervention in favour of Poland. After the last death throe was over, a marshal of

France, Sébastiani, the then Minister for Foreign Affairs, shamelessly declared that 'Order reigned at Warsaw.'

l. 24. *qui s'était remis sur son séant*, 'that had gathered strength enough to raise itself, as it were, to a sitting posture.'

PAGE 26. ll. 4–10. When Greece, succoured by Europe, had succeeded in overthrowing the Turkish domination (Battle of Navarino, 1827), and after President Capodistrias had been assassinated, the protecting Powers established a monarchy at Athens and gave the crown to Otho of Bavaria (1831). Quinet, as a member of the French scientific mission sent to Morea with the French army in 1829–30, witnessed the last phase of the struggle. The brilliant periods by which he conveys his feelings on the fate of Greece are an example of the rhetorical style into which he sometimes allowed himself to be carried by his enthusiasm, especially in his earlier works. Sonorous words, glowing metaphors, counted for more than accuracy of facts. The general idea is just, but there is hardly one statement here (especially in the sentence ll. 4–6) which corresponds to reality. The sculptures of Aegina were discovered in April, 1811, by a company of four antiquarians (the Englishmen Cockerell and Foster, and the Germans Linckh and Haller), bought of the authorities of the island for less than one thousand francs, and sold in 1812 to the Crown-Prince of Bavaria for 120,000 marks. As the Greek insurrection did not begin till 1821, no fire-ship can have been hurled at them, and Quinet could not see this imaginary assault or any plank of that imaginary fire-ship. This remark does not impair the validity of the idea (which is one of Quinet's individual judgements), but shows the romantic bent of the author's mind and his readiness to resort to poetical or rhetorical modes of speech.

ll. 17–18. Campo-Formio (Oct. 18, 1797) is the place which gave its name to the treaty forced by Bonaparte on the Austrians after his wonderful campaign in Italy. It was the dawn of Bonaparte's fortune as conqueror of Europe, and, in the mind of the French, as champion of the revolutionary principles abroad. Quinet shared in this view and considered that the ultimate aim of the Revolution (although its immediate consequences might seem to have been disastrous) was to bring about a federation of the European nations under the aegis of democratic liberty.

l. 24. A few years before the Revolution of July, a French army of 100,000 men, under the Duke of Angoulême, had entered Spain at the behest of the Holy Alliance to restore Ferdinand VII to his despotic power. After the victory of the French, a terrible revenge had been wreaked by the king upon the Spanish friends

of liberty. For these reasons the French name was hated in Spain by those who might have joined France in a policy of resistance to the system of Metternich.

ll. 30, 31. See *sup.*, note to p. 6, l. 26. The Government of July is helplessly struggling against an insuperable contradiction. Abroad it cringes to the Holy Alliance and hopes to gain recognition by the cowardly surrender of the glorious traditions of the Revolution. At home it is compelled, in order to continue, to defer in some measure to the popular wishes. In this manner, the repeal of the right of hereditary succession to the peerage was wrenched by the Liberals from the unwilling Government, and thereby one link of the July monarchy with the crowns of Europe was shattered.

PAGE **27.** ll. 19–26. Quinet, in this paragraph, strikingly describes the intricacies of the political situation in Europe. What he says applies especially to Germany, and illustrates the difficulty which then met the political observer—and which he, Quinet, had fairly overcome—of making a just estimate of the respective forces of liberty and of nationalism. The peoples entertained vague desires of liberty, which were not strong enough to urge them to energetic action. Inasmuch as they thus inclined towards freedom, they were friendly to France—or rather to what France had stood for during the Revolution. The cabinets professed their determination to enforce absolute authority; yet they made a show of concession to popular demands by granting the nominal guarantee of would-be constitutions.

l. 33. Quinet foresees, with a wonderful power of political foresight, that nationalism in Germany will ultimately triumph over liberty.

PAGE **28.** l. 2. *Recueillez-vous*, cower still more closely by your own hearths, that is within your narrow, selfish preoccupations.

l. 14. *obsédée*, etymological meaning (L. *obsidere*, to besiege): circled in on all sides.

PAGE **29.** l. 32. *on aurait pardonné à moins.* The States of Europe would have forgiven the aggressions of the Napoleonic times without requiring from France such a degree of self-desertion.

PAGE **30.** l. 13. *il fallait à l'avenir. Avenir* is personified: the Future (or Fate) needed a whole generation which she could smelt in her crucible. That generation is that which suffered from the 'mal du siècle' and to which Quinet was endeavouring to point out a noble moral and social ideal. See Introd., xiii.

PAGE **31.** ll. 7–9. One of the striking images which impart to

Quinet's style a vivid and picturesque quality. His images have a peculiar suggestiveness and concreteness which are truly poetical. Indeed they have much likeness to V. Hugo's images.

l. 32. *On a beau la pousser dans la rue.* The sense of this metaphor is explained by the word *misère* (l. 35): in vain do they (the foreign Powers) try to reduce her to the condition of a houseless wretch. The Holy Alliance, by frightening the Government of July into disowning the traditions of the great Revolution, make France a nation without an ideal, without a rallying centre, homeless (*la pousse dans la rue*).

PAGE 32. ll. 20-22. An allusion to the well-known philosophical movement in the eighteenth century, which was one of the proximate causes of the Revolution.

ll. 34-36. *La force calme et fière . . . je l'admets.* They (the Government) did not choose to fight and conquer, and to preserve in victory the self-possessed and dignified moderation which France had lived to learn. We are to understand: The best policy (which Quinet had advocated in ch. i) was to recover forcibly the left bank of the Rhine, improving the opportunity of the Belgian, Italian, and Polish insurrections, and seeking the sympathies of the German Liberals. Leaving this aside for the sake of argument, the Government had then the duty to resort to the alternative policy of resolute liberalism and bold democratic reform at home.

PAGE 33. ll. 15-17. A beautiful and expressive image. Let France retrench herself within the battlemented fortress of democratic and republican liberty, and, after having victoriously resisted there the attack of constitutional Europe, sally forth and conquer the world again by her mere moral force, by the sheer persuasive and enticing power of her ideal.

l. 24. Quinet does not dare yet to utter the word 'republic'.

l. 37. *un nouveau changement de la loi organique*, 'a new change of government.'

PAGE 34. l. 18. *la fortune du pays est hors de cause*, 'nothing is to be feared for the future destiny of the country.'

PAGE 35. l. 5. *c'est la guerre pour elle*: in two ways—1st, the present peace in Europe, obtained by the abandonment of the friends of liberty, is already overcast by lowering clouds of war (cf. what Quinet has said, in ch. ii, of the danger of German unity); 2nd, the surrender by France of her social initiative abroad means dissatisfaction at home, and will bring about civil discords in which the remaining prerogatives of the Crown will one by one be wrenched away.

ll. 12–27. A powerful imaginative rendering of this truth of political philosophy: the most painful unrest a country may experience is the feeling of insecurity which precedes some great change in its political or social institutions.

l. 34. *cette royauté qui naît d'un régicide.* Louis-Philippe was a descendant of a brother of Louis XIV, and the son of Philippe d'Orléans, surnamed *Philippe-Égalité* at the time of the Revolution, who had sided with the popular party, been elected to the Convention, and had given his vote for the execution of Louis XVI. Quinet shows here his power of building up symbols and of drawing poetical and dramatic effects from his sense of the mystery that surrounds the world, and from his belief in the awful dominion of a moral force.

PAGE **36.** ll. 11–14. Here is expressed the meaning of the symbol. The son of the regicide ascending the throne of the beheaded king, this is indeed a sign of reconciliation of the new order with the old, this shows how completely the French of to-day have abjured their revolutionary error, and reverence now what they had of late overthrown. The bitter irony of the whole passage is very effective.

ll. 16 and 25–33. A striking application of Quinet's doctrine of historical evolution and of the necessary interdependence of human generations.

PAGE **37.** ll. 1–3. Here again is an example of how Quinet brings his philosophy of history to bear on the interpretation of the present events or of the signs of the times. His belief that no European war is possible on grounds of political theory, even if France declares itself a republic, is based on the principles of historical evolution.

PAGE **38.** l. 10. The 'judgement of God' in the Middle Ages consisted in a duel in the lists: the victor was believed to have won by the will of God.

l. 21. *nous, hommes . . . sans nom*, i.e. the 'bourgeoisie,' that had taken the place of the aristocracy of the 'ancien régime' and profited by the overthrow of its privileges. Quinet foresees how unstable its position is, if it does not grant a fair share of power to the masses.

ll. 25–27. An impressive, weird image, meant to point out the contradictory position of the *bourgeoisie.* They first struck off the Head of the People (the old monarchy), and then of late they have picked up that Head again (the monarchy of July), and they hold it in their hands (keep the new monarchy under their own control). But how loose their hold! How fragile the

new order! The only means of salvation is to call the democracy to the rescue.

PAGE 39. l. 19. *un peuple ne vaut rien à faire le stoïcien.* It suits a people ill to play the stoic, to resist its own impulses, to try to curb its historical genius.

PAGE 40. (Chapter heading.) The fourth chapter was written in 1830 and published in the *Revue des Deux Mondes* in Nov., 1831. After warning France of the danger presented to her by a united Germany, and sending forth a passionate appeal to France's better self, Quinet is now about to undertake the patient and needful task of interpreting for his countrymen New Germany in the making, and of correcting the obsolete information contained in Mme de Stael's *De l'Allemagne*, which was still considered as an authority and enjoyed great favour.

ll. 4-5. *soit . . . soit . . .* An elliptic phrase for: whatever the cause may be, whether it is the far-reaching reverberation of the Revolution, or the secret sympathy that unites men's minds across State-boundaries . . .

l. 17. *sous leurs fantômes.* In the abstract, barely intelligible features of the German philosophical systems one may discover a correspondence to the succession of concrete passions, struggles, political experiments, &c., of the French Revolution. This chapter offers a striking, almost bewildering, example of Quinet's daring generalizations. One might find fault with the inaccuracy of some details: this would not be dealing fairly with the historical seer and prophet. The ordinary rules of criticism do not apply to him. One may say of him in praise,—what could not but be said in blame of a mere investigator,—that his insight transcends facts. He describes here the great current of thought that agitated all Europe at the end of the eighteenth century and at the beginning of the nineteenth, the powerful influx of idealism and of active energy that produced in France the rise of political theories, the Revolution, and the Empire,—in Germany, the rise of the dynamic philosophy, the storm-and-stress literature, and the revival of patriotism. Guided by the principle of evolution and the belief in the universality of moral forces, Quinet clearly made out the spiritual character of the Revolution (at the same time as Carlyle and Michelet) and the close connexion of the various phases of the history of thought and of the history of events in Europe at that time.

l. 22. It would be juster to say that the enthusiasm of Kant for Duty equalled the enthusiasm of the 'Constituante' for Right. There was the same zeal at the core of the Kantian and of the French idealism, but the object of that zeal was widely different.

Quinet's broad statement, omitting this important qualification, remains therefore rather vague. By recognizing Duty as the arbiter of man's mind, Kant established a link between the individual and mankind in the past; he imposed an awful constraint upon individual passions and set a superior law to the individual reason. The French philosophy, however generous, was likely to misguide its followers in political practice, and, in fact, was partly responsible for the anarchy of the Revolution. The Kantian philosophy, on the other hand, made for the regeneration of the Prussian State by means of gradual and organic reforms. Quinet was not the man to overlook this, since he had felt the need of correcting the principles of the French Revolution by borrowings from the doctrines of Herder and of Kant. But he chose here to set into relief the community of enthusiastic idealism in the disciples of Rousseau and in Kant.

l. 29. *la Montagne.* The most radical party in the *Convention*, so called because its members sat on the upper benches of the House. Robespierre became their leader. It was they that proclaimed the Republic (Sept. 22, 1792), that saved the country from foreign invasion by the boldness of their plan of campaign, that crushed the conspiracies of the aristocrats and the insurrection of the Vendée, and that founded many fruitful institutions which France has preserved to this day. Their intelligence and boldness in action, their uncompromising spirit, their fierce energy, their belief that they were the sole depositories of absolute Truth and Right, enabled them to save France in a most critical emergency, but, at the same time, made them resort to frightful means of repression against their political enemies, or simply those who were guilty of 'modérantisme' and dissentient opinions.

PAGE 41. ll. 3–6. *fit l'apothéose de la volonté humaine . . . dompta la nature elle-même.* Fichte, a disciple of Kant, not only proclaimed the moral sense (*die praktische Vernunft*) to be the most noble faculty of man, but he transferred Kant's doctrine from the sphere of thought into the sphere of action. Moral insight illumines and urges on the Will, which is, in man, an emanation of the omnipotent, all-creative divine Power. Nature or matter, that is the outside world and the mere sentient life, constitutes an inferior element, which can for some time hamper the upsoaring of the Will, but will be overwhelmed at last. 'This earth of ours, with all its splendours which in your childish ignorance you fancied yourselves to be in need of . . . is nothing but a faint reflex of your own endless and for ever progressing existence. You may boldly oppose your infinitude to the vast universe and say: How should I fear thy might, which affects only what is like

thee and never reaches into my sphere?' (*Appellation an das Publikum gegen die Anklage des Atheismus.*)

PAGE 42. l. 8. Schelling borrowed from the Alexandrian or Neo-Platonic school, of which Plotinus was the chief, the theory of the ἔκστασις, or faculty for the chosen few, at certain times, to free themselves from the shackles of the flesh, to commune with God, and have a glimpse of total truth. Coleridge, in England, under the same influences, professed the same doctrine.

l. 15. Schelling improved upon Fichte's idealism by raising Nature to the dignity of spiritual existence. Nature is but the antithesis or necessary counterpart of the Spirit: it is the non-Ego, through which the Ego is limited to relative being, in contradistinction to the absolute spirituality of God. The non-Ego, however, shares in the essence of the Ego, with the only restriction that it is devoid of consciousness. Conscious and unconscious Nature find their unity in God. Unconscious Nature is constantly evolving towards a higher existence and ascending nearer to the Spirit. 'The system of Nature is at the same time the system of our Spirit. Nature is visible Spirit; Spirit is invisible Nature' (*Ideen zu einer Philosophie der Natur*). Schelling's system therefore combines the mysticism of the East (the doctrine of ἔκστασις) with the pantheism of the North (the indwelling of God in Nature).

l. 31. Hegel's dialectics originate in the most abstract transcendentalism and end in an apology for Prussian despotism. His system places the Idea at the root of all reality. Life is to him a continual self-unfolding of the infinite; it is comprised in the eternal circle of unity, differentiation, and return to unity (or, as Hegel expresses it, of thesis, antithesis, and synthesis). The finite is the infinite on its way from mere identity to organic complexity. The State, among other realities, unceasingly progresses from the rudest barbarism to absolute perfection, clearly conceived by God and dimly viewed by man. The Idea of the State identifies itself with absolute freedom: but freedom for Hegel means, not individual independence, but rather universal responsibility. Moreover, all are not equally capable of conceiving the principles and contriving the political expedients that are to lead the community towards a higher plane of social existence: the people, in contradistinction to the Government, are 'that part of the State which does not know its own will.' It follows, 1, that the interests of individuals must be subordinated to the interests of the whole; 2, that the rulers (the king and the aristocracy) are the best judges of the means of furthering the prosperity and progress of the State. Thus Hegelianism

threw the glamour of transcendentalism over the existing Prussian Government, raised Prussian administration to the height of infinite wisdom, and gave the support of profound metaphysics and strongly knit logic to the Holy Alliance.

PAGE 43. l. 18. Joseph de Maistre, in his book *Du Pape* (1819), established on theoretical grounds the right of the Pope to absolute *sovereignty*, and maintained that the necessary consequence of it was his *infallibility*. This was the first appearance of the dogma of infallibility which was to be decreed a constitutive part of Catholic belief by the Œcumenical Council at the Vatican in 1870. The Count de Maistre was also the theorist of absolute monarchy, after the Revolution, when, out of weariness, the minds of many people leaned towards a strong government that would at least be able to enforce order. His *Considérations sur la France*, partly influenced by Burke's *Reflections*, vindicate the force of tradition, organic growth, prejudice and precedent, as against *a priori* reasoning and revolutionary methods: they attribute a mysterious and holy character to existing constitutions and invest established governments with divine authority. J. de Maistre may be considered as an intermediate link between Burke and Hegel.

ll. 30–31. The founder of *l'éclectisme* was Victor Cousin. After the downfall of the Empire, in the confusion which then prevailed in the province of philosophical thought as well as in political opinions, the need was felt of correcting the doctrines which had guided the French mind since the time of the Encyclopaedists. A reaction had set in against empiricism and materialism: a longing for the idealistic asserted itself on all sides. V. Cousin satisfied this intellectual want by expounding to eager audiences in his courses at La Sorbonne the systems of Kant, Fichte, Schelling, and Hegel. From 1815 to 1830, his arraying of German metaphysics in the drapery of brilliant and passionate eloquence was hailed by the youth of the university and by the educated *élite* almost as a new religion. Quinet deemed himself exceptionally fortunate to be introduced to the great man, to be allowed to submit his first productions to his criticism, and to be favoured with his advice for his future career. This admiring attitude did not last long. Although Cousin's official position steadily gained in brilliance after the Revolution of July,—although he was made Councillor of State, Peer of France, Minister of Public Instruction,—he gradually lost the respect and esteem of the most generous and intelligent men. His philosophy was not original: its chief merit was the glowing style in which it was dressed. The artificiality of his eclecticism also became more and more

apparent; for, to give a show of novelty to his doctrine, Cousin had tried to conciliate German metaphysics with the substance of the great systems of all times, thus producing a medley, tinged with a predominant colouring of Platonic spiritualism, not devoid indeed of nobleness, but utterly unfit to cope with the intellectual needs of his day. He proved an exceptionally gifted professor of philosophy—but no philosopher. There is no better proof, perhaps, that Quinet was endowed with true philosophical genius, than that, so early as 1832, aged only 27, he saw through the shallowness and characterlessness of Cousin's eclecticism. He points out luminously here two capital defects of the system. It was not a product of the environment, a natural growth of the moral, social, and political circumstances, from which a system destined to live and play a part in the national existence must necessarily be derived (pp. 44 and 45). On the other hand, this system ignored so important an event as the French Revolution, and was so utterly detached from the actual trend of French history that its promoters and followers were struck with a strange and shameful powerlessness when the Revolution of 1830 opened anew the path of liberty (p. 45). It was partly in reaction against eclecticism that Quinet set to himself the task of founding a system of political philosophy, which took inspiration from German thought, but remained true to the French genius and to the ineffaceable traditions of recent French history.

PAGE 44. l. 1. *un denombrement d'idées*, 'a mustering of ideas.'

l. 9. ***transiger avec***, 'to compromise with.'

l. 22. *ces conquêtes philosophiques que nous fîmes sur nous-mêmes.* To give up the promises of the Revolution and of the Empire (which Quinet then considered as the direct heir of the Revolution) and to restrict one's self to philosophizing and abstract reasoning, this was self-abandonment, the silencing of the genius of France, a conquest over self. Yet, as long as the actual emptiness of that philosophizing was not realized, there lay an intellectual pleasure in the delusion, which seemed a compensation for the loss of material greatness (after the downfall of the Empire, the *calamity* mentioned l. 25).

PAGE 45. l. 19. *le théorème de Locke.* Locke's empiricism and political philosophy were the origin of all the systems which applied rational deduction or scientific inference to the problems of society and government, and must be therefore considered as the source of the French theory of Right. Only, in the case of a J.-J. Rousseau, a Diderot, a Mably, a Condorcet, this doctrine is enlivened by sympathy with all suffering and indignation against

all abuses, quickened by enthusiasm, and transformed into an appeal to immediate revolutionary action (ll. 20–24).

l. 25. *combien . . . répugnait au cœur du pays*, how averse the country was, at bottom, to that philosophy.

l. 30. As a true disciple of the Revolution—and, properly speaking, as a true modern thinker—Quinet denies to a system of thought that remains indifferent to social and political questions the name of philosophy.

ll. 33. *elle faisait assez bon marché d'elle-même pour . . .*, 'it was so little self-respecting as to . . .'

ll. 34–35. *la première chance . . . à sa roue*, an allusion to the eagerness with which Cousin seized the honours, places, and emoluments offered him by the Government of July, thus cutting himself off from all right of criticism, and declaring himself the liege-man of a régime that stopped short of liberty.

PAGE **46**. l. 1. *une religion se tuer de sa main.* The Catholic Church, by siding with the *ancien régime* during the Revolution, signed her own death-sentence. Quinet rightly ascribes the decay of the Church ever since that time to her constant opposition to the struggle for liberty.

l. 5. *une apostasie récente.* The abandonment by Cousin and his school of the cause of liberty was actual apostasy, inasmuch as the nobleness and generosity of their idealism (cf. ll. 11–15, and ll. 20–25) had given their eager young followers the hope that they would stand by the Liberals. Idealism, for Quinet, could not mean anything but devotion to political freedom and to social justice.

PAGE **47**. Chap. V, published in *La Revue des Deux Mondes* in June, 1832.

PAGE **48**. l. 14. *rien . . . ne la fit sortir de sa sérénité.* In this we see clearly through the misunderstanding which prevented Quinet from appreciating Goethe as a great German and friend of liberty. Cf. Introd., lv. As a proof of Quinet's one-sidedness of appreciation, one may adduce the following conversation of Goethe with Professor Luden in 1813. 'Do not believe, I pray you,' said the poet, 'that I am indifferent to the great ideas of freedom, nationality, country. No! . . . I have often felt a bitter grief in thinking of the German people, which is so noble individually and so wretched as a whole . . . I am comforted by the thought of Germany's future; I cling to this belief as firmly as you . . . To us individuals, meanwhile, it is given,—to everyone according to his talents, his inclinations, his position,—to increase, to strengthen, and to spread national culture. Not only

downward, but, above all, upward; in order that, in this respect at least, Germany may be ahead of other nations, and that the national spirit, instead of being stifled and discouraged, may be kept alive and hopeful, and ready to rise in all its might when the day of glory dawns.' (*Goethes Gespräche*, ed. W. von Biedermann, III, 123 ff., quoted by Professor K. Francke in *A History of German Literature as determined by Social Forces*.)

PAGE 49. l. 8. *ce surnom de Mirabeau.* This is a slight inaccuracy. 'Mirabeau' was no surname, but a title. The full name of the great orator was Gabriel Honoré Riquetti, comte de Mirabeau.

PAGE 50. ll. 6-9. A great and profound thought which could be conceived only by a man who had, like Quinet, understood the principles of evolution and of the solidarity of nations. The Revolution and *Faust* both proclaimed that mankind had reached the age of high aspirations and was seeking, under its own responsibility, the path to truth and to happiness.

l. 28. *Ce homme est Schiller.* One might have expected here a brief mention of Schiller's mental development from *Die Räuber* to *Wilhelm Tell*, from the spirit of revolt to the spirit of reconciliation. Yet the essential contrast between the exuberance and flow of energy in Schiller's works and the sentimental or meditative quality of Goethe's is strongly pointed out.

l. 34. *La critique des frères Schlegel.* August Wilhelm and Friedrich von Schlegel, in their lectures, courses, magazine articles, and books, showed great breadth of culture, a refined taste, and a remarkable style, but were merely concerned with art and literature disconnected from the progress of man. Criticism thus conceived seemed to Quinet a luxurious superfluity. Cf. his own conception of criticism, as one element of the history of civilization and part of the philosophy of evolution, in Chap. XVI *infra*. See also note to p. 70, l. 32.

PAGE 51. l. 9. *Barberousse.* Cf. note to p. 2[illegible], l. 1.

l. 19. *Tieck, le sylphe espiègle.* In Ludwig Tieck's genius there is a curious mixture of sentiment and irony. He is delicately sensitive to the poetry of mediaeval legends, and, while yielding to their picturesque or dreamlike suggestiveness, he turns them into caricatures of modern life. His *Puss-in-Boots* (in the *Volksmärchen*) is a farcical satire of the stage of his own day. His *Red Riding-Hood* (in the *Romantische Dichtungen*) ratiocinates like an enlightened female *philosophe*. Yet his importance in the history of German romanticism as the interpreter of the Middle Ages is great, and the beauty of his fantasies undeniable. There is to be found in his writings, from the *Volksmärchen* (1797)

to *Phantasus* (1802), 'abundant evidence of an extraordinary power of conjuring up at least the outward show, the stage scenery, as it were, of an age at one with itself, swayed by common religious emotions, assured of the reality of an unseen, yet ever-present and all-pervading, spiritual existence.' (See Francke, op. cit., pp. 453–4.)

ll. 35–36. *ce firmament inconnu . . . de Jean-Paul Richter.* 'An ever-present consciousness of being surrounded by living mysteries, a Schellingian belief in the identity of matter and spirit, a rapturous feeling of oneness with the soul of the universe, impart to the works of Jean-Paul a spiritualistic character, which wraps in mystic hues even his humorous figures like Quintus Fixlein and Dr. Katzenberger.' (See Francke, op. cit., 402 ff.)

PAGE **52.** l. 18. The victories of Leipzig and Waterloo reversed the balance of power in Europe and made the supremacy pass from France to the German Confederation.

l. 23. *sur le chantier*, 'on the stocks.'

PAGE **53.** ll. 2–3. *se mêler en rien . . . dans les batailles.* To the mind of Goethe and of the classics, there was something ignoble and inartistic in the turmoil of battles and in the frantic outburst of racial hatred which accompanied the rising for national liberation. They were not indifferent to the freedom of their country, but they looked forward, beyond the period of tumult, to the days of peaceful endeavour. Their aloofness was construed into lack of patriotism.

PAGE **54.** ll. 13–16. The return to Germanic antiquities and to German mediaeval history, which played so great a part in the rejuvenation, first of German literature, then of German patriotism, was initiated by Klopstock. Not only did this poet undertake to express German piety in a stately epic, which should no longer depend on foreign imitation, but, in his *Odes* and *Dramas*, he revived the memories of the past, and exalted the national feeling. Although his style is antiquated and marred by stiffness and pomposity, it must not be forgotten that he was the forerunner of the romanticists and of those who, like the brothers Grimm, either applied to mediaeval life the methods of scientific inquiry, or popularized the folk-lore of old times. Jacob Grimm (1785–1863), the greater scholar of the two brothers, is well known as the creator of historical grammar, the founder of the science of Teutonic mythology, the prime mover in the colossal undertaking of a national dictionary. Wilhelm Grimm (1786–1859), the greater writer, embodied in his delightful *Kinder- und Hausmärchen* the utilizable elements of the old legends.

l. 27. In contradistinction to Mozart, who was still under the influence of the Italian style, Weber took the subjects of his operas from genuine Germanic sources, and wove into them impressive, often weird, melodies, which bore a distinctly national imprint. His *Freischütz*, his *Euryanthe*, his *Oberon*, borrow their materials from the legends and the mythology of mediaeval Germany, and draw their inspiration from the heart of the people. Besides his operas, he put to music patriotic songs from Körner's works. Spohr has many characteristics in common with Weber, and may be considered, with him, as the founder of the romantic opera, of which the lyric drama of Richard Wagner was the direct outcome. The titles of his chief operas are significant: *Faust* (1813), *Der Berggeist* (1825), *Des Heilands letzte Stunden* (1835).

Page 55. l. 3. Cornelius, the promoter of a revival of German art in the first half of the nineteenth century, first made himself known by his designs from *Faust*. He soon specialized in fresco-painting, in which he tried to emulate not only the Italian masters, but also the early German sacred decorative art. His paintings, noticeable for their faint and rather monotonous colouring, offer a characteristic attenuation in the contour of the nude figures, and decidedly Gothic forms for the draperies. Notwithstanding these peculiarities there is always in his works a grandeur and nobleness of conception. He was called to Munich by the Crown Prince of Bavaria, afterwards Louis I, and entrusted with many considerable works, especially the decoration of the Ludwigskirche (fresco of the Last Judgement), of the Glyptothek, and of the Pinakothek. He afterwards went to Berlin, where Frederick William IV commissioned him to decorate the Campo Santo, or Royal Mausoleum, forming one of the wings of the new cathedral. He was an ardent patriot, as is evidenced by his motto: 'Deutschland uber alles.' His leadership was acknowledged by a numerous school of young painters, and he made Munich a centre of art that attracted the gaze of all the world.

l. 22. Nuremberg was made famous in the fourteenth century by the wood-engravers Wohlgemuth and Albert Dürer.

l. 24. Holbein, the famous German painter of the sixteenth century, who crossed over to England and painted there the portraits of noble men and women, now to be seen chiefly at Windsor Castle.

l. 26. Clorinda was the amazon of the Saracens in Tasso's *Gerusalemme liberata*, who donned helmet and armour to fight in the ranks of the heathen warriors.

Page 56. l. 5. *en quittant l'arbre des fées*, 'in stepping forth

from under the tree of the fairies,' as Joan of Arc set off on her warlike mission from under the tree where the Saints had appeared to her in a vision.

l. 12. Friedrich Ludwig Jahn was converted by the patriotic uprising of 1813–14 from a teacher and a philologist into a soldier in the Prussian army. Cf. p. 122, l. 6.

l. 13. *Bardite.* Littré does not give this word. It stands for *barde* and was manufactured by Quinet from *bardit*, or the warlike song extemporized by old Germanic bards on the battlefield.

l. 18. The Battles of Lutzen and Bautzen (1813), fought by Napoleon against Prussia and Russia, after the disastrous retreat from Moscow, with an army of youths eighteen years old, were still victories for the Emperor of the French, but gained at such cost that they foretold impending ruin.

l. 20. *hymne* is masculine in the sense of 'poem,' 'national song'; it is feminine in Church language, in the sense of 'sacred song'.

l. 34. Theodor Körner, the author of flaming patriotic songs, collected after his death under the title *Leier und Schwert*, enlisted in Lützow's corps to fight for the liberation of Germany. On the 25th of August, 1813, a little before Lützow had given the order to attack the French, he had completed and written down in his pocket notebook his last song, *Das Schwertlied*. He was killed in an ensuing skirmish.

l. 36. Uhland's songs and ballads, though written during the darkest years of the history of Germany (the years 1805–16 were the most prolific of his poetical career), are instinct with a spirit of repose, of gentle patriotism, of pastoral joy, of tender devotion and respect for the German Middle Ages.

PAGE 57. l. 21. Rudolph I, Emperor of Germany from 1273 to 1291, was famous as the founder of the greatness of the House of Hapsburg.

ll. 29–36. During the Restoration and the July Monarchy, the Liberal opposition, whether republicans or partisans of a popular monarchy, rallied round the memory of the Emperor, who, in the light of the then circumstances, appeared as the defender of the principles of the French Revolution. The 20th of March, 1815, was the day when Napoleon triumphantly entered Paris on his return from Elba. The enthusiastic people picked up newly blown violets and stuck them in their hats and button-holes in sign of joy.

PAGE 58. ll. 1–6. An example of the effective allegorical style of Quinet, all the historical allusions in this striking sentence

being used only to intimate the attachment of the German nationalists to the bygone times.

l. 7. The *carbonari* were secret societies with a revolutionary tendency that played a great part in Italian history during the first three decades of the nineteenth century.

(Chapter heading.) Görres (1776–1848) first made himself known as a fierce Liberal and abettor of the French Revolution. Born in the Rhineland (at Coblentz), he wished his native province to be united to France. The conquests of Napoleon changed his love into hatred. Yet nothing could satisfy him but German greatness associated with political liberty. He therefore engaged in an unsparing campaign for the unification of Germany by means of liberal reform. His *Rhenish Mercury* (founded in 1814) became so obtrusive to the Holy Alliance that he was exiled from Germany and had to flee to Switzerland (1819). His patriotism was characterized by loyalty to the German literary antiquities, as well as by a bold progressive spirit. His *German Folk-lore* (1807) extolled national tales and legends. His conversion to Schelling's philosophy attracted him towards Eastern mysticism, and he wrote *A History of Asiatic Myths* (1810). He finally entered the Church of Rome. Having received permission to return to Germany, he ended his days at Munich.

PAGE 61. l. 11. *l'aube*, 'alb,' a part of the sacerdotal vestments of the Catholic priest when officiating.

PAGE 62. l. 30. Oken, the great naturalist of the transcendental school (1779–1851). His lectures as professor of the medical sciences at Jena and his published works bear on natural philosophy, general natural history, comparative anatomy, and the physiology of man, animals, and plants. His theory of analogy is an application to the natural sciences of Schelling's principle of the identity of matter and spirit.

PAGE 65. l. 13. *la Belle au bois dormant*, 'the Sleeping Beauty' of the fairy tale.

l. 27. It is not surprising that Quinet thus blended into one influence the voice of Ossian (and that of Scott and Byron, p. 66) with the voice of the great German poets of the end of the eighteenth century. As far as an inspiration from foreign, and especially Germanic, countries served to further the revival of letters known as the French Romanticism, England and Germany represented the same modes of feeling and of imagination to the minds of Mme de Staël, Chateaubriand, Lamartine, and of Quinet himself.

PAGE 66. l. 4. See Introd., xlvi.

PAGE **67.** l. 3. German mysticism (the transcendentalism of Fichte and Schelling), by satisfying the spiritual and emotional wants of the people with religious philosophies dissociated from dogmatic religion, accomplished the same result as the scepticism of Voltaire and of the Encyclopaedists in France: i.e. destroyed the naïve, unreasoning belief in traditional creeds, and temporarily unsettled the basis of morals.

l. 23. The term 'nihilism' hardly applies to Hegel's philosophy of religion. Yet he contributed still more potently than Fichte and Schelling to bring about a decline of faith by subordinating religion to philosophy, and by representing every creed, Christianity included, as a step in the effort of the spirit towards acquiring the consciousness of itself, or reaching absolute knowledge.

l. 32. A judgement on Goethe, which can be understood only if one bears in mind the romantic bias of Quinet and his admiration for a sentimental, imaginative, and dreaming Germany. As Goethe, in his later years, had passed severe judgement on the exuberance of the romantic school and expressed his preference for temperate and thoughtful beauty, Quinet resents this abandonment and sees in it a sign of the change from the old sentimental, wondering, believing, gentle, and patriarchal character of Germany to hard and dry pragmatism, materialism, and national ambition. Cf. below, p. 74, l. 14.

PAGE **68.** l. 18. Quinet, on his own account, professed a form of mystical idealism, very much akin to that of Carlyle, but he earnestly believed that religion, a purified religion, that should combine the clearness of reason with the fervour of faith, was necessary for the people. See Introd., xxxvii.

PAGE **69.** l. 21. Goethe's optimistic pantheism, worshipping the divine in the myths and beliefs of old, as well as in nature, in history, and in the efforts of man towards right thinking and righteous action, welcomed all religions and condemned the exclusive, ardent attachment to any.

PAGE **70.** l. 20. The *Leonora* of the famous fantastic ballad of Bürger, translated by Sir Walter Scott, and which had an influence on Coleridge when he naturalized fantastic poetry in England.

l. 31. August Wilhelm Schlegel, in his *Lectures on Dramatic Literature and Art* (1809) and his *Lectures on Belles-Lettres and Art* (1801–4), evinced the same cosmopolitan spirit in literary criticism as Herder in history.—Friedrich Schlegel gained fame especially by his Sanscrit studies (*Sprache und Weisheit der Indier*, 1808). The two brothers have materially contributed in making

Germany, in the nineteenth century, the meeting-ground of the best in all civilization, the *sensorium commune* of the world. But Quinet overlooks the fact that August Wilhelm, notwithstanding the catholicity of his tastes and pursuits, devoted himself to spreading the love of Germany's glorious past and did much towards fostering the rising national spirit.

PAGE 71. l. 21. Cf. note to p. 51, l. 19.

PAGE 72. l. 6. Voss, the author of the idyllic poem *Luise*, and the translator of Homer, played a part as a theorist and controversialist in the disputes of his day concerning the archaeological and mythological sciences. In his *Mythologische Briefe* (1794) he attacked the ideas of Heyne, and in his *Antisymbolik* (1824) those of Creutzer.

l. 15. Creutzer, the author of *Die Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen* (1810), was a friend of Quinet, during the latter's stay at Heidelberg. See Introd., xlviii.

PAGE 73. l. 34. Baader (1765–1841), a philosopher and a theologian, studied under Werner (cf. p. 71, l. 16), and was deeply influenced by the mystic Jacob Böhme. He was a violent opponent of Kant, whose notion of duty, independent of religious belief, he considered a hateful doctrine. He was attracted, on the contrary, by Schelling's philosophy; yet his unbounded surrender to mystical ecstasy, in later years, and his consequent denunciation of all philosophy in a 'Letter to the Czar of Russia', alienated Schelling from him. He was a Roman Catholic and lived at Munich, like Görres on his return from exile.

PAGE 74. l. 26. The decline of belief in the majority of German minds brought about a revival of pietism in the minority. Quinet himself painfully experienced to what length the harsh rigidness and intolerance of this sect could be carried. See Introd., li.

PAGE 75. l. 21. An allusion to the promises of liberal reform made after 1815, which had not been kept. For, hateful as the French domination had been to the national spirit of Germany, the French doctrine of rights had nevertheless awakened in the people aspirations for liberty which they expected to be satisfied by the formation of *one* Germanic fatherland, under some form of popular government. As long as the princes had needed the co-operation of their peoples to overwhelm Napoleon's power, they had humoured these aspirations; but, when the hour of danger was over, former engagements were forgotten. The rulers of Nassau, Weimar, Bavaria, Baden, and Würtemberg (the countries which had been most deeply penetrated by the French ideas)

granted constitutions, but even in these countries absolutism was only in a slight degree modified. In Austria the methods of Metternich were as despotic and harsh as could be tolerated in a modern community. Although William III of Prussia could not act upon quite so antiquated a system as Francis I, he resisted popular aspirations. Every opportunity was seized by the various Governments to repress the free movement of ideas. The Carlsbad decrees (issued by a conference of Ministers at Carlsbad in 1819) placed the universities under police supervision. A central commission of inquiry was also appointed in order to hunt out secret societies. Patriots like Arndt, Jahn, and Görres were impeached for high treason (1819). A decree of the Federal Diet in 1835 put an interdict upon the entire literary production of Heine and of the other members of 'Young Germany.' Seven distinguished professors were expelled from Göttingen University (among them the brothers Grimm, Dahlmann, and Gervinus) because they had protested against an open violation of constitutional right committed by the King of Hanover (Ernest Augustus, who, when succeeding William IV of England on the throne of Hanover in 1837, abolished the constitution which his predecessor had sanctioned). It is only after the French Revolution of 1848 that the demand for liberal reform became powerful enough to compel the rulers to accept an attempt at unification and liberal government by means of an elected Parliament. But when this Parliament met at Frankfort the inexperience of political life of the deputies caused them to waste their efforts in useless talk and to do no effective work. Prussia and Bismarck were soon to step in and to make unity take the precedence of liberty.

PAGE **77.** l. 25. Heine's *Buch der Lieder* contains exquisite productions of unique lyrical quality, which are too often marred by occasional outbreaks of irony or sarcasm. 'However sweet a chord is struck at the beginning, a dissonance creeps in, to end in a crashing discord, and the outraged reader starts like one who should suddenly see Romeo and Juliet fall to grimacing and squeaking like Punch and Judy.' (*Encycl. Brit.*)

l. 30. An allusion to passages of the *Reisebilder*.

PAGE **81.** ll. 1–8. We detect here one of the intellectual processes of the romantic and idealistic type of mind which Quinet represents. Various facts pointed to a new achievement of civilization—the cosmopolitan spirit—which Goethe had anticipated and which he wanted to further by the institution of a *Weltliteratur*. Quinet seizes upon those few signs, overlooks the contradictory indications, and boldly leaps forward to the absolute idea which is implied in the incipient change. The only

admission of earthly contingencies which he is willing to make is : 'demain est un siècle.' In this manner Quinet plays the part of a seer and a prophet. He foresees the distant future, he is an inspired guide in the road of idealism : but, when he indulges in such moods (more frequent at the beginning of his career), his oracles have hardly any practical quality or any value for immediate application. Fateful dates—1840, 1866, 1870—were to utter forth too significant denials, the force of which, indeed, Quinet was not slow in recognizing.

PAGE 82. l. 33. An allusion to Cousin and his school. (See *sup.*, note to p. 43, ll. 30–31.)

PAGE 83. l. 4. *Candide*, the famous novel of Voltaire (1759), in which he carped at religious and philosophical optimism.

l. 11. A well-known passage of *Corinne*, one of the two great novels of Mme de Staël.

ll. 14–33. This paragraph stands as a statement of the reasons which induced Quinet to write a book on Germany, partly in order to correct the judgements of Mme de Staël. See Introd., xlix.

PAGE 85. l. 16. Atalanta's race has been made too familiar by the poem of Mr. Swinburne to need an explanation here.

PAGE 86. l. 4. Helvetius, a friend of Montesquieu and of Voltaire, and a conspicuous figure of society and literary circles in the France of Louis XV, wrote the famous book *De l'Esprit* (1758), owing to which he deserves to be considered as one of the founders of the rationalistic and materialistic school which was to produce *L'Encyclopédie.*

Marmontel, one of the Encyclopaedists and a collaborator of Diderot and D'Alembert, composed also, at the request of Mme de Pompadour, a series of *Contes Moraux*, remarkable for their perfection of style and for lively descriptions of French life under Louis XV.

l. 5. *La régence* is the period (1715–23) between the death of Louis XIV and the majority of Louis XV, during which France was ruled by Philippe d'Orléans as Regent. It was the most licentious decade in the unprincipled and immoral eighteenth century.

l. 10. Le baron d'Holbach, one of the Encyclopaedists, devoted himself more assiduously than Marmontel, Diderot, and others to attacking religion. His most famous work is *Le Système de la Nature*, 1770.

l. 20. Ninon de Lenclos († 1706), after having led in her youth the life of a courtesan, became in her later years, through her

wit and charm of manners, the leader of Parisian society. Her *salon* was frequented by the flower of the nobility and by the greatest literary men.

PAGE **88.** l. 1. The whole paragraph refers to August Wilhelm Schlegel.

PAGE **90.** Chapter XII might seem a repetition of Chapter VIII were it not that it was written two years later, and that, in the interval (1835), a remarkable offspring of the anti-religious interpretation of Hegel's philosophy had come to light, *Das Leben Jesu* of Dr. Strauss.

PAGE **91.** l. 36. Hegel died in 1831.

PAGE **92.** l. 30. *la roulette de Pascal*, the term by which Pascal designated his theory of the cycloid. Quinet opposes here the mathematical method, characteristic of the logical French mind, to the cloudy lucubrations of German transcendentalism.

PAGE **93.** l. 18. The *Life of Jesus*, by Dr. Strauss, took up a position singularly more destructive to Christianity than that of the Socinians and the Unitarians, since it presented Christ as a myth in which the imagination of the Hebrews had embodied the Messianic prophecies. Quinet, a believer in the *personality* of Christ, and in his God-inspired holiness, if not in his Godhead, indignantly refuted Dr. Strauss's argument in his *Examen de la Vie de Jésus du Dr. Strauss* (1838).

PAGE **94.** l. 34. The ashes of Voltaire had been removed to the Panthéon during the Revolution.

PAGE **95.** l. 7. *la forêt Hercynienne.* The woody Hercynian Mountains form the frontier between Bavaria, Saxony, and Prussian Silesia on one side and Bohemia on the other. They include the Bohemian Forest, the Erzgebirge, and the Sudetes. The allegory which follows means that sentimental, poetical, melodious Germany had been smothered by the spirit of scepticism.

l. 30. Saint-Simon (1760–1825), one of the founders of French Socialism, published late in his life (in *L'Industrie*, 1817) a scheme of social reform, which was an attempt to conciliate the religious feelings of old with the new conditions created by capitalism and industry. He devised a state of society in which the leadership would be assumed by the captains of industry, by those who, with the aid of science, are able to provide for the material needs of mankind, but in which the rulers would seek the general interest only and be guided by the Christian spirit of self-sacrifice and love. Saint-Simonism may be characterized as

an application of the idealistic forces to the attainment of material happiness.

l. 23. *Welches* ('die Welschen'), a name given by the Germans to the Latin races.

l. 34. 'Young Germany'—the followers of Heine and Börne, who tried to rouse their country to agitate for liberal reform after the French Revolution of 1830, and failed.

PAGE 96. l. 2. *Le Huron*, a character of Voltaire's tale *L'Ingénu*, which, like *Candide* and *Micromégas*, has a philosophical import, and is replete with satirical sallies and sharp strictures on the religion, politics, and social features of French society in the eighteenth century.

l. 9. *Katharina von Bora* left a convent to marry Luther.

l. 26. The *Clouds* of Aristophanes, which made a violent attack on Socrates, and even suggested, in conclusion, burning the philosopher, are assumed by Quinet to have been instrumental in inciting the people against the unfortunate sage and bringing about his death-sentence.

l. 27. *La place Louis XVI.* The famous square in Paris known as *Place de la Concorde* bore the name of *Place Louis XV* before the Revolution. This name was changed to *Place de la Révolution* during the Revolution, and there Louis XVI was beheaded. It was called *Place Louis XVI* during the Restoration, and once more *Place de la Concorde* by Louis-Philippe.

PAGE 97. l. 28. *La question des douanes.* An allusion to the recently started *Zollverein.* See Introd., lx.

PAGE 98. l. 8. An allusion to Klopstock's *Messias* and Schiller's *Wallenstein.*

ll. 11–12. The *Thekla* of Schiller's *Wallenstein*; the *Klärchen* of Goethe's *Egmont*; the *Margarethe* of Goethe's *Faust*; the heroine of Tieck's *Genoveva.*

PAGE 99. l. 7. These historical words were spoken to Charles X, when the Revolution of the Three Days (July 27, 28, 29, 1830) broke out.

PAGE 100. l. 10. By the Treaty of Lunéville, forced by Bonaparte on the Emperor in 1799, France obtained the left bank of the Rhine, and compensated the dispossessed owners by the grant of *mediatized* imperial cities. A number of petty princes also lost their independence, or *immediate* sovereignty, and were *mediatized* or subordinated to more powerful rulers, preserving the externals and pomp of power without its reality.

l. 16. *Le Moniteur* was the official newspaper of the French Government. Niebuhr, the great historian, is said to have died

(1831) of the moral shock which the Revolution of July dealt him, as this event caused him to form the most dismal outlook of the future of Europe.

PAGE **101**. l. 13. Ammon, one of the chief Egyptian gods, was believed by the Greeks to stand for Zeus. On the conquest of Egypt, Alexander the Great called himself the son of Ammon.

l. 15. This stricture upon Goethe's impassibility proceeds from the same romantic bias which had dictated Quinet's impeachment against Goethe as the destroyer of the old German art-worship (cf. note to p. 67, l. 32). It is just, in so far as Goethe had imposed upon himself as a principle not to yield blindly to passionate impulses, but to rise above emotional experience towards a harmonious balance of all the mental faculties. His alleged heartlessness, or even cruelty, with regard to Bettina von Arnim has fallen to the ground, since the spurious character of Bettina's correspondence with Goethe, published by herself, has been proved beyond all doubt. Quinet could not anticipate the results of this later discovery.

PAGE **102**. l. 2. *Orgon*. The bigoted 'bourgeois' hoodwinked by that hypocrite of piety and virtue, *Tartufe*, in the well-known comedy of Molière.

l. 34. In 1818 Hegel was appointed to the chair of philosophy in the Berlin university, which had been left vacant since the death of Fichte.

PAGE **103**. l. 26. Paul-Louis Courier, a count by birth, enlisted as a volunteer in 1792, and served first in the armies of the Republic, then of the Empire, until 1809, when his independent, well-nigh savage humour made it impossible for him to obey orders any longer. Quinet probably finds fault with his pride in his title and his aristocratic way of living. But Courier never recanted his early convictions. He became one of the most unrelenting opponents of the Restoration, and was even sent to prison for the boldness of his political lampoons. His reputation as a pamphleteer is unique. He is also well known as a Hellenist.

PAGE **104**. l. 37. Cf. note to p. 55, l. 26.

PAGE **106**. l. 26. *Gros-Jean*, a phrase used by La Fontaine in his fable *La Laitière et le Pot au Lait* to designate a penniless clown. It is to be found in the Epilogue of the fable :—

Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux.
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes . . .
. . . . . .
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean comme devant.—(*Fables*, VII. x.)

(Chap. XIV.) Quinet expresses, in this lyric, the French claim to the possession of the left bank of the Rhine. His grasp of the situation in which France and Germany then stood towards each other was so firm that he was able to voice, in these pathetic lines, the feelings which lay obscure and latent in the hearts of the people, and which ominous events, four years later, caused to issue forth tumultuously. See Introd., lxii ff.

PAGE **108.** l. 20. The logical construction is: *Les gnomes féodaux vont aiguiser la lance du drapeau tricolore . . .*

PAGE **110.** l. 4. Quinet mentions in one of his letters an article of the *Augsburg Gazette*, protesting against the enraged tone of the German Press with regard to France, and praising such manly rebukes as that of Quinet in his *1815 et 1840* (this chapter was written in 1842). Cf. p. 124, l. 30 ff.

l. 14. Arminius (a latinization of 'Hermann'), chief of the Cherusci, was the soul of the resistance of the Germans to the Roman armies under Varus. He succeeded in decoying the Romans into the Teutoburg Forest, where they were destroyed and where Varus killed himself (A.D. 9). Arminius' fame had been revived by the devotees of Germanic ancient lore, and his name made a rallying word for the Nationalists.

l. 17. Cologne had become Prussian in 1814.

l. 27. Alaric, Genseric, Odoacer, Totila—famous chiefs of the Goths, Vandals, Burgundians, and Heruli, who, in the fifth century, migrated from Germany and conquered Southern Gaul, Spain, and Italy.

l. 30. Louis I, King of Bavaria since 1825, was noted for his artistic tastes and for his religious fanaticism. He undertook to make Munich a beautiful city and the most active centre for the fine arts in all Germany, at the same time as he compelled his people to bow under the yoke of the Catholic clergy and of the monastic orders, the latter increasing marvellously under his reign. He erected, in the vicinity of Ratisbon, a pantheon devoted to the national glories of Germany, which he called *Walhalla*. From this temple of German patriotism Luther was excluded. (At the same time the Catholic reaction in France, which was soon to succeed in driving Quinet from his chair at the Collège de France, caused the statue of Luther to be carried away from the square in Strasburg on which it used to stand.)

PAGE **111.** l. 23. *écrivains encore en litige*, a legal phrase: writers whose fame is still contested.

l. 30. *feuilleton*, here an article in a newspaper (not a novel published in parts).

PAGE **113**. l. 31. Cf. note to p. 24, ll. 10–13, and see Introd., lvi.

PAGE **114**. l. 24. Quinet intimates in this ironical sentence his poor opinion of Louis of Bavaria as a poet. Louis's *Gedichte* were published from 1829 to 1839 in four volumes.

l. 25. Overbeck, the founder of the German pre-Raphaelite school of painting, was a fervent Catholic and a staunch nationalist.

PAGE **116**. l. 7. Heinrich L. Leo, professor of history in the University of Halle, published various historical works. His most important production was *Lehrbuch der Universalgeschichte* (1835–44).

PAGE **118**. l. 22. Mignet, the author of *A History of the French Revolution* (1824), justly famous.

PAGE **119**. l. 8. *Les blancs, les bleus, les rouges.* An allusion to the political parties: the Legitimists (*les blancs*), the Government party (*les bleus*), the Republicans (*les rouges*).

l. 31. General Ney was sentenced to death in 1815 under Louis XVIII, for having forsaken the cause of the Bourbons and been one of the thousands who flocked to Napoleon on the latter's return from Elba.

l. 34. Sand (Karl Ludwig), a fanatical and maddened student who assassinated, in 1819, the dramatist Kotzebue, who had accepted to act as a sort of spy for Russia, and had scoffed in the press at German aspirations for liberty.

PAGE **122**. l. 4. Wolfgang Menzel (1798–1873), a miscellaneous writer, whose best known works are *Die deutsche Literatur* and *Geschichte der Deutschen*, made himself conspicuous as a rabid patriot. His assault was especially directed at Goethe, at the French, and at the abettors of the 'Young Germany' movement. He was involved in violent polemics with the latter, who returned the attacks unsparingly (especially Kotten Kamp, in his *Anti-Menzel*; Börne, in his *Menzel, der Franzosenfresser*; and Heine, *Ueber den Denuncianten*).

l. 6. Dr. F. L. Jahn, a teacher in a Berlin secondary school at the time of the War of Liberation, took service in the Prussian army, and did much towards awakening the youth of Germany to the spirit of enthusiastic patriotism that finally overcame Napoleon's domination. After the war, he worked with the same zeal for the unification of Germany, and sought to develop among his countrymen mutual fellow-feelings and a common love for the German fatherland by means of gymnastic societies. He was since then known as the patriotic *Turnvater*. His writings, like

those of so many patriots in those days, exalted the past history of Germany, and lavished praise on the Marcomanni, the German tribe that invaded the Roman Empire under Marcus Aurelius and first made the Romans feel the threatening power of the hitherto despised northern barbarians.

l. 7. On Louis I of Bavaria see note to p. 110, l. 30.

l. 18. *constellations*, luminaries, or men in the public eye.

l. 23. *rotonde*, the rounded-off hind-portion of a French stage-coach.

PAGE 123. l. 3. *La Marseillaise de la Paix*. See Introd., lxiii, and cf. Ch. XVII.

l. 9. *Grand-Gousier*, a well-known character of Rabelais' *Gargantua*.

l. 11. *les blancs, les bleus, les rouges*. Cf. note to p. 119, l. 8.

l. 15. *le Walhalla*. Cf. note to p. 110, l. 30.

PAGE 124. l. 30. *La Gazette d'Augsbourg*. Cf. note to p. 110, l. 4.

PAGE 125. (Chapter heading.) See Introd., lxviii ff.

PAGE 126. l. 24. Louis XIV exclaimed once: *L'État, c'est moi*, a phrase which may be considered as the motto of absolute monarchy.

PAGE 127. ll. 25 and 34. See Introd., liii.

PAGE 128. l. 1. Cf. note to p. 70, l. 31.

l. 4. *critique, portant bât*, an ass of a critic (*bât*: pack-saddle). An allusion to the fable *The Dying Lion*, and to the kick which the ass gave to the helpless king of beasts.

PAGE 129. l. 2. *les deux écoles, jusqu'à présent aux prises*. Quinet is enabled to keep free from the blind prejudices and rabid excesses both of the classics and of the romanticists, thanks to the combination in himself of a romantic susceptibility to imaginative and pathetic beauty with a sound intellectual belief in continuity, gradual development, and the interdependence of the various races and generations of men.

l. 18. *les uns*: the classics; *les autres*: the romanticists.

PAGE 131. l. 3. A line in Épître IV: *Au Roi*, better known as *Le Passage du Rhin*, of Boileau.

PAGE 132. l. 11. Malebranche, a member of the Congregation of the Oratory and a disciple of Descartes, developed the idealism implied in the Cartesian philosophy (*Recherche de la Vérité*, 1674). His doctrine rested on the principle that we must see 'all things in God.'

Pascal, after spending a youthful life of mundane frivolity,

though of intense intellectual activity, received a sudden illumination of the spirit and retired into asceticism and pious meditation. He joined the order of Port-Royal and lived a recluse for some time. He purposed to write a book of moral reflections and mystical devotion, the fragments of which were collected after his death in *Les Pensées*.

PAGE 133. l. 4. Boileau, the author of *L'Art Poétique*, the 'Regent of Parnassus,' the theorist of seventeenth-century classicism.

The *Fables* of La Fontaine offer, in a more perfect form, the naïveté, the shrewd common-sense, the picturesque realism of the French mediaeval *Fabliaux*. The archaisms of his style also connect him with the pre-Renaissance period.

l. 5. Fénelon, in his *Télémaque*, written to serve for the education of his royal pupil, the Duke of Burgundy, expounded bold liberal views on politics and on the relations of the classes. He dared to advocate constitutional monarchy and more humane treatment of the poor. When the book had been published through the treachery of a false friend, Louis XIV 'exiled' the daring prelate to his diocese of Cambrai.

Bossuet, preacher in ordinary to the Court, turned his glowing eloquence to account in an uncompromising interpretation of the Catholic creed, and was one of the advocates of the repeal of the *Édit de Nantes*.

l. 6. The scepticism evinced in Bayle's *Critical and Historical Dictionary* (1697) led the way to the later eighteenth-century rationalism.

Nicole, one of the prominent members of Port-Royal.

l. 7. *Gassendi*, an exponent of materialism, and the master of Molière.

Saint-Simon, an ambitious and dissatisfied nobleman, has left us in his *Mémoires* vivid descriptions of the Court and of the manners of the aristocracy.

l. 8. Bourdaloue, after having achieved, as preacher to the Court, a success only second to Bossuet's, retired to a convent in later life, and devoted himself to charitable works and the interests of the poor.

l. 9. Descartes, like the school-men, made philosophy the handmaid of religion; but his philosophy was no longer a reflex of theology, it was a bold attempt to justify religious belief by reason; it opened the way to more independent and more thorough uses of reason.

l. 23. *Aricie*, a character in Racine's *Phèdre*; *Junie*, of his *Britannicus*.

PAGE 136. ll. 28–9. *Chimène*, the heroine of Corneille's *Cid*; *Pauline*, of his *Polyeucte*.

PAGE 140. l. 6. Signs of the zodiac: Leo, Aries, Capricornus, and Sagittarius.

l. 21. That is: Mme de Staël owes much both to Rousseau and to Goethe.

l. 24. Sir W. Scott translated *Götz von Berlichingen* at the outset of his career.

l. 33. Manzoni (1785–1873), the founder of the romantic school of literature in Italy. Goethe had great admiration for him. He evinced his powers in the drama, in the novel, and in poetry.

l. 34. F. Ruckert (1788–1866) made his mark chiefly as a translator of oriental poetry and as a writer of poems conceived in the spirit of the oriental masters (*Östliche Rosen*, *Morgenländische Sagen und Gedichte*, &c.).

H. Heine, exiled from Germany, spent a great part of his life in Paris, where he died.

l. 36. Œhlenschläger, the greatest of Danish poets (1779–1850), struggled against the old didactic school and freed the poetry of his country from the influence of German romanticism. His name is especially associated with the revival of interest in Scandinavian romance.

l. 37. Mickiewicz, Polish poet and patriot, spent a great part of his life in Paris, where he was appointed to the chair of Slavonic literature in the *Collège de France*. He was a great poet, whose work was chiefly influenced by the German romantic school, and he revived the old tales and legends of his country.

Beranger (1780–1857), author of songs, now on gay, now on pathetic, now on patriotic themes, and all remarkable for the genuineness of their inspiration and the finish of their form, popular far beyond the boundaries of his own country.

PAGE 141. ll. 5–6. The *salons* of Mme de Tencin and of Mme du Deffant were different from the ordinary *salons*, so numerous in the eighteenth century, as they were frequented by the 'philosophers,' and many of the doctrines which later exerted a great influence on the progress of the French Revolution were discussed there.

PAGE 146. ll. 6–12. Quinet, one of the abettors of the renaissance of idealism, is intent upon bringing into relief all the manifestations of the Mind: heroism, transcendentalism, religion. His doctrine is singularly akin to that of his English contemporary, Carlyle.

PAGE 147. l. 11. According to the legend, Pygmalion, grandson

of Agenor, King of Cyprus, fell in love with an ivory statue he had made. Aphrodite granted life to the image, and Pygmalion married the miraculously-born maiden (Ovid, *Metam.* x. 243 seq.).

l. 20. With deeper insight than Carlyle, Quinet saw how industrialism and science could further the life of the Mind by freeing man from the shackles of Matter. In this he agreed with Fichte. In Carlyle's views there is a one-sidedness which can be accounted for by his exclusive Puritanical training and consequent feigned contempt for material wealth.

PAGE **148**. l. 1. La Fontaine, 'Le Chartier embourbé,' *Fables*, VI. XVIII. 27.

PAGE **149**. (Chapter heading.) On the circumstances in which this poem was composed, see Introd., lxiii.

l. 9. *La Marseillaise de la Paix*, by Lamartine, to which this poem of Quinet is a counterpart, had celebrated universal peace in answer to Becker's war-call. Without one angry word, the great French poet had replied to the incensed German patriot in a generous outflow of humanitarian idealism. The brotherhood of all nations was his creed :—

> Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
> La vérité, c'est mon pays !

As he could not overlook the restless agitation of Germany or deny that there were causes of friction between the two countries on either bank of the Rhine, he pointed to the East as an outlet for the pent-up energies of the European peoples, and urged them to the peaceful occupation of the desert lands watered by the Nile.

> Allons, comme Joseph, comme ses onze frères.
> Vers les limons du Nil que labourait Apis.

l. 11. Lamartine's utopian lyricism, Quinet thought, would be interpreted by the scornful Germans as the wail of fright.

PAGE **150**. l. 21. A somewhat obscure image : Mankind is likened to a mighty river closed in between its banks and running its assigned course. If it overflowed its needful barriers, spread through the limitless plain, and was absorbed by the grass (that is, if the necessary division of humanity into nations was cancelled), it would mean death for mankind (moral death, at any rate ; for mankind, the giant, would then have lost all insight into higher truth).

l. 30. We recognize here Quinet's favourite doctrine, that each national unit brings its contribution to the progress of civilization.

PAGE 151. l. 6. Has man (the finite being) already reached the highest goal, the identification with God, the spiritual expansion into the infinite? Does he no longer need to struggle toward a superior, divine nature?

l. 18. An allusion to the rivalry of Russia (*l'aigle blanc*) and England (*le léopard*) in Asia.

l. 24. Lamartine had written :—

Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations!

l. 26. *L'astre de Charlemagne.* The sun of the West, that shone over the dominions of Charlemagne, Emperor of the West.

l. 33. The first victories of the soldiers of the Revolution were those won in the Rhenish Provinces in 1793.

PAGE 153. (Chapter heading.) On the circumstances in which this Preface to the second edition of the pamphlet *1815 et 1840* was composed, see Introd., lxiv and lxviii.

l. 21. The Thiers ministry had fallen (Oct., 1840) after Louis-Philippe, in order to avoid a European war, had signified his will to yield to the decision of the four great Powers (England, Prussia, Austria, and Russia) at the London Conference (July, 1840), and to give up supporting the Pasha of Egypt, Mehemet Ali, against the Sultan. This was a deep wound to the legitimate pride of France, but while Thiers, the Duke of Orleans, and the party to which Quinet belonged, wished to engage in a war, however desperate (against all Europe), in order to save the honour of the country, Louis-Philippe, Guizot, and a numerous peace party would not jeopardize the laborious work of reconstruction carried on by France since 1815, and the Thiers cabinet had to resign.

l. 23. The Thiers ministry was succeeded by a cabinet in which Marshal Soult was nominally prime minister, but which was actually led by Guizot, as Secretary for Foreign Affairs. Now Guizot, throughout the year 1840, had occupied the post of French Ambassador in London, and in this capacity had transmitted to the English Government the correspondence of the Thiers administration.

l. 29. Marshal Soult had declared himself a Royalist in 1814, after Napoleon's abdication and departure for Elba.

l. 31. Thiers had obtained Great Britain's consent that the remains of Napoleon should be brought back from St. Helena to Paris. They were then on their way across the ocean.

PAGE 155. l. 7. *le droit public des invasions.* This phrase is often used by Quinet respecting the policy of the Holy Alliance. The absolute—or well-nigh absolute—sovereigns who had entered

the Alliance after 1815 (and the King of France was one of them) had mutually guaranteed their rule and pledged themselves to repress any popular uprising by combined force of arms. Yet, in 1830, none of these sovereigns, in face of the attitude of their subjects after the Revolution of July, durst enforce the policy determined on. France could change her monarch and force on the citizen-king a liberal charter without any intervention from Europe. This, Quinet considered as an implied cancelling of the policy of the Holy Alliance, as a sign of the growth of liberal opinion in Europe, and as a promise of popular sympathy with France. Yet, though this liberal stroke of policy had indeed made its action felt for some time, other forces, especially the aspirations for unity and national power in Germany, were soon at work, and balked the Liberals of their seemingly justified hopes.

l. 15. Cf. p. 6.

l. 20. *l'opinion du Nord*: the policy upheld by Prussia, as against the liberal and pro-French tendencies of the western and southern States.

l. 30. After the partitions of Poland and the resettlement which took place by the Treaty of Vienna, Austria became possessed of Galicia and the salt-mines of Wieliczka; Prussia, of Posen, of several small palatinates, and of a part of Great Poland.

l. 31. In the new partition of Europe, which was fixed by the Congress of Vienna, Austria received Lombardy and Venice, the Illyrian Provinces, Dalmatia, and the Tyrol.

l. 37. An allusion to the taking of many French colonies by England during the Great War.

PAGE **156**. ll. 2–8. By the Treaty of Paris, France had to abandon the left bank of the Rhine north of Weissenburg, which she had possessed for twenty years. Thus she had no natural frontier in the North and was open to an attack from Prussia (the owner of the Rhineland) on that side. France had even been dispossessed of Landau, which had been taken by Louis XIV and had belonged to France ever since the Régence.

PAGE **159**. (Chapter heading.) This last chapter was published by Quinet while in exile, in the form of a pamphlet. It is darkened over by the most sombre misgivings. The dispute between Prussia and Austria, which had been going on for many years, had been settled by force of arms, and Austria had been defeated. The first prediction of Quinet,—that the unity of Germany would be achieved by the Northern power, which had developed its military strength to the utmost, maintained the firm

authority of the monarchy without irrecoverably alienating the Liberals, and gained the patriotic sympathies of the Germans,—had been realized. Was his second prediction, that the victor of Sadowa would perfect her success by wreaking upon France the old German revenge, also to be confirmed by facts? Ought not the French to keep in mind the recent events, to grasp their full and threatening import, and prepare, as far as it was still possible, to ward off or palliate the blow?

PAGE 160. l. 13. Cf. p. 11 ff.

PAGE 166. l. 23. Quinet realizes fully now an historical truth, to which he had been blind till the *coup d'État* of 1851, namely, that the Napoleonic conquest had not only served to disseminate the French principles of liberty through Europe, but that it had also roused everywhere the spirit of nationality, eager racial ambitions, and a fierce hatred against France. The liberalizing influence of the Revolution was to make its way but slowly; the spirit of nationality in Germany was to advance by leaps and bounds, with distinct ill-will towards France, and was to make France its first victim.

l. 31. See Introd., lvii.

PAGE 167. l. 25. *pendant son sommeil*: while France was slumbering, that is abjuring her faith in liberty under the rule of Napoleon III.

PAGE 168. l. 18. *un byzantinisme allemand*, the surrender by the Germans of all moral courage and devotion to truth.

l. 22. Frederick the Great, the first representative of the liberal absolutism of the Prussian sovereigns (who evinced a willingness for administrative reform along with an unrelenting attachment to personal authority), wrote in French an *Anti-Machiavel*, published by Voltaire at the Hague in 1740, which contains a generous exposition of the favourite ideas of the eighteenth-century philosophers respecting the duties of sovereigns.

The *Tugendbund*, a patriotic society for the attainment of liberal institutions in Germany after 1815.

PAGE 169. l. 3. The needle-gun was one cause of the superiority of the Prussians at Sadowa.

l. 27. Napoleon III was duped by Bismarck into abstaining from interference in the conflict between Prussia and Austria. He was made to believe that the supremacy of Prussia was necessary to protect Western Europe against Russia, and that the cession of the left bank of the Rhine would compensate France for her neutrality.

PAGE **174**. l. 5. Brennus, a Gallic chieftain, crossed the Alps in 390 B.C. at the head of 70,000 men of the tribe of the Senones and took Rome. Yet, the Capitol, well provided with supplies, withstood the assault. The Gauls accepted a ransom of a thousand pounds of gold. As it was being weighed out, the Roman Tribune complained of some unfairness. Brennus at once threw his heavy sword into the scale; and, when he was asked the meaning of the act, replied: *Vae victis!*

PAGE **175**. l. 27. When concluding peace with Austria at Villafranca (1859), after the Italian campaign, Napoleon III left one half of Lombardy to that Power, thus arousing bitter discontent among the Italians. His aim, half generous, half selfish, was indeed to liberate Italy, but to organize her into a federation of States under the nominal power of the Pope and the actual domination of France. Thus for the courage of her soldiers, the skill of her generals, and expenditure of money and of blood, France only reaped diffidence and hatred at the hands of those whom she had helped to deliver from the foreign yoke.

l. 33. Bismarck was not slow in improving Napoleon III's blunder. By entering into an alliance with Italy at the time of the Austro-Prussian war, he gave her an opportunity of recovering the rest of her territory still occupied by Austria. Notwithstanding Italy's defeats at Custozza and Lissa, Venetia was handed over to Napoleon III by the Emperor Francis Joseph when seeking his mediation after Austria's defeat at the hands of Prussia. Napoleon thereupon immediately ceded it to Italy. However, Prussia had already secured for herself Italy's neutrality in the already contemplated war against France.

CHRONOLOGICAL TABLE

1802 Quinet born (Feb. 17).
[Signing of the Treaty of Amiens. Herder died. Scott: *Minstrelsy of the Scottish Border.*]

1803 Witnessed the first invasion of Germany (near Bourg-en-Bresse).
[First abdication of Napoleon I. Fichte died. Byron: *Hours of Idleness*; *Lara*.]

1804 Was sent to Bourg Grammar School.
[Battle of Waterloo. Treaty of Paris. The Holy Alliance. Scott: *Guy Mannering*.]

1807 Was sent to Lyons Grammar School.
[Madame de Staël died.]

1810 Went to Paris to study Law.
[The *Ultras* come to power. Lamartine: *Méditations*.]

1814 *Fabliaux du Jeune siècle.*
[Goethe begins *Second Faust*.]

1817 Trip to England (stayed a fortnight).
[Carlyle: *Life of F. Schiller*. Hegel lectured on the Philosophy of History at the University of Berlin (1818–19).]

1826 Translation of *Herder's Ideen*, with an *Introduction sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. First visit to Germany (Sept. 1826–Jan. 1827).
[Reactionary policy of the Villèle ministry. Heine: *Reisebilder* (1826–27).]

1827 *Essai sur Herder.*
[Martignac ministry (moderate). Heine: *Buch der Lieder*.]

1828 *De l'origine des Dieux.*
[Polignac ministry (ultra). V. Hugo: *Cromwell*.]

1829 Appointed a member of the French Archæological Mission to Greece.
[Goethe: *Wilhelm Meisters Wanderjahre*.]

1830 *La Grèce moderne.* Second visit to Germany (April–July, 1830).
[July Revolution: downfall of Charles X. V. Hugo: *Hernani*.]

1831 *Des Progrès français moderne au XIXe siècle.*
[Lyons riots. Hegel died.]

1832 Contributions to *La Revue des Deux Mondes* (just founded): *L'Allemagne et la Révolution.*
[Paris riots. Goethe died.]

1833 *Ahasvérus.*
[Michelet began publication of his *Histoire de France* (1833–67).]

1834 Married Minna Moré.
[The republican party finally vanquished. Balzac: *Le Père Goriot.*]

1835 *Napoléon.* Third stay in Germany (Feb. 1835–Oct. 1837). Contributions to *Le Globe*, *L'Avenir*, *Le National*, *La Revue des Deux Mondes.*
[F. O. Strauss: *Das Leben Jesu.*]

1838 *Prométhée; Examen de la Vie de Jésus du Dr. Strauss.*
[Henri Martin: *Histoire de France* (1838–53). Carlyle: *Sartor Resartus.*]

1839 *Histoire de la Pologne; Allemagne et Italie; Mélanges* (*L'église de Brou*, &c.).
Thèses pour le Doctorat-ès-Lettres (Strasbourg): 1° *Essai d'une Classification des Arts*; 2° *De Indole Poesis Antiquissimae Naturâ et Indole Commentatio Literaria.*
Professeur de Littératures étrangères à l'Université de Lyon. Leçon d'ouverture: *L'Unité morale des Peuples modernes.*
[Ranke: *Deutsche Geschichte* (1839–51). Carlyle: *Chartism.*]

1840 *1815 et 1840. Avertissement au Pays.*
[Crisis of the Eastern Question (Mehemet-Ali).]

1841 *Le Génie des Religions; Le Rhin.*
[A. Dumas: *Monte-Cristo.* Carlyle: *Heroes and Hero-Worship.*]

1842 Professeur des Littératures et des Institutions comparées du Midi de l'Europe au Collège de France.
[G. Sand: *Consuelo.*]

1843 *Les Jésuites* (jointly with Michelet); *La Sorbonne.* Lectures at the Collège de France suspended by authority for four months. Travel in Spain.
[Carlyle: *Past and Present.*]

1844 *L'Ultramontanisme, ou l'Église romaine et la Société moderne.*
[The Pritchard trouble.]

1845 *Le Christianisme et la Révolution française.*

1846 *Mes Vacances en Espagne.* Lectures at the Collège de France finally suppressed. *Réponse à une Députation de la Jeunesse des Écoles.*
[Newman: *Development of Christian Doctrine.*]

1847 *Avertissement aux Nationalités : La France et la Sainte-Alliance en Portugal.*

[Michelet : *Histoire de la Révolution* (1847–53).]

1848 Restored to his chair in the Collège de France. Returned to the Constituent Assembly by the Department of Ain. *Les Révolutions d'Italie* (1848–51).

[The Revolution of February : downfall of Louis-Philippe. Louis Bonaparte elected President. Emerson : *Representative Men.*]

1849 *La Croisade contre la République romaine ; L'état de siège.*

[Campaign against the Roman Republic.]

1850 *L'Enseignement du Peuple.*

[Education and Franchise Bills of a reactionary character. Carlyle : *Latter-Day Pamphlets.*]

1851 *La Révision.* Dismissed from the Collège de France. Exiled himself. Death of Madame Minna Quinet.

[*Coup d'Etat* of the 2nd December.]

1852 *Le Livre de l'Exilé.* Married, at Brussels, Madame Asaky.

[Napoleon III, Emperor of the French.]

1853 *Spartacus, ou les Esclaves* (a drama in verse).

1854 *Marnix de Sainte-Aldegonde, ou La Fondation de la République des Provinces unies.*

[The Crimean War.]

1855 *La Philosophie de l'Histoire de France.*

1856 *Les Roumains ; Lettre sur la Situation morale et religieuse de l'Europe.*

[Heine died.]

1857 *La Révolution religieuse au XIXe siècle ; Histoire de mes Idées* (an autobiography). First collected edition of his Works.

[Buckle : *History of Civilization* (Vol. I).]

1860 *Merlin l'Enchanteur* (a prose poem, partly autobiographical, partly philosophical).

[Formation of the Kingdom of Italy.]

1861 *La Campagne de 1815.*

[William I, King of Prussia. Bismarck his chief adviser.]

1862 *L'Expédition du Mexique.*

[Mexican War. Carlyle : *Life of Friedrich II.*]

1863 *Pologne et Rome.*

[General elections : the Liberals gain ground.]

1865 *La Révolution* (3 vols.).

[Prussia and Austria attacked Denmark and quarrelled over the spoils.]

1866 [Battle of Sadowa.]

1867 *France et Allemagne ; France et Italie ; Le Panthéon ; Mort de la Conscience humaine.*

[Unsuccessful negotiations of Napoleon III about the left bank of the Rhine.

1869 *La Renaissance de la Conscience humaine; Le Réveil d'un Grand Peuple.*

[General elections: growth of republican opinion.]

1870 *La Création.* Returned to France and shut himself in besieged Paris.

[Franco-German War. The Third Republic.]

1871 Restored to his chair in the Collège de France. Returned to the National Assembly by a Paris constituency.

[Treaty of Frankfort.]

1872 *La République: Conditions de la Régénération de la France.*

1874 *L'Esprit nouveau.*

[Michelet died.]

1875 *Vie et Mort du Génie grec* (unfinished). Died (27th March).

[The Constitution of the Republic voted.]

BIBLIOGRAPHY

I. Editions of Works.

The complete Works of Quinet were published by (the second) Madame Quinet after her husband's death, in thirty vols., 12mo, Paris, Hachette. The collection contains all the productions of Quinet enumerated in our Chronological Table, except the *Translation of Herder's Ideas.* The latter exists only in the 1827 edition in 3 vols., 8vo, Paris, Berger-Levraut.

A volume of Selections: *Extraits des œuvres d'Edgar Quinet*, ed. A. Valès, Paris, Hachette, 1903 (on the occasion of the centenary of Quinet's birth).

II. Biographical Documents.

Lettres à sa mère, 2 vols., 29 and 30 of the *Complete Works*, Paris, Hachette.

Lettres d'exil, 4 vols., Paris, Calmann Lévy, 1885.

Works devoted by (the second) Mrs. Quinet to the memory of her husband:—

Mémoires d'exil, 2 vols., Paris, Lacroix, 1868–70 (out of print).

Paris, Journal du Siège, Paris, Dentu, 1873.

Sentiers de France, Paris, Dentu, 1875.

Edgar Quinet avant l'exil, Paris, Calmann Lévy, 1888.

Edgar Quinet depuis l'exil, Paris, Calmann Lévy, 1889.

Cinquante ans d'amitié (*Quinet et Michelet*), Paris, A. Colin, 1899.

III. Criticism.

C. L. Chassin, *Edgar Quinet, sa vie et son œuvre*, Paris, Pagnerre, 1859.

R. Heath, *E. Quinet, his Early Life and Writings* (*The English and Foreign Philosophical Library*), 1881.

G. Saintsbury, *A Paradox on Edgar Quinet.* Miscellaneous Essays, London, 1895.

E. Faguet, *Edgar Quinet: Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 1892.

R. Flint, Chapter on Quinet in *Philosophy of History in France and Germany*, London, 1874.

IV. English Translations.

Ultramontanism, or the Roman Church and Modern Society, translated by C. Cocks, London, 1845.

Christianity in its various Aspects from the Birth of Christ to the French Revolution, translated by C. Cocks, London, 1846.

Jesuits and Jesuitism, translated by G. H. Smith, London, 1846.

Review of Strauss's 'Life of Jesus,' translated by J. R. Beard (*Voices of the Church*), London, 1845.

The Religious Revolution in the Nineteenth Century, translated by R. Heath, London, 1881.

V. A few Works to be consulted as illustrating Quinet's Relations with, or Judgements on, Germany.

F. Baldensperger, *Goethe en France*, Paris, Hachette, 1904.

Dr. Th. Supfle, *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, Gotha, 1888.

Von Wenderoth, *Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herders Ideen*, Erlangen, 1906.

L. Lévy-Bruhl, *L'Allemagne depuis Leibnitz*, Paris, Hachette, 189[illegible].

H. Lichtenberger, *L'Allemagne moderne, son évolution*, Paris, Camille Flammarion, 1907.

G. Raphael, *Le Rhin allemand*, Cahiers de la Quinzaine, Juin 1903.

Kuno Francke, *A History of German Literature as determined by Social Forces*, N. Y., Holt and Co., 7th edition, 1907.

Oxford: Printed at the Clarendon Press by Horace Hart, M.A.

DD
5
Q5

Quinet, Edgar
France et Allemagne.

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

FRANCE ET ALLEMAGNE

EDGAR QUINET